



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

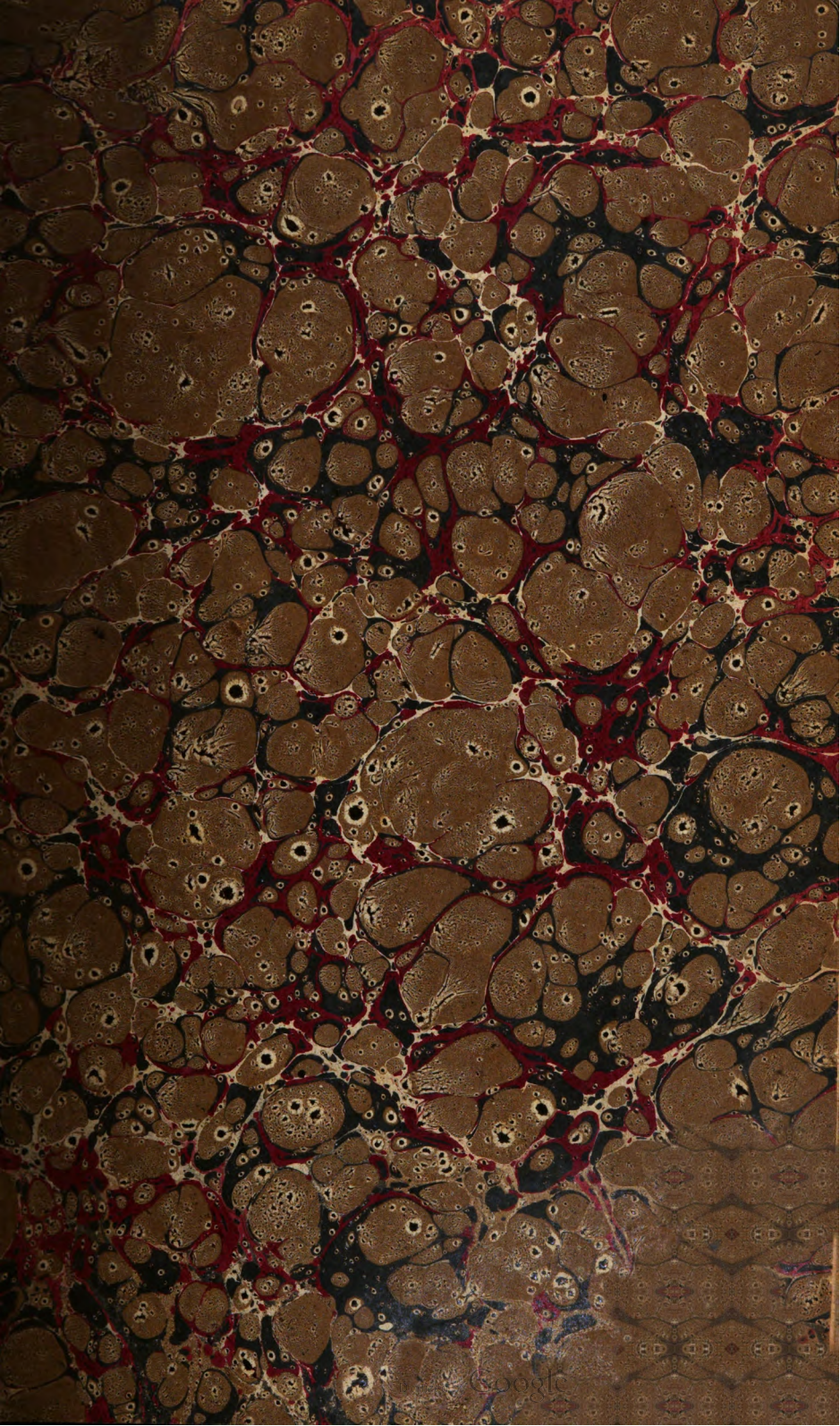
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

E 626/5



76-5-7



HISTOIRE
DE
SAINT PIERRE

F. i.

HISTOIRE DE SAINT PIERRE

PRINCE DES APOTRES

ET

PREMIER PAPE

PAR M. L'ABBÉ JANVIER

DOYEN DU CHAPITRE

DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu
« vivant. » — « Et moi je te dis que tu es
« Pierre, et sur cette pierre je bâtirai
« mon Église. »

MATTH., XVI, 16, 18.



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXV

AU DEUX CENT SOIXANTE ET UNIÈME SUCCESSEUR
DE SAINT PIERRE
AU PONTIFE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
AU PAPE INFALLIBLE
A PIE IX
DANS LA TRENTIÈME ANNÉE DE SON RÈGNE
ET
LA QUATRE-VINGT-QUATRIÈME DE SON AGE

Le jour anniversaire de son élection ,
ce 16 juin 1875.

AVANT-PROPOS

Après Jésus-Christ et la Vierge Marie, saint Pierre est sans contredit la plus grande figure historique de l'ancien et du nouveau Testament. Il résume et réunit en lui toutes les vertus et les gloires des patriarches et des prophètes. Il a l'obéissance et la foi d'Abraham, la puissance et la fidélité de Moïse, le zèle et l'énergie d'Élie, la langue de feu et les vues prophétiques d'Isaïe, la mansuétude et l'humble repentir de David. Chef des apôtres, il est en même temps le père, le législateur et le monarque du peuple chrétien. Son nom seul donne la juste mesure de sa grandeur. Dans l'établissement de l'Église, qui est le plus bel ouvrage de Dieu, le chef-d'œuvre de sa sagesse et de son amour, Pierre occupe le premier rang; il tient la place même du Christ, étant conjointement avec lui la « principale pierre de l'angle » fondement de tout l'édifice.

Nul mortel ici-bas n'a eu des relations plus directes avec les trois divines personnes. Le Père lui ouvre son sein, et, à lui le premier, il révèle la divinité et la consubstantialité de son Fils. Le Fils l'admet dans sa plus intime familiarité, et lui trans-

met toutes les prérogatives de son humanité sainte. Le Saint-Esprit l'inonde de ses lumières, l'embrase de ses feux, fait de lui l'oracle infailible de sa doctrine, l'organe irrésistible de sa puissance, le canal inépuisable de sa grâce. Il a plein pouvoir pour « lier » et pour « délier » ; il tient les « clefs » du royaume des cieux. Enfin, Jésus lui porte un tel amour et veut être par lui tellement aimé, qu'avant de quitter ce monde il lui confie ce qu'il a de plus cher, son unique troupeau, les brebis et les agneaux, toutes les âmes qu'il a rachetées et conquises au prix de son sang.

Quelle plume osera tenter l'esquisse d'une telle figure ? Très-heureusement les Écritures inspirées viennent en aide à l'historien. L'Évangile, les Actes des Apôtres, puis des traditions respectables tenant aux origines mêmes du christianisme, nous fournissent sur la vie de saint Pierre des matériaux précieux, qui, tout incomplets qu'ils paraissent, donnent néanmoins aux principaux événements de son histoire un cachet de certitude et d'authenticité incomparables.

Notre tâche a été de les recueillir fidèlement, de les coordonner entre eux, et, en les détachant de leur milieu naturel sans nuire à leur originalité propre, d'en composer un ensemble suivi et régulier, qui permit d'embrasser d'un seul coup d'œil les traits réunis de cette grande figure.

La carrière du saint apôtre peut se partager en quatre phases principales : nous en avons fait la matière d'autant de livres.

D'abord, à l'école et dans la société de Jésus, il se montre à nous disciple attentif et docile, avide d'instructions, imparfait encore et cédant à sa na-

ture tour à tour impétueuse et pusillanime, mais dévoué au divin Maître, et honoré par lui des plus insignes faveurs : c'est le disciple privilégié.

Au Cénacle, le baptême de feu de la Pentecôte le transforme et fait de lui tout à coup un apôtre intrépide, éloquent, infatigable. On le voit évangéliser Jérusalem et Samarie, ouvrir la porte de la foi aux gentils dans la personne du centurion Corneille, placer hardiment son premier siège à Antioche, et, de là, étendre l'activité de son zèle sur diverses contrées de l'Orient : c'est l'apôtre, le chef du collège apostolique.

Mais il ne tarde pas à se tourner vers l'Occident. Rome l'attire. Dès l'an 42 de Jésus-Christ, il y va fixer sa chaire, et y établit pour jamais le centre de l'Église universelle. Il revoit l'Orient, préside l'assemblée de Jérusalem, visite les Églises d'Asie qu'il a fondées; puis il évangélise des régions nouvelles; il fonde et dirige, par lui-même ou par ses disciples et ses vicaires, une multitude d'Églises particulières en Italie et dans les provinces de l'empire romain, qui ont formé plus tard le patriarcat d'Occident : c'est le premier évêque de Rome.

Dans les dernières années de sa vie, la persécution de Néron, en l'épargnant d'abord, le frappe cruellement dans ses chers néophytes de la chrétienté romaine. Bientôt il est atteint lui-même, jeté en prison et condamné au supplice de la croix. Mais autour de son tombeau surgit aussitôt, à la mémoire de son nom, un culte public qui se répand dans le monde entier et se perpétue jusqu'à nos jours : c'est le glorieux martyr.

Ce disciple docile, ce courageux apôtre, cet évêque de Rome, ce martyr glorifié, voilà Pierre

tout entier, tel que le Christ l'a donné pour premier chef à son Église ; c'est par excellence « le pape », faisant pour la première fois resplendir en une seule et même personne toutes les qualités que ce doux et vénérable titre exprime : la bonté du père, la vigilance du pasteur, la majesté du pontife, l'autorité du prince, la science du docteur et la sagesse du juge.

Ainsi les phases successives que nous distinguons dans cette sainte vie se fondent entre elles avec une harmonie parfaite et une étonnante unité : image de l'harmonie et de l'unité encore plus parfaites que le Sauveur a dessein de réaliser dans son Église, où il ne doit y avoir, dit-il, « qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ».

Ce qui n'est pas moins digne de remarque dans la vie de saint Pierre, ce que de nos jours le progrès des sciences historiques tend de plus en plus à éclaircir et à mettre en évidence, c'est l'action prépondérante du prince des apôtres dans la formation de l'Église, et par suite dans l'établissement de tout le christianisme.

Le christianisme, dès les premiers temps, sous la direction et pour ainsi dire dans la main de Pierre, nous apparaît constitué et presque aussitôt organisé, formant un corps à part qui n'a plus qu'à croître et à grandir pour atteindre sa destinée sublime. Né sur le Calvaire du cœur de l'Homme-Dieu, et confié à la tutelle de son premier pasteur qui est aussi son premier pape, cet enfant au berceau acquiert immédiatement une telle abondance de force et de vie, qu'on le voit non-seulement s'établir sur mille points à la fois en Orient et en Occident, mais encore résister avec gloire et profit

aux ravages intérieurs de l'hérésie simonienne et aux fureurs sanglantes de la persécution de Néron.

C'est d'ailleurs un point désormais acquis à l'histoire, que saint Pierre, à Rome, directement et par lui-même, fit du premier coup d'importantes conquêtes parmi les esprits d'élite et dans les rangs des plus illustres familles patriciennes aussi bien que parmi les pauvres et les petits. Les précieuses découvertes que M. le chevalier de Rossi continue à faire dans les catacombes, confirment de jour en jour cette vérité historique, qu'on entrevoyait déjà sans en avoir de preuves matérielles. Grâce aux infatigables travaux de l'éminent archéologue, ces preuves maintenant existent. Le savant abbé de Solesmes, dom Guéranger, dont la France et l'Église entière pleurent encore l'irréparable perte, a pris soin de les constater et de les faire ressortir dans son livre de *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*. Ce splendide ouvrage, monument d'érudition bénédictine, d'art chrétien et de piété catholique, dernier fruit du beau génie de son auteur, paraissant juste au moment où nous poursuivions notre modeste travail sur les dernières années de saint Pierre et son séjour à Rome, a été pour nous une de ces bonnes fortunes qu'on peut appeler providentielles. Il nous a aidé à éclaircir une foule de points obscurs et à surmonter bien des obstacles. Pensant ne pouvoir suivre un guide plus sûr et plus autorisé que l'illustre historien de sainte Cécile, nous avons largement mis à profit ses doctes recherches et ses lumineux aperçus relativement à l'épiscopat de saint Pierre à Rome. Souvent même nous n'avons eu rien de mieux à faire

que de le citer textuellement : nos lecteurs, croyons-nous, n'auront point à s'en plaindre.

Un très-petit nombre d'écrivains dans notre langue ont entrepris de raconter l'histoire de saint Pierre d'une manière un peu détaillée et complète. On a lieu de s'en étonner. La foi de nos pères, et la connaissance qu'ils avaient plus que nous des faits et de la doctrine évangéliques, pouvaient sans doute y suppléer. Les mêmes raisons n'existent plus aujourd'hui. D'ailleurs, par suite des attaques contemporaines incessamment dirigées contre l'Église et contre la personne de son chef, la dévotion au prince des apôtres et le culte de la papauté se sont réveillés parmi nous d'une manière inattendue ; l'une et l'autre prennent actuellement une douce et large place dans les pratiques de la piété chrétienne. Il nous a semblé qu'une nouvelle histoire de saint Pierre répondrait au besoin des âmes et ne serait pas sans intérêt d'actualité. Quel catholique, à l'heure présente, ne trouvera pas lumière et consolation à voir ce qu'était à sa naissance et dans sa fleur primitive cette papauté aujourd'hui si magnifiquement épanouie et arrivée comme à son dernier terme dans un pontife tel que Pie IX, qui rappelle si vivement les qualités, l'état précaire et la verte vieillesse du premier des papes ?

D'un autre côté, la science historique moderne, — et c'est un de ses plus beaux titres de gloire, — pour acquérir une connaissance plus intime et plus sûre des faits du passé et des institutions du présent, s'attache avec autant d'activité que de succès à les étudier de préférence dans ce qu'on est convenu d'appeler les « origines » et les « sources ». Or les faits du christianisme et les institutions de

l'Église, historiquement parlant, ont leur origine la plus reculée, leur plus haute source, dans la vie du prince des apôtres. Qu'on remonte donc jusque-là pour les étudier et les bien connaître. En voyant l'action surnaturelle et divine paraître si visiblement en saint Pierre, on ne pourra s'empêcher de remarquer sur quelle base repose l'édifice qu'il a eu mission de construire. Sachant mieux de quelle main cet apôtre a été soutenu, par quel esprit il a été dirigé, on s'étonnera moins de la durée permanente de l'œuvre qu'il a fondée, de la fécondité de vie qui surabonde dans la société dont il est le père. Le surnaturel du christianisme et la divinité de l'Église rayonneront aux yeux les moins clairvoyants d'un invincible éclat.

C'est à la jeunesse spécialement que nous offrons ce travail, à cette jeunesse intelligente et studieuse qui, par la lecture des livres d'histoire, aime à s'instruire en se récréant. Volontiers, nous le savons, elle se laisse émouvoir et passionner au récit des nobles actions qui ont contribué à la glorification d'un nom, à la défense de la patrie, au bonheur de l'humanité. La vie des héros de l'antiquité ou des temps modernes, plus encore la vie de nos martyrs et des héros de la foi, la contemplation des pures et suaves figures du christianisme, en parlant également à son esprit et à son cœur, la réjouissent et l'intéressent. Pourrait-elle rester indifférente aux faits étonnants qui remplissent la carrière du disciple privilégié de Jésus, à la destinée singulière de ce batelier juif qu'un jour le Christ appelle à lui sur le bord d'un lac, et qui peu d'années après s'en va, conquérant d'un genre nouveau, poser fièrement sa chaire en face du trône des Césars pour

y fonder l'éternel empire de la lumière et de la charité? Est-il permis, de nos jours, aux jeunes étudiants d'ignorer l'histoire de celui que le monde entier vénère comme le fondateur du christianisme et le premier chef de l'Église? Le pape! le pape! Tandis que ce mot retentit journellement à leurs oreilles, prononcé avec rage ou avec amour, n'y a-t-il pas opportunité pour eux à faire ample et intime connaissance avec celui qui le premier a joui des honneurs attachés à ce titre, et exercé les fonctions qu'il impose?

Il est d'ailleurs, dans la vie de saint Pierre, de ces mots du cœur, de ces accents naïfs et sublimes, échos d'une belle âme, avec lesquels son nom et son culte nous ont familiarisés, mais qu'on ne goûte et n'apprécie bien qu'autant qu'on les étudie sérieusement et à leur source. Sa faute même, en montrant la fragilité de l'homme, nous attache davantage, ce semble, à sa personne, comme si cet acte de faiblesse qui lui a coûté tant de larmes nous rendait plus accessible la pratique de ses vertus, et nous faisait entrevoir plus de commisération dans l'intervention de sa puissance.

Mais précisément parce que nous nous adressons à la jeunesse, nous avons à dessein écarté les discussions ou les réflexions trop sérieuses dans lesquelles le sujet aurait pu nous entraîner. Nous avons voulu n'être qu'historien. Les leçons morales d'ailleurs et les conclusions pratiques naîtront assez d'elles-mêmes, croyons-nous, dans l'esprit du lecteur, de la citation des paroles ou du récit des faits. Cependant, sans faire étalage d'érudition et sans dogmatiser, nous avons cherché par l'explication des textes, quelquefois par la description des

lieux ou la peinture des mœurs, à encadrer nos récits et à les mettre le plus possible en lumière au moyen des ressources que la science sacrée a pu nous fournir. Certains travaux d'exégèse relatifs à la concorde des Évangélistes, les recherches de quelques voyageurs modernes sur les antiquités et sur les lieux de la Terre-Sainte, les inappréciables découvertes de M. de Rossi dans les catacombes romaines, enfin les récents décrets portés au concile du Vatican sur les privilèges du successeur de Pierre, mettaient à notre disposition des éléments nouveaux, des points de vue et des secours qui ont manqué à nos devanciers. Nous nous sommes efforcé, à l'occasion, d'utiliser ces mines précieuses, dans la limite du cadre que la nature de notre travail nous permettait.

Puisse la lecture de ces pages contribuer à la gloire de notre saint apôtre, en faisant entrer les jeunes âmes en contact plus intime avec la sienne, en leur donnant une connaissance plus complète de ses prérogatives et de ses vertus ! Plus ce premier père des chrétiens sera connu, aimé, invoqué, plus on sentira s'accroître le respect, la confiance et l'amour qu'on doit à son successeur, à son représentant suprême sur la terre, à celui qui a mission de continuer son œuvre parmi nous ; mieux aussi on appréciera la solidité du fondement sur lequel l'Église catholique tout entière repose ; moins on sera tenté de laisser sa foi ou ses espérances s'affaiblir par la vue des assauts qu'on lui livre dans le présent, et par la crainte des dangers qui la menacent dans l'avenir. Appuyé sur le grand nom de Pierre, et sur l'infailible promesse qu'il a reçue du Christ pour lui-même et pour ses successeurs, on

pourra en toute assurance renouveler aujourd'hui le défi sublime qu'un saint Docteur portait aux persécuteurs de son temps : « Les flots montent, la tempête menace ; mais nous ne craignons pas d'être submergés ; car nous sommes établis sur la « pierre ». Que la mer sévisse, elle ne pourra dissoudre la « pierre ». Que les flots se dressent, ils ne pourront engloutir la barque du « pêcheur ». Rien n'est plus puissant que l'Église. Elle est plus forte que le ciel même : « Le ciel et la terre passeront, » dit Jésus-Christ, mais mes paroles ne passeront pas. » — « Quelles paroles ? — « Tu es Pierre, » et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les « portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » — Si vous ne croyez pas aux paroles, croyez aux faits. Que de tyrans ont tenté d'opprimer l'Église ! Que de bûchers, de fournaises, de dents des bêtes, de glaives acérés ! Et ils n'ont rien pu ! Où sont ces ennemis ? Ils sont livrés au silence et à l'oubli. Et l'Église, où est-elle ? Elle brille avec plus d'éclat que le soleil. Ce qui était des hommes a péri. Ce qui se rapporte à l'Église est immortel. Or, si les chrétiens, quand ils étaient si peu nombreux, n'ont pas été vaincus, comment pourriez-vous les vaincre, maintenant que leur foi est répandue dans le monde entier ! »

¹ S. Chrys. Hom. ant. exil., n. 1 et 2.

LIVRE I

LE DISCIPLE

CHAPITRE I

Prédication de Jean-Baptiste. — Ses disciples. — Entrevue d'André avec Jésus. — André présente son frère à Jésus. — Signification du nom de Pierre.

*Il le conduisit à Jésus. Et Jésus lui dit :
Tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire
Pierre.*

Joan. 1, 42.

Tandis qu'à Rome l'empereur Tibère, successeur de César Auguste, faisait peser sur le monde depuis quinze ans le poids d'un règne de débauches monstrueuses et de crimes sanglants, un petit pays assujetti comme vassal à son vaste empire, la Judée, devenait le théâtre de doux et pacifiques événements qui allaient réjouir le ciel et consoler la terre. Le Sauveur promis, le « Désiré des nations », Jésus-Christ, avait paru : il atteignait sa trentième année. Jusque-là, modèle de tous les âges et

de toutes les conditions, il s'était tenu retiré à Nazareth, donnant, dans le silence et l'humilité d'une vie pauvre et obscure, les plus touchants exemples de l'obéissance et du travail. Mais l'heure était arrivée pour lui de se manifester au monde, de réunir les premiers éléments de la société nouvelle qu'il voulait créer, et de poser le fondement d'un empire dont le centre serait la ville même des Césars, pour embrasser de là dans l'unité d'une même foi et d'un même amour tous les pays et tous les siècles. La petite pierre détachée de la montagne allait, selon la prophétie de Daniel, heurter le colosse aux pieds d'argile, et faire surgir à sa place un royaume éternel que rien ne pourrait détruire ni changer¹.

Ouvrons l'Évangile et lisons.

« En ces jours-là la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert de Judée; et il vint dans le pays qui est le long du Jourdain, baptisant et prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Et il disait: « Faites pénitence, car
« le royaume des cieux est proche. Je suis la voix de
« Celui qui crie dans le désert: Préparez la route du
« Seigneur, rendez droits ses sentiers. »

« Il disait encore: « Faites de dignes fruits de pénitence, et ne soyez pas à dire en vous-mêmes: Nous
« avons Abraham pour père; car, je vous le dis, Dieu
« peut de ces pierres mêmes susciter des enfants à
« Abraham. Déjà la cognée est à la racine de l'arbre.
« Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera
« coupé et jeté au feu². »

¹ Dan. vii, 14.

² Luc. iii, 2-9.

Depuis un an la voix du Précurseur retentissait ainsi sur les bords du Jourdain. Le grossier vêtement de poils de chameau qu'il portait autour des reins, sa vie frugale et austère, son séjour prolongé dans la solitude venaient à l'appui de l'énergie et de la sévérité de ses paroles, qui remuaient profondément les âmes. Les habitants de Jérusalem et de toute la Judée allaient à lui; et il les baptisait dans les eaux du fleuve.

Comme tous pensaient qu'il pouvait bien être le Christ, il disait nettement : « Non, je ne le suis pas; mais il y en a un parmi vous que vous ne connaissez point : c'est lui qui viendra après moi. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau pour la pénitence; mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. »

En même temps qu'il prêchait et baptisait, Jean, à l'exemple des anciens prophètes, avait des disciples qui s'attachaient à sa personne et qu'il initiait aux secrets d'une doctrine plus haute, les préparant dans des entretiens particuliers à la prochaine révélation du royaume de Dieu. Ils le suivaient publiquement, l'assistaient dans son ministère et lui aidaient même à baptiser les multitudes. Mais sa mission spéciale était de rendre un témoignage immédiat au Christ, de le montrer directement à ses contemporains. « Il était venu, dit l'Évangéliste, comme témoin pour rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais destiné à rendre témoignage à la lumière¹. »

Or, un jour dans l'après-midi, à l'heure solennelle où les prêtres du temple de Jérusalem, immolant un

¹ Joan. 1, 7, 8.

agneau, avaient coutume d'offrir le sacrifice du soir, le Précurseur vit venir à lui Jésus, à l'endroit même où quarante jours auparavant il l'avait baptisé. A sa vue, plein d'un saint transport et prenant soudain occasion de le désigner à la foule par un mot significatif que tous comprenaient, il s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu, « voici celui qui ôte les péchés du monde. Moi non plus, « je ne le connaissais pas d'abord ; mais c'est pour qu'il « soit manifesté dans Israël que je suis venu. J'ai vu « l'Esprit de Dieu descendre du ciel comme une colombe « et se reposer sur lui. Et celui qui m'a envoyé baptiser « dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras mon « esprit descendre et se reposer, c'est celui qui baptise « dans l'Esprit-Saint. Je l'ai vu, et j'atteste qu'il est « le Fils de Dieu ¹. »

Le jour suivant, Jean-Baptiste était encore au même lieu, debout et arrêté. Avec lui se tenaient deux de ses disciples disposés à le servir dans l'administration du baptême. Jésus parut de nouveau, s'avançant sur la rive du fleuve et marchant à quelque distance. Tout entier à son office de précurseur, Jean le contemplait de loin avec amour et ravissement ; il le suivait des yeux et du cœur ². Puis, étendant la main, il le montrait du doigt ; et élevant la voix : « Voici, s'écriait-il, voici « l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples qui accompagnaient Jean, entendant leur saint maître parler de la sorte, ne furent pas infidèles à la grâce qui leur était offerte. Sur-le-champ ils se mirent à suivre Jésus le long du fleuve, curieusement sans doute et religieuse-

¹ Joan. 1, 29-34.

² *Les Évangélistes unis*, par M^{re} Mastai, traduit par M^{re} Léséleuc, t. I, p. 74, notes.

ment, n'osant toutefois l'aborder et se tenant en arrière à distance par timidité et par respect¹. Comme pour encourager ce premier pas, Jésus se retourna vers eux, les regarda, et, voyant qu'ils le suivaient toujours, il leur adressa doucement la parole : « Que cherchez-vous ? » leur dit-il. C'était leur demander à qui ils voulaient être : ils le comprirent ainsi, car ils répondirent aussitôt : « Maître, où demeurez-vous ? » Jésus leur dit : « Venez et voyez. » Et ils le suivirent.

Il était alors environ la dixième heure du jour, c'est-à-dire environ deux heures avant le coucher du soleil, ou, selon notre manière de compter, quatre heures après midi. Tous deux demeurèrent dans la société de Jésus le reste de ce jour-là et pendant la nuit suivante, s'entretenant tête à tête avec lui, et pouvant se convaincre par eux-mêmes qu'il était bien réellement le Christ, le Rédempteur du monde. Or l'un de ces deux disciples fortunés de Jean-Baptiste, qui avaient ainsi entendu parler leur premier maître et qui s'étaient mis avec tant de docilité à la suite du Sauveur, se nommait André, et lui-même avait un frère qui s'appelait Simon. Admirable exemple, trait touchant de pieuse et vraie amitié fraternelle ! Le premier soin d'André, après son entretien avec Jésus, fut d'aller trouver son frère et de lui communiquer son bonheur. Tout transporté de la grâce et de la joie dont il était rempli : « Nous avons, lui » dit-il, nous avons trouvé le Messie, » ce qui signifie le Christ. Et aussitôt il le conduisit et le présenta lui-même à Jésus. Jésus, ayant regardé le nouveau venu, lui dit sur-le-champ : « Tu es Simon, fils de Jean :

¹ *L'Apôtre saint Jean*, par M. l'abbé Baunard, p. 42.

« désormais tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire
« Pierre ¹. »

Voilà de quelle manière le saint apôtre dont nous entreprenons d'écrire l'histoire apparaît sur la scène évangélique. Cette présentation à Jésus par un frère disciple de Jean le précurseur, et devenu soudain le premier des disciples du Christ, nous fixe à nous-mêmes notre point de départ. Ici, en effet, le Fils de Dieu est au début de l'œuvre qu'il a conçue de toute éternité et pour laquelle son Père l'a envoyé dans le monde. Il commence à former son Église; d'un mot il en indique le fondement. Ce disciple qu'il attire si suavement à lui, qu'il pénètre du premier coup de la lumière de son regard et de la tendresse de sa parole, est le seul des apôtres à qui il veut imposer un nom nouveau. « Tu t'appelleras Pierre : » dénomination significative, allusion frappante au dessein du Sauveur par rapport à celui qui en est l'objet. Dans la langue syro-chaldaïque, qu'on parlait alors en Judée, le mot *Cephas* ou *Kepho* signifie proprement *rocher*. Ceux des Juifs qui parlaient le grec, et ils étaient nombreux, le traduisirent par *Petros*, qui répond au latin *Petrus*, en français *Pierre* ². Comme si Jésus lui eût dit : « Entre tous mes disciples, je te prends pour être le roc inébranlable sur lequel je bâtirai l'édifice que je projette de toute éternité pour le salut du monde. Ferme dans ta foi, infaillible dans ta doctrine, immuable dans ton autorité, tu seras ce que je suis moi-même, la pierre angulaire et fondamentale de mon Église. »

¹ Joan. 1, 42.

² *Les Évangélistes unis*, p. 76, notes.

On sait, d'ailleurs, que c'était un usage répandu parmi les docteurs juifs, de donner un nouveau nom à leurs disciples dans les occasions où ceux-ci avaient fait preuve d'une supériorité éminente ou d'une rare vertu. Cet usage semblait autorisé par Dieu même, qui avait souvent marqué de cette manière, dans la vie des patriarches, un événement important destiné à servir d'introduction à un ordre de choses nouveau et faisant époque. C'est ainsi qu'il changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, lorsqu'il fit alliance avec ce père des croyants et qu'il l'appela à devenir le chef d'un grand peuple. Ainsi encore Jacob reçut-il de Dieu le nom d'Israël, qui veut dire « fort », pour exprimer après sa lutte contre l'ange qu'il lui serait donné de toujours prévaloir contre ses adversaires. Jésus-Christ confère une pareille distinction à son disciple. Nouvel Abraham, nouvel Israël, le chef futur de l'Église réalisera ces deux titres et d'autres également glorieux. Le Sauveur plus tard lui expliquera à lui-même toute l'étendue et la profondeur de son nom. Pour le moment, il est manifeste que par là il lui assigne un rôle à part dans l'avenir, et qu'il imprime en lui comme le sceau d'une seconde naissance et le caractère d'une vie nouvelle.

Dès lors aussi, le rang du nouveau disciple se trouve marqué parmi tous ceux, quels qu'ils soient, à qui Jésus fera entendre un appel ou assignera une mission. Pierre est et sera en tout et partout le premier. Il n'est pas le premier par la vocation : deux autres, André et Jean, l'ont précédé dans l'appel du Seigneur. Il n'est pas non plus le premier par l'âge : André son frère est l'aîné. Sa primauté vient du libre choix de Jésus. Mais ce choix divin s'impose tout d'abord au style

des évangélistes. Chaque fois qu'ils ont à énumérer le nom des douze apôtres, le premier est toujours celui de Simon - Pierre.

En mémoire de ce que Jésus a fait pour le premier chef de son Église, les souverains pontifes ont l'habitude de prendre un nouveau nom lorsqu'ils sont élevés sur le siège apostolique. Cet usage remonte au pape Sergius II, dont le premier nom était celui de Pierre, et qui ne voulut pas le garder en montant sur le saint-siège, par humilité et par respect pour le Prince des apôtres ¹.

De temps immémorial, il est également en usage parmi les chrétiens de recevoir un nom nouveau le jour de leur régénération spirituelle dans le saint baptême. Puisse ce nom sacré, en leur assurant une puissante protection dans le ciel, leur rappeler sans cesse l'obligation qu'ils ont contractée d'être, comme saint Pierre, de fidèles et fervents disciples de Jésus!

Mais ce disciple privilégié, d'où venait-il? Que sait-on du lieu de sa naissance, de sa famille, de sa vie antérieure à cette première entrevue avec le divin Maître? C'est ce que nous essaierons de dire, en recourant, là où se tait l'Évangile, aux traditions chrétiennes qui nous paraîtront les mieux autorisées.

¹ Godescar, 29 juin.

CHAPITRE II

Situation de Bethsaïde. — Lac de Génésareth. — Famille de saint Pierre. — Sa profession de pêcheur. — Sa première éducation. — Situation de Capharnaüm. — Pierre et André vont s'y établir.

Et ils étaient pêcheurs.

Matth. iv, 1.

Dans la haute Galilée, à l'extrémité septentrionale du lac de Génésareth, sur un monticule dont les dernières pentes forment les rives du Jourdain, le voyageur, curieux de visiter en détail ces lieux célèbres, observe avec émotion une longue traînée de ruines parallèle à la côte. De grands blocs de lave et de pierre brute indiquent, par leur disposition, une enceinte de murailles dessinant le contour d'une ancienne ville. De ces décombres émergent des débris d'édifices de toutes sortes, des chapiteaux corinthiens, des frises mutilées, des fragments de colonnes en partie cachés dans les herbes. La place de ces belles et intéressantes ruines est morne et désolée. Le lac baigne tristement ces pierres entassées ou éparses sur la plage.

Voilà à peu près tout ce qui reste de Bethsaïde, la patrie du Prince des apôtres. Même son nom biblique et gracieux ne lui est pas demeuré : les Turcs ne con-

naissent cet endroit que sous le nom barbare de Tell-Houm ¹.

Le site, d'ailleurs, est splendide et ravissant. Bethsaïde, du côté de l'occident, embrassait les deux plus grands aspects dont Dieu ait fait l'image de l'infini, les montagnes et les eaux. Les montagnes formaient, des cimes de Gelboë aux premières rampes du Liban, un vaste amphithéâtre s'entr'ouvrant çà et là pour montrer plus de ciel. Le lac de Génésareth, qui n'a guère que douze milles de circuit, est au pied de ces collines. Sa forme est celle d'un ovale irrégulier.

Qu'on se représente, dans une vallée profondément encaissée et courant du nord au sud, une magnifique nappe d'eau bleu d'azur qui se déploie en ondulant, bordée de rochers arides, lesquels, à certaines heures du jour, se revêtent des plus riches teintes de la lumière et apparaissent alentour comme un encadrement de pourpre et d'or. Tel est l'aspect de ce beau lac, appelé indifféremment lac de Génésareth, lac de Tibériade ou mer de Galilée, et que les chrétiens ont surnommé « l'Émeraude de la Terre-Sainte ». C'est, en effet, la plus belle nappe d'eau de toute la Syrie. Et que de religieux souvenirs s'y rattachent ! Ces flots ont bercé le divin Maître pendant son mystérieux sommeil ; ils se sont miraculeusement affermis sous ses pieds ; ils ont souvent étanché sa soif ; ils ont retenti des accents de sa parole. Sur ces rivages, il s'est plu à répandre des prodiges, à distribuer ses enseignements, à choisir ses apôtres. Ce lac est formé en grande partie par le Jourdain, qui le traverse dans toute son étendue, comme le Rhône tra-

¹ *L'Apôtre saint Jean*, par M. l'abbé Baunard, p. 21..

verse le lac de Genève. Dix villes florissantes et peuplées, composant ce que les anciens appelaient la Décapole, s'épanouissaient sur ses bords : Tibériade, Corozaim, Capharnaüm, autant de noms historiques et sacrés qui éveillent la pensée et émeuvent le cœur ¹.

Primitivement, Bethsaïde n'était qu'un bourg habité par les pêcheurs : d'où lui est venu son nom, qui signifie en hébreu « maison de la pêche ». Philippe, tétrarque de Galilée, donna à ce bourg de tels accroissements qu'il pouvait passer pour une ville : et c'est aussi le titre que lui accordent les évangélistes. Par le caractère tout profane de ces embellissements, Philippe avait voulu l'accommoder aux mœurs des gentils ; et, pour qu'il ne gardât rien de son origine judaïque, le prince courtois lui avait imposé le nom de Julias, en l'honneur de Julie, petite-fille d'Auguste ². Ainsi transformée, assise sur le grand chemin de Syrie en Égypte, Bethsaïde s'était vue peu à peu envahie par la contagion romaine. Les riches, en très-grand nombre, y avaient leurs villas ; les péagers, leurs comptoirs : c'était un rendez-vous tumultueux d'affaires et de plaisir. Mais derrière cette multitude flottante, plus ou moins étrangère ou dégénérée, un peuple primitif, austère et laborieux protestait énergiquement contre les nouvelles idées et les nouvelles mœurs. Cette saine partie de la population se recrutait surtout parmi les pêcheurs du lac, dont la vie se passait plus séparée des hommes et plus rapprochée de Dieu.

Ce fut là, au milieu de ces gens de travail, de foi et

¹ *Voyage en Terre-Sainte*, par le P. du Fougerais.

² V. l'historien Josèphe.

de mœurs pures, que le Verbe incarné jeta les yeux et se choisit celui qu'il destinait à être le chef de ses apôtres et le fondateur de son Église ¹.

Il est impossible de préciser à quelle époque Pierre naquit; tout porte à croire que sa naissance précéda celle de Jésus-Christ d'une dizaine d'années environ. Son père était un habitant de Bethsaïde, pêcheur de profession, appelé Jona, c'est-à-dire Jean. On ignore le nom de sa mère, à laquelle toutefois des traditions, d'ailleurs fort contestées, donnent celui de Jeanne. Il est certain, d'après l'Évangile, que Pierre était marié avant son appel à l'apostolat, et il dut avoir le consentement de son épouse pour s'attacher au Sauveur et lui faire, ainsi que ses collègues, vœu de perpétuelle chasteté. Comment cette épouse s'appelait-elle? Les auteurs sont à cet égard très-partagés; les uns la nomment Perpétue; d'autres, Concorde ou Marie. Molanus, célèbre liturgiste, prétend que c'est la sainte Perpétue dont on fait la fête le 4 novembre. Clément d'Alexandrie raconte, ainsi que nous le dirons en son lieu, qu'elle suivit plus tard

¹ Nous avons suivi, dans l'emplacement de l'antique Bethsaïde, le sentiment d'un célèbre voyageur moderne dont l'autorité pour nous fait loi. (M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II, p. 502.) « Je maintiens avec une entière confiance, dit-il, l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Bethsaïda des Évangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm. » (M. Baunard, p. 21.) Mais nous devons dire que, selon d'autres savants recommandables, la Bethsaïde des Évangiles serait la ville même de Tibériade, qui en grande partie subsiste encore aujourd'hui, et où l'on montre sur le bord du lac une église appartenant aux pères franciscains de la Terre-Sainte, qui, d'après la tradition, aurait été bâtie sur l'emplacement de la maison que saint Pierre habitait. Cette dernière tradition n'infirmerait pas l'opinion que nous avons suivie : l'apôtre a pu, dans le cours de sa vie, habiter une maison à Tibériade, sans pour cela y être né.

Pierre jusqu'à Rome, et qu'elle est morte martyre. De ce mariage, Pierre, si l'on en croit de naïves traditions, aurait eu deux enfants. Sainte Pétronille, dont le nom semble un diminutif du sien, serait la plus célèbre à cause de sa beauté virginale et de l'admirable douceur de ses mœurs. Ayant été dans la suite demandée en mariage par un certain Glacus Comès, elle obtint, dit-on, trois jours de délai, et le troisième jour, instruite et fortifiée par le prêtre Nicomède, elle rendit son âme à Dieu dans la fleur de sa virginité. Nous verrons plus loin que cette légende n'est pas admissible. De récentes découvertes faites dans les catacombes confirment le sentiment, où l'on était déjà, que la vierge honorée comme sainte sous le nom de Pétronille était une néophyte romaine d'illustre naissance, probablement de la famille Aurelia, convertie par le saint apôtre et considérée comme sa fille spirituelle parce qu'il l'avait baptisée et admise au vœu perpétuel de virginité.

Nous mentionnons simplement ces diverses traditions sans leur attribuer plus d'importance qu'elles ne méritent. Un fait hors de doute, parce qu'il s'appuie sur le texte même de l'Évangile, c'est que notre apôtre avait un frère nommé André. Selon saint Épiphane, André était l'aîné, et les deux frères, comme leur père, exerçaient le métier de pêcheurs. Il n'est pas inutile d'observer que les métiers destinés à subvenir aux besoins de la vie par le travail des mains étaient en grand honneur chez les Juifs. Les mœurs nationales et l'enseignement rabbinique faisaient à tous un devoir du travail manuel. Les grands eux-mêmes et les savants d'entre le peuple ne dédaignaient pas de s'y employer. Les anciens rabbins veulent que tous les lettrés sachent

un métier de ce genre, qui les mette, disent-ils, en état, au besoin, de gagner leur vie par eux-mêmes. C'était en Orient, dès la plus haute antiquité, une loi et un usage.

Le nom d'André, qui est un terme grec, ne doit pas non plus étonner dans une famille juive des derniers rangs. Depuis la soumission de la Judée par Alexandre le Grand, la langue grecque s'était très-répandue en Palestine, et beaucoup de Juifs portaient des noms grecs.

L'Évangile, du reste, est très-sobre de détails sur l'histoire de la famille d'André et de Simon. On voit seulement qu'elle possédait une barque sur le lac et que les deux frères s'associaient quelquefois à une autre famille de même métier qu'eux dont le chef était Zébédée, qui avait aussi deux fils, nommés Jacques et Jean. Il paraît qu'il y avait dès lors une grande union entre ces deux modestes familles, que l'apostolat n'allait pas tarder à rendre à jamais glorieuses et inséparables. Celle de Zébédée jouissait, ce semble, de plus d'aisance : parfois elle employait des mercenaires et se faisait aider par des gens qu'elle payait. André et Simon, d'après le savant Origène, n'étaient que de simples pêcheurs; tandis que les deux frères Jacques et Jean étaient des maîtres bateliers. Les uns et les autres d'ailleurs tiraient leur subsistance du travail de leurs bras. Dieu ne cherche pas la fortune dans ceux qu'il prédestine aux prérogatives de l'apostolat ou du sacerdoce. Il n'exclut sans doute ni les riches ni les grands. Mais d'ordinaire ses prédilections sont ailleurs; de préférence il choisit ses ministres parmi les enfants des pauvres. « Dieu, dit saint Paul, a pris ce qu'il y avait de plus faible pour confondre les forts, ce qu'il y avait de plus obscur pour

confondre les sages, ce qui n'était rien pour détruire ce qui paraissait être quelque chose, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui ¹. »

On serait curieux de savoir comment se passa la première jeunesse de notre apôtre. Quelle éducation, quelle culture d'esprit avait-il reçue? On n'a rien de positif à ce sujet. Observateur de la loi, fréquentant la synagogue où à certains jours on expliquait l'Écriture au peuple, son instruction religieuse était celle de tous les Juifs de sa condition et de son temps. Si, comme on a lieu de le croire, il s'était, ainsi qu'André son frère, attaché à Jean-Baptiste en qualité de disciple, il avait pu, dans les enseignements du Précurseur, puiser des lumières plus étendues que beaucoup d'autres sur les questions divines et sur celles qui agitaient alors si vivement les esprits touchant le Messie attendu. Pour le reste, le pêcheur de Bethsaïde avait-il été, dès sa jeunesse, imbu des premiers éléments des lettres et des sciences humaines? L'Écriture est formelle : « C'était, selon saint Luc, un homme du commun, un homme sans lettres. » Lorsqu'en divers endroits des Actes on le voit parler en public, son éloquence soudaine ne s'explique aux yeux de tous que par un don miraculeux de premier ordre.

La langue qu'il parlait était celle que parlaient les Galiléens, c'est-à-dire le syro-chaldaïque, qui, depuis la captivité de Babylone, avait prévalu dans toute la Palestine. Toutefois le grec était tellement passé en usage dans la Galilée des nations, que l'apôtre aura pu dès son enfance le comprendre et le parler. Ce n'était

¹ I Cor. 1, 27.

pas sans doute le grec des écoles savantes, plein d'art et de nuances exquises, tel qu'on le cultivait à Athènes et à Alexandrie; c'était la langue commune, ainsi qu'on la nommait, ce grec sentant le barbare, plus simple, plus populaire, mêlé de locutions locales, chargé de formes étrangères : singulier composé de la force hébraïque et de la grâce hellénique, qui, pénétré un jour par le souffle chrétien, deviendra une langue nouvelle, une des deux langues saintes de l'Église ¹.

Pierre quitta de bonne heure Bethsaïde, sa ville natale, pour aller s'établir à Capharnaüm : on conjecture que ce fut à l'occasion de son mariage. Ce qui est certain, c'est que sa belle-mère, dont parle l'Évangile sans la nommer, était de cette ville, et qu'elle y habitait une maison où nous verrons Jésus-Christ recevoir plus d'une fois l'hospitalité.

Capharnaüm, d'ailleurs, par sa position, offrait de grands avantages à l'exercice de la profession de pêcheur. Elle était située tout près du lac de Génésareth, au milieu d'un pays très-fertile, sur les confins des terres données aux deux puissantes tribus de Zabulon et de Nephthali. Les riches galiléens y avaient leurs maisons de plaisance, où ils venaient respirer la fraîcheur durant les chaleurs de l'été. L'historien Josèphe nous a laissé de la contrée environnante un tableau pittoresque et ravissant. « La terre, dit-il, est admirable par sa bonté et sa fécondité. Il n'y a point de plante qu'elle ne puisse produire. On y voit même quantité de noyers, arbres qui se plaisent dans les pays froids : ceux qui aiment les climats doux, comme les figuiers et les

¹ M. Baunard, p. 27.

oliviers, ceux encore qui ont besoin de la chaleur, comme les palmiers, y croissent et s'y développent merveilleusement. En sorte que la nature, par sa prédilection pour ce beau pays, s'attache à y réunir les productions les plus opposées; non-seulement elle y donne d'excellents fruits, mais encore elle les conserve si longtemps qu'on y mange des raisins et des figues pendant six mois, et d'autres fruits pendant toute l'année. Ajoutez à la douceur du climat l'avantage d'une source d'eau vive et abondante, que les habitants appellent Capharnaüm et qui a donné son nom à la ville¹. »

Cette ville, en outre, avait sous le rapport commercial une importance particulière. Elle était bâtie au point de jonction de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine. Là se croisaient les routes de ces trois pays : d'un côté, la grande route de Jérusalem par Samarie et Cana; de l'autre, celle de Ptolémaïs à Sepphoris, à travers les montagnes, et celle de Césarée qui passait par la vallée d'Esdrelon et Nazareth. Capharnaüm était ainsi devenu un entrepôt de commerce, un marché également fréquenté par les Juifs et les Gentils. Sa situation se prêtait merveilleusement à la diffusion de la « bonne nouvelle » : ce qui explique pourquoi nous voyons Notre-Seigneur la choisir de préférence et y résider habituellement avec ses apôtres, à ce point que les Évangélistes l'appellent souvent « sa ville ». De même que Bethléhem était le lieu de sa naissance, Nazareth celui où il avait été élevé et nourri, Capharnaüm était le lieu où il aimait à séjourner et dont il faisait le centre de sa vie apostolique.

Aujourd'hui les voyageurs que la dévotion attire sur

¹ Joseph. de Bello Judaico, lib. III, cap. xxxv.

les pas de l'Homme-Dieu au milieu des ruines de Capharnaüm, et qui visitent les rives désolées de la mer de Tibériade, admirent encore la fécondité du sol, malgré les révolutions qui l'ont si profondément bouleversé. Ils trouvent ce ciel et ce pays aussi beaux que Josèphe les décrivait de son temps. Une seule barque, il est vrai, suffit maintenant pour faire le service des rares passagers qui traversent le lac¹. Mais, au temps dont nous parlons, il n'y avait pas moins de quatre mille bateaux de toutes grandeurs qui le sillonnaient en tous sens et en faisaient un centre actif de commerce et d'industrie. Une impulsion bien différente et d'un autre ordre allait partir de ces rives pour remuer la Judée, l'Orient, la terre entière, et faire de ce batelier obscur, dont nous racontons l'histoire, le chef d'un empire plus grand et plus fort que celui des Césars. C'était dans cette vue que la Providence l'avait conduit sur cette plage; car Pierre habitait déjà Capharnaüm à l'époque de sa première entrevue avec Jésus.

André son frère l'y avait suivi de Bethsaïde. Là, tous deux s'adonnaient à l'exercice de leur modeste profession, passant la nuit sur le lac, travaillant rudement, essuyant de dangereuses tempêtes, et, le jour, descendant ensemble sur le rivage afin d'y déposer leur poisson et réparer leurs filets. Mais le souci des choses matérielles de la vie ne les empêchait pas de rendre à Dieu les hommages qu'ils lui devaient. Au milieu de la corruption presque générale de leurs concitoyens, montée à un tel excès qu'elle excita plusieurs fois les plaintes et l'indignation du Sauveur, ils surent conserver l'esprit

¹ V. *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, ch. xxv, p. 457.

primitif et la foi traditionnelle des patriarches. Ils vivaient dans la pratique exacte des commandements divins et dans l'attente du Messie promis à leurs pères. Ainsi voyons-nous André se mettre un des premiers au rang des disciples de Jean-Baptiste et s'attacher à sa personne. Pierre, on le croit, n'avait pas tardé à faire la même chose. Depuis un an, par conséquent, il suivait les instructions et admirait les exemples du Précurseur.

On a vu avec quelle promptitude et quelle fidélité il répondit au premier appel de la grâce. A peine prévenu et averti, il n'hésita pas un instant. Sur le témoignage d'un ami, d'un frère dont il n'avait d'ailleurs nulle raison de suspecter la sincérité et la droiture, il crut aussitôt en Jésus-Christ. Impatient de voir le nouveau maître qu'on lui annonçait, d'entendre de sa bouche les paroles divines qui avaient produit sur André une si vive impression, il était parti sans délai pour aller à sa rencontre. Avant qu'il eût ouvert la bouche, Jésus, le considérant attentivement, avait laissé tomber sur lui son regard, un de ces regards doux, profonds, pénétrants, qui illuminent les esprits et ravissent les cœurs. Il l'avait appelé par son nom, pour l'avertir qu'il avait depuis longtemps scruté son cœur et ses reins, qu'il le connaissait dès le sein de sa mère. Puis de sa parole toute-puissante et créatrice il avait, par un surnom mystérieux, jeté en lui le germe des étonnantes grandeurs qu'il lui destinait. Heureux celui que vous attirez à vous, Seigneur ! Heureux s'il répond à l'attrait de votre amour ! Sa fidélité devient le gage de nouvelles grâces qui s'épanouiront avec une richesse et une étendue proportionnées aux sacrifices qu'il s'impose. Toute la vie de saint Pierre en sera la preuve éclatante.

CHAPITRE III

Pierre aux noces de Cana. — Jésus fixe son séjour à Capharnaüm.
— Il prêche du haut de la barque de Pierre. — Pêche miraculeuse.
— Vocation de Pierre et d'André.

*Venez, suivez-moi, et je vous ferai
devenir pêcheurs d'hommes.*

Matth. iv, 19.

Devenu disciple de Jésus, Simon-Pierre s'attacha à lui comme à un maître et se mit dès lors à fréquenter assidûment sa divine école et à écouter ses adorables leçons, sans néanmoins quitter les travaux et la profession de pêcheur.

Quatre jours après ce que nous avons rapporté, nous le trouvons assistant aux noces de Cana. Il y avait été invité avec Jésus, Marie et les autres disciples alors au nombre de six, en y comprenant, outre ceux que nous connaissons, Philippe, natif aussi de Bethsaïde, et Nathanaël, qu'on croit être Barthélemy. Comme eux, par conséquent, il vit le premier miracle que le Fils de Dieu opéra au début de sa prédication évangélique pour « manifester sa gloire ». Il fut témoin en cette circonstance de la toute-puissante entremise de Marie auprès de son divin fils. La foi du nouveau disciple dut en être singu-

lièrement réjouie et fortifiée, et ceux qui avaient encore gardé quelque doute n'hésitèrent plus à croire:

De Cana, ville de la haute Galilée, assez voisine de Nazareth, Jésus, accompagné de sa mère et de ses disciples, descendit, selon l'expression de l'Évangile, à Capharnaüm, où il se fixa. La raison qu'en donne l'écrivain sacré, c'est que le Sauveur ne voulait pas, pour le moment, se rendre en Judée, à cause de la persécution d'Hérode, qui avait fait saisir et emprisonner Jean-Baptiste. Il choisit donc Capharnaüm pour en faire le centre de ses prédications et comme le siège de son enseignement. Ainsi se réalisait la parole d'Isaïe : « La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, la voie « de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des Gentils, « le peuple qui marchait dans les ténèbres, verra subitement une grande lumière, et ceux qui étaient assis « dans les ombres de la mort seront inondés de ses « clartés ¹. » Résidant d'ordinaire à Capharnaüm, où Simon-Pierre lui-même habitait, Jésus prêchait chaque jour en public. Il se rendait fréquemment sur le bord du lac, au milieu des populations qui accouraient et se pressaient sur ses pas. « Faites pénitence, leur disait-il, car le royaume des cieux est proche. » Tous étaient dans l'admiration et reconnaissaient qu'on n'avait jamais sur la terre entendu rien de semblable à la sublimité de sa doctrine et à la sagesse de ses enseignements.

Un jour qu'il enseignait ainsi, se tenant debout près du rivage, il arriva que la multitude en s'amassant se précipitait sur lui pour entendre sa parole. Voyant deux

¹ Matth. iv, 15, 16, 17.

barques amarrées à la rive, tandis que les pêcheurs étaient descendus pour nettoyer leurs filets, il monta sur l'une d'entre elles et demanda qu'on l'éloignât un peu du bord¹. Alors s'y étant assis, il put, de dessus la barque comme du haut d'une chaire, adresser ses instructions au peuple rassemblé sur la plage. Voilà bien l'image de l'Église portée sur les flots du temps, d'où s'élève la voix du Verbe de vérité, pour instruire et éclairer tout homme vivant en ce monde. Or cette barque qui servait ainsi de trône et de tribune au Verbe incarné, c'était celle de Simon-Pierre. En la choisissant de préférence à toute autre, Jésus discernait au batelier qui en était le possesseur « un honneur insigne, un « privilège à part, qui présageait, dit un Père de « l'Église, qu'un jour il deviendrait le docteur universel « de la vérité, le vicaire de Jésus-Christ, chargé de « transmettre la parole divine à tous les hommes jus- « qu'à la consommation des siècles². »

Lorsque le Sauveur eut cessé de parler, se tournant vers Simon-Pierre, il lui dit : « Vogue au large. » Et s'adressant en même temps à ceux qui lui servaient de compagnons, il ajouta : « Jetez le filet pour pêcher. — Maître, lui répondit Pierre, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jeterai encore le filet. »

Ils le firent aussitôt avec confiance, et ils prirent du premier coup une si grande quantité de poisson que le filet menaçait de se rompre. Ils firent signe à ceux de leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de

¹ Luc. v, 3.

² S. Maximus, Serm. 89, De Mirabil.

venir leur aider. Ceux-ci vinrent, et tous ensemble ils remplirent tellement les deux barques du produit de la pêche, qu'elles paraissaient sur le point de couler à fond.

Pierre fut le premier à reconnaître la grandeur du miracle. Avec sa longue expérience de pêcheur et la connaissance pratique qu'il avait de ce lac sillonné inutilement toute la nuit, il apprécia sur-le-champ toutes les merveilleuses circonstances du fait qui venait de s'accomplir. Il comprit qu'on ne pouvait l'expliquer par une cause naturelle¹. Tombant donc aux genoux de Jésus, il s'écria : « Éloignez-vous de moi, ô Maître, car je suis un homme pécheur. » Il était, observe l'Évangile, frappé de stupeur, lui et tous ceux qui se trouvaient avec lui, à la vue de la pêche extraordinaire qu'ils avaient faite. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient du nombre de ses compagnons, partageaient ses sentiments. Mais lui ne peut les contenir; l'exclamation qui lui échappe peint d'un trait la vivacité et la franchise de son caractère. Il veut, par ce cri de l'âme, exprimer sa propre indignité et la sainteté éminente du Christ; il proteste qu'un pécheur tel que lui ne mérite pas ces rapports de bienveillance dont le Fils de Dieu daigne l'honorer. Acte de foi et de sincère humilité que Jésus à l'instant récompense, d'abord par une parole amicale qui le relève et l'encourage, puis par la promesse de l'heureux apostolat qu'il lui réserve dans l'avenir. « Ne crains rien, lui dit-il, ton emploi désormais sera de prendre des hommes². » Telle est, en effet, l'étonnante destinée de

¹ *Évang. unis*, t. I, p. 115, notes.

² *Luc.* v, 10.

- cet humble batelier du lac de Génésareth. Le Christ se servira de son ministère et de celui de ses successeurs pour prendre les âmes dans le filet symbolique du royaume des cieux; et, du haut de sa barque mystérieuse, il continuera, dans la suite des siècles, de parler au monde.

Les deux barques cependant avaient atteint la rive. Émus de reconnaissance et frappés d'admiration, les disciples s'attachèrent davantage aux pas du Sauveur, sans pourtant renoncer encore à l'exercice de leur profession. Toutes les fois qu'ils se trouvaient à Capharnaüm, ils vaguaient à leurs travaux habituels. Ils jetaient leurs filets le soir et le matin, et ils vivaient du produit de la pêche. Cette industrie était lucrative, car le lac de Tibériade, à cette époque comme à présent, fournissait en abondance d'excellents poissons, et la vente en était facile. Avant de quitter tout, il fallait qu'ils fussent expressément appelés par le divin Maître : ce qui ne tarda pas d'arriver.

Jésus, découvrant dans Simon-Pierre et dans son frère André des vertus que l'œil humain était loin de soupçonner, et qui rendaient ces hommes simples et droits propres à l'accomplissement de ses desseins, voulut, par un acte solennel et définitif, les associer les premiers à l'œuvre qu'il projetait pour la régénération du monde.

Un jour que, près de Capharnaüm, il marchait le long des bords du lac, il vit dans leur barque Pierre et André se préparant à jeter le filet pour pêcher. Il les aborde, et, de ce ton pénétrant et dominateur qui annonce le maître et le souverain des cœurs, il leur dit : « Venez, suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs

d'hommes. » Eux, à l'instant, ayant laissé leurs filets, le suivirent. Pas une objection ne s'élève dans leur esprit contre un ordre si positif. Leur obéissance est aussi prompte que généreuse. Ils ne possèdent, il est vrai, qu'une barque et des filets; mais ils y renoncent, et sur-le-champ. De leur part ce sacrifice était un acte de foi très-pure, un hommage éclatant rendu à la divinité du Maître qui les appelait. Laborieux, attachés comme ils le sont à leur profession et aux profits qu'ils en retirent, abandonneraient-ils une occupation fixe, renonceraient-ils à un avenir paisible pour suivre un inconnu qui ne serait à leurs yeux qu'un simple mortel? En s'attachant définitivement à lui, ils contractent par là l'engagement d'embrasser sous sa conduite un genre de vie nouveau, et cela à un âge où l'homme ne se plie pas aisément à des directions et à des habitudes différentes de celles qu'il a prises. Obéir à Jésus en pareil cas et se déterminer à le suivre, c'était donc hautement reconnaître en lui le Rédempteur promis au monde, le Maître qui seul a droit à toutes les affections de l'âme humaine.

Pierre le comprit ainsi. Nul doute qu'en faisant cette démarche extérieure, il n'y ait apporté des dispositions de cœur si parfaites et un détachement intérieur si absolu, qu'on peut assurer de lui qu'en ce moment il renonça non-seulement à toutes les choses de la terre, mais encore à sa volonté propre, pour la soumettre sans réserve à la volonté du divin Maître auquel il se donnait. Aussi a-t-il pu dire plus tard à Jésus en toute vérité : « Voilà, Seigneur, que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; » rappelant dans la joie de son âme, au nom d'André son frère et des apôtres ses collègues, les deux actes héroïques qui caractérisent la

perfection de l'obéissance apostolique : le renoncement à tout bien créé et le don de soi-même à Dieu.

Si Jésus nous honore d'une parole analogue à celle qu'il fit entendre à Pierre : « Avant de t'appeler de ta « barque, je t'ai connu ; viens, suis-moi ; » ne résistons pas à l'appel divin ; allons, nous aussi, et suivons le Maître. Notre avenir et notre bonheur en dépendent, peut-être aussi le bonheur et l'éternel avenir de bien des âmes dont le salut est attaché au nôtre.

CHAPITRE IV

Guérison de la belle-mère de Pierre. — Jésus loge dans la maison de Pierre. — Guérison du paralytique de Capharnaüm. — Vocation des douze apôtres. — Pierre nommé le premier. — Jésus baptise Pierre de sa main.

*Il en établit douze qu'il appela apôtres.
Le premier est Simon, à qui il imposa
le nom de Pierre.*

Marc. III, 16.

Docile à l'appel du divin Maître, Pierre, en quittant sa barque et ses filets, se sépara en même temps de sa famille et de tout ce qu'il pouvait avoir de plus cher. Il n'eut plus d'autre société que celle de Jésus, d'autre occupation que d'écouter sa parole, d'autre trésor et d'autre avenir que les biens promis à ceux qui ont tout abandonné pour l'Évangile. Jésus, de son côté, ne tarda pas à donner à ce généreux disciple une preuve marquée d'intérêt et d'affection, en opérant un de ses premiers miracles chez lui, dans sa propre demeure, en faveur d'une personne que des liens particuliers lui rendaient chère et respectable.

Le Seigneur, à la suite de diverses courses évangéliques, était revenu à Capharnaüm. En arrivant, il se rendit à la maison de Simon-Pierre et d'André. Si le

texte sacré parle ici de « leur maison », quoiqu'ils eussent tout quitté, c'est parce qu'ils y venaient encore de temps en temps avec Jésus, quand il plaisait au divin Maître de séjourner dans la ville, et que d'ailleurs elle continuait d'être occupée par des membres de la famille ¹.

Le Sauveur, y étant donc entré, trouva la belle-mère de Pierre retenue au lit par une fièvre violente. Les quatre disciples qui l'accompagnaient, Pierre, André, Jacques et Jean, s'empressèrent de lui parler d'elle et le prièrent de la guérir. Leur prière fut à l'instant exaucée. Jésus s'approche de la malade, et, se tenant debout près du lit, il ordonne à la fièvre de la quitter. Puis, la prenant elle-même par la main, il lui commande de se lever. La fièvre la quitta aussitôt. Cette femme se leva et se mit sur-le-champ à les servir, donnant ainsi tout à la fois une preuve de sa parfaite guérison, et une marque de sa vive reconnaissance pour Jésus et pour ses bienveillants intercesseurs ².

Vers le soir, au coucher du soleil, le bruit de ce miracle s'étant répandu, les habitants accoururent en foule vers la maison de Pierre, amenant à la porte un grand nombre de malades et d'infirmes de toute sorte. Et Jésus, se tenant sur le seuil, leur imposait les mains; et tous étaient guéris; d'un seul mot il chassait les démons du corps des malheureux qu'ils possédaient ³.

Le lendemain, Jésus, s'étant levé de grand matin, sortit secrètement de la ville et s'en alla dans un lieu

¹ *Les Évangélistes unis*, par M^{sr} Mastai Ferretti, t. I, p. 119.

² Matth. viii, 14.

³ Luc. iv, 40.

désert pour y prier. On montre encore aujourd'hui, dans le pays, l'endroit qui témoigne de cette adorable pratique de l'Homme-Dieu, de se retirer souvent dans la solitude pour rendre ses devoirs à son Père céleste et nous donner l'exemple de la prière. C'était au pied d'une montagne, vers le nord de Capharnaüm; Jésus y passa dans la suite bien des jours et des nuits en oraison. La première fois, Pierre et les autres disciples, ne le voyant plus, se mirent à sa recherche, et quand ils l'eurent trouvé : « Maître, lui dirent-ils, tout le monde vous cherche. » Il leur répondit : « Allons dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche aussi; car c'est pour cela que j'ai été envoyé¹. » Et il parcourait la Galilée, enseignant au milieu des synagogues, annonçant la bonne nouvelle, prêchant la doctrine, guérissant toute espèce de maladies, chassant les démons.

Mais il ne s'éloignait pas pour cela de Capharnaüm; il y revenait fréquemment comme au centre de ses excursions. L'opinion générale des commentateurs est qu'alors il logeait de préférence dans la maison où déjà nous l'avons vu, et qui s'appelait toujours la maison de Simon-Pierre. Ainsi voulait-il non-seulement donner une marque particulière d'affection à l'un de ses disciples, mais consacrer en quelque sorte, par un séjour prolongé, la demeure de celui qu'il destinait à tenir un jour sa place sur la terre. On a donc lieu de croire que ce fut dans cette maison privilégiée que se firent la plupart des miracles opérés par Jésus à Capharnaüm, entre autres la célèbre guérison d'un paralytique. L'Évangile la raconte avec détails, parce qu'elle eut un grand retentissement.

¹ Marc. 1, 35.

Quatre hommes portaient ce paralytique couché sur un lit et cherchaient à pénétrer à l'intérieur de l'habitation, afin de le placer en présence de Jésus. Ne pouvant y réussir à cause de la foule, ils montent sur le toit, qui était en forme de terrasse selon l'usage de l'Orient, et, usant d'une ingénieuse industrie, ils percent ce toit en enlevant les briques, et par l'ouverture descendent le paralytique au milieu de la chambre, sous les yeux de Jésus, qui parlait à l'assemblée.

Voyant la vivacité de leur foi, le Sauveur interrompit son discours, et tout à coup s'adressant au paralytique : « Prends confiance, mon fils, lui dit-il, tes péchés te sont pardonnés. » Il y avait là, mêlés aux auditeurs, des scribes et des pharisiens, qui, l'entendant, dirent en eux-mêmes : « Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? »

Jésus, qui lisait au fond des cœurs, connut aussitôt leur pensée : « Pourquoi, leur dit-il, formez-vous de mauvaises pensées en vos cœurs ? Lequel est le plus facile de dire à quelqu'un : Tes péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit et marche. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Je te le commande, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et retourne en ta maison. » Au même instant, le malade se lève à la vue de tous, prend le grabat sur lequel on l'avait apporté, et s'en va chez lui en glorifiant Dieu ¹.

Ce miracle, et beaucoup d'autres dont la maison de

¹ Luc. v, 23.

Pierre était à Capharnaüm le retentissant et glorieux théâtre, portèrent la renommée de Jésus jusqu'aux extrémités de la Syrie. Des multitudes innombrables accouraient à lui, de la Galilée, de la Décapole, de la Judée, de Jérusalem et d'au delà du Jourdain. Les habitants de Tyr et de Sidon, apprenant les grandes choses qu'il accomplissait, venaient également.

Le divin Maître voulut alors se choisir des coopérateurs et former son collège apostolique. Fuyant le tumulte, il sortit secrètement de la ville, et, selon sa coutume, se retira dans sa chère solitude pour y prier. Cette fois, il y passa la nuit tout entière en oraison. Le matin, dès le point du jour, il appela ses disciples. Tous vinrent et se rangèrent à ses côtés. Alors, s'étant assis au milieu d'eux en signe d'autorité, il en choisit douze, « ceux qu'il voulut, » et il les désigna pour être plus spécialement avec lui et aller en son nom prêcher l'Évangile. A ces douze, distingués des soixante-douze disciples qu'il choisit également, il donna le nom d'apôtres, qui signifie « envoyés », et leur conféra le pouvoir qu'il avait lui-même de guérir toutes sortes de maladies et de chasser les démons.

Étant alors descendu de la montagne avec eux, il s'arrêta sur une pente doucement inclinée et spacieuse, d'où, embrassant du regard ceux qu'il venait de choisir, il dit : « Bienheureux, vous qui êtes pauvres, parce
« que le royaume de Dieu vous appartient ; bienheu-
« reux, vous qui êtes affamés, parce que vous serez
« rassasiés ; bienheureux, vous qui êtes dans l'afflic-
« tion, parce que vous serez dans la joie ; vous serez
« bienheureux, lorsque les hommes vous détesteront,
« vous poursuivront et vous proscrireont à cause du
« Fils de l'homme ; car votre récompense sera grande

« dans le ciel¹ : » Ce sont les quatre béatitudes appelées apostoliques, distinctes des béatitudes proposées dans le sermon sur la montagne et s'adressant en général à tous les hommes. Celles-ci s'adressent directement à Pierre et aux douze, dont le ministère consistera à prêcher Jésus crucifié et à le reproduire dans leur vie.

Voici les noms de ces douze apôtres, selon l'ordre dans lequel l'Évangéliste les a consignés. Le premier fut Simon, à qui Jésus imposa le nom de Pierre. Ce nom avait déjà été annoncé par Jésus la première fois qu'André lui présenta son frère. Ici, il est imposé solennellement ; plus tard, le sens mystérieux en sera pleinement expliqué. Les autres furent André, frère de Simon-Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, qu'il surnomma Boanergès, ou enfants du tonnerre ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu le Publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Judas son frère, nommé Thaddée ; Simon le Cananéen, nommé le Zélé, et Judas Iscariote, celui qui devait le trahir.

Tels furent les collègues donnés au prince des apôtres. Car il est à remarquer dans l'énumération qu'en fait l'historien sacré que le nom de Pierre est toujours en tête. L'évangéliste saint Matthieu se sert même du mot « le premier¹ », qui indique nettement la primauté. A l'égard des autres apôtres, les quatre évangélistes ne suivent pas le même ordre en les nommant, comme pour laisser à entendre qu'ils sont égaux entre eux : seulement, de même qu'ils ne manquent pas de placer Pierre

¹ Luc. vi, 17.

¹ Matth. x, 2.

au premier rang, ils donnent uniformément le dernier à Judas, ayant soin d'y ajouter l'épithète de traître ou d'infidèle.

D'après la tradition, Simon-Pierre fut baptisé de la main même de Jésus-Christ, et, selon toute apparence, ce baptême eut lieu vers l'époque où nous en sommes de son histoire. Clément d'Alexandrie, qui nous a conservé cette circonstance, dit également que Pierre fut le seul des apôtres que Jésus-Christ ait baptisé, et que ce fut Pierre lui-même qui baptisa André, Jacques et Jean. Un Père de l'Église, saint Euthyme, prétend que Notre-Seigneur ne baptisa de sa main que deux personnes : Pierre, le chef de ses apôtres, et Marie, sa sainte Mère ¹.

Pierre devait avoir alors au moins quarante ans : on le conjecture par la date de sa mort, arrivée l'an 67 de J.-C. Ayant vécu, comme on le croit, environ quatre-vingts ans, il devait en avoir à peu près quarante lorsque le Sauveur, au début de sa mission, l'appela à sa suite. C'était pour le batelier de Galilée l'âge de la maturité et des décisions réfléchies. Ménagée à diverses reprises par le divin Maître, sa vocation à l'apostolat le trouva à chaque fois docile et généreux.

La vocation au christianisme par le baptême est un premier appel que Dieu nous réitère, sous des formes différentes, aux diverses phases de la vie. Notre gloire et notre bonheur consistent à nous y montrer fidèles. Tout chrétien, en un sens, doit être apôtre. Pierre lui-même, dans une de ses épîtres, en donne la raison : « Nous sommes une race choisie, un royal sacerdoce, une

¹ *Histoire de saint Pierre*, par M. Vincent, p. 20.

« nation sainte, un peuple de prédilection » : à tous ces titres il nous convient « d'annoncer la puissance de Celui « qui, des ténèbres, nous a appelés à son admirable « lumière ». »

1 I Petr. II, 9.

CHAPITRE V

Pierre ne quitte plus Jésus. — Guérison de la fille de Jaïre.
— Pierre marche sur les flots.

*Si c'est vous, Seigneur, commandez
que j'aille à vous sur les eaux.*

Matth. xiv, 27.

A partir du jour où il fut appelé à l'apostolat, Pierre, admis dans l'intimité du Sauveur, ne le quitta plus. Il dut, par conséquent, assister à tous les discours et à tous les miracles par lesquels Jésus-Christ prouva la divinité de sa mission : ce qui pourrait autoriser l'historien à énumérer la série des faits dont parle l'Évangile, et à montrer Pierre y prenant part comme témoin. Nous ne croyons pas cependant devoir adopter cette marche dans un récit concernant la vie particulière du prince des apôtres.

Mais il est un certain nombre de ces faits où les évangélistes mentionnent spécialement sa présence. Nous nous attacherons à raconter ceux-là d'après l'ordre des dates, et nous n'en négligerons aucun. Dans les écrits inspirés, rien n'est donné au hasard. Toutes les circonstances qui accompagnent un miracle ou un fait quelconque ont une haute portée. Chaque fois, par

conséquent, que le nom de Pierre se rencontre sous la plume de l'évangéliste, c'est que de salutaires enseignements et d'importantes vérités relatives à l'avenir de l'Église appelaient la présence de ce nom, et il est du devoir d'un historien de les signaler.

Tout d'abord on trouve Pierre à la tête de ce groupe de disciples privilégiés que Jésus semble de temps en temps distinguer des autres et qu'il aime à rendre témoins de certains miracles, comme pour les initier plus particulièrement à son esprit de bienfaisance et de charité.

Un jour, par exemple, le Sauveur se tenait près du lac de Génésareth, quand un homme accourt vers lui et se jette en suppliant à ses genoux. C'est le chef de la synagogue de Capharnaüm : il s'appelle Jaïre. Il est père, sa fille se meurt, et cette mourante est une jeune enfant de douze ans. On sait ce que fit Jésus. Le miracle qu'il prépare ne sera pas pour la foule ni même pour tous les apôtres : quelques disciples choisis en auront seuls le spectacle et la leçon. Et comme, selon les saints docteurs, il y en a trois dans l'apostolat qui en représentent plus excellemment les vertus, c'est Pierre, c'est Jacques, c'est Jean, que Jésus convie à le suivre auprès de l'agonisante¹. On apprend en chemin qu'elle venait de mourir. Autour de la maison retentissait déjà la musique funèbre, et l'on vint dire au médecin divin de ne pas aller plus loin, parce qu'il était trop tard. Mais les heures désespérées sont les heures de Dieu. Jésus s'approcha du lit de la défunte. D'un côté, le père, la mère de la jeune fille éplorés; de l'autre, Jésus-Christ avec

¹ Marc. v, 37.

ses trois apôtres : toutes les puissances du ciel, toutes les tendresses de la terre, se penchèrent sur l'enfant. « Elle n'est pas morte, elle dort ! » Pierre entendit son maître prononcer cette parole d'immortalité qu'il lui entendra plus tard répéter près de la tombe de Lazare. Il le vit prendre la main froide et inanimée de l'enfant. « Jeune fille, lève-toi ! » Elle se leva, elle marcha, elle mangea. Le Seigneur la rendit à son père, et l'apôtre put comprendre, avec ses deux amis, l'instruction de tendre charité et de paternelle bienfaisance pour laquelle le Maître les avait tous les trois appelés à la confiance du miracle, et qui devra plus tard les inspirer dans le zèle à guérir et à ressusciter les âmes ¹.

Mais parce que la foi devait être la vertu dominante de Pierre, elle ne tarda pas à être mise à l'épreuve. Jésus venait d'opérer dans le désert un de ses plus grands miracles, celui de la multiplication des pains : plus de cinq mille personnes avaient été nourries par lui avec cinq pains et deux poissons. Après avoir congédié ce peuple, qui, dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, voulait l'enlever et le proclamer roi, il prescrivit à ses apôtres de monter dans une barque pour se rendre à Capharnaüm et de le précéder sur l'autre rive. Profitant lui-même des ombres de la nuit, il s'enfuit dans le lieu le plus retiré de la montagne et y demeura quelque temps en prière.

Dociles à l'ordre du Maître, les disciples descendirent sur le bord de la mer, prirent place dans la barque et se mirent en devoir de se diriger vers Capharnaüm. Tandis qu'ils naviguaient, tout à coup un vent con-

¹ *L'Apôtre saint Jean*, par M. Baunard, p. 44.

traire et impétueux s'élève. Les flots sont violemment agités. La barque, ballottée en tous sens, court le plus grand péril. En vain les disciples se fatiguent-ils à ramer : les trois quarts de la nuit étaient déjà écoulés, et ils n'avaient franchi qu'un espace d'environ trois milles. Soudain voici qu'à la fatigue et à l'anxiété que leur cause la tempête, se joint le sentiment d'une étrange terreur. Ils voient devant eux Jésus qui marchait sur les flots. Le Sauveur savait l'embarras et le danger où ils se trouvaient, et il venait à leur secours. Mais lorsqu'ils l'aperçurent se dirigeant de leur côté à travers les vagues agitées et paraissant vouloir les gagner de vitesse, ils ne le reconnurent pas. « C'est un fantôme, » se dirent-ils ; et ils poussèrent ensemble un cri de frayeur. Aussitôt Jésus leur adressa la parole : « Ras-
« surez-vous, leur dit-il, c'est moi, ne craignez point.
« — Si c'est vous, Seigneur, repartit Pierre, com-
« dez que j'aille à vous sur les eaux. — Viens, » lui dit Jésus. Pierre à l'instant descend de la barque et se met à marcher sur les eaux en allant vers Jésus ¹.

Le caractère particulier de cet apôtre se montre bien ici dans son éclat. Animé d'un ardent amour pour son maître, plein de confiance en sa parole, il exécute avec intrépidité ce qu'il a demandé avec transport ². Il vérifie par lui-même que ce n'est pas un fantôme qu'il a devant les yeux, mais Jésus en personne, qui, par un acte de toute-puissance, rend solide et affermit sous ses pas le chemin par lequel il marche vers lui. Qui ne croirait qu'après une épreuve aussi manifeste de la

¹ Matth. xiv, 27.

² *Les Évangélistes unis*, t. I, p. 298, notes.

puissance divine, la foi du disciple ne dût être au-dessus de toute hésitation et de toute crainte. Il n'en fut pas ainsi. Voyant la violence du vent agiter les flots, Pierre eut peur. Il craignit sans doute que le miracle dont il était l'objet ne cessât et qu'il ne fût victime de sa confiance. Dès lors aussi il commença à enfoncer. Épouvanté, hors de lui : « Maître, s'écria-t-il, sauvez-moi ! » Aussitôt Jésus lui tendit la main et le prit, en disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Cette hésitation de Pierre, cette vicissitude de confiance et de crainte « fait voir, observe saint Augustin, ce que nous « sommes par nous-mêmes et combien la force humaine « mérite peu qu'on s'y fie, même après qu'elle est devenue capable des actes les plus héroïques : nul ne « reçoit la force dont il a besoin, que celui qui sait que « de lui-même il est sans force¹. »

Les apôtres s'empressèrent de recevoir Jésus dans la barque; et, aussitôt qu'il y fut avec eux, le vent cessa, et la barque se trouva au rivage où ils allaient. Tous alors, témoins de cette série de miracles qui s'étaient enchaînés les uns aux autres, s'approchèrent humblement de Jésus et se prosternèrent à ses pieds en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » On peut croire que Pierre, qui venait de montrer une foi si intrépide et un si vif élan d'amour, ne fut pas le dernier à confesser la divinité d'un maître qui savait ainsi commander au plus fougueux des éléments et s'en faire obéir.

¹ Aug. Serm. 76.

CHAPITRE VI

Discours sur l'Eucharistie. — Belle parole de Pierre.
— Caractère de Judas.

*Maître, à qui irions-nous? Vous avez
les paroles de la vie éternelle.*

Joan. vi, 70.

Des bords du lac de Génésareth, le Sauveur se rendit à Capharnaüm, et, suivant sa coutume, il enseignait dans la synagogue de cette ville. Or, parmi ses auditeurs, se trouvaient un grand nombre de ceux qui, peu de jours auparavant, avaient été nourris dans le désert des pains miraculeusement multipliés. « Ne vous inquiétez pas
« tant, leur disait-il, de la nourriture qui périt, mais
« de celle qui dure jusque dans la vie éternelle et que
« le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que
« Dieu le Père a marqué de son sceau. » Dans la pensée du Sauveur, la multiplication des pains dans le désert, opéré vers le temps de la Pâque des Juifs, n'était que la figure d'un miracle plus grand, celui d'une autre pâque et d'une autre nourriture qu'il promet de leur donner, à savoir la divine Eucharistie, dont il annonce ici pour la première fois l'admirable institution.

Comme les Juifs lui opposaient le miracle de la manne

opéré aussi dans le désert par Moïse : « En vérité, leur
« dit-il, Moïse ne vous a pas donné le vrai pain du ciel.
« Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils
« sont morts. C'est moi qui suis le pain de vie, le pain
« vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce
« pain, il vivra éternellement. Et le pain que je donne
« est ma chair livrée pour la vie du monde. » Les Juifs,
charnels et grossiers, disputaient entre eux et disaient :
« Comment peut-il nous donner sa chair à manger? »
Jésus insiste : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si
« vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si
« vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en
« vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang,
« possède la vie éternelle. Ma chair est vraiment une
« nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » Il
disait encore : « Celui qui mange ma chair et boit mon
« sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.
« Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant et que
« moi je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange
« vivra aussi par moi. Celui-ci est le pain qui est descendu
« du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères
« ont mangée dans le désert et qui ne les a pas empêchés
« de mourir. Celui qui mange ce pain vivra éternelle-
« ment ¹. »

Ce discours mémorable fut prononcé, observe l'Évangéliste, dans la synagogue de Capharnaüm, où Jésus enseignait solennellement. Après l'avoir entendu, beaucoup de ceux qui jusque-là croyaient en lui et se donnaient pour ses disciples, furent scandalisés et dirent : « Cette parole est dure : qui peut l'entendre? » Connaissant

¹ Joan. vi, 27-60.

en lui-même les murmures de ses propres disciples, Jésus leur dit : « Tout cela vous scandalise ? Que sera-ce quand
« vous verrez le Fils de l'homme monter où il était
« auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert
« de rien. Les paroles que j'ai prononcées sont esprit et
« vie ; mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne
« croient pas. » Car Jésus connaissait dès le commencement ceux qui n'avaient pas la foi et celui qui devait le trahir.

Et il ajouta : « C'est pourquoi je vous ai dit que nul
« ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon
« Père. » Dès lors, plusieurs de ses anciens disciples s'éloignèrent, et ne voulurent plus marcher dans sa compagnie. Jésus en fut attristé, et s'adressant aux douze : « Et vous, leur dit-il, voulez-vous aussi me
« quitter ? » Pierre aussitôt, prenant la parole, répondit : « Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles
« de la vie éternelle. Pour nous, nous savons et nous
« croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Il n'y a pas d'expression qui puisse louer dignement cet élan de cœur du prince des apôtres. Témoin du miracle des pains opéré dans le désert, auditeur attentif de la promesse du Sauveur au sujet de l'Eucharistie, il comprend la magnificence de cette promesse ; il croit, il admire, il se sent embrasé de reconnaissance et d'amour. Loin de se laisser ébranler par la foule des déserteurs, il ranime le zèle de ses frères. Il proteste, au nom d'eux tous, qu'ils n'abandonneront jamais celui qui, en sa qualité de Fils de Dieu, peut seul enseigner aux hommes à vivre éternellement. Plus que jamais il veut lui rester uni : le plus grand des malheurs à ses yeux serait d'en être séparé.

Néanmoins Jésus lui fit connaître à l'instant qu'il n'acceptait pas sa déclaration pour tous; car il lui répartit : « Ne vous ai-je pas choisis, vous, douze? Et il y « en a un d'entre vous qui est un démon. » Et, dit l'évangéliste, « il entendait Judas, fils de Simon Iscariote, qui devait le livrer, encore qu'il fût un des « douze¹. » Cette observation de l'historien sacré insinue clairement que Judas fut du nombre de ces impies murmureurs qui se scandalisèrent des paroles de Jésus, et qu'il ne demeura dans la compagnie des douze qu'en dissimulant le mauvais esprit qui l'animait. Ainsi, tandis que le beau caractère du chef des apôtres se dessine de plus en plus dans sa noble générosité, nous voyons, par une sorte de contraste, un odieux caractère apparaître soudain au milieu du collège apostolique, celui d'un disciple traître, qui commence par être incrédule, murmureur et hypocrite. Il est remarquable que ce contraste de deux caractères si opposés se manifeste pour la première fois au sujet de la promesse de l'Eucharistie; et c'est alors aussi, une année avant l'institution de cet auguste mystère, que Jésus donne le nom de démon à celui qui devait en être le premier profanateur sacrilège². Bien que Jésus n'eût pas nommé Judas, on entrevoit ici néanmoins l'origine de l'instinctive répulsion, de la secrète antipathie que Pierre, d'après certains commentateurs, ressentait pour la personne de cet apôtre, dont il était loin d'ailleurs de soupçonner l'hypocrisie et de prévoir la trahison.

¹ Joan. vi, 72.

² *Évang. unis*, t. I, p. 313, notes.

CHAPITRE VII

École intime de Jésus. — Interrogation de Pierre sur le scandale des Pharisiens. — Explications de Jésus provoquées par Pierre.

Maître, expliquez-nous le sens de cette parabole.

Matth. xv, 14.

Accompagné des douze et de ses autres disciples restés fidèles, Jésus s'en allait de Capharnaüm, dont il avait fait comme sa seconde patrie, dans les petites villes et les différentes bourgades des environs, ne cessant d'instruire les populations qui se pressaient sur ses pas. Toutefois le divin Maître paraissait moins occupé de faire par lui-même la conquête des âmes que de préparer ses apôtres à recueillir la moisson, dont il était venu, disait-il, jeter la semence. La prédication de l'Évangile, pour lui, consistait principalement à les former selon son esprit de charité et à les initier aux grandes vérités du royaume des cieux. Ainsi, il y avait dans les enseignements de Jésus comme deux écoles : une école publique et une école intime. L'école publique était celle que le Maître ouvrait aux foules sur la grève des lacs, au penchant des collines, dans l'immensité du désert ou sous les vastes galeries du temple. L'école

intime n'avait point cet éclat. L'ombre descend, le soir se fait, la foule guérie et bénie s'écoule et retourne dans ses bourgades, Jésus reste seul entouré de ses apôtres : « Maître, lui disent alors ceux-ci, qu'est-ce que signifie « pour nous cette parabole ? » Jésus ouvre de nouveau les lèvres ; pour eux plus de voiles, plus de nuages ; c'est la vérité pure, la vérité pleine qui découle de sa source et les inonde de ses plus vives clartés. Telle était l'école intime du Maître¹.

Or, au sein de cette intimité, une figure se détache entre toutes : c'est celle de Pierre. Pierre, plus que tous les autres, est avide de savoir et prompt à interroger. Habituellement il parle et questionne au nom des autres ; et, de son côté, le divin Maître semble avoir à cœur d'instruire Pierre plus particulièrement et de le préparer par des explications spéciales à la primauté qu'il lui destine. En voici un exemple remarquable.

Un jour, dans une de ces courses évangéliques qu'il faisait à travers le pays de Génésareth, le Sauveur eut à répondre aux questions insidieuses d'un certain groupe de scribes et de pharisiens venus tout exprès de Jérusalem en Galilée pour épier sa conduite et le surprendre dans ses paroles. Ces hommes malveillants et jaloux affectaient d'être scandalisés de ce que les disciples de Jésus ne se lavaient pas les mains avant de se mettre à table, ainsi que le prescrivait, prétendaient-ils, la loi de Moïse. Après avoir confondu ces hypocrites en leur démontrant que, zélateurs minutieux de la loi mosaïque dans des points de minime importance, ils violaient journellement la loi de Dieu par leurs misérables subti-

¹ *L'Apôtre saint Jean*, p. 41.

lités dans des points autrement essentiels, le Sauveur appela la multitude et la fit approcher plus près de lui : « Écoutez-moi, dit-il, et comprenez bien ce que je vais « vous dire. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, « mais ce qui en sort qui souille l'homme. » Ayant longuement entretenu la foule sur ce sujet, il la quitta et se retira dans une maison voisine. Ses disciples, alors, se voyant seuls avec lui, s'approchèrent, et Pierre, au nom de tous, lui dit : « Savez-vous que les pharisiens, « ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en trouvent scandalisés ? » Ils se scandalisaient, parce qu'ils donnaient aux paroles de Jésus-Christ un sens qu'elles n'avaient pas ; et ainsi, au lieu d'être édifiés, ils recevaient du scandale. C'est ce qui arrive communément aux hérétiques et aux apostats. Au lieu de se rendre avec docilité aux définitions de l'Église, ils s'obstinent dans une première erreur et ne tardent pas à en ajouter de nouvelles. Souvent même ils attaquent en public avec mauvaise foi des vérités dont ils sont intérieurement convaincus ¹.

« Laissez-les, répondit Jésus ; toute plante que mon « Père céleste n'aura point plantée sera arrachée et jetée « au feu. Ce sont des aveugles et des guides d'aveugles. « Quand un aveugle conduit un autre aveugle, tous « deux tombent dans la fosse. » La seule plante en ce monde que Dieu ait plantée de sa main, c'est l'Église catholique, apostolique et romaine. Toute autre plante sera arrachée et condamnée à périr. Laissons donc dans leurs ténèbres volontaires ceux qui dogmatisent de la part de Satan. Incapables de se bien conduire eux-

¹ *Évang. unis*, t. I, p. 318.

mêmes, ils ne peuvent que guider vers le précipice quiconque se met à leur suite.

De la réponse que Pierre avait reçue de Jésus, ressortait un point de doctrine trop essentiel pour que l'apôtre ne voulût pas chercher à l'approfondir et à connaître la pensée intime du Maître. Il reprit donc la question : « Maître, dit-il, expliquez-nous le sens de cette parabole. » Il parlait comme toujours au nom des apôtres ses frères ; Jésus, dans sa réponse, commence par leur faire à tous un doux et amical reproche. Comment, après tous les enseignements reçus de sa bouche, étaient-ils encore incapables d'entendre une vérité aussi élémentaire ? Ne leur avait-il pas souvent inculqué la nécessité des vertus intérieures et de la pureté du cœur ? « Quoi, leur dit-il, vous aussi, êtes-vous donc sans intelligence ? » Puis, répondant directement à ce que Pierre avait demandé : « Ne savez-vous pas, ajouta-t-il, que ce qui entre dans la bouche et descend ensuite dans l'estomac, ne peut atteindre l'âme de l'homme ni la souiller ? Au contraire, ce qui sort de la bouche vient du cœur ; et c'est ce qui part du cœur qui peut souiller l'homme et le rendre impur. N'est-ce pas, en effet, le cœur qui est la source des mauvaises pensées et des mauvais regards ? N'est-ce pas là que se méditent les adultères, les fornications, les meurtres, les larcins, les actes que l'avarice inspire, les fraudes, les faux témoignages ? Du cœur naît toute la malice de l'orgueil et du blasphème. Voilà ce qui souille vraiment l'homme et le rend impur ; mais manger sans s'être préalablement lavé les mains, ne saurait en aucune manière souiller l'âme de l'homme¹. »

¹ Matth. xv, 19.

Ainsi, grâce à ces explications provoquées par la demande de Pierre, se trouva clairement établie aux yeux des apôtres cette belle doctrine de la distinction des choses corporelles et des choses spirituelles, fondement du spiritualisme chrétien qui a mis fin, non-seulement au culte matérialiste des païens, mais encore au culte pharisaïque de certains Juifs plus attachés à la lettre de la loi qu'à son esprit. Ces Juifs rigoristes, en paraissant tenir avec tant de scrupule aux formalités et aux prescriptions extérieures de la loi, savaient bien s'en affranchir dans ce qui gênait leur intérêt ou leur passion. Ce sont ces mêmes hommes que Jésus-Christ appelait ailleurs des sépulcres blanchis, « lesquels, dit-il, au dehors gardent quelque apparence, mais qui, au dedans, ne contiennent que des objets hideux et repoussants. Il faut s'en défier et les fuir. »

En recueillant des lèvres du divin Maître un enseignement si nouveau alors et si pratique, Pierre eut l'occasion de remarquer, d'une part, ce qui était devenu la plaie de l'ancienne loi, à savoir l'interprétation matérielle et servile qu'en faisait la secte des pharisiens, et, de l'autre, le principe qui devait dominer dans la loi nouvelle, c'est-à-dire la supériorité de l'âme sur le corps, de l'intelligence sur la matière. L'homme n'est pas, comme semblaient le croire les philosophes païens, un composé d'organes terrestres servis par une intelligence; mais plutôt une intelligence raisonnable et immortelle servie et obéie par des organes. Par conséquent, ce qui dans l'homme commet le péché, c'est sa libre volonté. Ce ne sont pas les choses du dehors qui peuvent le souiller et le rendre impur, mais ce qui sort d'un cœur gâté et pervers. Voilà ce qui souille véritablement

l'homme, parce que c'est ce qui rend son âme coupable de péché et impure devant Dieu.

C'était surtout à Pierre qu'une pareille doctrine devait être insinuée, afin que lui-même pût dans la suite la populariser et la faire comprendre aux autres. Et il n'est pas difficile de voir que l'Évangile a mis une certaine importance à raconter en détail tout ce qui concerne cet enseignement spiritualiste, ainsi que la part personnelle et directe qu'y prit le prince des apôtres¹. Peu à peu ces graves et hautes vérités pénétraient dans son esprit attentif et docile. Une occasion se présenta bientôt de manifester avec éclat les convictions intérieures de sa foi et de recevoir de Jésus, en récompense, la promesse des plus magnifiques prérogatives.

¹ *Histoire de saint Pierre*, par M. Vincent, p. 28.

CHAPITRE VIII

Situation de Césarée de Philippe. — Interrogation de Jésus sur le Fils de l'homme. — Réponse de Pierre. — Il est établi fondement de l'Eglise. — Il reçoit les clefs du royaume de Dieu.

Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Et moi je te dis que tu es Pierre; et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

Matth. xvi, 16.

Un jour Jésus, parcourant les campagnes, se dirigeait avec ses apôtres vers les villages des environs de Césarée de Philippe. Il se trouvait en ce moment à l'extrémité septentrionale de la Galilée, près de la chaîne des montagnes de l'Anti-Liban, aux sources mêmes du Jourdain; c'était probablement une de ses excursions évangéliques les plus lointaines.

Située à douze lieues environ de Capharnaüm, sur la grande route de Damas, Césarée de Philippe n'avait rien par elle-même qui soit digne de notre attention. Son nom lui venait de Philippe le Tétrarque, un des fils d'Hérode le Grand, qui, après l'avoir embellie et augmentée, l'avait par flatterie, selon l'usage du temps, dédiée à l'empereur César-Auguste. Auparavant elle s'appelait Panéas ou Panéade; c'est aujourd'hui un bourg de peu

d'importance, à peine connu sous le nom défiguré de Banias. Mais la pittoresque situation du lieu, à proximité des sources du Jourdain, mérite d'être remarquée. Rien n'est frais et gracieux, nous disent les voyageurs modernes et les historiens, comme les rives du fleuve sacré à l'endroit où il commence son cours. Césarée de Philippe n'était qu'à un quart de lieue de la grotte célèbre d'où jaillit la source intermittente qui s'échappe à travers les pierres en quatre ou cinq filets. Plusieurs autres sources prennent naissance au même endroit; on voit l'eau sourdre et bouillonner autour des rochers, et à quelques pas seulement elle se précipite en cascades bruyantes. La fraîcheur des eaux et la nature du sol y font naître et épanouir une quantité d'arbres et de productions diverses, qui font la richesse et l'ornement de la campagne. Le figuier, le mûrier, la vigne s'y entremêlent avec les saules, les platanes, les lauriers-roses, les chèvrefeuilles. Mille fleurs variées tapissent les bords du fleuve naissant ¹.

Telle était la belle et verdoyante vallée que Jésus, en ce moment, traversait avec ses disciples, et que Pierre allait rendre à jamais célèbre par un des actes les plus mémorables de sa vie. Tout en marchant pour atteindre les villages dont nous avons parlé, le Sauveur s'était séparé un instant de ses compagnons de voyage, afin de prier seul. Il avait prié avant de faire parmi ses disciples le choix des douze apôtres: il prie également à cette heure, où il est sur le point de désigner, entre les douze, celui qu'il doit revêtir des prérogatives de la primauté.

Quand sa prière fut achevée, continuant de cheminer

¹ *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, p. 475.

avec eux, et se livrant à l'un de ces entretiens intimes et pleins de familiarité qu'il leur accordait volontiers et dont il profitait pour les instruire, il leur fit tout à coup cette question : « Qu'est-ce que les hommes disent du « Fils de l'homme (c'est ainsi que souvent il se désignait « lui-même) ? Qui disent-ils que je suis ? » Ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; « d'autres, que vous êtes Élie ; d'autres, Jérémie ou quel- « qu'un des anciens prophètes ressuscité ; d'autres pré- « tendent que vous êtes un prophète nouveau, semblable « aux anciens. »

A ces opinions diverses, alors répandues sur Jésus, et dont chacune avait ses partisans, il est facile de reconnaître l'impression que produisaient sur l'esprit de la multitude les miracles et les discours du Sauveur, puisqu'on ne pouvait expliquer les faits prodigieux dont chaque jour on était témoin, qu'en les attribuant à des personnages que la nation entière était habituée à considérer comme les plus dignes de respect et d'admiration. Toutefois, dans cette idée grandiose que la foule se fait de Jésus, rien ne l'élève au-dessus de l'homme. Et Jésus veut que ses apôtres portent plus haut leur pensée et jugent mieux de sa divine personne. S'il n'eût été purement qu'un homme, l'épreuve aurait pu ne pas répondre à son attente : il n'y a point de grand homme, on l'a dit, pour ceux qui l'approchent tous les jours et à chaque instant. Mais à l'égard de l'Homme-Dieu, de Celui qui dans son ineffable humilité s'appelait « le Fils de l'homme », plus on y regardait de près, plus on devait voir percer en lui les rayons de la Divinité.

Jésus leur dit donc : « Et vous autres, qui dites-vous

« que je suis ? » On sent la portée de cette seconde interrogation : « Vous qui êtes mes confidents intimes, les témoins assidus de ma vie et de mes miracles ; vous qui avez guéri des malades en mon nom et à qui les démons obéissent, ne verrez-vous définitivement en moi qu'un homme, et rien qu'un homme ? » Sa question s'adressait à tous. Simon-Pierre prit sur-le-champ la parole : « Vous êtes, s'écria-t-il, le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

C'était la première fois que la divinité de Jésus était ainsi affirmée par une bouche humaine. Elle ne pouvait l'être en termes plus explicites et plus clairs : « Vous êtes le Christ, » c'est-à-dire le Messie promis à nos pères ; « vous êtes le Fils du Dieu vivant, » c'est-à-dire le Verbe né avant tous les siècles et descendu, dans le temps, pour donner la vie éternelle au monde. La foi vive et ferme de Pierre l'avait conduit là où les sens et la raison n'avaient point mené les autres ; elle lui ouvrait le sein de Dieu et lui révélait le fruit du mystère de l'Incarnation ; en Jésus il confessait la divinité et la consubstantialité du Verbe. Certes, si Jésus, à qui jusque-là personne ne pouvait contester le caractère d'envoyé divin et de thaumaturge, n'eût pas été Dieu réellement, il devait dans un moment aussi solennel, sous peine de forfaire à sa mission et de devenir un imposteur, détromper ses apôtres et refuser une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul. Or, bien loin de répudier le titre qu'on lui donne et l'hommage qu'on lui rend, Jésus applaudit à la réponse de son disciple ; il le félicite, il le récompense par la promesse des plus hautes prérogatives. « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, » lui dit-il : ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ta réponse, mais mon Père qui est dans les cieux.

« Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je
« bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévau-
« dront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du
« royaume des cieux. Et ce que tu lieras sur la terre sera
« lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera
« délié dans le ciel ¹. »

Jésus, ici, ne parle plus à tous comme auparavant; c'est Pierre personnellement qu'il désigne, et par le nom même que jadis il lui a donné; c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jean; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre et fort par lui-même, à Simon, qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique ². Alors apparaît dans tout son jour le dessein qu'avait eu le Christ en imposant un nom si mystérieux à son disciple privilégié. C'est comme s'il lui disait : « En te donnant la première fois un nom qui exprime la solidité du rocher, la fermeté de la pierre, j'ai voulu faire entendre que le fond de ton caractère, pénétré de mon amour et trempé dans ma foi, devait être une fermeté immuable et invincible. Tu viens de justifier le sens de ce mot, en confessant d'une manière expresse la gloire de ma divinité et en bravant les objections qui peuvent encore s'élever contre elle. C'est donc sur toi, comme sur une pierre solide, sur un roc inébranlable, que j'établirai le fondement de mon Église, de cette société surnaturelle, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles. »

Le reste des paroles de Jésus ne pouvait avoir rien d'obscur pour Pierre et pour les autres. « Les clefs » étaient,

¹ Matth. xvi, 13-19.

² Bossuet.

chez les Juifs, le symbole de la puissance spirituelle et de la science sacrée. Celui qui était élevé à la dignité de docteur recevait des clefs. On était persuadé que son autorité s'exerçait jusque dans l'autre monde, et qu'il ouvrait le temple de la Jérusalem céleste comme celui de la Jérusalem terrestre. Aussi voyons-nous Jésus-Christ reprocher aux docteurs infidèles à leur mission de s'être emparés de « la clef de la science » et de « fermer aux autres l'entrée du royaume de Dieu sans y entrer eux-mêmes ». Les apôtres comprirent donc clairement qu'en recevant un jour « les clefs » de la main du divin Maître, Pierre recevait de lui la puissance législative suprême et l'autorité de docteur universel. Il devait en même temps recevoir le pouvoir de « lier et de délier » : expressions qui désignent une plus grande étendue d'autorité, celle du gouvernement dans l'Église, le plein pouvoir de commander et de dispenser, d'introduire et d'exclure, de remettre et de retenir les péchés, enfin de « lier et de délier » les consciences.

En déclarant que « les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre son Église », Jésus employait une autre figure familière aux peuples d'Orient. Du temps des patriarches, les jugements se prononçaient sous les portes des villes : les débats et les arrêts de la justice prenaient par là un caractère public et plus solennel. Les grandes assemblées de la nation se tenaient également près des portes. Ainsi, à ce mot « porte », se joint l'idée de jugement et de tribunal. Jésus-Christ promet que jamais le pouvoir de l'erreur et la malice de l'enfer n'auront assez de force pour infirmer, encore moins pour anéantir la vérité des doctrines que Pierre enseignera et l'autorité des jugements qu'il prononcera. Par suite,

les puissances infernales, toujours attachées à l'horrible travail de détruire la religion dans les âmes, ne prévauront jamais contre l'Église, parce qu'elle est appuyée sur l'inviolable promesse faite à Pierre, et, dans sa personne, à ceux qui lui succéderont. Car le ministère de Pierre ne finira point avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle, ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; de siècle en siècle il leur transmettra l'héritage de sa primauté de pouvoir, de juridiction et d'honneur.

Certes, depuis l'origine du monde, jamais promesses aussi magnifiques n'avaient été faites à un mortel. Jamais l'homme n'avait été élevé à une pareille hauteur. Jamais semblable puissance, embrassant dans son action le présent et l'avenir, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, n'avait été remise à personne ici-bas. C'est donc avec raison que l'humble batelier de Bethsaïde est proclamé bienheureux par Jésus-Christ, parce que le premier il a cru « de cœur » et « confessé de bouche » ce que Dieu le Père nous a révélé de son « Fils unique et bien-aimé ».

CHAPITRE IX

Jésus prédit sa Passion à ses apôtres. — Zèle indiscret de Pierre.
— Réprimande que lui fait Jésus. — Obligation de porter sa croix.

*Jésus dit à Pierre : Retire-toi, Satan ;
tu n'as pas le goût des choses de Dieu.*

Matth. xvi, 23.

La divinité du Christ, proclamée par Pierre, se trouvait manifestée aux apôtres et reconnue par eux. A ce moment, néanmoins, Jésus leur fit à tous une recommandation qui nous étonne. Il leur défendit de dire publiquement qu'il était le Christ. C'est qu'il ne devait les charger de ce ministère de prédication qu'après l'entier accomplissement des mystères de sa mort et de sa résurrection. Alors seulement, les paroles de la promesse adressée à Pierre auraient leur plein effet. Jésus, en parlant au futur, lui avait dit : « Je bâtirai, je te donnerai. » Plus tard, parlant au présent, il lui dira : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Pierre jusque-là pourra faire preuve de faiblesse et faillir. Il n'a point encore été institué chef de l'Église ; il est seulement désigné pour l'être.

Comme d'ailleurs, dans l'établissement de cette Église, toute l'économie de ses desseins repose sur sa Passion,

Jésus commence à en découvrir le profond mystère à ses apôtres. Il leur déclare qu'il faut, d'après les prophètes, que le Fils de l'homme souffre beaucoup. « Il ira, dit-il, « à Jérusalem, où il sera rejeté par les anciens, les « scribes et les princes des prêtres ; il sera mis à mort, « et le troisième jour il ressuscitera¹. » Il parlait de ces choses, observe l'Évangile, en détail et ouvertement. Là, en effet, aboutissaient toutes les figures et les prophéties de l'ancienne loi. Les Écritures avaient tracé depuis des siècles, jusque dans les moindres circonstances, l'histoire anticipée de ses humiliations et de son triomphe.

Les derniers mots du Sauveur relatifs à sa résurrection, avaient sans doute de quoi relever le courage des apôtres ; mais le reste de ses paroles était bien propre à plonger dans la consternation des hommes qui lui étaient unis par des liens si étroits. Pierre, surtout, avec son âme impétueuse et aimante, ne peut accepter cette idée de mort et de séparation. Ce tableau si sombre que Jésus semble tracer de l'avenir, et d'un avenir qui ne paraît pas éloigné, est pour lui un chaos où son intelligence se perd. Plein d'amour pour son divin Maître, mais encore peu instruit de ses voies, frappé des premières paroles qu'il vient d'entendre, et peu attentif aux dernières, il est non-seulement surpris, mais ému, indigné et comme révolté. Entraîné par un excès de zèle, il osa alors, ce que son amour seul explique, blâmer et réprimander Jésus. Le prenant à part, il s'efforçait de le détourner d'aller à Jérusalem : « Que jamais, « dit-il, ces choses ne vous arrivent². »

¹ Luc. ix, 22.

² Matth. xvi, 22.

Jésus comprit bien l'émotion du cœur de son disciple. Nul doute qu'il n'ait apprécié le sentiment d'amour sincère, quoique trop humain, qui faisait envisager à Pierre, avec une sorte d'indignation, la perspective des douleurs et de la mort de son Maître. Néanmoins, il voulut se montrer sévère, pour confirmer, par la fermeté de ses paroles, la certitude des déclarations solennelles qu'il avait énoncées. S'étant donc retourné, et jetant un regard sur les autres disciples, il réprimanda Pierre hautement et avec force. « Retire-toi, Satan, lui dit-il, « tu m'es un scandale, parce que tu n'as pas le goût des « choses de Dieu, mais des choses des hommes ¹. »

Quel changement soudain dans le langage de Jésus ! Après tant d'éloges, après les sublimes promesses qu'il vient de recevoir pour sa généreuse profession de foi, Pierre pouvait-il s'attendre à un si humiliant reproche, à une si dure leçon ? Mais l'importance de la matière l'exige. L'apôtre ne sait pas encore que, sans la passion et la mort de l'Homme-Dieu, il n'y a nul espoir de rédemption pour le genre humain. Jésus veut le lui faire sentir. Pour que cette rédemption s'accomplisse, il faut les douleurs et le sang d'une victime ; et c'est lorsque cette victime se prépare à son sacrifice que Pierre, par un zèle intempestif et aveugle, s'efforce d'y mettre obstacle ! Il vient poser, sous les pas de cette victime généreuse et dévouée, comme une pierre d'achoppement et de scandale ! Par des témoignages d'affection indiscrete et tout humaine, il fait à son égard l'office de tentateur, il joue le rôle de Satan !

Probablement le Seigneur adoucit et tempéra la dureté

¹ Matth. xvi, 23.

du reproche par un de ces regards de bonté qui pénétraient si efficacement les cœurs, ou par quelque autre parole moins sévère, que les évangélistes ne nous ont pas conservée. Ils n'ont consigné ici, selon leur habitude, que ce qui était essentiel et utile à notre instruction. Quoi qu'il en soit, le divin Maître saisit l'occasion d'exposer à Pierre, et à ses collègues dans l'apostolat, l'importante doctrine du dévouement évangélique et de l'héroïsme chrétien. Le moment était venu, ce semble, de préparer ces athlètes de la foi aux rudes combats qu'ils auraient bientôt à soutenir en travaillant à la conversion du monde. Aux paroles précédentes, Jésus-Christ ajouta donc celles-ci, ayant toujours en vue Pierre et son action indiscrete : « Si quelqu'un veut venir après
« moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa
« croix, et qu'il me suive. Celui qui voudra sauver sa
« vie, la perdra ; et quiconque perdra sa vie pour l'amour
« de moi, la recouvrera. Que sert à l'homme, en effet,
« de gagner le monde entier, s'il se perd lui-même?
« Que pourra-t-il donner en échange de son âme ? »

Pierre, tout à l'heure, s'est efforcé d'empêcher que Jésus-Christ se soumît aux souffrances et à la mort, et voilà que le Seigneur, après l'avoir écarté comme un tentateur scandaleux, profite de la circonstance pour dérouler aux yeux de quiconque veut être son disciple, la hauteur de ses desseins dans la grande affaire du salut. Il impose à tout homme qui a la volonté droite et sincère de sauver son âme, l'indispensable loi de se refuser à lui-même ce qui n'est propre qu'à satisfaire ses passions. Il faut qu'il prenne sur ses épaules le far-

¹ Luc. ix, 23, 23. — Marc. viii, 35.

deau des peines de la vie, et qu'il marche sur les traces du Sauveur jusqu'à la mort. Faire la guerre à ses penchants dépravés, porter chaque jour sa croix et imiter le Christ, tels sont les devoirs que le Christ lui-même impose à tous. Le martyre même y est compris, car il est telles circonstances où l'on doit être disposé à le subir généreusement.

C'était donc bien la croix que Jésus annonçait comme devant être l'instrument de son supplice. Il y avait là une prophétie formelle du genre de mort auquel il se préparait; et c'est en faisant allusion à ce genre de mort, par le crucifiement, que le Sauveur déclare en termes positifs que quiconque ne sera pas disposé à souffrir, s'il le faut, la mort, fût-ce la mort même de la croix, ne méritera pas de le suivre et d'être regardé comme son disciple. Doctrine étonnante, qui n'avait pas encore été annoncée à la terre! Doctrine qui, de prime abord, révolte la nature et tout ce qu'il y a de plus intime dans l'homme! Doctrine qui aurait dû, ce semble, échouer devant cet écueil et qui pourtant a subjugué le monde!

Un jour viendra, où Pierre prouvera à son Maître, à ses compagnons, à tout l'univers, qu'il l'a comprise. D'autres le prouveront après lui. D'innombrables martyrs, fiers d'avoir à leur tête le chef des prédestinés et le prince des apôtres, marcheront à la suite de Jésus, portant leurs croix comme il a porté la sienne. Quand la rage des tyrans se sera lassée, des légions de cénobites et d'anachorètes, et, de siècle en siècle, des milliers de justes, sauront s'imposer à eux-mêmes des croix volontaires plus lourdes peut-être que celles des persécuteurs, et sous lesquelles néanmoins leur courage ne faiblira pas. La croix, jusqu'alors réputée infâme, deviendra la gloire

du monde et le signe du salut. Les plus nobles cités tiendront à honneur d'en orner leur front, comme d'une perle de grand prix. De l'aurore au couchant, du nord au midi, elle entendra retentir à sa louange des hymnes et des cantiques d'allégresse. Toute la chrétienté, enfin, la regardera comme son étendard de prédilection et sa suprême espérance. Ce ne sera pas là une des moindres merveilles du « Christ, le Fils du Dieu vivant », un des résultats les moins féconds de la leçon sévère donnée au chef des apôtres.

CHAPITRE X

Montagne du Thabor. — Transfiguration de Jésus. — Exclamation de Pierre. — Il rappelle la vision du Thabor dans sa deuxième Épître.

Maître, il nous est bon d'être ici.

Matth. xvii, 4.

Pierre avait commis, il est vrai, une faute envers son adorable Maître, mais les circonstances en atténuèrent singulièrement la gravité. C'était une de ces fautes du cœur, que l'amour pardonne aisément, parce qu'elles proviennent elles-mêmes de l'amour : une fois reprises, elles ne laissent plus de traces. C'est ce qui arriva pour celle de l'apôtre ; car, presque aussitôt, l'Évangile nous le montre honoré par Jésus d'une des faveurs les plus insignes qu'il en ait reçues. Le Sauveur voulut compenser un mot de blâme sévère et de juste reproche par une de ces joies ineffables dont le souvenir suffit pour faire oublier toutes les peines de la terre.

« Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit en particulier sur le sommet d'une haute montagne. » Une antique tradition, qui remonte jusqu'au temps des apôtres, témoigne que ce sommet fut celui du Thabor, situé à peu près à

égale distance de la ville de Nazareth et du lac de Tibériade, à vingt milles environ de Césarée de Philippe. C'est encore aujourd'hui une belle montagne, dressant solitairement, du sein de la plaine d'Esdrelon, sa coupole de grands chênes et de verdure aérienne. Chaque soir le soleil l'inonde d'un doux éclat qui lui a mérité ce beau nom de Thabor, signifiant en hébreu « le lit de la lumière¹ ». Par sa luxuriante végétation qui couvre ses flancs dans toutes les directions, elle forme un contraste complet et charmant avec les autres montagnes de la Judée. Son sommet, qui est de 585 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, domine une vaste étendue de pays. De là, le regard contemple un immense et ravissant spectacle. Au couchant, le Carmel apparaît avec ses crêtes découpées, où la lumière se décompose comme dans un prisme. Au midi, les collines de Gelboé servent de piédestal aux âpres montagnes d'Éphraïm et de Juda qui bornent l'horizon, semblables à des vapeurs bleuâtres se confondant avec l'azur du ciel. Vers le nord, l'œil se promène sur la Galilée, où chaque ville, chaque bourgade, chaque hameau garde un souvenir de l'Évangile. La mer de Tibériade, profondément encaissée, brille dans le lointain, et indique la naissance de la vallée du Jourdain. Ici le grand Hermon élève sa tête enveloppée de brouillards, et presque toujours blanchie de neiges. Là, les sommets de l'Anti-Liban et les solitudes de l'Hauran qui se prolongent jusqu'aux portes de Damas. Enfin, au pied de la montagne, s'étend la riche et vaste plaine d'Esdrelon, théâtre de tant de batailles fameuses, immortalisées par les noms de Gédéon, de

¹ *L'Apôtre S. Jean*, p. 59.

Débora, de Saül, de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de saint Louis, de Napoléon. Telle est la splendide montagne sur laquelle s'accomplit le mystère de la Transfiguration ¹.

Il y a, on le sait, dans la hauteur et l'isolement des montagnes, quelque chose d'imposant et de solennel, qui, de tout temps, a plu aux grandes âmes, et qui semble convenir aux événements miraculeux du genre de celui que l'Évangile raconte. Tous les hommes qui ont entretenu avec Dieu des rapports intimes, ou qu'il a choisis pour être les intermédiaires de ses volontés, ont affectionné les sommets des montagnes.

Abraham a offert son sacrifice sur le mont Horeb. Moïse se retirait fréquemment sur le Sinaï. Élie avait fixé son séjour sur le Carmel. En diverses circonstances nous voyons que Jésus, quand il voulait prier, recherchait de préférence la solitude et le silence des montagnes. Ce fut donc pour se livrer avec plus de calme et de ferveur à l'oraison, que l'Homme-Dieu, choisissant à dessein trois de ses apôtres, Pierre dont il était aimé du plus ardent amour, Jean qu'il aimait lui-même d'un amour de prédilection, et Jacques qui devait le premier souffrir le martyre pour la gloire de son nom, gravit, seul avec eux, les pentes boisées et silencieuses du Thabor.

Étant arrivé sur le sommet, il se tint un peu à l'écart de ses trois disciples et commença à prier. Pendant sa prière, ses traits tout à coup éprouvèrent un changement divin, et il fut transfiguré. Son visage resplendissait comme le soleil, et ses vêtements étaient devenus

¹ *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, p. 413.

blancs comme la neige, d'une éclatante blancheur telle qu'aucun foulon sur la terre ne pourrait l'égaliser. Deux hommes d'un aspect plein de majesté s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, les deux plus grands personnages de l'ancienne loi. Ils lui parlaient de sa mort, qui devait bientôt s'accomplir à Jérusalem.

Pierre, cependant, et les deux autres disciples, cédant tout d'abord à la fatigue de la marche, s'étaient endormis, en sorte qu'ils ne purent voir le commencement de la transfiguration de leur divin Maître. Quand ils s'éveillèrent, leurs yeux furent éblouis de la beauté du spectacle qui s'offrit à eux : ils éprouvèrent un mélange de sainte frayeur et de joie céleste. Plus expansif que ses frères, Pierre, voyant Moïse et Élie sur le point de s'éloigner, ne put retenir une exclamation dont la réflexion n'avait pas mesuré les termes, mais où son amour se montrait avec une naïveté touchante. « Maître, dit-il à « Jésus, il nous est bon de demeurer ici. Si vous voulez, « faisons-y trois tentes, l'une pour vous, l'une pour « Moïse et l'autre pour Élie¹. » L'émotion dont il était saisi l'avait jeté hors de lui-même : dans son ravissement il oubliait la condition mortelle où il se trouvait encore. C'était la première fois que Jésus laissait rayonner d'une manière aussi sensible l'éclat de sa divinité à travers le voile de son humanité sainte. L'apôtre se sentait si heureux de contempler dans la personne de son Maître ce reflet de gloire divine, qu'il aurait voulu en jouir éternellement. La terre entière, le ciel même avait disparu à ses yeux. Mais le désir qu'il exprimait si vivement ne pouvait être exaucé, parce que le repos

¹ Matth. xvii, 4.

dans le bonheur infini n'est point de la vie présente, et qu'il faut le mériter par le labeur et la souffrance.

Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre, et, du milieu de cette nuée, sortit une voix qui fit entendre ces paroles : « Celui-ci est mon « Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; « écoutez-le. » Cet appareil divin était trop fort pour que Pierre et ses compagnons pussent y résister. Saisis de frayeur, ils se prosternèrent tous trois le visage contre terre. Mais Jésus s'approcha d'eux, les toucha de la main, et leur dit : « Levez-vous, ne craignez point. » Encouragés par cette voix de douceur et d'amitié, ils levèrent les yeux, regardèrent autour d'eux, et ne virent plus que Jésus seul.

Pierre, dans la lettre qu'il écrira plus tard aux fidèles de l'Église naissante, rappellera avec une imposante solennité le grand événement dont il est ici l'heureux témoin. « Ce n'est pas, dira-t-il, en suivant de doctes « fables que nous vous avons fait connaître la puissance « et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais « c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs « de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur « et la gloire, lorsque, de la nuée où la gloire souveraine « paraissait avec tant d'éclat, cette voix fut entendue : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes « complaisances ; écoutez-le. Et nous entendîmes nous- « mêmes cette voix, lorsque nous étions sur la montagne « sainte¹. »

Ces paroles, écrites à toute l'Église par le chef des apôtres, servent à nous faire mieux comprendre les rai-

¹ II Petr. 1, 16-19

sons profondes de la présence sur le Thabor des deux principaux personnages de l'ancienne loi. Moïse, auteur de la loi écrite, Élie, représentant des prophètes, ne sont apparus que pour rendre hommage à la supériorité de la loi nouvelle. Leur ministère est accompli. Une autre alliance va commencer. Moïse et Élie ne sont plus ceux qu'il faut écouter. Ils disparaissent et s'effacent comme la nuée elle-même qui les a un moment enveloppés de ses ombres lumineuses. Il ne reste plus sur la sainte montagne qu'une personne, la personne du Verbe fait chair, ce Fils éternel et bien-aimé que la voix du Père céleste désigne avec tant d'éclat, et qui du haut de cette tribune immense est montré au genre humain comme celui que tout homme désormais doit écouter pour avoir part à la gloire. Ainsi la loi évangélique se trouve cimentée. Il ne lui manque plus que son sacrifice, destiné à remplacer les sacrifices anciens. On ne tardera pas à le voir s'accomplir : le sang de la nouvelle alliance est tout prêt à couler. Le Sauveur a fait de sa mort prochaine le sujet de son entretien avec Moïse et Élie.

Voilà pourquoi, tandis qu'ils descendaient de la montagne, Jésus recommanda aux trois apôtres, témoins de sa gloire, de ne rien dire à personne de cette vision « jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts¹ ». Les trois disciples gardèrent le secret ; mais comme ils ignoraient le sens caché dans ces dernières paroles, ils se disaient entre eux : « Que signifient ces mots : « Lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts ? » Jésus, ayant à cœur de leur insinuer peu à peu la vérité qui y était contenue,

¹ Matth. xvii, 9.

leur dit à tous, quand ils furent réunis ensemble : « Mettez-vous bien ces paroles dans l'esprit : Il arrivera que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs ; ils le mettront à mort, et, quand il aura été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour ¹. » Mais les disciples n'entendaient rien à ce langage ; il était entièrement voilé pour eux. Ne sachant comment concilier la divinité de leur Maître, sa gloire, son règne, ses triomphes, avec cet avenir de souffrances et de mort qu'il leur annonçait, ils étaient profondément attristés. La promesse de sa résurrection aurait dû ranimer leur courage ; mais ce mystère était précisément pour eux le plus inintelligible de tous. Et « ils craignirent de l'interroger » à ce sujet, sans doute parce qu'ils se souvenaient de la réponse qu'il avait faite à Pierre, lorsque celui-ci avait essayé de détourner la pensée de son Maître de ces sinistres événements.

Ajoutons que, répondant au désir de Pierre, et interprétant sa pensée, la piété des fidèles de l'Église primitive éleva dans la suite, sur le Thabor, trois églises à l'endroit du plateau de la montagne où l'on savait qu'avait eu lieu le miracle de la Transfiguration. Au centre, sainte Hélène, mère du grand Constantin, jeta plus tard les fondements d'une superbe basilique. Le fanatisme des Turcs a tout détruit. De ces précieux monuments, il ne reste plus aujourd'hui qu'une crypte, où chaque année les chrétiens de Nazareth viennent en pèlerinage, et les Pères franciscains de la Terre-Sainte y célèbrent la messe ². Qu'importent les ravages du temps et l'aveugle-

¹ Luc. ix, 44.

² *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, p. 410.

ment des hommes ? Quel que soit, durant notre exil, le petit coin de terre où Jésus descende au milieu de nous sur nos autels, nous y trouverons le Thabor, et nous pourrons dire avec le prince des apôtres : « Il nous est bon d'être ici ! »

CHAPITRE XI

Pierre paie l'impôt des deux drachmes. — Dispute des apôtres sur la prééminence.

Va, jette l'hameçon à la mer, et dans la bouche du premier poisson que tu prendras, tu trouveras un statère. Donne-le pour moi et pour toi.

Matth. xvii, 26.

Quelque temps après le miracle de la Transfiguration, le Sauveur se trouvait à Capharnaüm dans la maison de Pierre, où il avait coutume de loger. Ceux qui étaient chargés de percevoir les impôts, s'adressant à Pierre lui-même, sans doute parce qu'ils le regardaient comme le maître de la maison, lui dirent : « Est-ce que votre maître ne paie pas l'impôt des deux drachmes ? » Il s'agissait, croit-on, d'une contribution pécuniaire que chaque Israélite devait acquitter pour l'entretien du temple ¹. Pierre connaissait sans doute les intentions de Jésus à ce sujet, car il se hâta de répondre que son Maître payait le tribut. Le Sauveur n'avait point assisté

¹ On évalue ces deux drachmes réunies à seize ou dix-sept sous environ de notre monnaie.

à l'entretien. Mais qu'avait-il besoin d'être présent et d'entendre les paroles des hommes, pour savoir le sujet de leurs conversations ou de leurs pensées? Aussitôt que Pierre fut rentré dans la maison, Jésus prévint son disciple : « Pierre, lui dit-il, que t'en semble? De qui « les rois de la terre perçoivent-ils l'impôt? Le font-ils « payer à leurs enfants ou aux étrangers? » — « Aux « étrangers, » répondit Pierre. « Alors, reprit Jésus, les « enfants en sont exemptés. » En effet, si ce tribut se levait, comme quelques-uns le prétendent, au nom d'Hérode et des Romains, Jésus, héritier du trône de David, son père, en était exempt; si, comme on le croit plus communément, il était perçu pour Dieu même, pour le service du temple, Jésus, en tant que Fils de Dieu et vrai Dieu, était le seigneur du temple et plus même que le temple. Il était donc, et comme Dieu et comme homme, légitimement exempté de ce tribut.

Cependant, après avoir indirectement rappelé ses privilèges et ses droits, il ordonna à Pierre de satisfaire à ce qu'on demandait : « De peur de les scandaliser, lui dit- « il, va, jette l'hameçon à la mer, et dans la bouche du « premier poisson que tu prendras, tu trouveras un sta- « tère : donne-le pour moi et pour toi¹. » Le statère valait quatre drachmes; c'était le double de ce qu'on réclamait. Ainsi Jésus paie le tribut, mais en Dieu, par un miracle qui montre que la nature lui obéit, et qu'il en est le souverain Maître, comme il est le souverain Seigneur des rois et des peuples. Il paie le double de ce qu'on exige, confirmant par son exemple ce qu'il enseignait aux autres, lorsqu'il disait : « Si l'on vous de-

¹ Matth. xvii, 23-26.

« mande votre manteau, donnez encore votre tunique. »

Il ne veut employer comme instrument de ce miracle ni la main de Judas, qui portait la bourse, mais qui au fond était un voleur et un traître, ni l'intermédiaire d'aucun autre de ses disciples. C'est Pierre dont il veut se servir ; il paie par lui et pour lui ; il en fait le dispensateur de ses biens, son économe, qu'il charge d'acquitter ce qu'on lui demande, soit pour les hommes, soit pour le temple de Dieu. Pierre, d'ailleurs, obéit sans réplique, sans délai, sans hésitation, sans aucun retour sur lui-même, avec la foi et la promptitude d'un organe docile et d'un serviteur fidèle. Et Jésus semble se complaire à montrer en lui ce que nous savons qu'il était déjà, le chef et le prince des apôtres. On ne demandait l'impôt qu'à Jésus, comme étant le maître, le chef de la troupe qui l'accompagnait ; mais en ordonnant à Pierre de payer pour deux, Jésus donne à entendre que cet apôtre est destiné dans sa pensée à devenir le prince des pasteurs, le chef du troupeau, lorsque lui, le premier pasteur, aura quitté la terre.

Ainsi, tandis qu'à cet instant même les disciples s'arrêtaient en chemin et se disputaient entre eux au sujet de la prééminence, Pierre, par son attachement à Jésus et son ardeur à lui obéir, se rendait de plus en plus digne de l'honneur que convoitaient les autres. Il en recevait de Jésus le gage, les arrhes, et, pour ainsi dire, l'investiture. L'Évangile observe, en effet, qu'un peu auparavant, en marchant vers Capharnaüm, les apôtres avaient précisément posé, d'abord en eux-mêmes, puis débattu entre eux la question de prééminence et de supériorité. « Ils avaient disputé entre eux pour savoir qui « était le plus grand. »

Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, et que Pierre eut terminé l'affaire de l'impôt des deux drachmes, le Sauveur les interrogea sur l'objet de leur conversation pendant le chemin. Confus, ils n'osaient répondre. Jésus s'assit et les appela autour de lui, pour les instruire. Eux, alors, sans s'expliquer sur le sujet de la discussion qu'ils avaient eue ensemble, lui demandèrent en termes généraux à qui serait attribué le premier rang dans le royaume des cieux. Peut-être la préférence accordée à Pierre dans le paiement du tribut donna-t-elle occasion à cette demande. Car il paraît assez vraisemblable, comme nous l'avons déjà insinué d'après l'Évangile, que Pierre ne s'était mêlé en rien à cette dispute concernant la prééminence, et qu'il se trouvait à ce moment écarté de ses collègues, puisque c'était auprès de lui seul que les collecteurs du tribut s'étaient informés si Jésus payait les deux drachmes.

Pour répondre à leur question, Jésus fit venir à lui un petit enfant, et, après l'avoir embrassé, il le plaça au milieu d'eux, et leur dit : « Voyez-vous ce petit enfant? En vérité, je vous le déclare, si vous ne vous transformez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Qui conque se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. Celui donc d'entre vous qui est le moindre, est le plus grand ¹. »

Telle est la prééminence que Jésus-Christ apprend à rechercher. Ce n'est pas le désir des premières places dans la vie présente qui conduit à mériter les plus hauts degrés de gloire dans la vie future. Pour parvenir à

¹ Matth. xviii, 4.

s'élever au-dessus des autres dans le ciel, il faut, par humilité, s'abaisser au-dessous des autres sur la terre, et, par charité, se faire le serviteur de tous. Appelés à jouir des plus hauts privilèges, et à exercer la plus grande des puissances, les apôtres, saint Pierre le premier, avaient besoin sans doute de cette sage leçon. Nous verrons comment, dans la suite, Pierre et les apôtres ses frères la mirent à profit et surent se montrer les dignes imitateurs de Celui qui, étant le Dieu béni dans tous les siècles, s'est fait, pour notre amour, petit, pauvre, le dernier parmi les enfants des hommes.

CHAPITRE XII

Jésus recommande la correction fraternelle. — Question de Pierre sur le pardon des offenses. — Autre question sur les serviteurs fidèles. — Figuiers desséchés. — Pierre rappelle à Jésus qu'il a tout quitté pour le suivre.

*Maître, si mon frère commet une
faute envers moi, combien de fois lui
pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ?*

Matth. XVIII, 21, 22.

Ce fut dans un des entretiens familiers de Jésus avec ses disciples, qu'eut lieu l'interrogation de Pierre touchant la correction fraternelle.

Ne laissons passer dans le récit de l'Évangile aucune des circonstances auxquelles le saint apôtre fut directement mêlé. Les moindres détails nous aideront à mieux comprendre l'étendue de ses privilèges comme chef de l'Église, et l'intimité de ses rapports avec le divin Maître.

Jésus venait d'enseigner qu'il ne suffit pas à l'homme de ne point scandaliser ses frères, mais qu'il doit encore les édifier, et s'efforcer de les ramener au bien, s'ils s'égarent, quand même il s'agirait de ceux qui l'ont personnellement offensé. Lorsque la correction, faite seul à seul, n'a pas produit d'effet, le divin législateur prescrit

d'employer, pour atteindre le but qu'on désire, l'inter-
vention d'une ou de deux personnes, et, si cette seconde
tentative n'est pas plus fructueuse que la première, il
commande alors de recourir à l'autorité de l'Église.
« Si votre frère, dit-il, a commis quelque offense contre
« vous, allez le trouver et reprenez-le en secret. S'il
« vous écoute, vous aurez gagné votre frère ; mais s'il
« refuse de vous écouter, prenez deux ou trois témoins :
« le témoignage de deux ou trois personnes suffit pour
« attester la vérité. S'il persiste dans ses mauvaises dis-
« positions, prévenez-en l'Église. Et s'il n'écoute pas
« l'Église, regardez-le comme un païen et un publi-
« cain ¹. » Ces derniers mots sont une allusion à la cou-
tume des Juifs, qui n'avaient point de rapports avec les
païens et les publicains, considérés par eux comme des
pêcheurs publics. Ainsi les fidèles doivent-ils éviter ceux
qui sont en révolte contre l'Église, et rompre avec eux
tout commerce d'amitié.

Jésus-Christ nomme ici l'Église, afin que personne
n'ignore quel crime commet celui qui ne l'écoute pas, et
à quelle souveraine autorité il résiste. Puis, donnant
aussitôt à ses apôtres et à leurs successeurs le double
pouvoir de lier et de délier les consciences, dans le for
extérieur aussi bien que dans le for intérieur, le Sauveur
proclame cet irréfutable décret, que le jugement de
l'Église sur la terre sera le jugement de Dieu dans le
ciel ². « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez
« lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que
« vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

¹ Matth. xvii, 15.

² *Évangélistes unis*, p. 374.

« Je vous le dis encore, ajouta-t-il, si deux d'entre
« vous s'accordent sur la terre, quelle que soit la chose
« qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon
« Père qui est dans les cieux. Car, là où deux ou trois
« sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ¹. »
Si le Sauveur est présent au milieu des simples fidèles,
lorsqu'ils s'assemblent en son nom pour prier, nous
sommes encore plus assurés de sa présence au milieu de
ses ministres et des évêques, successeurs des apôtres,
lorsque, réunis à la voix du souverain pontife dans les
conciles généraux, ils s'occupent de régler ce qui appar-
tient à la foi, aux mœurs ou à la discipline ².

Toutes ces instructions devaient avoir, on le com-
prend, un intérêt particulier pour le chef des apôtres.
Aussi, comme l'observe l'Évangile, Pierre, s'approchant
de Jésus, prit la parole, et lui dit : « Maître, si mon
« frère pèche contre moi, combien de fois lui pardon-
« nerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? » Jésus répondit :
« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à sep-
« tante fois sept fois ! » Pierre avait pris le mot de
« sept fois » à la lettre : Jésus lui répond par un nombre
beaucoup plus élevé et pour ainsi dire illimité, afin de
lui apprendre que la loi du pardon n'a pas de limites.

Une autre fois, Jésus disait : « Ayez vos reins entourés
« d'une ceinture, et tenez à la main une lampe allumée,
« comme des serviteurs prêts à recevoir leur maître et à
« lui ouvrir la porte à son retour du festin nuptial.
« Heureux sont les serviteurs que le maître trouvera
« vigilants et préparés, quand il viendra. Je vous dis,

¹ Matth. xvii, 16.

² *Évangélistes unis*, *ibid.*

« en vérité, que le maître les fera asseoir à la table du
« banquet, et qu'il les servira de ses propres mains.
« S'il vient seulement à la seconde ou à la troisième
« veille de la nuit, et qu'il les trouve ainsi fidèles
« à leur devoir, heureux sont ces serviteurs. Vous
« donc, soyez ainsi toujours prêts, parce que le Fils
« de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez
« pas. »

Pierre, entendant Jésus, voulut savoir s'il adressait cette parabole à tous ou aux apôtres seulement : « Maître, « dit-il, est-ce pour nous seuls ou pour tous que vous « parlez ainsi ? » Jésus reprit aussitôt ¹ : « Quel est, à « ton avis, le dispensateur fidèle et prudent que le « maître a préposé sur ses serviteurs pour distribuer à « chacun, au temps fixé, la mesure de blé qui lui est « due ? Heureux sera le serviteur que le maître, lors- « qu'il viendra, trouvera agissant selon son devoir et se « conduisant ainsi. Je vous le dis en vérité, il établira « ce serviteur intendant sur tous les biens qu'il possède. « Si, au contraire, le préposé se dit en lui-même : Mon « maître ne viendra pas de sitôt, et qu'il se mette à « maltraiter les serviteurs et les servantes, à manger, à « boire et à s'enivrer, il sera surpris par le maître qui « arrivera à l'improviste. Ce méchant économe sera re- « tranché du nombre des serviteurs et rejeté avec les « infidèles. Soyez vigilants ; car le serviteur qui connaît « la volonté de son maître, et qui ne se met pas en « peine d'accomplir ce qui lui a été prescrit, sera châtié « rudement. Celui qui l'ignore et qui fait des actions « dignes de blâme, sera puni aussi, mais moins sévè-

¹ Matth. xxiv, 45.

« rement, parce qu'on exige plus de celui qui a reçu
« davantage. »

Tout ceci s'adressait bien aux apôtres, à Pierre en particulier ; il ne put s'y tromper. « On exige plus de
« celui qui a reçu davantage ; on demandera beaucoup
« à celui qui a reçu beaucoup ; on ôtera à celui qui n'a
« pas, même le peu qu'il semblait avoir. » De cette vérité importante et pratique, Jésus donna un jour une image palpable et sensible, que Pierre, selon sa coutume, se plut à constater par lui-même.

Les apôtres marchaient dans la campagne aux environs de Béthanie. Jésus, se sentant pressé par la faim et apercevant un figuier couvert de feuilles et de belle apparence, s'en approcha, comme pour voir s'il n'y trouverait pas des fruits à cueillir. L'évangéliste observe qu'alors on approchait de Pâque, et que ce n'était pas la saison des figues. En effet, dans la Palestine comme dans nos pays, le temps propre à la maturité des figues est vers la fin de l'été. Cependant il y a une espèce de figues qui mûrissent trois fois par an. De celles-là, il se pouvait qu'on en trouvât déjà de mûres vers Pâque. Mais ce figuier n'avait que des feuilles et pas de fruits. Jésus, n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, maudit le figuier en présence de ses apôtres, en disant : « Qu'à jamais il ne naisse de toi,
« qu'à jamais personne ne mange de toi aucun fruit ! » Et au même instant cet arbre se dessécha. C'était l'image de la Synagogue, qui étalait orgueilleusement ses feuilles, mais ne portait pas de fruits. Les antiques cérémonies de la religion y étaient toujours observées dans un temple magnifique, mais on en demeurait à ces usages extérieurs. En vain Jésus, depuis le commencement de sa mission, cherche-t-il auprès d'elle de quoi soulager la

faim dont il est tourmenté pour le salut des enfants d'Israël : il est contraint de la maudire ; ce n'est plus qu'un tronc frappé de stérilité.

Le lendemain, les disciples, repassant par le même endroit, remarquèrent que le figuier était desséché jusqu'à la racine. Pierre, aussitôt, en fit le premier l'observation : « Maître, dit-il, voilà que le figuier que vous « avez maudit est desséché ¹. » L'exemple, en effet, était saisissant. L'apôtre alors n'en comprit pas toute la portée ; il n'y vit que l'image d'une âme que Dieu cultive et nourrit : malheur à elle, si elle ne produit pas des fruits de justice et de charité proportionnés aux grâces qu'elle reçoit et à ce que le divin Maître attend ! Mais plus tard, quand il eut par sa propre expérience constaté l'endurcissement de la nation juive et sa résistance obstinée à la prédication de l'Évangile, il put reconnaître dans cet événement une application prophétique au châtimement de la Synagogue, dont la stérilité attira sur elle une si terrible malédiction.

Un autre jour, l'entretien de Jésus portait sur le détachement des richesses et sur la difficulté qu'elles offrent dans la voie du salut. C'était à propos d'un jeune homme que le Sauveur avait appelé à la perfection évangélique, en lui disant : « Si tu veux être parfait, « va, vends tout ce que tu possèdes, et le donne aux « pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens « et suis-moi. » Mais le jeune homme s'était retiré, affligé de cette parole, parce qu'il était riche et possédait de grands biens. Jésus disait donc : « Combien ceux qui « ont de l'argent entreront difficilement dans le royaume

¹ Marc. xi, 20.

« de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer
« par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans
« le royaume des cieux. » Les disciples se récriaient à
ce langage, et demeuraient stupéfaits. Mais Pierre, en-
tendant parler de la possession du royaume des cieux et
des moyens à prendre pour l'acquérir, fait un retour sur
lui-même et sur ses collègues dans l'apostolat. La con-
duite de ce jeune homme, qui n'a pas eu le courage de
répondre à l'appel du divin Maître, l'émeut et lui arrache
cette exclamation : « Et nous autres, Seigneur, dit-il,
« voilà que nous avons tout quitté et vous avons suivi !
« Que nous en adviendra-t-il ? »

Il se rappelle la démarche qu'il a faite en quittant
sa barque et ses filets pour embrasser la vie de pau-
vreté, de chasteté et d'obéissance, à la suite de Jésus ;
plus que jamais il s'en félicite et s'en applaudit ; mais
suffit-elle pour le faire entrer, lui et ses frères, dans
ce royaume des cieux, dont la porte est si étroite et
si difficile à franchir ? Jésus se hâte de le rassurer, en
lui promettant une récompense qui, sans doute, dé-
passait de beaucoup ses désirs. « Vous qui m'avez suivi,
« lui répond-il, en vérité, je vous le dis, lorsque à la
« résurrection future le Fils de l'homme sera assis sur
« le trône de sa majesté, vous serez, vous aussi, as-
« sis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Is-
raël. »

Telle est la récompense spéciale promise aux apôtres.
En faveur des âmes généreuses qui s'élanceront, à leur
exemple, dans la voie de la perfection, le Sauveur ajoute :
« Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses
« sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses
« enfants, ou ses terres, à cause de mon nom, recevra

« le centuple ici-bas, et aura pour héritage la vie éternelle ¹. »

Pierre avait voulu savoir le terme où aboutit le renoncement évangélique : Jésus le montre clairement aux apôtres et à leurs imitateurs. La gloire en est assez grande, pour que toute âme qui se sent appelée, ne se laisse pas arrêter par les difficultés de la route et les épreuves du sacrifice.

¹ Matth. xix, 27.

CHAPITRE XIII

Aspect du temple de Jérusalem. — Question de Pierre sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde. — Réponse de Jésus. — Pierre en rappelle le souvenir dans sa deuxième Épître.

Maître, faites-nous connaître quand ces choses arriveront.

Marc. XIII, 4.

L'avidité curieuse que Pierre avait de s'instruire auprès du divin Maître, se montre encore dans les derniers entretiens qu'eut Jésus avec ses disciples au sujet de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.

Un jour que le Sauveur sortait du temple, ses apôtres lui en firent remarquer la magnificence et la beauté. Tous, comme de concert, vantaient l'architecture, les matériaux choisis et les ornements en tous genres de ce superbe édifice, sans omettre les dons innombrables et de grand prix qui l'enrichissaient. Le temple de Jérusalem, en effet, restauré récemment par Hérode le Grand, passait pour une des merveilles du monde; rien, en Orient, n'en égalait la splendeur. Les murailles étaient bâties en marbre blanc, vert ou noir; toutes les parties en avaient été artistement taillées et régulièrement ajustées les unes aux autres. Le sanctuaire élevait dans les

airs ses masses imposantes. Le sommet du monument étant revêtu de lames d'or, les rayons du soleil, en frappant sur ce métal précieux, se reflétaient en gerbes étincelantes. « Vous voyez tout cela, dit Jésus ; mais, je
« vous le dis en vérité, viendront des jours où il n'en
« restera pas pierre sur pierre. Tout sera entièrement
« détruit. »

Continuant l'entretien sur ce lugubre sujet, Jésus passa le torrent de Cédron et poursuivit sa marche jusqu'au mont des Oliviers, où il s'assit pour se reposer. Alors Pierre, suivi de son frère André et de ses fidèles amis, Jacques et Jean, s'approcha de lui en particulier, et lui fit cette question : « Maître, faites-nous connaître
« quand ces choses arriveront. Quel signe précèdera
« votre venue et la fin du monde ? »

Rien de plus solennel et de plus mystérieux que cette conversation intime entre le Sauveur et ses apôtres privilégiés. La scène elle-même est imposante. Du haut de la montagne des Oliviers où ils sont assis, en dehors de la ville et en face du temple, leurs regards peuvent embrasser la plus vaste et la plus ravissante des perspectives. Les environs de Jérusalem ne présentaient pas alors cet aspect de désolation et de nudité qui attriste aujourd'hui l'âme des voyageurs, et a inspiré de si mélancoliques paroles. « Cinq siècles consécutifs d'habitation et de culture, nous disent les historiens¹, avaient vaincu l'âpreté du sol ; l'olivier, le figuier, la vigne, croissaient partout. Les eaux, habilement ménagées, fécondaient cette terre naturellement stérile. Des aqueducs et

¹ Marc. XIII, 3, 4.

² *Rome et la Judée*, par M. de Champagny, t. II, p. 88.

des conduits souterrains amenaient l'eau en abondance jusqu'à la ville. »

Au milieu de cette riche campagne, par-dessus l'abrupte vallée du Cédron, l'œil atteignait Jérusalem, et la ville que Pline appelle la plus illustre de tout l'Orient, apparaissait ceinte d'une rangée de tours, qui, plus élevées là où le sol était plus bas, semblaient toutes au même niveau, et enchâssaient la cité comme un diadème. Mais quelques faîtes plus élevés surgissaient au-dessus de cette imposante couronne. C'était à gauche, et plus éloignée, Sion, la cité de David, le point dominant de la ville, dominée elle-même par les trois tours Hippicos, Phasaël et Marianne, dont chacune, massive et resplendissante, semblait taillée dans un seul bloc de marbre blanc ¹. A droite, aussi dans le lointain, s'élevait la fameuse tour Antonia, citadelle réputée imprenable. En avant et plus près, se présentait de front aux yeux des apôtres, dans toute sa majesté, la partie haute du temple, blanche comme la neige, là où sa blancheur n'était pas relevée par des plaques d'or, et dressant au ciel les mille aiguilles dorées qui en couronnaient le faîte. La montagne des Oliviers, où ils étaient assis, par son feuillage grisâtre, faisait encore ressortir la blancheur et l'éclat des portiques et des tours. A leurs pieds s'étendait la vallée de Josaphat, où le torrent de Cédron se creuse un lit profond.

C'est en présence de ce spectacle pittoresque et grandiose, que Jésus, reprenant la parole, daigne répondre à la question que Pierre et les trois autres disciples lui ont posée. « Lorsque vous verrez, dit-il, l'abomination

¹ Tacite, *Hist.* V, 11.

« et la désolation prédites par le prophète Daniel régner
« dans le lieu saint, lorsque Jérusalem sera entourée
« par une armée, sachez que la ruine de cette ville est
« proche. Que celui qui est en Judée, fuie alors vers les
« montagnes; que celui qui est au milieu de la ville, en
« sorte au plus vite; que celui qui se trouve sur la ter-
« rasse de sa maison, n'en descende pas pour emporter
« quelque chose; que celui qui est aux champs, n'entre
« pas en ville chercher son vêtement. Il y aura alors
« une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu
« de semblable depuis la création du monde, et qu'il
« n'en existera jamais. D'effroyables calamités tombe-
« ront sur la terre, et la colère de Dieu s'appesantira
« sur ce peuple. Les uns périront par le tranchant du
« glaive; les autres seront emmenés en captivité; et
« Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens. Je
« vous le dis en vérité, cette génération ne s'éteindra
« pas, avant que toutes ces choses soient accom-
« plies. »

Comme Pierre lui avait également demandé quel
signe avant-coureur précéderait sa venue à la fin du
monde, Jésus continue, en indiquant les signes qui doi-
vent annoncer le dernier jugement. « Il y aura, dit-il,
« des signes dans le soleil, dans la lune et les étoiles.
« Le soleil s'obscurcira, la lune ne répandra plus de
« lumière, et les vertus des cieux seront ébranlées. Tous
« les peuples seront en proie à une angoisse terrible,
« en entendant le mugissement des flots de la mer;
« ils sècheront d'effroi, dans l'attente de ce qui doit
« arriver au monde entier. Alors le signe du Fils de
« l'homme apparaîtra dans le ciel. Toutes les nations de
« la terre se lamenteront; elles verront au même instant

« le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec
« une grande puissance et une grande majesté. Il en-
« verra ses anges, qui, au son éclatant de la trompette,
« rassembleront ses élus des quatre vents de la terre,
« du haut des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs.
« Mais personne ne connaît ni ce jour ni cette heure. De
« même que l'éclair qui brille, illumine subitement toute
« l'étendue du ciel, ainsi sera l'avènement du Fils de
« l'homme. Veillez, afin que vos cœurs ne soient pas
« appesantis par l'intempérance ou par les soucis de
« cette vie. Autrement vous serez surpris par ce jour
« qui arrivera subitement; car il tombera comme un
« filet sur tous les hommes qui habiteront l'univers. Le
« ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passe-
« ront point. »

L'annonce de ces grandes et terribles scènes, dont on peut lire en détail les circonstances dans l'Évangile, était propre assurément à jeter l'épouvante dans l'esprit des apôtres. Pierre en garda une profonde impression. Il en a laissé des traces visibles dans sa deuxième Épître, où il fait allusion au dernier jour du monde, en traits mystérieux et saisissants qui rappellent l'entretien du divin Maître sur la montagne des Oliviers.

« Les cieux et la terre d'à présent, dit-il, sont des-
« tinés à être brûlés par le feu au jour du jugement et
« de la ruine des impies. Comme vient un voleur, ainsi
« le jour du Seigneur viendra subitement, dans le bruit
« d'une effroyable tempête. Les cieux passeront, les élé-
« ments embrasés se dissoudront, et la terre sera con-
« sumée avec tout ce qu'elle contient. Puis donc,
« ajoute-t-il, que toutes ces choses doivent périr, vivez
« dans la piété et les bonnes œuvres, afin qu'au jour de

« son avènement le Seigneur vous trouve purs et irréprochables ¹. »

C'est ainsi que pendant trois ans, au milieu des enseignements et à la divine école de Jésus, Pierre se montrait un disciple attentif et docile, avide de recueillir les moindres leçons, empressé de se faire dans l'esprit un dépôt de doctrine dont il pût se servir plus tard pour lui-même et pour les autres. Ordinairement, comme on le voit, c'est à lui que le divin Maître adresse la parole, ou bien c'est lui qui interroge ou qui répond au nom de tous. Il devient de plus en plus évident que, selon le langage des Pères et des écrivains de l'antiquité, Pierre était « la tête, le président, l'orateur, le chef » du collège apostolique ².

¹ II Pet. III, 5-14.

² Laurent Clarke, *Vie de Jésus-Christ : saint Pierre*, p. 578.

CHAPITRE XIV

Préparatifs de la fête de Pâque. — Pierre et Jean chargés d'amener à Jésus l'ânesse et l'ânon. — Choix du cénacle. — Place de Pierre à la Cène. — Jésus lui lave les pieds. — Paroles de Pierre en cette occasion. — Communion eucharistique. — Allusion de Jésus au crime de Judas. — Pierre veut connaître le traître. — Contraste de Pierre et de Judas à la Cène.

*Quoi ! Seigneur, vous me lavez
les pieds !*

Joan. XIII, 6.

Nous touchons aux derniers jours de la vie mortelle du Sauveur : accompagné de ses apôtres, il se dirige vers Jérusalem, et cette fois c'est pour y consommer son sacrifice.

Lorsqu'il fut arrivé à Bethphagé, près du mont des Oliviers, à peu de distance de la ville, il envoya en avant deux de ses disciples. L'évangéliste ne les désigne pas par leur nom ; mais plusieurs Pères de l'Église sont portés à croire que c'étaient Pierre et Jean, qui seront plus tard expressément nommés pour aller faire les préparatifs de la Pâque. Jésus les envoya, en leur disant : « Allez au village qui est devant vous, et, aussitôt que vous y entrerez, vous trouverez une ânesse attachée, et avec elle son ânon, sur lequel aucun homme n'est

« encore monté. Déliez-les et amenez-les-moi. Et si
« quelqu'un vous demande pourquoi vous faites cela,
« vous répondrez que le Seigneur en a besoin, et aus-
« sitôt on vous les laissera emmener. Or, observe l'Évan-
« gile, tout cela devait arriver ainsi, afin que s'accomplît
« cette parole du prophète : « Dites à la fille de Sion :
« Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur,
« monté sur un ânon, sur le petit de l'ânesse qui est sous
« le joug. » Les disciples ne comprirent bien le sens de
cette prophétie qu'après que Jésus fut entré dans sa
gloire. Mais, s'en étant allés, ils firent comme Jésus leur
avait commandé. Ils trouvèrent l'ânon attaché dehors
devant une porte, entre deux chemins, et ils le délièrent.
Mais comme ils le déliaient, ses maîtres leur dirent :
« Pourquoi déliez-vous l'ânon ? » Et ils répondirent ce
que Jésus leur avait prescrit : « Parce que le Seigneur
« en a besoin. » Et on le leur laissa. Ils l'emmenèrent
donc avec l'ânesse, mirent dessus leurs vêtements, et y
firent asseoir Jésus. Telle fut l'humble monture sur
laquelle le Sauveur fit à Jérusalem son entrée triom-
phale.

Tous ces détails, minimes en apparence, mais prédits
par les prophètes, sont pleins de mystérieux enseigne-
ments. L'ânesse, par exemple, était, selon les Pères, la
figure du peuple juif depuis longtemps assujetti au joug
de la loi mosaïque, et l'ânon représentait le peuple des
gentils, libre jusqu'alors de toute loi extérieure et de
toute contrainte salutaire. Il appartenait aux apôtres
d'amener ces deux peuples à la vérité de l'Évangile, de
les réunir l'un et l'autre sous le joug du christianisme,
et surtout de rendre dociles et fidèles, de sauvages et
d'infidèles qu'elles étaient, les diverses nations de la

gentilité ¹. Mais Pierre, en sa qualité de prince des apôtres et de chef de l'Église, devait être à la tête de cette pacifique mission. Voilà pourquoi les Pères de l'Église pensent communément qu'il fut le premier des deux disciples mentionnés ici par l'Évangile.

On était arrivé à la fête de Pâque, la plus grande qu'il y eût chez les Juifs, celle qui avait pour objet principal de retracer par avance, et d'une manière symbolique, tout ce qui se rapportait au sacrifice de la nouvelle loi. Jésus voulait la célébrer pour la dernière fois avec ses disciples, et lui donner une solennité particulière. C'était celle qu'il avait choisie de toute éternité pour établir son sacerdoce et instituer le sacrement de son amour, la divine Eucharistie.

Les apôtres, qui étaient alors à Béthanie avec Jésus, s'approchèrent et lui dirent : « Maître, où voulez-vous
« que nous allions préparer ce qu'il faut pour manger
« l'agneau de la Pâque ? » Jésus, parmi les douze, en choisit deux ; l'Évangile les désigne expressément : ce furent Pierre et Jean. Nous savons le motif de ce choix. Pierre, qui a confessé le premier la divinité du Christ, représente la foi ; et Jean, qui reposera sur la poitrine de l'Homme-Dieu, représente l'amour. Le mystère ineffable qui va être déclaré dans le festin pascal, se révèle à l'amour par la foi. « Allez, leur dit Jésus ; en entrant en
« ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche
« d'eau ; vous le suivrez dans la maison où il entrera,
« et vous direz au père de famille : Le Maître vous dit :
« Mon temps est proche, je fais ma Pâque chez vous
« avec mes disciples. Où est le lieu dans lequel je puisse

¹ *Année liturgique*, par dom Guéranger. Temps de la Passion, p. 208.

« la manger avec eux ? » Et il vous montrera une salle « spacieuse et bien ornée. Faites-y les préparatifs. »

Pierre et Jean obéirent aussitôt, et se rendirent à Jérusalem. Au signe que Jésus leur avait indiqué, ils reconnurent facilement la maison à laquelle il voulait accorder l'honneur de sa présence. Elle était située dans le quartier du mont Sion, et était habitée par un personnage considérable, un Juif opulent secrètement attaché à Jésus. Quelques interprètes ont dit que c'était un des disciples, nommé Jean-Marc. Les deux apôtres lui transmirent les intentions de leur Maître, et aussitôt on les fit monter à l'étage supérieur de la maison, et on mit à leur disposition la « chambre haute », la grande salle bien meublée dont Jésus avait parlé. Ils étaient loin, sans doute, de soupçonner alors quels mystères devaient s'accomplir dans ce cénacle spacieux, orné de riches tapis et préparé avec tant de soin. Mais leur obéissance dut être vivement encouragée, quand ils virent que pas une des paroles de leur divin Maître ne manquait de se réaliser ¹. Aussi s'empressèrent-ils de faire sur les lieux mêmes tous les préparatifs qu'exigeaient la loi ou l'usage pour la célébration de la Pâque.

Le soir venu, Jésus se rendit de Béthanie à Jérusalem, et se trouva au cénacle avec les douze apôtres réunis. Il s'approcha de la table sur laquelle on avait servi un agneau, des laitues sauvages et des pains sans levain. Ses disciples, debout, y prirent place avec lui, et on observa fidèlement les rites prescrits par Moïse. Ce premier repas terminé, un festin ordinaire lui succéda, et réunit encore à une même table Jésus et ses apôtres.

¹ *Évangélistes unis*, t. II, p. 191, notes.

Mais cette fois les disciples se placent à demi couchés sur des lits de festin qu'a préparés la munificence de l'hôte qui les reçoit. Telle était la coutume générale en Orient pour les repas solennels. Les convives y reposaient d'ordinaire trois par trois ; et ces lits de table s'appelaient *triclinia*, à cause de cet usage et de cette disposition. C'est ce que saint Jean l'Évangéliste indique lui-même en rapportant qu'il avait le visage incliné vers la poitrine et la face du divin Maître. Pierre était à la droite, de l'autre côté du triclinium ; Jésus se trouvait ainsi entre les deux ¹. Les autres disciples étaient rangés, probablement, selon l'ancienneté de leur vocation à l'apostolat.

En prenant ce second repas avec leur Maître, ils étaient tous bien loin de s'attendre à ce qu'une troisième cène succéderait aux deux premières. Le souper fini, Jésus, dit l'Évangéliste, se lève tout à coup, aux yeux des apôtres étonnés, se dépouille de ses vêtements extérieurs, prend un linge, s'en ceint les reins comme un serviteur, verse de l'eau dans un bassin, et annonce par ces indices qu'il s'apprête à laver les pieds à des convives... L'usage de l'Orient était qu'on se lavât les pieds avant de prendre part à un festin ; mais le plus haut degré de l'hospitalité était lorsque le maître de la maison remplissait lui-même ce soin à l'égard de ses hôtes. Jésus invite en ce moment ses apôtres au repas mystique qu'il leur destine, et il daigne agir avec eux comme l'hôte le plus empressé ².

Il se dirige d'abord vers Pierre, et se dispose à lui laver les pieds et à les essuyer avec le linge dont il est

¹ *L'Apôtre saint Jean*, par M. Baunard, p. 120.

² *Année liturgique*, par dom Guéranger. Temps de la Passion, p. 397.

ceint. « Il était juste, dit saint Augustin, que le lavement des pieds commençât par celui qui était déjà désigné chef du collège apostolique. » Ce que fait ce fervent apôtre, ce qu'il dit pour arrêter son Maître, sa surprise même, font assez voir qu'aucun autre ne lui avait donné l'exemple de consentir à une telle humiliation du Sauveur. Il s'y refuse donc avec toute la vivacité de caractère que nous lui connaissons. « Quoi ! Seigneur, s'écrie-t-il, vous, à moi, vous me lavez les pieds ! » Ce sentiment se conçoit. Dans une autre occasion, nous l'avons vu, pénétré de la grandeur de Jésus, laisser échapper ce mot où se peignait toute son âme : « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. » Combien sa surprise est plus explicable, maintenant que, se connaissant encore mieux lui-même, il voit le Fils du Très-Haut s'abaisser jusqu'à remplir envers lui un ministère servile, au-dessous duquel on ne saurait rien imaginer !

Jésus lui répondit : « Ce que je fais, tu l'ignores à présent ; mais tu le sauras plus tard. » — « Non, répliqua l'apôtre avec une sorte d'obstination ; non, vous ne me laverez jamais les pieds. » — « Si je ne te lave pas les pieds, continua Jésus, tu n'auras point de part avec moi. » Le Sauveur ne pouvait recourir à une raison plus péremptoire, pour triompher de la répugnance de son disciple. Aussi, à ces paroles, Pierre est vaincu, l'humilité cède à l'amour. « Ah ! Seigneur, s'écrie-t-il avec la naïveté et le transport de sa belle âme, s'il en est ainsi, alors, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête ¹. »

¹ Joan. XIII, 9.

Pierre ne veut qu'une chose : avoir « part avec Jésus », à quelque prix que ce soit. Voilà pourquoi il lui livre tout, ses pieds, ses mains, sa tête même. Il ne sait pas qu'un autre genre de bain lui est destiné, le baptême de souffrance et de sang, dont Jésus, parlant de son crucifiement, disait : « Il y a un baptême dont je « dois être lavé ; combien il me tarde de le recevoir ! » Un jour, le désir de Pierre sera satisfait : ses mains et ses pieds seront « lavés » par ce « baptême » : car il sera crucifié comme son Maître. « Sa tête » elle-même y aura une part glorieuse : car il sera crucifié la tête en bas. Pierre « ne le sait pas » encore ; mais « on le lui fera savoir » en son temps ¹.

Pour le moment, Jésus a un autre dessein. Ce n'était pas un service purement matériel qu'il voulait rendre à ses disciples. Sous cette action, en apparence basse et servile, il cachait une importante leçon. Aussi se hâte-t-il d'expliquer à Pierre qu'il n'a pas en vue de le purifier corporellement, mais qu'il y a une pureté de l'âme bien plus nécessaire que celle du corps, et que celle-là n'est pas compatible avec les moindres souillures, pour quiconque veut s'approcher de son adorable personne. « Celui qui « est déjà lavé, lui dit-il, a besoin de se laver seulement « les pieds, et il est pur. » Il ajouta : « Or vous êtes « purs, mais non pas tous. » Jésus, observe l'Évangile, connaissait celui qui devait le trahir ; c'est pourquoi il ajouta : « Vous n'êtes pas tous purs. »

Les autres apôtres, qui, ainsi que Pierre, étaient demeurés sur les lits, voient successivement le divin Maître s'approcher d'eux et leur laver les pieds. Judas même ne

¹ Bossuet, *Méd. sur l'Év.* (ix^e jour).

fut pas excepté. Quand le Sauveur eut achevé, il reprit ses vêtements et vint de nouveau se placer sur le lit, près de la table, entre Pierre et Jean. Alors, prenant du pain azyme qui était resté du repas, il éleva les yeux vers le ciel, bénit ce pain, le rompit et le donna à ses apôtres, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Les apôtres reçoivent ce pain devenu le corps de leur Maître; Jésus le prend lui-même le premier, et ensuite le distribue à tous, en suivant probablement le rang assigné à chacun : d'où l'on peut conjecturer que Pierre, qui occupait la droite du Sauveur, fut communiqué le premier après lui. Puis, comme cet auguste sacrement est aussi un sacrifice véritable qui demande l'effusion du sang d'une victime, Jésus prend la coupe du festin, et transforme en son propre sang le vin dont elle est remplie. Il la passe à ses apôtres, et leur dit : « Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la « nouvelle alliance, qui pour vous et pour un grand « nombre sera répandu en rémission des péchés. » Les apôtres participent les uns après les autres à ce divin breuvage, et Jésus ajouta : « Faites ceci en mémoire de « moi, » les constituant ainsi, eux et leurs successeurs, prêtres du Nouveau Testament, avec le pouvoir de consacrer son corps sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin.

Judas, comme les autres, eut part à ces faveurs. L'impénétrable bonté de Jésus cherche à faire rentrer le traître en lui-même. En donnant la coupe aux disciples, il laisse tomber avec une émotion visible ces terribles paroles : « La main de celui qui me trahit est avec moi à cette « table. »

Entendant ce reproche, Pierre est frappé de l'insi-

stance de son Maître, qui, jusqu'à trois fois ce même soir, était revenu sur un si triste sujet. Le trouble de Jésus l'émeut. Et, tandis que les autres disciples s'interrogent et se regardent mutuellement, incertains de qui il s'agissait, lui, chef des apôtres, veut connaître enfin le traître qui déshonore le collège apostolique. N'osant interroger Jésus, à la droite duquel il est placé, il fait signe à Jean, son ami, qui est à la gauche du Sauveur, et qui, à cause de cette position, pouvait seul lui parler à voix basse, de lui demander qui c'était. Jean, alors, se rapproche de son Maître, se penche, et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus lui répond avec la même familiarité : « C'est celui auquel je vais présenter « du pain trempé. » Il restait sur la table quelques débris du festin. Jésus prend un peu de pain, et, l'ayant trempé, il l'adressa à Judas. C'était encore une invitation paternelle, mais inutile, que le divin Maître adressait à cette âme endurcie à tous les traits de la grâce. Aussi l'Évangéliste ajoute : « A peine eut-il pris cette « bouchée, que Satan entra en lui », c'est-à-dire se rendit plus complètement maître de son cœur, dont l'entrée depuis longtemps lui était livrée. Jésus lui dit encore ces deux mots : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Et le misérable sortit pour l'exécution de son forfait ¹.

Un saint docteur ² observe que Jésus, dans sa réponse à Jean, parlant à voix basse, fit en sorte que pour le moment le traître ne fût pas connu de Pierre. La raison qu'il en donne, c'est que Pierre, qui avait déjà pour Judas une secrète antipathie, s'il eût connu le crime de

¹ *Année liturgique*, par dom Guéranger. *Ibid.*, p. 399.

² Saint Bonaventure.

cet apôtre, se serait précipité sur lui, et lui aurait de ses propres mains infligé le châtement qu'il méritait. Cette antipathie de Pierre pour Judas s'explique aisément. Si le chef des apôtres se sentait attiré par la simplicité et la droiture de Jean, le disciple vierge, son âme franche et généreuse devait peu s'accommoder de la sombre avarice, de l'esprit fourbe et hypocrite du disciple traître. Pierre, il est vrai, aura aussi le malheur, nous le verrons bientôt, de commettre une faute énorme ; mais elle viendra surtout de sa fragilité et de sa présomption : un regard suffira pour l'émouvoir et le ramener. Le crime de Judas fut celui d'une âme perverse, d'un cœur qui s'était peu à peu endurci : il résista aux conseils réitérés, à toutes les marques de confiance et de tendresse du divin Maître.

Le contraste du caractère des deux apôtres a été signalé par l'Évangéliste pour la première fois, on se le rappelle, à l'occasion du discours sur l'Eucharistie. Ici, au cénacle, ce contraste devient plus saisissant encore. La participation aux saints mystères créa entre eux un éternel abîme. Si Judas murmura, s'il fut scandalisé de la promesse de l'Eucharistie, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'institution et de l'effet : un esprit corrompu tourne tout en poison. Le banquet eucharistique acheva de l'endurcir et de le perdre ; ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au suicide ¹.

Pierre, au contraire, après avoir donné à ses collègues l'exemple de l'humilité et de la ferveur dans le lavement des pieds, se montra comme eux profondé-

¹ Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*.

ment attentif aux paroles et aux actes de la sainte Cène. Lui qui, à Capharnaüm, avait accueilli avec un si vif élan de foi et d'espérance la mystérieuse promesse : « Je
« vous donnerai ma chair à manger, je vous donnerai
« mon sang à boire, » il en vit de ses yeux, dans le cénacle, l'admirable réalisation : « Prenez et mangez :
« ceci est mon corps ; prenez et buvez : ceci est mon
« sang. » Il participa pour la première fois, et le premier peut-être, à cette divine nourriture, plus miraculeuse que la manne du désert. Il reçut le pouvoir, que n'avait pas eu Moïse, de faire descendre dans ses mains et de distribuer aux autres le véritable pain du ciel, qui donne la vie au monde.

Plus tard, le Saint-Esprit l'instruira davantage de toutes les merveilles contenues dans ce mystère d'amour. Chargé, en sa qualité de chef de l'Église universelle, de régler ce qui a rapport aux rites sacrés du sacrifice de la nouvelle loi, il prendra un soin spécial de fixer, dans le canon de la Messe, la formule liturgique de la consécration. C'est de lui et de ses premiers successeurs qu'elle sera reçue par toutes les églises particulières, pour être fidèlement transmise de siècle en siècle, et servir jusqu'à la fin des temps au perpétuel accomplissement de cette parole féconde et mille fois bénie : « Faites ceci en mémoire de moi. »

CHAPITRE XV

Adieux de Jésus à ses disciples. — Pierre proteste qu'il le suivra. — Jésus lui prédit sa chute. — Promesse de l'infaillibilité faite à Pierre. — Reniement de Pierre prédit jusqu'à trois fois. — Utilité que Pierre doit retirer de sa chute.

*Satan a demandé à vous cribler
tous, comme on crible le froment;
mais j'ai prié pour toi, afin que
ta foi ne défaille pas.*

Luc. xxii, 31.

Quand Judàs eut quitté le cénacle, Jésus, n'ayant plus le traître sous les yeux, sentit son cœur comme soulagé d'un poids douloureux. Donnant libre cours à sa tendresse pour ses apôtres fidèles, il se mit à les initier aux vérités les plus consolantes et les plus sublimes. « Voici le moment, leur dit-il, où le Fils de l'homme va
« être glorifié, et Dieu sera glorifié en lui. Si Dieu est
« glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même,
« et le temps où il le glorifiera n'est pas éloigné. » Il leur insinuait ainsi la gloire prochaine de sa résurrection.

« Mes enfants bien-aimés, ajouta-t-il avec une effusion
« de charité toujours croissante, je n'ai plus que peu de
« temps à rester avec vous. Vous me chercherez, et,

« comme j'ai dit aux Juifs qu'ils ne pouvaient venir où
« je vais, je vous le dis aussi à vous-mêmes. Je vous
« donne un commandement nouveau, qui est que vous
« vous aimiez les uns les autres, et que vous vous ai-
« miez les uns les autres comme je vous ai moi-même
« aimés. Et c'est le signe auquel on reconnaîtra que
« vous êtes mes disciples, à savoir si vous vous aimez
« les uns les autres ¹. »

A ces touchants adieux du Sauveur, exprimés dans un si suave langage, le cœur des apôtres ne pouvait rester froid et insensible. Pierre ne fut pas le dernier à s'attendrir. Résigné, ce semble, à tout le reste, son amour ardent, mais encore peu éclairé, ne souffre pas l'idée d'une pareille séparation. Brusquement, il interrompt le discours du Maître : « Seigneur, dit-il, où donc allez-vous, pour qu'il soit impossible de vous suivre ? » Jésus, qui lisait dans son cœur et y apercevait une disposition funeste, dont Pierre lui-même ne se rendait pas compte, lui donne dans sa réponse tout à la fois un avertissement et une consolation. Comme il se croyait plus capable qu'aucun autre d'affronter toute espèce de dangers pour suivre son Maître, Jésus l'avertit de son impuissance, en lui appliquant personnellement ce qu'il avait d'abord dit à tous, et en même temps il le console par une promesse dans l'avenir. « Où je vais, lui dit-il, « tu ne peux me suivre maintenant ; mais tu me suivras « plus tard. » Pierre, à ces mots, se récrie : « Pour-
« quoi, Maître, ne vous suivrai-je pas dès maintenant ?
« S'il le fallait, je donnerais ma vie pour vous. »

Volontiers on admirerait un pareil transport, qui

¹ Joan. XIII, 31-36.

semble être celui d'un généreux amour et d'un dévouement sans bornes. Mais, là où l'œil de l'homme ne voit que des vertus, l'œil de Dieu aperçoit souvent le ver rongeur qui en gâte la racine et en empoisonne les fruits. Sous cette spécieuse apparence d'un beau zèle et d'une fidélité à toute épreuve, le Sauveur avait vu dans son disciple un principe d'égoïsme et de présomption, un germe d'orgueil, qui, pour son bien et pour l'instruction des autres, devait avoir son châtiment. « Tu donnerais ta vie pour moi ! répondit Jésus. En vérité, je te le dis, le coq n'aura pas chanté deux fois, que tu m'auras renié trois fois. » Quoi de plus clair que ces paroles ? quelle prophétie plus précise et plus saisissante ? Et pourtant, ce qui étonne, c'est qu'elle n'a pas suffi, quand l'occasion s'est présentée, pour soutenir la faiblesse du présomptueux disciple, et le préserver de la chute ignominieuse qui devait lui causer dans la suite de si amers regrets.

Ce qui n'étonne pas moins, ce qui nous remplit d'admiration, c'est que Jésus, prévoyant la chute du prince des apôtres, choisit ce moment pour lui faire la promesse d'une de ses plus hautes prérogatives, de son infailibilité en matière de foi. « Simon, Simon, lui dit-il, voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler tous comme on crible le froment ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. »

Jésus savait que, pour ses apôtres comme autrefois pour Job, Satan demandait qu'il lui fût permis d'en faire le jouet de ses plus furieuses attaques ; il voyait cet ennemi du genre humain se préparant à secouer son Église, et à y jeter dès le commencement le germe du

schisme et de l'hérésie. A la demande de Satan l'Homme-Dieu oppose sa prière ; il prémunit son Église pour la suite des siècles, en consolidant la pierre fondamentale qui soutient tout l'édifice. Il constitue au milieu d'elle, et lui garantit à jamais l'unité de foi et de doctrine ; car le privilège d'infailibilité accordé à Pierre, chef futur de l'Église, n'est pas limité à la durée de sa vie, puisque cette Église doit exister jusqu'à la fin des temps ; il s'étendra d'âge en âge à chacun de ses successeurs. Pierre est chargé d'office, par lui-même ou par ceux qui lui succéderont, d'affermir dans la foi, non-seulement le commun des fidèles, mais encore les apôtres ses frères, et tous les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler ; et sa foi, à lui, ou celle de ses successeurs, ne saurait défailir, parce que l'amour du Christ leur assure à perpétuité l'invincible secours de sa prière.

O aveuglement inconcevable du cœur humain ! Pierre, entendant son Maître exprimer une si tendre sollicitude à son égard, se laisse de nouveau emporter à d'ambitieuses protestations de courage. Il ne voit pas qu'il peut faire une chute d'autant plus dangereuse qu'il est élevé plus haut. Au lieu d'unir sa prière à celle de Jésus, il présume de ses propres forces, et se confie à la ferveur du moment. Piqué, ce semble, de ce mot de « conversion », dont le Sauveur vient de se servir : « Maître, » « s'écrie-t-il, je suis prêt à aller avec vous en prison ou à la mort. » — « Je te le dis, Pierre, répliqua Jésus, avant le chant du coq, cette nuit même, trois fois tu nieras que tu me connaises. »

Le Sauveur avertit son disciple pour la seconde fois ; cette deuxième prédiction est plus circonstanciée que la première. Il lui avait dit d'abord, d'une manière géné-

rale, que le coq ne chanterait pas deux fois sans qu'il l'ait renié trois fois. Il ajoute maintenant que ce sera le jour même, dans le cours de la nuit qui commence, et précisément avant le second chant du coq¹. Il spécifie l'objet de ce reniement, qui sera d'être méconnu par lui. Et ce coup de foudre ne réveille pas le disciple !

Un peu plus tard, après l'admirable discours qui fit suite à la Cène, Jésus dit à ses apôtres : « Vous serez « tous scandalisés cette nuit à cause de moi ; car il est « écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du trou- « peau seront dispersées. Mais, lorsque je serai ressus- « cité, je vous précéderai en Galilée. » Pierre, aussitôt, prenant la parole, et s'exaltant de plus en plus dans sa présomptueuse ardeur, s'écria : « Quand même tous les « autres seraient scandalisés à cause de vous, moi je ne « le serai jamais. » Il mesure ses forces à la disposition qu'il sent actuellement dans son cœur. Il n'hésite pas à affirmer sa fidélité invincible, dût-il être seul fidèle entre tous. Mais Jésus reprit : « Je te le dis en vérité, cette « nuit même, avant le chant du coq, tu m'auras renié « trois fois. » Pierre, à ces mots, répliqua avec vivacité : « Lors même qu'il me faudrait mourir avec vous, « je ne vous renierai pas. »

C'est Marc, disciple de Pierre, qui nous raconte, avec ces détails précis et circonstanciés, cette troisième prédiction de la chute du prince des apôtres, et l'Évangéliste ajoute : « Les autres disciples firent aussi les

¹ Les Juifs divisaient la nuit par le chant du coq. Il y a deux temps où le coq se fait entendre, minuit et le matin. Mais quand on dit simplement *le chant du coq*, on entend parler du second temps, de celui qui précède l'aurore. Cette remarque suffit pour concilier entre eux les Évangélistes à ce sujet.

mêmes protestations. » Comme leur chef, le défaut de réflexion les entraîne à un excès inconcevable de témérité et de confiance. Quand Jésus leur prédisait avec tant d'autorité ce qui devait leur arriver dans l'espace de quelques heures, n'auraient-ils pas dû plutôt s'humilier, le conjurer de leur venir en aide, lui demander le moyen d'éviter une faute dont ils ne voulaient pas se croire capables ?

Le chef-d'œuvre de la sagesse du Christ, dans la création de son Église, était de fonder une œuvre éternelle et divine en se servant d'hommes fragiles, inconstants, sujets aux faiblesses de l'humanité. Si saint Pierre, d'ailleurs, n'avait pas eu occasion de connaître par une triste expérience sa fragilité personnelle, s'il n'avait jamais failli, aurait-il eu pour les autres la charité et la condescendance nécessaires au chef de tout le troupeau ? Mais, quand il aura oublié les paroles si positives de Jésus, quand il aura perdu de vue celles mêmes qu'il vient de prononcer dans un si grand élan de ferveur, et que, malgré un serment si formel, il verra qu'il est allé cependant jusqu'à renier son divin Maître, il sera alors en état de compatir à la fragilité des autres hommes ses frères, et disposé à leur accorder le pardon qu'il aura lui-même si généreusement obtenu.

Loin donc d'anéantir la promesse du Sauveur à son égard, sa chute en fera davantage éclater la vérité. L'apôtre, instruit d'où venait sa force, agira avec d'autant plus de succès, que sa confiance n'aura plus rien d'humain. La modestie et l'humilité le suivront partout. Autant son autorité sera éminente dans l'Église, autant on sera édifié par la douceur de son gouvernement. Il fera consister la sagesse de sa conduite personnelle à se

rendre « de tout son cœur le modèle du troupeau ¹ », et à se faire le « serviteur de tous. » Une seule chute aura suffi pour le délivrer à jamais de la présomption, et le convaincre que, s'il a reçu « un précieux trésor », il le porte dans un « vase fragile », et que tout ce qui s'opèrera de grand en lui viendra, « non point de lui-même, « mais de la sublimité de la vertu de Dieu ². »

¹ I Petr. v, 3. — ² II Cor. iv, 7.

CHAPITRE XVI

Sommeil de Pierre au jardin des Oliviers. — Pierre veut défendre son maître l'épée à la main. — Pierre dans la cour du grand-prêtre. — Son triple reniement. — Chant du coq et regard de Jésus. — Repentir et larmes de Pierre.

Étant sorti dehors, il pleura amèrement.

LUC. XXII, 62.

Cependant Jésus, marchant et s'entretenant avec ses disciples, avait franchi le torrent de Cédron, qui sépare la cité sainte du mont des Oliviers. Ils étaient ainsi arrivés ensemble en un lieu nommé Gethsémani, où il y avait un jardin planté d'arbres, dans lequel ils entrèrent. Le Sauveur leur dit à tous : « Reposez-vous ici « pendant que j'irai plus loin pour prier. Priez aussi « vous-mêmes, afin que vous n'entriez point en tentation. » Ils étaient onze alors, mais il n'en prit que trois ; c'étaient Pierre, Jacques et Jean, ceux-là mêmes qui l'avaient accompagné sur la montagne de la Transfiguration. Toutefois les trois apôtres ne le suivirent pas jusqu'au bout, il leur ordonna de l'attendre sous les oliviers, et il s'éloigna seul pour l'agonie suprême, leur demandant seulement de soulager par la prière sa tristesse mortelle. C'est à de telles heures que la vraie

amitié est le plus indispensable des biens : Jésus lui-même en recherchait la douceur secourable. « Demeurez « ici, leur dit-il, et veillez avec moi. »

S'étant retiré à quelque distance, il se prosterna la face contre terre. « Mon Père, disait-il, faites, si c'est « possible, que ce calice passe loin de moi. Néanmoins, « que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais « la vôtre. » Après avoir prié, il revint auprès des trois disciples, et, les ayant trouvés endormis, il dit à « Pierre: Tu dors, Simon¹? » — « Quoi, ajouta-t-il en « s'adressant aux trois apôtres, n'avez-vous pu veiller « une heure avec moi? Veillez et priez, de peur de « tomber en tentation. L'esprit est vif, mais la chair « est faible. » C'est à Pierre qu'il s'adresse tout d'abord, parce que Pierre est le chef des apôtres, qu'il est plus près du danger de faillir, et que naguère il comptait avec une plus naïve confiance sur ses propres forces.

La prière du Sauveur avait déjà duré une heure. Il s'éloigna une seconde fois, et répéta les mêmes paroles. Étant revenu auprès des trois disciples, il les trouva encore endormis. Il leur parla; mais leurs yeux étaient appesantis par le sommeil, et ils ne savaient que lui répondre. Une troisième fois il retourna prier, en disant : « Mon Père, si vous voulez, éloignez de moi ce « calice. Cependant, que ma volonté ne se fasse pas, « mais la vôtre. » Sa tristesse alors redoubla. Il entra dans une cruelle et mystérieuse agonie, de sorte que la sueur baignait son visage; elle était accompagnée de gouttes de sang qui ruisselaient jusqu'à terre. Sa prière se prolongeait toujours et devenait plus fervente; en

¹ Marc. xiv, 37.

même temps un ange descendit du ciel, et le fortifia. S'étant donc relevé, il sortit de sa prière et vint à ses disciples, qu'il trouva dormant encore et accablés par la tristesse; mais lui, avec un accent particulier de sérénité et de calme : « Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez-vous ! C'est assez : l'heure approche ; « levez-vous, allons ! Celui qui me livre n'est pas « loin. »

Il n'était pas loin, en effet, le disciple traître qui, pour quelques pièces d'argent, devait lâchement livrer son maître. A peine Jésus avait-il achevé ces dernières paroles, que Judas se présente avec une audacieuse impudence, et ose lui donner le baiser perfide qu'il avait indiqué comme signal à ses complices. Une troupe de soldats et de gens armés se jetèrent aussitôt sur Jésus pour le saisir. A ce moment, les apôtres qui l'entourent sentent leur zèle se ranimer ; ils le supplient de permettre qu'ils repoussent la force par la force. « Seigneur, disent-ils, si nous frappions avec l'épée ? » Sans attendre la réponse, Pierre tire du fourreau l'épée dont il était armé, frappe le premier homme qu'il rencontre, c'était un des serviteurs du grand prêtre, nommé Malchus, et lui coupe l'oreille droite.

Ce premier mouvement du chef des apôtres n'avait en soi rien de coupable et de répréhensible. Il révèle, au contraire, en lui l'ardeur de l'amour qui le porte à défendre son Maître au péril de sa vie, et lui inspire le courage de se mesurer hardiment avec une troupe nombreuse et armée. Mais Jésus ne veut pas être défendu alors par les armes. D'un mot il arrête ce commencement de résistance. « Demeures-en là, » dit-il à Pierre. Il guérit par un miracle la blessure faite à Malchus, et

il avertit son disciple que ce genre de défense ne lui est point nécessaire. « Remets ton épée dans le fourreau ; « tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive. » — « Crois-tu, ajouta-t-il, que, si je priais mon Père, « il ne m'enverrait pas sur-le-champ plus de douze légions d'anges ? Mais alors comment s'accompliraient « les Écritures, puisqu'il doit en être ainsi ? Et ne faut-il « pas que je boive le calice que m'a présenté mon « Père ? »

Pierre, dans son zèle impétueux, ne songe qu'à la perfidie de la trahison et à l'horrible injustice d'un attentat dirigé contre une vie si précieuse : Jésus, lui, ne pense qu'à recevoir des mains de son Père, avec une filiale obéissance, le calice de sa Passion, pour le boire jusqu'à la dernière goutte. Il veille, d'ailleurs, à ce qu'aucun des siens ne périsse. A ne considérer l'action de Pierre qu'au point de vue purement humain, il n'en fallait pas davantage, ce semble, pour attirer sur lui et sur les autres de sanglantes représailles. Mais Jésus ne permet pas qu'un seul bras ennemi se lève pour venger le sang que Pierre a fait couler, ni que cet apôtre lui-même soit exposé à aucune violence ; puis il livre volontairement sa personne à la troupe envoyée pour le prendre. Tous ses disciples, alors, l'abandonnèrent et s'enfuirent.

Pierre, néanmoins, cédant à la tendresse qu'il gardait au fond du cœur, et aussi à la curiosité de voir le dénouement, prit le parti de revenir sur ses pas et de suivre Jésus. Mais il ne le suivit que de loin. Avec lui était un autre disciple que l'Évangile ne nomme pas,

¹ Joan. xviii, 11.

qu'on présume avoir été saint Jean, et qui n'était peut-être qu'un des disciples cachés du Sauveur. Ce disciple, connu du grand prêtre, devant qui l'auguste prisonnier devait comparaître, était entré avec Jésus dans la cour intérieure du palais, tandis que Pierre était resté dehors. Mais ce même disciple sortit, dit un mot à la portière, et celle-ci introduisit Pierre dans la cour, avec les serviteurs de la maison. L'Évangile ne parle plus de cet autre disciple; quel qu'il fût, on peut croire que, plus prudent que Pierre, il se hâta de sortir de ce funeste lieu, n'ayant pas le courage de voir outrager son Maître ¹.

Comme il faisait froid, ainsi qu'il arrive en Judée durant les nuits des premiers jours d'avril, on avait allumé un grand feu au milieu de la cour: les serviteurs et les soldats étaient assis auprès du brasier, et se chauffaient. Pierre se chauffait aussi, tantôt debout, tantôt assis, cherchant au milieu de la demi-obscurité à se faire passer pour l'un d'entre eux. Évidemment, il ne voulait ni être reconnu dans cette maison comme disciple de Jésus, ce qui l'aurait compromis et exposé à quelque désagrément, ni se ranger au nombre des ennemis de son Maître, ce qui eût été de sa part une odieuse trahison. Il désirait voir l'issue de cette affaire, et il s'était dit qu'en ne participant en aucune manière aux outrages et aux blasphèmes de ceux qui l'entouraient, il pourrait se contenter de garder le silence et s'effacer dans la foule. Mais n'étant là ni par nécessité ni par devoir, et seulement pour satisfaire une vaine curiosité, sans s'être préparé par la prière, il s'exposait témérairement au danger; sa chute devenait inévitable.

¹ *Évang. unis*, t. II, p. 307, notes.

Une servante, l'ayant examiné avec attention, s'approcha, et se prit à lui dire : « N'êtes-vous pas, vous aussi, un des disciples de cet homme? Oui, vous étiez avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia devant tous les assistants. « Femme, répondit-il, je ne le connais point : je ne sais ce que vous voulez dire. » Il le connaissait bien, ce bon Maître, qu'il reniait si facilement et avec tant de faiblesse ; il savait qu'il lui appartenait de très-près, et qu'il en était tendrement aimé ; dans le fond du cœur, il s'attristait de le voir aux mains de ses ennemis, il croyait toujours qu'il était le Fils de Dieu ; mais sa langue démentait son cœur. C'est pourquoi, se sentant déjà coupable, et voulant échapper à d'autres interrogations compromettantes, il s'éloigna du feu et passa de la cour dans le vestibule, sans toutefois sortir de la maison. A ce moment, le coq chanta : il était, par conséquent, environ minuit.

Deux ou trois heures d'intervalle s'écoulèrent. Tout à coup, comme il se tenait dans le vestibule, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. » Se voyant reconnu, Pierre jugea plus sûr de revenir dans la cour et de se mêler de nouveau aux groupes de ceux qui se chauffaient. Un d'entre eux, qui venait d'entendre la servante, se mit à dire : « Celui-ci est aussi de ces gens-là ; il était avec Jésus de Nazareth. » Un autre, s'adressant à Pierre lui-même, et le regardant en face : « N'êtes-vous pas, lui dit-il, vous aussi, un de ses disciples ? » Mais Pierre repartit : « O homme, je n'en suis pas ; » et il le nia plus énergiquement que la première fois, car il y ajouta le serment : « Non, dit-il, je n'en suis pas, je jure que je ne connais pas cet homme. »

Les fautes, en se multipliant, s'aggravent. Au silence avait succédé le mensonge : ici le mensonge est appuyé du parjure ; et parce que Pierre avait porté la confiance en ses forces jusqu'à l'opiniâtreté, Dieu permet qu'il porte la faiblesse jusqu'à l'apostasie. Environ une heure après, ceux qui étaient là s'approchèrent, en disant : « En vérité, celui-ci était avec lui ; car il est aussi « Galiléen. » — « Certainement, lui dit-on, vous aussi, « vous êtes de ces gens-là ; car vous êtes Galiléen, votre « accent vous trahit. » Un des serviteurs, parent de Malchus à qui Pierre avait coupé l'oreille, ajouta : « Ne « vous ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? » L'apôtre s'effraie de plus en plus et se déconcerte. Serré de toutes parts, convaincu par tant de témoignages, et s'obstinant malgré tout à maintenir son mensonge, il n'a plus d'autres ressources que celles d'une négation désespérée. Il multiplie les serments et les protestations. Tout son langage est celui d'un malheureux troublé et hors de lui-même¹. « Je ne sais, s'écrie-t-il, ce que vous voulez « dire. » Et il se met à faire contre lui-même des imprécations et des anathèmes, à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. « Non, en vérité, je ne connais point « cet homme dont vous parlez. » A l'instant, le coq chanta pour la seconde fois² : l'aurore commençait à poindre.

Ce chant du coq, en soi très-significatif d'après la prédiction de Jésus, avait pourtant une fois déjà retenti inutilement aux oreilles du disciple coupable. Peut-être cette fois encore serait-il demeuré inefficace, si le Sau-

¹ *Évang. unis*, t. II, p. 323 et suiv.

² *Marc. xiv*, 72.

veur n'y eût joint un moyen d'une plus pénétrante énergie. Jésus était alors, à peu de distance, dans cette même cour du grand prêtre, livré à la garde et aux insultes des valets. Du milieu de ses tourments, il se tourne vers l'apôtre, dont il est aperçu ; il ne lui parle pas, il ne lui adresse aucun reproche. Seulement il le regarde en silence. O doux et puissant regard de Jésus ! Une fois déjà ce regard divin avait engendré le disciple à la vie : maintenant il le relève, le ressuscite, le transforme de nouveau. Éclairé par ce trait de lumière qui jaillit du cœur et des yeux de son Maître, l'apôtre a compris l'énormité de sa faute. Sous l'influence de cet œil compatissant et affligé, sa foi et sa tendresse, un moment assoupies, se réveillent plus vives et plus fortes que jamais. Il se hâte de sortir de ce lieu funeste, et donne un libre cours à sa douleur et à ses larmes : larmes précieuses, larmes du cœur, fruit de l'amour et du repentir, que Jésus voit et accepte, et qui, d'un disciple pusillanime et infidèle, vont faire, avec la grâce du Saint-Esprit qu'il recevra plus tard, un intrépide apôtre et un héroïque martyr.

Il ne cherche point à excuser sa faute ; il reconnaît que sa chute est le juste châtiment de sa présomption. « Il ne pleure pas, dit saint Chrysostome, par la crainte du châtiment : ce qui cause surtout sa douleur, ce qui lui apparaît plus affreux que la mort, c'est d'avoir renié celui qu'il aime. » Nous savons par l'Évangile quand les larmes de Pierre commencèrent à couler, nous ne lisons nulle part qu'elles aient jamais cessé.

En sortant de ce lieu maudit, théâtre de son malheur, où s'en alla-t-il ? Le texte sacré ne le dit pas. La tradition catholique, se posant la même question, a pensé

que, dans cette heure douloureuse, l'apôtre pénitent ne pouvait avoir d'autre refuge que le cœur de la Mère de Jésus, et elle s'est représenté Pierre allant auprès de Marie chercher et obtenir son pardon. Saint Bonaventure nous le montre pleurant sa faute, traversant, au milieu des ombres, les rues encore silencieuses de Jérusalem, et se dirigeant vers la demeure où la Vierge se tient plongée dans la douleur avec Jean et les saintes femmes. « Soudain on frappa à la porte. Les saintes femmes tremblèrent. Jean alla à la porte, et, regardant, il reconnut Pierre, et dit : « C'est Pierre ! » Notre-Dame répondit : « Ouvrez-lui. » Alors Pierre entra respectueusement, en sanglotant et en pleurant, et tous se prirent à fondre en larmes, et ils ne pouvaient dire un mot à cause de leur douleur ¹. »

Tel est le récit du saint docteur. Cela fut-il ainsi de tout point ? Nous ne savons. Mais dans l'histoire des grandes âmes il ne faut pas mépriser, quand elles sont nobles, dignes et appuyées par la tradition, ces pieuses conjectures de détail qui sont la seconde vue de l'amour ². Elles peuvent prendre place, au-dessous de l'Évangile sans doute, au-dessous de l'histoire même, dans l'achèvement de cette intéressante figure qui nous apparaît ici comme le parfait modèle du vrai pénitent.

¹ *Médit. de S. Bonav.*, ch. LXXXIV.

² *L'Apôtre saint Jean*, par M. Baunard. p. 140.

CHAPITRE XVII

Pierre et Jean au tombeau de Jésus. — Jésus ressuscité apparaît à Pierre.

*Le Seigneur est vraiment ressuscité :
il a apparu à Pierre.*

Luc. xxiv, 34.

Tandis que Pierre, abîmé dans la douleur, continuait à pleurer sa faute, toutes les circonstances de la Passion prédites par les prophètes s'accomplissaient. Le Christ, livré à ses ennemis, condamné par Pilate, blasphémé par le peuple, flagellé, crucifié, mourait pour la rédemption du monde.

Comme les autres disciples, Pierre avait entendu parler plusieurs fois à Jésus de sa résurrection future. Mais, comme les autres aussi, selon toute apparence, il ne savait que penser de ce miracle qui devait mettre le sceau à tous ceux dont la vie de son Maître était remplie. Il attendait donc, incertain de ce qu'il devait craindre ou espérer. La mort de Celui qu'il regardait comme le Fils de Dieu était incontestable. Depuis deux jours, elle devenait dans son esprit une arme contre la divinité de Jésus, et, quoique son amour ancien, for-

tifié et rajeuni par ses larmes, combattît ce sentiment nouveau, on comprend qu'une lutte violente devait agiter son cœur.

Mais voilà que l'heure critique et terrible où Jésus avait dû être, selon sa prédiction, un sujet de scandale pour les siens, est enfin écoulée. La gloire va sortir de l'ignominie, la vie du sein même de la mort. Pierre, dont l'Évangile n'a plus rien dit depuis son reniement dans tout le reste du récit de la Passion, retrouve ici sa place. Le troisième jour, qui était « le lendemain « du sabbat », — pour nous le dimanche, — Marie-Madeleine et deux autres saintes femmes étaient allées de grand matin au tombeau de Jésus, portant des parfums et des aromates qu'elles avaient préparés.

A leur arrivée, la première chose qui frappe leurs regards étonnés, c'est la pierre qui fermait le sépulcre ôtée de l'entrée et renversée à terre. L'ange du Seigneur, qui avait eu mission d'écarter cette pierre, ne les laisse pas longtemps dans la stupeur qui les a saisies : « Ne craignez point, leur dit-il, je sais que vous « cherchez Jésus ; il n'est plus ici, il est ressuscité, « comme il l'avait dit. Venez, entrez vous-mêmes dans « le tombeau, et reconnaissez le lieu où il a reposé. » L'ange ajouta : « Allez promptement, dites aux disciples « et à Pierre qu'il est ressuscité, et qu'il les devancera en « Galilée. » Pierre est désigné nommément, distingué de tous ceux qui souffrent et attendent, formant à lui seul comme une classe à part, parce que Pierre aimait Jésus d'un plus ardent amour, et parce que le sentiment de sa faute donnait à sa douleur une plus inconsolable amertume. L'ange donne à entendre que l'amour de Jésus est encore le même pour son disciple repentant,

et qu'il veut toujours que le chef futur de son Église soit honoré, bien qu'il soit tombé plus bas que les autres dans la nuit de sa passion.

Sans perdre un instant, les saintes femmes se dirigent vers la ville, et viennent trouver les apôtres. Ceux-ci n'ajoutèrent pas foi à leur parole ; ils regardaient leur récit comme une fable. La résurrection, prédite si clairement et à tant de reprises par Jésus, ne leur revient pas en mémoire. Madeleine s'adresse en particulier à Pierre et à Jean, qu'elle connaissait comme les plus jaloux de la gloire du Maître et les plus attachés à sa personne. Mais que sa foi, à elle-même, est faible encore ! Elle est partie pour embaumer le corps de ce cher Maître, et elle ne l'a pas trouvé. Sa déception douloureuse s'épanche devant les deux apôtres : « Ils ont, dit-elle, enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où ils l'ont mis ! »

Pierre, alors, et Jean son ami, se déterminent à se rendre sur le lieu. L'heure matinale les favorisait ; le jardin étant proche, ils pouvaient aller vite, et revenir sans être aperçus ; ils savaient, d'ailleurs, par Madeleine, que les gardes s'étaient retirés.

Les deux apôtres, étant donc sortis, couraient ensemble. Mais Jean, plus jeune et plus agile, courut plus vite que Pierre. Arrivé le premier au sépulcre, il se penche pour regarder dans l'intérieur. Il voit de là les linceuls qui étaient à terre ; mais par respect et déférence pour le chef des apôtres, à qui il appartient de constater l'état des choses, il s'arrête sur le seuil et s'abstient d'entrer. Pierre, qui le suivait, arrive aussitôt ; descendant par les degrés creusés dans le roc, il pénètre à l'intérieur de la grotte sépulcrale, et il voit

que le corps de Jésus n'était plus là. Les linges et les bandelettes dont il avait été enveloppé étaient posés à terre, rangés avec ordre; le suaire qu'on lui avait mis sur la tête et le visage, était placé à part et plié. C'étaient là autant de circonstances remarquables, qui écartaient toute idée d'un déplacement furtif ou d'un enlèvement de vive force. Jean, qui était venu le premier au sépulcre, entra alors à son tour. Il vit et il crut; il crut seulement d'après le témoignage de ses yeux: « Car, » dit-il lui-même en racontant tous ces détails, et en parlant de lui et de son collègue, « ils ne comprenaient « pas encore ce qui est écrit: Qu'il fallait que le Christ « ressuscitât d'entre les morts. » Ensuite les deux apôtres s'en retournèrent.

Il paraîtrait, d'après le sentiment des meilleurs interprètes, que Pierre, réfléchissant au récit des saintes femmes et à ce qu'il avait vu, plus prudent et plus zélé que les autres, ou ne partageant pas leurs doutes, aurait, peu de temps après, pris le parti de retourner de nouveau au sépulcre. Cette fois il n'y entra pas; mais il se pencha seulement du dehors, plongeant le regard dans les profondeurs de la chambre sépulcrale; il ne vit que ce qu'il avait déjà vu précédemment avec Jean, à savoir les linceuls et le suaire posés à terre. Il se retira, admirant dans le secret de son cœur ce qui était arrivé.

Ce qui est hors de doute, c'est que le Seigneur, ce jour-là, lui apparut à lui-même: nous en avons la preuve consignée par saint Luc dans son évangile, et par saint Paul dans ses épîtres.

Voici quel fut, le jour de Pâque, l'ordre des apparitions du divin ressuscité. Dès le matin, il apparaît pre-

mièrement à sa sainte Mère, puis à Marie-Madeleine, ensuite aux saintes femmes ; ainsi veut-il tout d'abord satisfaire sa tendresse filiale, et montrer son infinie bonté envers des âmes dévouées et fidèles. A l'égard de Pierre, chef du collège apostolique, ce qu'il veut, c'est de manifester tout à la fois la générosité de son amour et la sagesse de ses desseins sur son Église.

Depuis le regard de douleur et de reproche que lui a lancé Jésus dans la cour du grand prêtre, l'apôtre n'a cessé de pleurer sa faute avec les larmes les plus amères. Le Sauveur a hâte de consoler l'humble pénitent, de l'assurer de vive voix qu'il lui pardonne, et par cette marque de prédilection de confirmer les sublimes prérogatives qu'il lui a conférées.

Tout à coup, à l'une des heures de l'après-midi, sans qu'on puisse préciser le moment et les circonstances, Pierre voit paraître devant lui ce même Jésus qu'il avait vu il y a trois jours garrotté et outragé par les valets de Caïphe, et dont il avait craint lâchement d'avoir à partager le sort. Cet adorable Maître, alors si humilié, brille maintenant de toutes les splendeurs de sa résurrection. C'est un vainqueur immortel, un Messie glorieux et triomphant. Mais rien ne rayonne plus vivement aux yeux de l'apôtre que la douceur ineffable de ce Roi de gloire, dont la bonté le rassure plus encore que son éclat ne l'éblouit.

Qu'on se représente ce colloque entre le coupable et le divin offensé, les regrets du disciple, couvert de confusion à la vue d'une telle faveur, la joie pure dont son cœur est inondé en recevant la pleine assurance de son pardon ! En même temps, par un trait d'admirable sagesse, le Sauveur, à ce moment, accomplit dans le

prince des apôtres le mystère d'unité qui doit, par lui et par ses successeurs, embrasser l'Église entière. Jésus lui avait dit devant les autres disciples, lors de la dernière Cène : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi » ne défaille pas ; lorsque tu seras converti, affermis tes » frères. » Le temps est venu d'établir en Pierre cette foi qui ne doit jamais défaillir. Jésus la lui donne à l'heure même, en lui donnant la foi à sa résurrection, qui est la vérité fondamentale de toute sa religion. Pour poser en lui ce fondement, il daigne l'instruire directement et le premier de tous, afin que lui, à son tour, instruisse les autres. C'est aux apôtres à croire au Christ ressuscité sur la parole de leur chef.

De fait ils reçoivent de Pierre la foi de la résurrection, et ils la proclament hautement. Quand les deux disciples d'Emmaüs viennent le soir en toute hâte annoncer aux apôtres, dont ils ont partagé le matin l'abattement, que leur Maître est vivant, qu'ils lui ont parlé, qu'ils l'ont vu, qu'ils se sont mis à table avec lui, ils se trouvent prévenus et devancés. La foi à la résurrection est établie dans le collège apostolique ; avant qu'ils aient ouvert la bouche, on les accueille par une joyeuse exclamation, et on leur dit tout d'une voix : « Le Seigneur est vraiment ressuscité : il a apparu à Pierre. » Comme si on eût dit : Il n'y a plus à douter de la résurrection du Seigneur, car il s'est montré à celui d'entre nous dont le témoignage est à nos yeux une autorité suprême et décisive.

Jésus, néanmoins, avant la fin du jour, daigne leur apparaître à eux-mêmes réunis ensemble ; car il les aime, il les appelle ses frères, il les destine à prêcher son Évangile dans le monde entier ; il veut leur donner

à tous sa paix, premier fruit de sa résurrection, et leur communiquer immédiatement le pouvoir de remettre les péchés. Mais Pierre est présent avec eux; il assiste à cette sixième apparition, la plus solennelle de la journée: en sorte que, si cet apôtre obtient des faveurs auxquelles les autres ne participent pas, ceux-ci n'en reçoivent point qu'il n'y ait sa part.

Le Sauveur ne fit alors que confirmer dans ses apôtres la foi en sa résurrection; elle était déjà parmi eux vivante et légitimement établie, parce qu'ils avaient adhéré au témoignage de leur chef. Le témoignage personnel de Pierre, conformément à la volonté de Jésus, avait produit dans le collège apostolique cette mystérieuse unité de croyance qu'il continuera d'opérer dans l'Église jusqu'à la consommation des siècles ¹.

¹ *Ann. liturg.*, Temps pascal, p. 211.

CHAPITRE XVIII

Pêche miraculeuse de Pierre après la résurrection. — Apparition de Jésus sur le bord de la mer. — Pierre proteste trois fois de son amour. — Jésus confie à Pierre ses agneaux et ses brebis. — Il lui annonce qu'il mourra en croix. — Dernières paroles de Jésus à Pierre et aux apôtres.

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Pais mes agneaux, pais mes brebis.

Joan. xxi, 15-17.

Durant quarante jours, le Sauveur ressuscité apparut à ses apôtres en diverses manières : c'était ordinairement lorsqu'ils se trouvaient plusieurs ou tous réunis ensemble. Parmi ces apparitions, il en est une remarquable, où Pierre eut la principale part, et dont les enseignements pleins de mystères couronnent parfaitement ses rapports ici-bas avec le divin Maître. En la racontant, nous n'omettrons aucun des traits mentionnés par l'Évangéliste saint Jean, qui était présent.

« Simon-Pierre et Thomas, Nathanaël », qu'on croit être Barthélemy, « les deux fils de Zébédée », Jacques et Jean, « et deux autres disciples » qui ne sont pas nommés, sept en tout, se trouvaient un jour réunis. Pierre leur dit : « Je vais pêcher. — Nous allons aussi avec vous, » répondirent-ils. Ces hommes laborieux n'avaient point

abandonné les habitudes de leur ancienne profession. Comme le moment n'était pas encore venu pour eux de se livrer à la prédication apostolique, ils demandent leur subsistance au travail de leurs mains, redevenant pêcheurs de poissons avant d'être définitivement pêcheurs d'hommes. Pierre commande; les autres suivent. On aime à voir ici Thomas s'unir à Pierre et se retrouver au milieu des disciples. L'expérience sans doute lui avait appris combien l'isolement est funeste¹.

Tous les sept s'en allèrent donc au lac de Génésareth, et entrèrent dans une barque. Mais la nuit entière se passa en efforts infructueux; les pêcheurs revenaient sans avoir pris aucun poisson, quand le matin, s'approchant de la terre, ils aperçoivent aux premières lueurs du jour quelqu'un qui les attend sur le rivage et qui les salue d'un air de connaissance: « Enfants, » leur dit-il, n'avez-vous rien à manger? — Non, » répondirent-ils. — « En ce cas, repartit l'inconnu, jetez le filet à droite de la barque, et vous ferez bonne pêche. » Ils suivirent son avis, et ils ne pouvaient tirer le filet, tant il était plein de poisson. Voyant cela, Jean, s'adressant à Pierre, s'écria: « C'est le Seigneur! » A ce mot de son ami, du disciple vierge, dont l'œil pur aperçoit et reconnaît le premier le corps virginal du fils de Marie, un vif transport saisit le chef des apôtres. Rien ne peut arrêter son zèle. La mer elle-même, avec ses abîmes et ses périls, est un trop faible obstacle pour le retenir. Par respect pour le Seigneur, il met sa tunique extérieure, la relève au moyen de la ceinture, et, sans calculer que par là il accroît encore

¹ *Les Évangélistes unis*, par M^{sr} Mastai, t. II, p. 452, notes.

le péril, il se jette à la mer, pour arriver en nageant plus vite au rivage. Les autres disciples s'empressèrent de le suivre en naviguant avec la barque.

Quand ils furent débarqués à terre, quel fut leur étonnement de voir des charbons allumés, un poisson placé dessus et rôti, et du pain auprès ! Jésus, voulant unir dans un même repas ce poisson mystérieux, qui le représentait lui-même, et ces autres poissons, symboles des âmes innombrables que le filet de Pierre doit arracher aux eaux amères de ce siècle, leur dit : « Appor-
tez quelques-uns des poissons que vous avez pris. » Pierre, toujours le premier, toujours le plus prompt à obéir, monte aussitôt sur la barque et tire à terre son filet avec tout ce qu'il contenait. Il eut la joie de constater la grandeur du miracle, car le filet se trouvait contenir cent cinquante-trois gros poissons. Jamais, sans doute, le lac de Tibériade n'avait vu une telle quantité de poissons prise d'un seul coup. Le filet résista néanmoins, sans se rompre, à l'énorme poids de cette capture prodigieuse, figure, nous disent les saints docteurs, de l'unité de l'Église et de l'intégrité de la foi, qui dureront jusqu'à la fin des siècles dans la main de Pierre et de ses successeurs, sans que l'altération ou la division puissent les atteindre.

Puis, s'approchant, Jésus fit comme il avait coutume de faire avec eux. Il prit du pain et le leur donna ; il prit également du poisson rôti, et le leur distribua à tous. C'était dans un repas, à Cana, observe saint Augustin, que le Seigneur avait d'abord manifesté sa gloire. Un autre repas, la Cène, avait été la révélation de son amour. Ce repas du divin ressuscité, pris en commun sur le rivage de la mer, et raconté comme le

dernier fait de son Évangile par le disciple bien-aimé, symbolisait le grand festin de la béatitude, où, sur la rive de l'éternité, nous convie l'Époux céleste.

Ce repas de famille terminé, tout à coup le Sauveur, s'adressant personnellement à Pierre, l'interpella en ces termes : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » On se le rappelle, lorsque, un an auparavant, Jésus avait fait à Pierre la promesse qu'il bâtirait sur lui son Église, il s'était servi de la même dénomination : « Tu es bienheureux, *Simon, fils de Jean.* » Cette manière de désigner quelqu'un, en ajoutant le nom de son père au sien, était une formule honorifique parmi les peuples anciens, ainsi qu'elle l'est encore maintenant chez quelques nations. Souvent aussi cette locution annonce la solennité du discours et du sujet qu'on y traite. Or il ne pouvait y avoir rien de plus solennel que le sujet de l'entretien qui s'établissait entre le divin Maître et son disciple. Pierre était loin d'en soupçonner les conséquences immédiates. Il répondit par un mouvement de cœur : « Oui, Maître, vous savez que je vous aime. » On voit que l'apôtre a profité de sa faute ; devenu humble et circonspect, il ne répond pas directement et comme peut-être il aurait fait autrefois : « Je vous aime plus que ceux-ci. » Il se garde de juger ses frères, de s'élever au-dessus d'eux ; il ne s'arrête point à la comparaison contenue dans la demande qui lui est faite ; il s'en refère avec simplicité à la connaissance du Maître qui lit au fond des cœurs.

Néanmoins, la question dans les termes où elle est posée, et la grâce insigne que Jésus lui accorde immédiatement après sa réponse, ne permettent pas de douter qu'alors, effectivement, Pierre n'aimât son Maître plus

que les autres, plus même que Jean. La preuve, c'est que Jésus donne à Pierre plus qu'il n'a donné à Jean : et il a pour habitude de payer l'amour par l'amour, il donne en proportion de ce qu'il est aimé. A Jean, il a confié pour un temps sa propre mère ; à Pierre, il donne et confie à perpétuité son Épouse, cette chère Église, dont sa mère fait partie, et qu'il a acquise au prix de son sang.

Le moment est arrivé de faire au prince des apôtres cet incomparable don. « Pais mes agneaux, » lui dit Jésus, récompensant un premier acte d'amour sincère et modeste, en lui confiant le soin de la partie la plus délicate et la plus faible de son bien-aimé troupeau.

Une seconde fois, Jésus dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Après avoir éprouvé son humilité, il éprouve sa persévérance, évitant d'ailleurs toute comparaison entre lui et les autres. Pierre se hâte de répondre, ce qu'il a déjà répondu : « Oui, Seigneur, » vous savez que je vous aime. » Et ce nouvel acte d'amour lui mérite d'être confirmé dans la charge sublime que lui a confiée le bon Pasteur : « Pais mes agneaux, » lui dit une seconde fois Jésus.

Le disciple, dès lors, pouvait se croire pleinement assuré de la confiance du divin Maître. Mais voici qu'il entend Jésus l'interpeller une troisième fois, et lui dire : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » A cette troisième demande, Pierre s'émue et fut contristé. Porté depuis sa chute à se défier de ses forces, il se défie en ce moment de son propre cœur ; il se souvient avec amertume qu'il a renié trois fois son adorable Maître. Inquiet, troublé, sentant néanmoins brûler au fond de son âme la flamme ardente de la charité, il ne peut qu'en référer au témoignage de Jésus lui-même. « O Seigneur, s'é-

« crie-t-il, vous connaissez toutes choses ; vous savez « bien que je vous aime. » C'en était assez. En lui réitérant la même question jusqu'à trois fois, le Sauveur avait voulu, avec une exquise délicatesse, lui fournir l'occasion d'expier son triple reniement par trois protestations du plus pur et du plus parfait amour. « Pais « mes brebis, » lui dit-il enfin. Et il le constitua pasteur universel de son unique troupeau. Les agneaux et les brebis, les petits et les mères, les fidèles et les pasteurs eux-mêmes, tout est soumis à la houlette de Pierre ; à lui de les paître, c'est-à-dire de les gouverner, suivant le style de l'antiquité sacrée et profane, où les rois sont appelés les pasteurs des peuples. Il reçoit en ce moment l'investiture solennelle de la dignité souveraine que le Fils de Dieu n'avait fait jusqu'ici que lui promettre. Lorsqu'il renia son Maître, Pierre n'était pas chef actuel de l'Église, mais seulement désigné pour l'être ; sa chute fut celle de l'homme, et non du pasteur. Aujourd'hui, en récompense de son amour humble et pénitent, il est, par une sorte d'installation impérative, constitué pour jamais dans sa fonction suprême. Il ne peut plus ni perdre ses privilèges ni faillir.

Mais, devenu vicaire et représentant du Christ dans la charge de gouverner les âmes, il devra, par suite, le représenter également dans le genre de sa mort. Comme le souverain Pasteur dont il tient la place, il mourra les mains étendues et attachées à une croix. Jésus l'en avertit immédiatement ; car aux paroles qu'il venait de lui adresser, il ajouta : « En vérité, en vérité « je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais. Mais « lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras tes mains,

« un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas. »

« Il disait cela, remarque l'écrivain sacré, pour signifier par quel genre de mort Pierre devait un jour glorifier Dieu. » La fin du disciple ne pouvait être différente de celle du Maître. Le disciple, au jour de son sacrifice, devra ressentir cette naturelle répugnance de la mort, dont le Maître lui-même, victime volontaire, n'a pas voulu être exempt. Comme lui aussi, il la surmontera pour obéir courageusement à la volonté divine. Lorsqu'il y a peu de jours Pierre, n'ayant pas l'expérience de sa faiblesse, protestait avec tant d'énergie qu'il était prêt à mourir pour le Christ, il ne pouvait soupçonner de quelle manière ni en quel temps son généreux désir se réaliserait; il ne savait pas que, dans les décrets éternels de Dieu, il était écrit que le Christ d'abord mourrait pour le salut des hommes en général, et pour celui de Pierre en particulier, et qu'ensuite Pierre, à son tour, mourrait pour la gloire du Christ et la vérité de son Évangile : et qu'ainsi serait ouverte, par l'exemple du Christ et sa victoire sur la mort, cette sanglante et glorieuse carrière du martyr si joyeusement fournie, non-seulement par le Prince des apôtres, mais par un nombre infini d'agneaux et de brebis faisant partie de l'héroïque troupeau dont il était le pasteur¹. Voilà ce que le Maître insinue et laisse entrevoir en ce moment à son disciple.

Après avoir ainsi parlé, Jésus dit encore à Pierre : « Suis-moi. » Jusqu'ici Jésus avait parlé en présence des sept autres disciples, et probablement au lieu même

¹ S. Aug. *Tract. CXXIII in Joan.*

où ils avaient pris leur repas ¹. Maintenant il attire Pierre à part sur le chemin, en lui ordonnant de le suivre. Jean, qui n'avait pas été appelé par le Sauveur, et qui par conséquent n'osait entièrement s'approcher, le suivait à quelque distance ; peut-être espérait-il que Jésus l'autoriserait à venir près de lui avant qu'il s'éloignât. Pierre donc, voyant le jeune apôtre son ami à quelques pas en arrière, jugea l'occasion favorable pour reconnaître le service fraternel qu'il en avait reçu à la dernière Cène, lorsque, sur sa prière, Jean avait demandé à Jésus le nom de celui qui devait le trahir. Comme il venait d'apprendre quel serait à lui-même son sort, et par quel genre de mort il devrait glorifier Dieu, il crut faire plaisir à Jean en demandant à Jésus de dire aussi quel serait l'avenir de son disciple bien-aimé ². « Lui, dit saint Chrysostome, qui jusqu'ici avait
 « partagé avec ce disciple les bons et les mauvais jours,
 « aurait voulu faire entrer son ami en participation des
 « biens qu'on lui promettait. » Se tournant donc, et voyant celui que le Maître avait fait reposer sur son sein, Pierre demanda : « Et de celui-ci, qu'advientra-
 « t-il, Maître ? Inséparables dans la vie, devons-nous
 « être séparés dans la mort ? Le serons-nous dans la
 « gloire ? » C'est alors que Jésus fit cette réponse mystérieuse, mais décisive, qui donnait la clef de la destinée de Jean et de son avenir : « Si je veux qu'il reste ainsi

¹ « On vénère à Tibériade, dit M^{sr} Mislin, un sanctuaire appelé l'église de Saint-Pierre, parce que la tradition a toujours désigné ce lieu comme étant celui où, après sa résurrection, notre Sauveur confia à saint Pierre la conduite de son Église. » *Hist. de l'Anc. et du Nouv. Test. par les seuls témoignages profanes*, par M. Gainet, t. V, p. 134.

² *Les Évangélistes unis*, par M^{sr} Mastai, t. II, p. 461, notes.

« jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Ne peux-tu
« me suivre sans qu'il marche près de toi ? »

Ce fut la dernière parole particulière, personnelle, dite aux deux grands apôtres. Elle atteignait, en effet, jusqu'au terme de leur vie, jusqu'au jour où le Maître « devait venir », comme il disait ; où il « devait venir » à Pierre sur la voie Appienne pour lui demander d'aller mourir au pied du Vatican ; où il « devait venir » à Jean dans les visions de Patmos et dans celles d'Éphèse pour lui révéler les secrets du Verbe incarné. Le rôle des deux amis était distinctement marqué par ces paroles. Tandis que Jean, survivant seul à la famille apostolique, devait tenir levé jusqu'à la fin du premier siècle le signe de la charité, Pierre allait commencer, à la tête de l'Église, ces combats où les frères devaient tous, comme Jésus, triompher en mourant ¹.

Ainsi le divin Ressuscité se montrait-il à ses apôtres de diverses manières et en divers lieux, achevant de les instruire, et leur traçant le plan de son Église. Mais, on le voit, dans ces entretiens, quelles familiarités, quelles surprises charmantes ! Quelles paroles de père dans ces adieux sans fin qui précèdent le départ ! Que les délices de Jésus sont bien d'être avec les enfants des hommes ! Il ne peut les quitter ; il les réjouit partout ; partout il leur donne sa paix, ici dans le Cénacle, là sur le bord des eaux, au milieu de leur travail, à l'heure de leur repas, sur le chemin de la ville. « Pourquoi êtes-vous tristes ? » demande-t-il à ceux-ci. « Ne vous troublez pas, ne craignez rien, » dit-il doucement à ceux-là. Ce ne sont plus ses serviteurs, même le nom d'amis ne dit

¹ *L'Apôtre saint Jean*, par M. Baunard, p. 159.

pas assez pour lui ; ce sont ses fils désormais, ses chers enfants : « Enfants, n'avez-vous point ici de quoi manger ? »

Comme autrefois Joseph quand il retrouva ses frères, il ne veut pas même se souvenir qu'ils l'ont abandonné. Parmi eux il y a un renégat : Jésus se montre à lui avant le reste des frères ; c'est sa pêche qu'il favorise. De son apostasie, il n'est pas même question. Et quand, se souvenant de son ingratitude, ce disciple demeure confondu devant une telle clémence, c'est alors que le Fils de Dieu l'appelle à devenir le pasteur et le prince de son peuple. « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu ? » Et ayant fait prononcer à l'apôtre trois fois coupable la triple protestation de sa fidélité, il lui livre en deux paroles tout ce qu'il possède de meilleur, son troupeau et sa croix, l'apostolat suprême avec le sacrifice, la couronne du Pontife, au-dessus de laquelle il laisse apercevoir la couronne du martyr¹.

Arrive enfin l'heure de la séparation dernière ; c'est pour Jésus celle du repos et d'une triomphale entrée dans la gloire. Mais il ne laisse pas « les siens, ceux qu'il a tant aimés », sans leur promettre sa perpétuelle assistance. Aux onze réunis, et en particulier à Pierre, leur chef et son représentant, il adresse ce cordial et suprême adieu : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles². »

Ces paroles terminent le récit de saint Matthieu, le premier des Évangélistes. « Et le Seigneur Jésus prit son essor vers les cieux, où il est assis à la droite du

¹ *L'Apôtre saint Jean*, *ibid.*, p. 162.

² *Matth.* xxviii, 20.

« Père¹. » Maintenant il ne se montrera plus visiblement en ce monde ; mais nous, en attendant « qu'il vienne », soyons, par la foi et par la charité, en union avec les apôtres, soyons en union avec Pierre. Avec Pierre, nous serons dans la société des vrais disciples, nous serons avec l'Église, épouse du Christ. Étant avec elle, nous aurons la certitude d'avoir ici-bas, « tous les jours » de notre vie, Jésus « avec nous », et plus tard d'être éternellement dans la gloire avec lui.

¹ Marc. xvi, 19.

LIVRE II

L'APÔTRE

CHAPITRE I

Pierre et les apôtres réunis dans le Cénacle. — Discours de Pierre à l'assemblée. — Élection de Matthias. — Descente du Saint-Esprit. — Pierre prend la parole. — Fruit de cette première prédication.

Pierre leur dit : Faites pénitence.

Act. II, 38.

Jésus étant remonté au ciel par sa glorieuse Ascension, la première place, dans l'Église, appartenait de droit au Vicaire qu'il s'était lui-même choisi. Dès lors, Pierre devient le personnage principal sur qui se concentre l'attention de l'histoire. Saint Luc, dans les Actes des Apôtres, écrits pour faire suite à l'Évangile, nous le présente partout sur le premier plan. Il est l'âme de ce grand mouvement moral et surnaturel qui, à l'établissement du christianisme, agite les esprits et remue le monde. Les difficultés qui s'élèvent sont référées à son

tribunal, et c'est lui qui les résout. Faut-il prendre la parole, il la prend aussitôt et avec autorité. Pierre n'est plus seulement un disciple attentif et docile, comme nous l'avons vu jusqu'ici : il va devenir maître à son tour, également puissant en œuvres et en paroles, chef des apôtres et des disciples, chargé spécialement de travailler à la conversion des Juifs et à celle des gentils. A lui, plus qu'à tout autre, s'adresse l'ordre divin : « Allez, « enseignez toutes les nations ; apprenez-leur à garder « toutes les choses que je vous ai commandées. » Certes, un tel rôle assigné à Pierre par le Fils de Dieu constitue, à lui seul, la plus sublime, la plus délicate et la plus difficile mission dont un simple mortel puisse être investi. Nous verrons comment notre saint apôtre ne sera pas inférieur à de si hautes destinées.

Avant de quitter la terre, le Sauveur avait prescrit aux apôtres de ne pas s'écarter de Jérusalem, mais d'attendre « la promesse du Père, que vous avez, disait-il, entendue « de ma bouche. » — « Vous serez, avait-il ajouté, baptisés dans le feu et dans le Saint-Esprit ; la force de cet « Esprit surviendra en vous ; et alors vous me rendrez « témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans « la Samarie, et jusqu'aux extrémités du monde ¹. »

Fidèles à cet ordre et confiants dans cette promesse, les apôtres, de retour à Jérusalem, se réunirent dans le Cénacle, lieu déjà pour eux doublement cher et mémorable par l'institution de l'Eucharistie et celle du sacerdoce. Le Cénacle était situé sur la montagne de Sion, dont le nom rappelle, avec ceux de David et de Salomon, tant de glorieux souvenirs bibliques. Pierre s'y

¹ Act. 1, 8.

établit avec ses collègues, Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, et Simon, appelé le Zélé, et Jude, frère de Jacques. Avec eux se trouvaient aussi Marie, mère de Jésus, les parents du Sauveur, que les Évangélistes appellent « ses frères », de pieux disciples et quelques saintes femmes, tous au nombre d'environ cent vingt¹. Là, dans une modeste retraite, unis ensemble par les liens d'une même foi, d'une même espérance et d'une même charité, ils s'appliquaient avec persévérance au recueillement et à la prière. Jamais, sur la terre, on n'avait rien vu de comparable à ce spectacle de l'Église naissante.

Mais, parmi les douze que Jésus avait dès le commencement groupés autour de sa personne, il en manquait un. Le nombre apostolique se trouvait incomplet. Pierre savait que ce n'était pas sans une raison mystérieuse et profonde que ce nombre sacré avait précisément été fixé à douze. Le Sauveur avait eu égard au nombre primitif des douze tribus d'Israël, à qui il envoyait d'abord ses apôtres prêcher l'Évangile, comme il avait été lui-même envoyé par son Père. C'était à la nature de cette mission qu'il faisait allusion, quand il leur disait qu'un jour, lorsque le Fils de l'homme serait assis sur le trône de sa majesté, à la droite de Dieu, ils seraient eux-mêmes assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. L'apostasie de Judas avait rendu un de ces trônes vacants : il fallait le remplir. Pierre jugea qu'il convenait de le faire avant que le Saint-Esprit, dont l'effusion leur était promise, ne fût descendu sur le collège

¹ Act. I, 15.

apostolique. Usant donc pour la première fois de sa prééminence, il se leva au milieu des frères, et prit la parole.

Il commença par rappeler la triste fin de Judas. Cette mort du traître avait fait sensation dans Jérusalem. Après avoir vendu son Maître une somme de trente pièces d'argent, qui était le prix d'un esclave, et avoir servi de guide à ceux qui l'avaient crucifié, l'apôtre infidèle, en proie à un sombre désespoir, s'était retiré à l'écart, et, ajoutant un nouveau crime au premier, il s'était pendu. Il eût mieux valu pour cet homme, selon la parole du divin Maître, qu'il ne fût pas né. Son corps même devint un objet d'horreur. Dans les convulsions de l'agonie, il se rompit par le milieu, en sorte que ses entrailles se répandirent à terre. Le cadavre avait été enterré dans un champ qu'on avait acquis avec l'argent, prix de sa trahison.

« Ces faits, dit Pierre, sont si connus de tous les
« habitants de Jérusalem, que ce champ maudit a été
« nommé dans leur langue Haceldama, c'est-à-dire le
« champ du sang. » — « Mes frères, continua le chef
« des apôtres, puisque Judas était du même nombre et
« au même rang que nous, et qu'il avait été appelé de
« Dieu aux fonctions du même ministère, il faut que la
« prédiction de l'Esprit-Saint, sortie de la bouche de
« David, et relative à ce traître, reçoive son entier ac-
« complissement : « Que sa demeure, est-il écrit, reste
« déserte, que personne ne l'habite, et qu'un autre
« prenne sa place dans l'épiscopat. » Il est donc néces-
« saire, ajouta-t-il, de le remplacer, et pour cela, de
« choisir un de ceux qui ont vécu dans notre société
« pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a passé
« parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean,

« jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, afin
« que celui-là puisse être avec nous un témoin de sa
« résurrection ¹. »

Ainsi parla Pierre, agissant dès la première heure comme chef de l'Église. L'assemblée l'écoute et lui obéit. Ce fut le premier acte de juridiction et d'autorité qu'il exerça. « Il aurait pu, dit saint Chrysostome, procéder directement, et faire lui seul le choix du nouvel apôtre, puisque le Seigneur, par ces paroles : « Affer-
« mis tes frères, » avait placé tous les autres sous sa main. Il aima mieux user de déférence envers l'assemblée, et lui remettre le soin de l'élection, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait ². »

Deux noms furent présentés : celui de Joseph, surnommé Barsabas ou le Juste, et celui de Matthias. L'élection définitive fut remise à la volonté de Dieu. On le conjura de manifester son choix au moyen du sort. « Montrez, Seigneur, dirent-ils, celui des deux que
« vous avez choisi. » L'épreuve ayant été favorable à Matthias, il fut agrégé au collège apostolique, et mis au nombre des douze.

L'action divine paraît ici d'une manière touchante. A juger Pierre par la hauteur de ses vues et la fermeté de son langage, on s'aperçoit qu'il sent déjà la grandeur de sa mission. Les autres apôtres, ses collègues, ne lui contestent pas la parole, ne lui envient point la préséance ; unanimement et sur-le-champ, ils se rendent à ses décisions. Ce ne sont plus des hommes ordinaires, occupés d'intérêts mondains, ou se dirigeant d'après les

¹ Act. 1, 16-22.

² Chrys. homil. III in Act. Apost. n° 2 et 3.

règles mesquines d'une prévoyance et d'une raison purement humaines. Leur sacrifice est fait : c'est à Dieu qu'ils s'en remettent dans la simplicité de leur cœur. Ils conviennent de le prendre pour arbitre, et, quand il a prononcé par une intervention directe, d'un commun accord ils se rangent à son choix.

Une transformation plus complète allait bientôt en faire des hommes surnaturels et tout divins, propres à l'œuvre immense qu'ils devaient accomplir.

Depuis dix jours ils étaient réunis et en prière sous la présidence de leur chef, lorsque, la fête de la Pentecôte étant arrivée, vers neuf heures du matin, on entendit tout d'un coup le bruit d'un vent violent comme le souffle d'une tempête. La maison où ils étaient assemblés en fut ébranlée et en retentit tout entière. Au même instant parurent comme des langues de feu, qui se partagèrent et vinrent se reposer sur la tête de chacun d'eux. « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils « se mirent à parler diverses langues, selon que l'Esprit « saint le leur suggérait. » Ainsi s'accomplissait la parole du divin Maître ; c'était là le baptême du feu qu'il leur avait promis.

Ces flammes étincelantes en forme de langues étaient la vive image des ardeurs divines qui allaient embraser leurs cœurs, et que leur parole devait communiquer de proche en proche au monde entier. Tout à l'heure, c'étaient seulement des hommes ; maintenant ce sont vraiment des apôtres, pleins de la lumière et de la force d'en haut. Or, le moment où ce prodige éclatait était l'heure à laquelle la foule sortait du temple après le sacrifice du matin. Elle se porta aussitôt en masse vers le Cénacle, sur le mont Sion. L'émotion populaire était grande ; la

surprise le fut bien plus encore, quand on entendit les apôtres parler toutes sortes de langues. A l'occasion de la solennité de la Pentecôte, il y avait ce jour-là, à Jérusalem, des Juifs nombreux venus de toutes les parties du monde, de la Haute Asie, de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de l'Arabie, de l'Égypte et de la Grèce, de la Lybie, des îles de la Méditerranée, de Rome. Aux accents de la langue de leur pays natal, frappés de stupeur, ils ne pouvaient retenir leurs exclamations. « Com-
« ment ces gens-là, disaient-ils, ont-ils pu apprendre
« tant d'idiomes différents? Ne sont-ce pas tous des
« Galiléens? Et voilà que nous les entendons publier
« les merveilles de Dieu dans la langue de notre pays! »
— « Ils sont ivres, » répliquaient « en se moquant » quelques hommes mal intentionnés et insensibles au prodige : langage ordinaire du rationalisme et de l'incrédulité, qui veulent tout expliquer par des raisons humaines ¹!

Les apôtres sentent que le moment de parler est venu ; il faut que la seconde Pentecôte soit proclamée au jour anniversaire de la première. Mais, dans cette proclamation de la loi de miséricorde et d'amour qui doit remplacer la loi de justice et de crainte, quel sera le nouveau Moïse? Le Fils de Dieu, avant de monter au ciel, l'avait désigné : c'est Pierre, le fondement de l'Église. Il est temps que tout ce peuple le voie et l'entende. Le troupeau va se former : il faut que le Pasteur se montre ². Parmi ses collègues, on le reconnaît à cette majesté douce que tempère une ineffable humilité. Hier, son aspect était impo-

¹ Act. II, 1-13.

² *Année liturgique*, Temps pascal, t. III, p. 320.

sant, mais tranquille ; aujourd'hui, sans rien perdre de leur dignité, ses traits ont pris une expression d'enthousiasme que nul n'avait encore vue en lui. L'Esprit-Saint s'est puissamment emparé du Vicaire de Jésus : Pierre est devenu l'apôtre par excellence, le prince de la parole, le maître de la doctrine, le législateur du peuple nouveau.

« Hommes juifs, dit-il, et vous tous qui habitez en
« ce moment Jérusalem, apprenez ceci, et prêtez l'oreille
« à mes paroles. Non, certes, ces hommes que vous
« voyez ne sont pas pris d'ivresse comme vous paraissent
« le croire, puisqu'il n'est que la troisième heure du
« jour ; mais vous êtes aujourd'hui témoins de l'accom-
« plissement de cette prophétie de Joël : Dans les der-
« niers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit
« sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ;
« vos jeunes gens seront favorisés de visions célestes ;
« vos vieillards auront des songes prophétiques. Et
« dans ces jours, dit encore le Seigneur Dieu, je répán-
« drai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes ser-
« vantes, et ils prophétiseront. Et quiconque invoquera
« le nom du Seigneur sera sauvé. »

Au ton inspiré de l'apôtre, à ce mouvement de haute éloquence, à cette science des Écritures qu'on était loin de soupçonner dans un batelier de Galilée, la curiosité, mêlée d'un certain trouble, fut à son comble. Pierre poursuivit : « O Israélites, écoutez les paroles que je
« vais vous dire. » Ses paroles sont, en effet, solennelles. Il parle de Jésus. Naguère, questionné sur son Maître, il avait répondu : « Je ne connais pas cet
« homme. » Voyons ce qu'il va dire aujourd'hui de ce même Jésus, toujours l'objet de la haine publique.

« Vous vous rappelez, dit-il, Jésus de Nazareth ; vous
« savez comment il s'est fait remarquer par les vertus,
« les prodiges et les miracles que Dieu a opérés par lui
« au milieu de vous. Cependant, lorsqu'il a été livré à
« ses ennemis, selon la volonté de Dieu et le décret de
« sa puissance, vous l'avez crucifié et vous l'avez fait
« mourir par la main des méchants. Mais Dieu l'a res-
« suscité, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu
« dans les liens de la mort. Car David, parlant en son
« nom, a dit : « Mon cœur s'est réjoui ; ma langue a
« chanté de joie, ma chair même reposera en espérance,
« parce que vous ne laisserez pas mon âme dans le sé-
« jour des morts, et vous ne permettrez pas que votre
« Saint éprouve la corruption du tombeau. »

« Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire har-
« diment du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été
« enseveli, et que son sépulcre se voit jusqu'à ce jour
« parmi nous. Comme il était prophète, et qu'il savait
« que Dieu lui avait promis avec serment de faire naître
« de son sang un fils qui serait assis sur son trône ; dans
« cette connaissance qu'il avait de l'avenir, il a parlé de
« la résurrection du Christ en disant qu'il n'a point été
« laissé au séjour des morts, et que sa chair n'a point
« éprouvé la corruption du tombeau. »

Cette citation du roi-prophète, dans la bouche de Pierre, était d'autant plus saisissante pour ses auditeurs, qu'en parlant ainsi, à la porte du Cénacle, sur le mont Sion, il pouvait apercevoir et montrer du doigt, à quelque distance, le tombeau de David, que Salomon jadis avait construit avec la plus grande magnificence, et qui subsistait encore. « C'est ce Jésus, continua-t-il, « que Dieu a ressuscité. Nous sommes tous témoins de

« sa résurrection. Il a été élevé dans les cieux à la droite
« du Père, et, selon sa promesse, il a envoyé en nous
« l'Esprit-Saint, auteur des merveilles que vous voyez
« et que vous entendez. Car David n'est point monté
« dans le ciel. Or, il a dit lui-même : Le Seigneur a dit
« à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à
« ce que je réduise vos ennemis à vous servir de mar-
« chepied. Que tout Israël sache donc avec une entière
« certitude que Dieu a établi Seigneur et Christ ce Jésus
« que vous avez crucifié ¹. »

Entendant ces paroles, les auditeurs sont profondément touchés. De plus en plus, le ton magistral de l'orateur et cette logique serrée, toute pleine de la force des Ecritures, les frappent d'étonnement. L'Esprit-Saint, qui plane sur cette foule, poursuit son œuvre, et féconde par son action secrète les cœurs prédestinés. La foi naît et se développe tout à coup dans ces Juifs naguère déicides. Saisis de crainte et de regret d'avoir demandé la mort du Juste, confessant sa résurrection et son ascension au ciel, ils poussent un cri pénétrant vers Pierre et ses collègues : « Que ferons-nous donc ? dites-le-nous, ô vous
« qui êtes nos frères. » Pierre, reprenant son discours :
« Faites pénitence, leur dit-il ; que chacun de vous re-
« çoive le baptême au nom de Jésus-Christ, vous
« obtiendrez la rémission de vos péchés, et vous aurez
« part, vous aussi, au don du Saint-Esprit. Car les pro-
« messes ont été faites pour vous, pour vos enfants, et
« pour ceux, quelque éloignés qu'ils soient, qui au-
« ront reçu la grâce de la vocation du Seigneur notre
« Dieu ². »

¹ Act. II, 14-36.

² *Ibid.*, 37-39.

Voyant leurs bonnes dispositions, le Prince des apôtres continue de les instruire. Il leur adressa plusieurs discours, et, pour appuyer sa doctrine, il employait surtout les preuves de témoignage et les traits de l'ancien Testament. La religion du Christ est un fait; les bases en sont historiques. La vérité du fait une fois démontrée, les conséquences dogmatiques et morales s'en déduisent d'elles-mêmes et avec une logique inflexible¹. Des paroles de Pierre, le livre sacré des Actes n'a recueilli que celles-ci, qui retentirent dans l'assemblée comme le dernier appel au salut : « Sauvez-vous, « enfants d'Israël, sauvez-vous de cette génération « incrédule et corrompue. »

Telle fut l'efficacité de cette première prédication apostolique, que trois mille personnes, ce jour-là, se convertirent à Jésus-Christ, et reçurent le baptême. Ainsi s'accomplissait, par la bouche du nouveau Moïse, la promulgation de la loi nouvelle. Et comment les auditeurs n'auraient-ils pas accueilli avec transport le don inestimable de cette seconde Pentecôte, dont les réalités divines venaient dissiper les ombres de l'ancienne? Dieu se révélait à eux, et comme toujours, c'était par des miracles. Pierre leur rappelle les prodiges de Jésus, dont la synagogue n'avait pas voulu tenir compte, et qui rendaient témoignage de lui. Il annonce la descente du Saint-Esprit, et, en preuve, il allègue le prodige inouï qu'ils ont sous les yeux, dans le don des langues départi aux habitants du Cénacle. La parole de Pierre lui-même n'était-elle pas pour eux le plus grand des prodiges? Chaque mot que prononce ce batelier de Galilée est

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 20.

compris de tous ceux qui l'écoutent, à quelque idiome, à quelque pays de la terre qu'ils appartiennent. Sur ses lèvres, l'Esprit-Saint, qui est union et charité, a fait cesser en un moment l'antique division de Babel ; la fraternité première reparaît par l'unité de langage, image de cette unité de foi et d'amour qui doit rapprocher les esprits et les cœurs ¹.

Jadis, dans les plaines de Sennaar, l'Esprit de Dieu était descendu vers les hommes, et, en punition de leur orgueil, avait divisé leur langage. Ce fut le signal de leur séparation. Aujourd'hui, dans le Cénacle, le même Esprit descend sur Pierre et sur les apôtres. C'est le signe miraculeux, le gage ostensible de l'union future de tous les peuples. En haranguant ses auditeurs, Pierre leur dit à tous et sans distinction, « mes frères ». Ce mot cordial et touchant est passé dans la langue évangélique. Désormais il descendra de toutes les chaires chrétiennes : tous les hommes sont appelés à devenir membres de la même famille, enfants d'un même père.

Enfin, étrange et ravissant spectacle, on voit, comme premier fruit de l'apostolat de Pierre, tomber à genoux, au pied de la croix, ceux-là mêmes qui l'avaient dressée pour y crucifier le Sauveur. Qu'on dise si une pareille transformation, opérée sans le secours des miracles qui ont été faits, ne serait pas elle-même le plus étonnant et le plus incroyable des miracles !

¹ *Année liturgique*, Temps pascal, t. III, p. 324.

CHAPITRE II

Union de Pierre et de Jean. — Pierre guérit le boiteux du temple. — Portique de Salomon. — Seconde prédication de Pierre. — Cinq mille hommes se convertissent. — Pierre et Jean devant le Sanhédrin. — On les interroge. — Réponse de Pierre. — Embarras des juges. — Joie des fidèles.

*Je n'ai ni or ni argent; ce que j'ai,
je te le donne. Au nom de Jésus-Christ
de Nazareth, lève-toi et marche.*

Act. III, 6.

Le premier triomphe de l'Église naissante devint comme le signal de la première persécution déclarée contre elle. Il y avait peu de jours qu'on avait célébré la Pentecôte légale; les étrangers étaient encore en grand nombre dans la ville sainte, quand Pierre et Jean montèrent ensemble vers le temple.

Une des recommandations formelles de Jésus avait été que ses apôtres s'associassent deux à deux pour prêcher l'Évangile. Voilà pourquoi, dans l'histoire de ces premiers temps, nous voyons Pierre et Jean, amis d'ailleurs si intimes, devenir comme inséparables. « Ce n'était pas seulement le prélude et l'exemple de l'association, qui devait être dans le christianisme une des forces conquérantes de l'avenir. Les docteurs ont voulu

voir, dans cette union des deux apôtres, l'emblème de l'union de la doctrine et de l'amour. A leurs yeux, Pierre et Jean, c'est la vérité alliée avec la charité, l'une portant la lumière, et l'autre la chaleur; l'une, maîtresse des esprits; l'autre, souveraine des cœurs; mais toutes deux invincibles quand elles marchent de concert et se donnent la main. Dans la pensée de saint Augustin, les deux apôtres personnifient ensemble la vie active et la vie contemplative. Pierre, c'est l'énergie de l'action et du combat, telle qu'elle s'exerce en ce monde pour arriver à l'autre. Jean, c'est la quiétude de la contemplation se reposant en silence près de l'objet qu'elle adore, et préludant aux joies calmes de l'éternité¹ ».

Les deux apôtres, allant donc au temple, s'avancèrent d'abord sous le portique extérieur jusqu'à la « Porte-Belle ». Les Juifs nommaient ainsi la porte de Sur ou de Seïr. L'historien Josèphe la désigne sous le nom de « Corinthienne », à cause de l'airain de Corinthe dont elle était fondue, et il en vante la magnificence. Parmi les dix portes qui donnaient entrée dans le temple, celle-là passait pour être la plus remarquable par les riches ornements dont elle était décorée. A ce moment, observe saint Luc, il était la neuvième heure du jour, laquelle correspond à notre troisième heure du soir, et les apôtres se rendaient au temple pour y prier. Ce qui marque de leur part, non-seulement une prière réglée, mais une prière multipliée dans un même jour. Pierre, malgré la promesse de Jésus de prier pour lui, ne s'exemptait pas de se joindre en esprit à l'intercession de ce puissant médiateur².

¹ *L'Apôtre S. Jean*, p. 166.

² Bossuet, *Médit. sur l'Év.*, 71^e jour.

Or, à cette heure, sous cet opulent portique, gisait un pauvre mendiant, âgé d'un peu plus de quarante ans, boiteux de naissance, que l'on portait là chaque jour, et dont l'indigence faisait avec l'éclat du riche monument un lugubre contraste. Cet homme, voyant Pierre et Jean qui mettaient le pied dans le temple, leur demanda l'aumône. A cette voix suppliante, Pierre éprouve un mouvement irrésistible de compassion. Fixant avec Jean les yeux sur ce malheureux : « Regarde-nous bien, » lui dit-il. Et le pauvre les regardait attentivement, dans l'espérance qu'ils allaient lui donner quelque secours. Son attente ne fut pas trompée ; mais il reçut beaucoup plus qu'il n'aurait osé prétendre. « Je n'ai ni or ni argent, continue Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et le prenant par la main, il le souleva. Lui, sentit aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermir. Faisant un saut, il se tint debout, se mit à marcher, et entra avec eux dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu ¹.

La loi juive défendait aux boiteux et aux aveugles de pénétrer dans le temple. Mais, une fois guéri, l'infirmes n'a rien de plus pressé que de s'y rendre à la suite des deux apôtres. Il n'y avait pas, d'ailleurs, pour eux de plus beau cortège. Veut-on se faire une image parfaite de la mission apostolique, qu'on se représente Pierre et Jean, la doctrine et la charité, priant ensemble, prêchant ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, ayant à côté d'eux un pauvre qui bénit Dieu de sa guérison². Tout le peuple, voyant cet homme marcher et louer Dieu, était dans l'admiration et l'étonnement de ce qui venait d'arriver.

¹ Act. III, 3-8.

² *L'Apôtre saint Jean*, p. 173.

Et comme le boiteux s'attachait aux pas de Pierre et de Jean, on accourut autour d'eux dans « le portique de « Salomon » »¹.

Ce magnifique portique était un des plus beaux ouvrages qu'Hérode le Grand eût fait construire pour l'embellissement du temple de Jérusalem. On lui avait donné le nom de Salomon, parce qu'il s'étendait sur la grande terrasse élevée par ce prince à quatre cents coudées au-dessus de la vallée voisine du temple. Cette vallée était déjà assez profonde pour permettre difficilement à l'œil d'en sonder d'en haut la profondeur. Hérode couronna la terrasse par ce portique, d'une élévation si prodigieuse qu'elle donnait le vertige. Il se composait de quatre rangées de colonnes en marbre superbe, au nombre de cent soixante-deux, disposées sur toute la longueur, et se faisant face régulièrement. Chacune avait une telle ampleur, qu'il fallait trois hommes pour l'embrasser. Les chapiteaux, de style corinthien, étaient de la plus belle exécution. Des vignes d'or couraient sur la corniche. Les plafonds étaient ornés de sculptures en bois de très-hauts reliefs et de motifs variés. L'œuvre entière formait dans son ensemble, au rapport des historiens, « le portique le plus splendide qui eût jamais existé à la lumière du soleil »².

C'est là que se réunissaient, sous le « velarium », immense voile de pourpre peint de diverses couleurs, les Juifs prosélytes et les Juifs de la Porte, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du temple. Ce fut aussi là que Pierre, prenant la parole, prononça le discours que les Actes des apôtres lui attribuent, ainsi qu'à Jean.

¹ Act. III, 11.

² M. de Saulcy, *Histoire d'Hérode*, p. 234.

Il ne pouvait y avoir rien de plus courageux et en même temps de plus simple que ce discours. C'était l'affirmation de la divinité et de la résurrection de Jésus-Christ dans toute l'éloquence des faits. « Enfants d'Israël, dit « le Prince des apôtres, d'où vient votre étonnement, et « pourquoi avez-vous les yeux fixés sur nous, comme « si c'était par notre puissance que nous eussions fait « marcher cet homme? C'est le Dieu d'Abraham, le « Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, « qui a glorifié son Fils Jésus. Dieu l'avait envoyé vers « nous : vous l'avez livré et renié devant Pilate, qui « avait jugé qu'il devait être renvoyé absous. Vous avez « renoncé le Saint et le Juste. Vous avez demandé qu'on « vous accordât la grâce d'un homicide, et vous avez « fait mourir l'Auteur de la vie ¹. »

Quelle énergie, quelle véhémence ! Peut-on rien imaginer de plus fort pour confondre l'ingratitude des Juifs, que de leur remettre devant les yeux toute l'horreur de l'injustice dont ils se sont rendus coupables en conservant « la vie » à Barabbas, qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et en la ravissant à Jésus, qui l'offrait à tous par sa grâce ?

« Mais, continua Pierre, Dieu l'a ressuscité d'entre les « morts, nous sommes témoins de sa résurrection. C'est « sa puissance qui, par la foi en son nom, a raffermi « les pieds de cet homme, que vous avez vu boiteux, et « que vous connaissez ; la foi qui vient de lui, a fait « devant vous le miracle d'une si parfaite guérison.

« Cependant, mes frères, ajouta l'apôtre, qui ne vou-
« lait pas aigrir les esprits, mais les gagner, je sais

¹ Act. III, 12-15.

« qu'en cela vous avez agi par ignorance, aussi bien
« que vos sénateurs. Dieu a accompli de cette sorte ce
« qu'il avait prédit par la bouche de ses prophètes, que
« son Christ souffrirait la mort. Faites donc pénitence et
« convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.

« Moïse a dit à nos pères : *Le Seigneur notre Dieu*
« *vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme*
« *moi ; écoutez-le en tout ce qu'il vous dira. Quiconque*
« *n'écouterait pas ce prophète sera exterminé du milieu*
« *du peuple*¹. Tous les anciens prophètes, depuis Sa-
« muel, ont prédit ce qui arrive en ces jours. Vous êtes
« les enfants des prophètes et les héritiers de l'alliance
« que Dieu a établie avec nos pères en disant à Abra-
« bam : *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta*
« *race*². C'est pour vous premièrement que Dieu a suscité
« son Fils ; et il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin
« que chacun de vous revienne de sa voie mauvaise et se
« convertisse. »

La parole du chef des apôtres retentissait ainsi pour la première fois sous les galeries du temple : elle remporta une nouvelle victoire. Une exhortation si pathétique, préparée par un si éclatant miracle, devait produire un grand fruit. Beaucoup se convertirent, et le nombre de ceux qui crurent en Jésus-Christ à la suite de cette seconde prédication de Pierre, s'éleva à cinq mille hommes environ, sans compter celui des femmes et des enfants, qui, probablement, fut encore plus considérable.

Le fait ne pouvait manquer d'avoir un immense et subit retentissement. Aux abords du temple, sous les parvis, et jusqu'à l'intérieur de l'édifice sacré, il n'y eut

¹ Deuter. xviii, 15.

² Genes. xii, 3.

qu'une voix pour célébrer la gloire des apôtres. Les cœurs simples et droits s'ouvraient d'eux-mêmes à la vérité. Il n'en fut pas ainsi de ceux qui avaient constamment poursuivi Jésus, durant sa vie mortelle, de leur jalousie et de leur haine implacable. L'écho redisait encore les dernières paroles de Pierre, quand accoururent les lévites, les prêtres, et avec eux celui qu'on nommait « le magistrat du temple », officier supérieur qui commandait jour et nuit les postes préposés à la garde de Sion, et pour qui tout mouvement comme tout rassemblement était réputé séditieux. Il paraît qu'il occupait un rang assez élevé, puisque Josèphe le nomme immédiatement après le grand prêtre¹. Mais les plus acharnés pour la répression étaient les sadducéens, qui, niant la résurrection des corps, ne pouvaient souffrir qu'on publiât la résurrection de Jésus. Leur autorité prévalut : les deux apôtres furent arrêtés sans autre forme de procès.

Comme le soir était venu, on remit au lendemain à rassembler le conseil, et Pierre et Jean passèrent cette nuit en prison. Le perclus, objet du miracle, bien qu'il ne fût pas possible d'alléguer contre lui le moindre prétexte, fut néanmoins retenu prisonnier et mis sous les verrous.

Le lendemain, les deux apôtres furent amenés devant le Sanhédrin. Le Sanhédrin, conseil suprême de la nation, se composait de soixante-dix membres, présidés par le grand prêtre. Ce tribunal siégeait tous les jours, et les plus graves causes civiles et religieuses, comme les fausses prophéties, l'idolâtrie et le blasphème, étaient de son ressort. Josèphe raconte qu'autrefois les rois eux-

¹ Joseph. *De Bello Jud.* VI, v, 3.

mêmes courbaient la tête devant ses sentences. Ici, il ne s'agissait que de deux pauvres pêcheurs, disciples de Jésus. Mais tout l'appareil judiciaire avait été déployé pour cette solennité. Anne, l'ancien prince des prêtres, siégeait. Caïphe, encore le grand prêtre de l'année, Jean, fils d'Ananus, Alexandre, plus tard gouverneur de la Judée, étaient à côté de lui. Autour d'eux se pressaient les anciens, les scribes et les princes du peuple ¹.

Pierre et Jean comparurent; on les interrogea. « Par « quelle puissance, au nom de qui avez-vous fait ce que « vous venez de faire? » leur fut-il demandé à tous deux. Ce fut Pierre qui répondit. Ce n'était plus le faible Pierre que Caïphe, naguère, aurait pu voir, dans le vestibule de son palais, tremblant à la voix de sa servante. « Princes du peuple, dit-il, et vous, anciens d'Israël, « écoutez-nous. Puisqu'on nous somme aujourd'hui de « rendre raison du bien qui a été fait à un homme in- « firme, et que vous nous interrogez sur la manière dont « s'est opérée sa guérison, sachez-le donc, vous tous et « le peuple d'Israël tout entier : Ce bienfait a été accordé « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, « que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre « les morts. C'est par la vertu de Jésus-Christ que cet « homme a recouvré la faculté de se tenir debout en « votre présence, parfaitement guéri, comme vous le « voyez. Ce Jésus est la pierre choisie que vous avez « rejetée, et qui est devenue la principale pierre de « l'angle. En lui seul est le salut. Il n'y a pas sous le

¹ Il est bon d'observer qu'à cette époque le Sanhédrin n'avait pas le pouvoir de faire mourir; le droit souverain de justice n'appartenait plus aux Juifs. C'était un des caractères marqués par les prophètes à la venue du Messie : « Le sceptre sera ôté à Juda. »

« ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous
« puissions être sauvés. »

Rien ne peut rendre la grandeur et la portée de cette scène. La conscience et la force sont ici aux prises, et c'est à la conscience que restera la victoire. Les menaces, la prison, la vue d'un avenir plein de tempêtes et de persécutions, n'ont pas affaibli la foi ni l'énergie de Pierre. Il n'invective pas contre les chefs de sa nation, il respecte leur pouvoir, mais sans rien relâcher des droits de la vérité. Aux meurtriers de Jésus il affirme sa divinité et sa résurrection. Ils l'ont répudié et rejeté, et il est cependant « la pierre de l'angle », où tout doit se réunir. Ils ont blasphémé son nom, et « il n'y a pas sous « le ciel d'autre nom en qui soit le salut ».

Les juges furent confondus. Ils regardaient ces hommes sans culture, sans lettres, sachant à peine hier la langue de leur pays, et ils ne comprenaient rien à cette éloquence nouvelle. C'était l'éloquence chrétienne, l'éloquence apostolique, simple, mais sûre d'elle-même, qui, en ce jour, commençait à exercer l'empire dont le sceptre devait reposer moins entre les mains du génie que dans celles de la sainteté. Les magistrats se demandaient quels étaient ces orateurs. Ils se rappelaient les avoir vus se tenant à l'écart, timides ou apostats, pendant qu'on jugeait leur Maître, et ils cherchaient d'où leur était venu soudainement ce courage ¹.

La présence du boiteux guéri, preuve vivante d'un miracle inexplicable par toute intervention humaine, ne laissait pas non plus d'être pour eux fort embarrassante. Tous l'avaient connu impotent dès sa naissance, et il était là

¹ Act. iv, 13.

debout, en face du tribunal, ne conservant aucune trace de son infirmité première. Ils ne savaient ni que répondre, ni quel parti prendre. Afin de pouvoir délibérer plus librement, ils ordonnèrent de faire sortir les apôtres.

« Comment les traiterons-nous ? disaient-ils entre eux ; le fait est trop connu ; toute la ville de Jérusalem s'en entretient. La guérison est évidente, nous ne saurions la révoquer en doute. » A la fin, s'imaginant que le mieux serait d'étouffer sous une certaine affectation de dédain une affaire si éclatante au début, ils se dirent : « Pour que le bruit ne s'en répande pas davantage parmi le peuple, défendons-leur avec de grandes menaces de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit. » Cette décision ayant réuni les suffrages de toute l'assemblée, ils rappelèrent les apôtres, et leur signifièrent de ne plus parler de Jésus en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner en son nom. C'est ici que l'héroïsme de la foi inspira à Pierre et à Jean cette réponse sublime, à jamais célèbre : « Jugez vous-mêmes, dirent-ils, si devant Dieu il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Car *nous ne pouvons pas* taire les choses que nous avons vues et entendues, et dont Dieu nous a ordonné de parler¹. »

Le Sanhédrin dut céder. Le témoignage était formel et le miracle manifeste. La foule du peuple en rendait gloire à Dieu, et exaltait un si grand événement. Le conseil redouta de reprendre contre les disciples le système de violence qui avait si mal réussi contre le Maître. On s'en tint aux menaces, et ils furent renvoyés, plus affermis et plus intrépides que jamais.

¹ Act. iv, 20.

Remis en liberté, Pierre et Jean vinrent avec empressement retrouver leurs frères. Quand ils eurent raconté ce qui s'était passé, tous élevèrent leurs voix à Dieu dans l'union d'un même esprit, et dirent : « O Seigneur, « c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer et « tout ce qu'ils contiennent. Pourquoi les nations ont-elles « frémi contre vous ? Pourquoi les rois et les « princes se sont-ils ligués contre votre Fils Jésus, le « Christ que vous avez sacré, et qui est votre Enfant ? « Maintenant donc, Seigneur, voyez comme ils vous « menacent, et donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entière liberté. Étendez « votre main pour guérir, et accordez-nous de faire « éclater des prodiges au nom de votre saint Fils, notre « Maître Jésus. »

A peine avaient-ils achevé ce bel hymne de supplications et d'actions de grâces, que le lieu où ils étaient assemblés s'ébranla. L'Esprit-Saint le remplit. Des énergies nouvelles pénétrèrent dans les âmes : rien ne pouvait plus désormais enchaîner leur parole¹.

Ainsi s'inaugura l'ère de l'apostolat et celle du martyre. C'est la gloire des saints apôtres Pierre et Jean, de s'être avancés ensemble les premiers à ce combat, comme il convenait à deux amis et à deux frères en Jésus-Christ. Compagnons à la Cène, compagnons au Thabor, compagnons à la résurrection et aux derniers adieux du lac de Génésareth, Pierre et Jean devaient encore s'unir dans le témoignage, partager la même prison, subir les mêmes menaces, et, s'il l'avait fallu, marcher au même supplice².

¹ Act. iv, 31.

² *L'Apôtre saint Jean*, p. 181.

Leur héroïque fermeté aura ses imitateurs ; la réponse qu'ils ont faite au Sanhédrin restera comme une arme défensive que se transmettront d'âge en âge les chrétiens persécutés. « *Nous ne pouvons pas...* une loi est écrite dans nos cœurs ; un Esprit tout-puissant nous presse d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie, d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir, nous ne pouvons pas trahir la cause de l'Évangile, ni taire les droits de la vérité. On nous spoliera, on nous emprisonnera, on nous tuera, mais on ne nous fera pas céder. » Ces fières paroles, à la grande stupéfaction des puissances de ce monde, se retrouvent encore de nos jours, comme au temps de Pierre et de Jean, sur les lèvres des souverains pontifes, des évêques, des serviteurs de l'Église. Inspirées par le même Esprit, elles remportent les mêmes victoires, en donnant aux hommes apostoliques la force de se mettre à l'abri de la séduction des promesses, comme au-dessus de la terreur des menaces.

CHAPITRE III

Réunions des fidèles de l'Église naissante. — Liturgie dite de Saint-Pierre. — Communauté des biens. — Punition de Saphire et d'Ananie.

*Ananie, ce n'est pas aux hommes
que tu as menti, c'est à Dieu.*

Act. v, 4.

L'Église naissante était déjà assez nombreuse pour recevoir une certaine organisation extérieure, conforme à sa nature et à ses besoins. Aux huit mille hommes convertis par les premières prédications de Pierre, il faut ajouter un grand nombre de femmes et d'enfants qui s'étaient joints à eux. On peut croire que, de leur côté, les onze apôtres groupés autour de leur chef avaient également réussi à propager la doctrine de l'Évangile et à grossir les rangs des néophytes. Ces premiers fidèles, formant ainsi une société à part, avaient des exercices communs qui furent d'abord de deux sortes. Chaque jour, à des heures prescrites, ils se rendaient au temple, où ils s'assemblaient publiquement. Le lieu de réunion qu'ils avaient choisi était le portique de Salomon ; ils y assistaient ensemble à des prières communes, à la lecture de la loi et des pro-

phètes, aux instructions des apôtres. Aucun des autres n'osait se joindre à eux; mais le peuple les exaltait et les contemplait avec admiration ¹.

En dehors de ces réunions du temple, publiques et quotidiennes, ils en avaient de privées et de plus intimes, dont le caractère était éminemment liturgique. Le premier cénacle étant trop étroit pour l'assistance qui s'accroissait de jour en jour, les néophytes se rassemblaient secrètement en divers quartiers de la ville, dans des maisons spéciales, qui étaient comme autant de cénacles particuliers ou d'églises. Là, ils écoutaient avec une religieuse docilité les instructions de Pierre et des apôtres; ils recevaient d'eux différents avis touchant l'établissement de la société nouvelle; ils bénissaient et louaient Dieu, et, ajoute le texte sacré, ils « persévéraient avec ferveur dans la communion de la fraction du pain » et dans la prière ².

Toute l'antiquité chrétienne a vu, dans cette « communion de la fraction du pain », la participation à la divine Eucharistie, dont l'usage devint dès lors très-fréquent, et où les fidèles puisaient assidûment leur force et leur joie. Or, de temps immémorial, la consécration et la distribution de l'Eucharistie ont toujours été entourées de cérémonies propres à rehausser la sainteté de ces augustes mystères. On ne saurait donc douter que, dès le principe, les apôtres n'aient établi un ordre de prières destinées à précéder et à suivre la consécration, sans toutefois réduire du premier coup ces prières à des formules absolues et déterminées, ce qui explique les différences

¹ Act. II, 46; v, 12, 13.

² Act. II, 42, 46, 47.

qu'on remarque entre les anciennes liturgies, regardées comme étant d'origine apostolique¹.

Le Cénacle fut le berceau de la liturgie chrétienne : Jésus-Christ y institua l'Eucharistie et le sacerdoce de la nouvelle alliance. Après lui, Pierre, en qualité de chef des apôtres et de toute l'Église, célébra la première messe dans ce même Cénacle après la descente du Saint-Esprit. C'est, du moins, ce qu'assurent la plupart des écrivains ecclésiastiques dont l'opinion fait autorité en pareille matière. Ils ajoutent qu'au chef de l'Église appartenait également le droit de régler les rites du service divin, et qu'ainsi on peut croire qu'il a pris, entre les apôtres, la part principale dans cette œuvre importante. De là l'origine de la liturgie qui porte le nom de saint Pierre. « L'ordre de la messe, dit un saint docteur², et des prières par lesquelles on consacre à Dieu les dons qui lui sont offerts, a été d'abord institué par saint Pierre; l'Église a toujours observé, et elle observe partout l'ordre des prières que cet apôtre avait dressé. » — « Il serait difficile aujourd'hui, observe un illustre liturgiste³, pour ne pas dire impossible, de reconnaître positivement ce qui, dans la liturgie romaine, appartient à saint Pierre. Mais il est incontestable que le fond appartient à l'âge apostolique, et doit être attribué au Prince des apôtres. »

Autant peut-être que la participation fréquente à l'Eucharistie, la communauté des biens forme un des traits saillants de l'Église à son berceau, du moins dans la ville de Jérusalem. « Parmi la multitude de ceux qui « croyaient, il n'y avait, dit le texte sacré, qu'un cœur

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 31.

² Isidore de Séville. *De Offic. eccles.* lib. I, cap. xv.

³ Le cardinal Bona. *Rerum liturg.* lib. V, cap. v.

« et qu'une âme ; aucun ne regardait ce qu'il possédait
« comme étant à lui ; mais tout était commun entre eux ;
« il n'y avait point d'indigents ¹. » Les apôtres distribuèrent aux pauvres ce qui leur était nécessaire, et la charité des riches ne connaissait pas de limites. Beaucoup vendaient des maisons et des champs, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres. C'était une admirable émulation de détachement de tout bien terrestre.

Il ne faudrait pas croire, néanmoins, que ce dépouillement ait jamais été obligatoire, encore moins absolu. De la part des fidèles de Jérusalem, ce fut toujours un abandon volontaire. Chacun était libre de vendre ou de garder son bien. Mais dans le cas où l'on se déterminait à le vendre, afin de contribuer au soulagement des pauvres, on semblait prendre l'engagement de renoncer à toute possession temporelle pour embrasser un genre de vie plus parfait. De plus, celui qui, après avoir vendu ses biens, en remettait la valeur aux apôtres, devant participer au fonds commun comme s'il n'avait rien retenu, contractait implicitement l'obligation de tout donner en réalité, et commettait dès lors une sorte d'injustice s'il s'en réservait quelque partie. C'est pour cela que Dieu voulut punir un défaut de sincérité avec tant de rigueur dans la circonstance que nous allons raconter.

Deux d'entre les fidèles, Ananie et son épouse Saphire, feignant d'être entraînés dans ce mouvement général de zèle et de ferveur, avaient, eux aussi, vendu leur fonds de terre. Mais, à l'aide d'une secrète connivence, ils voulurent, tout en se donnant le mérite de la

¹ Act. II, 44 ; — IV, 32.

générosité, se ménager des réserves. Cette dissimulation, outre les raisons que nous venons d'exposer, était d'autant plus criminelle en soi, que l'hypocrisie allait plus directement contre la droiture et la sincérité de conduite qui devaient, surtout en ces premiers temps, caractériser les disciples du Christ. Lorsque Ananie, ayant retenu de concert avec sa femme une partie du prix de la terre qu'il avait vendue, vint en offrir le reste et le déposer aux pieds du chef des apôtres, celui-ci n'ignorait pas sa coupable dissimulation : « Ananie, lui dit-il, pourquoi
« Satan a-t-il tenté ton cœur au point de te faire mentir
« au Saint-Esprit, et de te porter à commettre une
« fraude sur le prix d'un misérable fonds de terre ?
« Avait-il cessé d'être à toi ? N'étais-tu pas maître
« de le garder, si tu avais voulu ? Même après l'avoir
« vendu, le prix ne t'en appartenait-il pas en propre ?
« Comment ton cœur a-t-il pu former un pareil dessein ?
« Ananie, ce n'est pas aux hommes que tu as menti,
« c'est à Dieu. » Au moment où Pierre prononçait ces paroles, Ananie se sentit frappé d'une main invisible et tomba mort. Des jeunes gens vinrent sur-le-champ, enlevèrent son corps et l'ensevelirent.

Trois heures après, arrive Saphire son épouse, ignorant ce qui venait de se passer. « Femme, lui dit l'apôtre, « dis-le-moi, est-ce là tout le prix de votre fonds « de terre ? — Assurément, répondit-elle ; nous ne « l'avons pas vendu davantage. — Comment, re-
« partit Pierre, avez-vous pu, tous les deux, vous con-
« certer ainsi pour tenter l'Esprit du Seigneur ? Ton
« mari n'est plus : ceux qui viennent de l'ensevelir sont
« à la porte : les voici tout prêts à te porter toi-même au
« tombeau. » A l'instant elle tomba morte aux pieds de

l'apôtre. Les mêmes jeunes gens entrèrent, prirent son corps, et allèrent l'ensevelir auprès de son mari ¹.

Ce ne fut sans doute qu'avec regret que le chef de l'Église exerça ce ministère de terreur et de foudroyante justice. Il faut, d'ailleurs, le remarquer, ce n'était pas sa parole qui infligeait ici le châtement aux coupables, elle en donnait seulement le signal extérieur. Pierre chaque fois se borne à reprocher la faute et à prédire la punition. Dieu, dont les jugements sont justes et insondables, se fait l'exécuteur de sa secrète sentence, et frappe lui-même le coup. Ananie et Saphire auraient pu d'abord, il est vrai, garder sans crime, soit le prix total, soit le fonds même de leur terre, et ne prendre à cet égard aucune espèce d'engagement. Mais si, comme nous l'avons insinué, ils avaient, par vœu ou par promesse tacite, consacré tout leur bien au Seigneur, outre le péché de mensonge qui est flagrant, violant de plus un engagement sacré, ils commettaient, sous forme d'offrande, un injuste larcin et un odieux sacrilège. Quel qu'ait été, d'ailleurs, le degré de leur culpabilité, il est des circonstances exceptionnelles où une faute, même légère, peut avoir de si graves conséquences, qu'elle demande un châtement exemplaire. Ici, sans parler des autres motifs, il était bon que, dès le commencement, les disciples de « l'Évangile de vérité » conçussent une grande horreur pour le mensonge et l'hypocrisie. Tous le comprirent ainsi. Cet événement répandit une frayeur salutaire dans la société des fidèles, et ne contribua pas peu à la maintenir dans ses sentiments de respect et de sincérité à l'égard de Pierre et des apôtres.

¹ Act. v, 1-10.

CHAPITRE IV

Miracles opérés par l'ombre de Pierre. — Pierre et les apôtres mis en prison. — Un ange les délivre. — Ils comparaissent devant le Sanhédrin. — Discours de Pierre au Sanhédrin. — Conseil de Gamaliel. — Conversion de Gamaliel.

*Il faut obéir à Dieu plutôt
qu'aux hommes.*

Act. v, 29.

« La multitude des hommes et des femmes qui croyaient dans le Seigneur allait, disent les Actes, toujours en augmentant. » Chaque jour les apôtres venaient au temple, s'arrêtant sous le portique de Salomon, et là annonçaient publiquement la bonne nouvelle du salut. Le peuple s'y portait en foule, avide d'entendre leur parole, frappé d'admiration à la vue des prodiges nouveaux qui éclataient sans cesse. « Car, ajoute le texte sacré, des prodiges et des miracles s'opéraient en présence de la foule par la main des apôtres. » On apportait devant eux, dans les rues et sur les places publiques, toutes sortes de malades et d'infirmes. L'ombre seule de Pierre suffisait pour les guérir, et telle était l'idée générale qu'on avait de sa puissance, que de toutes parts on les amenait à l'endroit où il devait passer ; on les déposait sur de petits lits et sur des couchettes, afin qu'au mo-

ment de son passage, l'ombre que projetait son corps couvrit au moins quelques-uns d'entre eux, et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités ¹.

La synagogue, cependant, ne cessait de proférer des menaces. Anne, le grand prêtre, puis ceux qui l'entouraient et qui appartenaient à la secte des sadducéens, étaient exaspérés en voyant les progrès de la doctrine nouvelle. Ils ne pouvaient pardonner aux apôtres de parler de Jésus en public, malgré leur défense, et d'opérer des miracles en son nom. Ils se réunirent, et, après en avoir délibéré, ils ne trouvèrent rien de mieux que de faire arrêter Pierre et ses collègues, et les conduire en prison. Mais la ruse et la malice des hommes ne sauraient prévaloir contre les desseins de Dieu. Un ange, pendant la nuit, ouvrit les portes du cachot où ils étaient renfermés, et, après les avoir fait sortir : « Allez, leur dit-il, paraissez dans le temple, et « prêchez hardiment au peuple la parole de vie. » Ils obéirent à l'ordre qui leur venait du ciel. Dès l'aube du jour ils étaient dans le temple et enseignaient ².

Cependant le Sanhédrin s'était réuni. Quand les membres de l'assemblée furent en nombre, le grand prêtre n'eut rien de plus pressé que de faire comparaître les prisonniers. Il envoya donc à la prison publique chercher Pierre et ses compagnons, afin qu'on les amenât devant le conseil, et qu'on leur fît subir un jugement. Les officiers préposés à la garde des prisons n'étaient pas étrangers aux passions de leurs chefs. Quel dut être leur embarras quand ils acquirent la certitude que les cachots étaient vides, et qu'ils eurent

¹ Act. v, 15.

² *Ibid.*, 17-20.

néanmoins constaté que les portes, munies de verrous et de serrures, étaient exactement fermées ! Les sentinelles étaient à leur poste ; aucune précaution n'avait été négligée ; et pourtant les prisonniers étaient absents ! Ils se hâtèrent de faire leur rapport au président du Sanhédrin : « Nous avons, dirent-ils, trouvé la prison « fermée et les gardes veillant devant les portes ; mais, « étant entrés, nous n'avons vu personne à l'intérieur. »

La surprise fut générale dans l'assemblée. Le grand-prêtre, les princes des prêtres et le commandant militaire du temple semblaient en proie à de vives inquiétudes. On ne savait quel parti prendre, lorsqu'un messager accourt, et leur dit : « Ces mêmes hommes « que vous aviez mis hier en prison, les voilà qui sont « dans le temple et qui enseignent le peuple. » A cette nouvelle, le magistrat du temple, accompagné de soldats, vole au lieu désigné. Il se saisit des apôtres et les amena, mais sans violence ; car ils craignaient, lui et ses satellites, d'être lapidés par le peuple.

Quand les apôtres eurent été introduits dans la salle des audiences publiques, le président du conseil leur parla en ces termes : « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? Et voilà « que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et « vous voulez nous rendre responsables du sang de cet « homme. » Le juge affecte de ne pas prononcer le nom de Jésus : ce qu'il avait déjà fait dans un premier interrogatoire. Pierre, parlant au nom de ses collègues, se borne à la noble réponse qu'il a faite une première fois, et qu'il peut répéter, parce qu'elle sera éternellement vraie : « Il faut, dit-il, obéir à Dieu plutôt qu'aux « hommes. » Puis, sans ostentation, comme sans pu-

sillanimité, il ajouta : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le suspendant à une croix. Il est le prince et le Sauveur. Dieu l'a élevé dans sa gloire par la vertu de son bras. Il est venu apporter à Israël la grâce de la pénitence et la rémission des péchés. Tout ce que nous disons, nous en sommes témoins, et le Saint-Esprit, que Dieu a répandu sur tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous ¹. »

Ces libres et fermes paroles mirent hors d'eux-mêmes le juge et ses assesseurs. Le nom seul de Jésus excitait en eux une étrange irritation ; ils ne pouvaient souffrir qu'on rappelât le souvenir de sa mort. Ils paraissaient décidés à pousser les choses aux dernières extrémités, et il n'était question de rien moins que de mettre à mort tous les apôtres ensemble. Cette résolution cruelle et passionnée allait triompher, sans l'avis d'un vieillard nommé Gamaliel, pharisien, docteur de la loi, chef d'une école célèbre, et honoré de tout le peuple. S'étant levé devant le conseil, il demanda d'abord qu'on fit sortir un moment les apôtres. Rappelant alors en peu de mots les efforts impuissants tentés depuis peu par quelques imposteurs, tels que Théodas et Judas de Galilée, pour établir de nouvelles doctrines : « Israélites, ajouta-t-il, voici le conseil que je vous donne. A quoi bon tant vous inquiéter de ces gens ? Si leur entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, en vain y mettez-vous opposition. Vous seriez en danger d'entreprendre contre Dieu même une lutte sacrilège ². »

¹ Act. v, 29-32.

² *Ibid.*, 35-39.

On goûta la sagesse de cet avis. Comme d'ailleurs il fournissait le moyen de sortir d'embarras, tous s'y conformèrent. On fit rentrer Pierre et ses collègues, et on leur défendit de nouveau de parler en public du nom de Jésus. Mais, avant de les mettre en liberté, on leur fit subir la flagellation. Par ce supplice, que les exécuteurs pouvaient facilement aggraver, on espérait arrêter des hommes simples et timides, les flétrir et les déshonorer aux yeux de la foule, et en finir avec une tentative encore au début et qui semblait dénuée d'appui. Mais les apôtres n'étaient plus ce qu'on croyait. L'appareil des supplices ne les intimidait pas ; la vue même de la mort n'aurait pas effrayé leur courage. Ils sortirent du conseil sans fierté, sans emportement, mais pleins de joie d'avoir été jugés dignes d'être maltraités et battus de verges pour le saint nom de Jésus.

Quant au sénateur juif qui avait paru tout à l'heure prendre leur défense, et les avait arrachés à une mort presque certaine, voici, d'après une pièce historique dont on ne saurait méconnaître l'authenticité, ce que nous savons relativement à son histoire et à sa conversion. L'une et l'autre se lient à celles d'un personnage bien connu par le récit de l'Évangile, Nicodème, membre aussi du sénat, et qui, par suite de ses entretiens avec le Sauveur, et comme récompense de la sépulture qu'il lui avait donnée, avait mérité les lumières de la foi. Après la résurrection, il crut ouvertement, et embrassa le parti de la vérité. Il demanda de renaître dans l'eau et le Saint-Esprit, selon le précepte du Maître. Pierre et Jean le baptisèrent. Il lui en coûta cher de s'être déclaré chrétien. D'abord mis hors du Sanhédrin, chassé de la synagogue, puis dépouillé de ses biens, il fut, à l'époque

du martyre d'Étienne, dont nous allons bientôt parler, sur le point de partager le sort de ce saint diacre ; mais la bonté du Christ lui suscita un noble et puissant défenseur qui s'empressa de le retirer en qualité d'ami à Capharnagala, sa maison de campagne. Ce protecteur n'était autre que Gamaliel, le même dont nous venons d'entendre le prudent conseil au milieu du Sanhédrin.

Petit-fils du célèbre rabbin Hillel, Gamaliel, comme nous l'avons dit, était honoré du peuple et l'oracle de son temps, et les Actes des apôtres s'accordent avec les auteurs juifs pour voir en lui un homme juste, sage, modéré, impartial, ennemi de la violence, et dominant les partis par une grandeur morale qui lui valait la confiance et le respect de tous. Il tenait dans la ville une école de théologie rabbinique, que certains auteurs appellent une académie. Au nombre de ses disciples était Saul de Tarse, plus tard notre grand saint Paul, qui se fera gloire d'avoir reçu ses leçons. On y joint Barnabé. Étienne en était-il, comme quelques-uns le prétendent ? Du moins, il est certain que, le jeune diacre étant mort, Gamaliel lui fit faire ce grand deuil dont parle l'écrivain sacré, et qu'il recueillit ses restes à cette campagne de Capharnagala, où déjà il avait abrité Nicodème.

Ce qui est plus certain encore, sans qu'on puisse en préciser les détails et l'époque, c'est que le service qu'il rendit dans le Sanhédrin aux disciples du Christ lui mérita d'ouvrir les yeux à la lumière. Il fut chrétien et demanda le baptême à Pierre et à Jean. Sa femme, appelée Ethna ou Athea, aima mieux se séparer de lui que d'embrasser sa foi. De ses deux fils, l'aîné, appelé Sélémias, suivit l'erreur de sa mère. Abibas, le plus

jeune, fut chrétien comme son père. L'histoire l'environne d'une grâce virginale, et nous le représente à l'âge de vingt ans comme l'ami du jeune Saul, son condisciple sans doute aux leçons de son père. Elle nous les montre tous deux étroitement unis dans la fidélité aux traditions judaïques, montant ensemble au temple à l'heure de la prière. Mais Abibas précéda Saul dans la conversion comme dans la récompense. Mort jeune, il fut déposé dans la grotte sépulcrale où devaient dormir près de lui Étienne, Nicodème, Gamaliel lui-même, et d'autres néophytes ou martyrs, dont les corps furent découverts trois siècles après, par suite d'une révélation célébrée encore actuellement comme une fête dans l'Église¹.

Tous ces détails n'étaient point inutiles. Ils nous donnent la preuve qu'à Jérusalem la parole de Pierre et des apôtres, dès le début et du premier coup, fit sentir son influence dans toutes les familles, dans tous les rangs de la société juive, non pas seulement parmi les gens du peuple et les pauvres, mais aussi parmi les lettrés et les sénateurs eux-mêmes. Dieu, par là, montrait à ses serviteurs que, malgré les supplices, malgré la rage de l'enfer, la vérité, librement proclamée et courageusement défendue, porte avec elle ses joies pures et ses glorieux triomphes, et que, pour un disciple de l'Évangile, le plus sage parti sera toujours « d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

¹ Fête de l'Invention des reliques de saint Étienne. — *Saint Paul*, par M. Vidal, t. I, ch. 1, p. 21 et suiv. — *L'Apôtre saint Jean*, par M. Baunard, p. 189.

CHAPITRE V

Élection des sept diacres. — Martyre d'Étienne. — Jacques le Mineur institué premier évêque de Jérusalem. — Le diacre Philippe à Samarie. — Importance de Samarie. — Pierre se rend dans cette ville. — Il y rencontre Simon le Magicien. — Simon devient le père de l'hérésie. — Flétrissure que Pierre inflige à ses sectateurs.

*Misérable, que ton argent périsse
avec toi ! Crois-tu donc que le don
de Dieu s'achète à prix d'argent ?*

Act. VIII, 20.

On a vu comment, parmi les néophytes de Jérusalem, les plus parfaits vendaient volontairement leurs biens, et en apportaient le prix aux apôtres, pour subvenir à l'entretien des pauvres. Le nombre des fidèles formant cette sainte communauté s'augmentait de jour en jour, et il devint bientôt nécessaire de déléguer à quelques-uns le soin d'administrer le fonds commun et de distribuer les aumônes. Sept d'entre les disciples furent choisis pour cette fonction, d'après le conseil de Pierre et des apôtres, qui leur imposèrent les mains et les consacrèrent sous le titre de diacres : telle fut l'origine de l'ordre du diaconat dans l'Église. Étienne, ainsi que le fait observer saint Augustin, est nommé le premier parmi les diacres, comme Pierre l'est parmi les apôtres. Il eut

la primauté et la préséance parmi ceux qu'on venait d'élire ; quelques auteurs lui donnent même le titre d'archidiaque. Ce fut sur ce modèle qu'on établit plus tard des diacres, au nombre de sept, à Rome et dans d'autres villes. Primitivement, outre la distribution des aumônes, les diacres furent chargés de l'administration de la divine Eucharistie ; ils aidaient les évêques et les prêtres dans les diverses fonctions du ministère sacré ; en certaines occasions ils prêchaient l'Évangile. Les sept premiers diacres contribuèrent ainsi à donner à la prédication apostolique un plus rapide essor.

Étienne, par les succès de son éloquence et les prodiges de sa charité, ne tarda pas à exciter contre lui la colère du Sanhédrin et la haine de la populace juive. Il en fut la victime, et le premier dans l'Église il eut la gloire de cueillir la palme du martyre, qui n'avait encore été que montrée à Pierre. Il était mort comme un ami de Dieu, dans l'extase de la charité, invoquant le Seigneur Jésus, et priant pour ses bourreaux. La persécution ne s'était pas assouvie dans son sang. Elle sévisait avec fureur contre l'église de Jérusalem ; et les fidèles, forcés de se disperser, s'étaient réfugiés en divers endroits de la Judée et de la Samarie. Mais Pierre et les autres apôtres, ne voulant pas, ainsi qu'il convenait aux témoins de la vie et des miracles du Sauveur, céder à la crainte, persistèrent à ne pas s'éloigner.

Bien plus, en face des périls que courait cette église, ils jugèrent à propos de la constituer définitivement et de lui donner un pasteur en titre. C'était, en effet, une portion du ministère apostolique d'ériger des sièges épiscopaux et d'organiser des églises particulières. Nous voyons ici, et dès l'origine, Pierre exercer ce pouvoir.

A cette époque, l'an 34, suivant une opinion très-probable, les apôtres désignèrent l'un d'entre eux, Jacques le Mineur, pour être évêque de Jérusalem et en remplir les fonctions. Une respectable tradition, fondée sur une épître du pape Anaclet, citée par Clément d'Alexandrie et conservée par Eusèbe, fait honneur de ce choix à Pierre, d'abord, puis aux deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. C'est même à cette consécration du premier évêque de Jérusalem par les trois saints apôtres réunis, qu'on fait remonter l'usage qui appelle au sacre d'un évêque, outre le pontife consécrateur, deux autres évêques assistants. Jacques, parent de Jésus-Christ, et surnommé le Mineur pour le distinguer de Jacques le Majeur, frère de Jean l'Évangéliste, devint ainsi le premier évêque titulaire de la ville sainte, dont il gouverna l'Église vingt-huit ans, jusqu'à l'époque de son martyre, en 62.

Loin donc d'abattre l'église de Jérusalem, la persécution n'avait servi qu'à l'affermir : elle se trouvait la première, dans l'ordre des temps, hiérarchiquement constituée. La dispersion des fidèles eut un autre résultat non moins avantageux. Saint Augustin compare les premiers chrétiens dispersés à autant de flambeaux, « lesquels, dit-il, ayant été allumés dans Jérusalem par le feu du Saint-Esprit, furent rejetés en tous lieux par les Juifs avec l'intention de les éteindre, et qui, au contraire, en se dispersant, répandirent dans les régions les plus lointaines la flamme divine dont ils étaient embrasés. »

Par suite, les apôtres eurent sur différents points d'actifs et dignes auxiliaires. De ce nombre fut Philippe, un des sept diacres. Encouragé par l'exemple d'Étienne, il était allé prêcher l'Évangile jusque dans

la ville de Sébaste, qui n'était autre que l'antique Samarie.

On sait que Samarie, déjà célèbre au temps des patriarches sous le nom de Sichem, acquit une grande importance pendant la durée du royaume d'Israël. Elle en devint la capitale, et donna son nom à toute la contrée. Les rois, Achab surtout, prirent soin de l'embellir et de la fortifier. Tombée sous les coups de Salmanazar, roi d'Assyrie, elle fut pillée et détruite de fond en comble. Depuis lors on avait en vain essayé de la rebâtir. Hérode le Grand voulut se donner la gloire d'en être le second fondateur. Il en agrandit l'enceinte et l'entoura de solides murailles. Il y éleva un magnifique palais, et n'épargna aucune dépense pour l'érection et la décoration d'un temple superbe, destiné, croyait-il, à transmettre sa mémoire à la postérité la plus reculée. Il dédia la nouvelle cité à l'empereur Auguste, son bienfaiteur, en lui donnant le nom de « Sébaste », qui signifie « Auguste » en grec.

Mais les Juifs et les habitants du pays, descendants des anciens Cuthéens, n'attachaient aucune importance à cette dédicace profane, faite par un prince courtisan. Ils ne reconnaissaient que le vieux nom de Samarie, et affectaient d'ignorer celui de Sébaste. Sébaste, d'ailleurs, n'a joué qu'un rôle très-médiocre dans l'histoire : aujourd'hui elle n'offre plus que des ruines désertes ; et du palais d'Hérode et de son fameux temple, il ne reste que quelques débris de colonnes gigantesques et découronnées ¹.

¹ *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, p. 386. — *Saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 88.

Au temps de Notre-Seigneur, les habitants du pays de Samarie formaient une sorte de secte religieuse. Ils admettaient le Pentateuque, se vantaient même d'être Israélites et disciples de Moïse. Mais les Juifs les méprisaient comme des schismatiques avec qui ils ne voulaient entretenir aucun commerce. Le Sauveur, durant sa mission, traversant leur pays, y resta deux jours, après avoir converti la célèbre pécheresse, leur compatriote. Cette éclatante conversion et le séjour du divin Maître avaient laissé de profondes traces et d'heureuses dispositions dans le cœur des Samaritains. Aussi, quand Philippe parut au milieu d'eux, sa parole fut-elle accueillie avec un grand empressement.

Comme celle de Pierre à Jérusalem, elle était d'ailleurs appuyée par des grâces miraculeuses et des prodiges de toutes sortes. Les malades étaient guéris, et les possédés du démon délivrés. Ce qui fit que beaucoup de citoyens de Samarie se convertirent, et « la ville « entière était dans la joie. »

Fidèle aux devoirs de la subordination ecclésiastique, le saint diacre se hâta de mander au chef des apôtres les merveilles que le Seigneur opérait par son ministère. Cette joyeuse nouvelle, arrivant au milieu des angoisses de la persécution et des épreuves du martyre, fut pour l'Église naissante le sujet d'une très-vive consolation. L'Évangile n'était déjà plus le petit grain de sénévé de la parabole; l'arbre sortait de terre. La vérité, sans doute, ne s'était pas encore levée pour les gentils assis dans l'ombre de la mort; mais voici qu'une ville comme Samarie, une province réputée jusque-là schismatique, commençait à ouvrir les yeux aux célestes clartés.

Pierre, aussitôt, accompagné de Jean, se rendit sur

les lieux. Philippe avait dignement rempli sa mission. Faisant usage des pouvoirs qu'il tenait de Pierre et de son ordination, il avait conféré le baptême solennellement aux nouveaux convertis. Mais aucun d'eux n'avait reçu le don de l'Esprit-Saint. Aux apôtres, à la puissance épiscopale, il appartenait de le conférer par l'imposition des mains, c'est-à-dire par le sacrement de confirmation. Le chef de l'Église et le disciple bien-aimé s'empresèrent d'imposer les mains à ces fervents néophytes, de prier sur eux et de leur donner le Saint-Esprit. Aussitôt, par un admirable effet de la grâce apostolique, une partie des merveilles arrivées à Jérusalem le jour de la Pentecôte se renouvelèrent à Samarie. L'Esprit-Saint fit éclater ostensiblement son action surnaturelle, en communiquant à ceux qui venaient de le recevoir le don de parler toutes sortes de langues, ainsi que le pouvoir de guérir les maladies et d'opérer d'autres prodiges.

Cette effusion du Saint-Esprit, miraculeuse et inattendue, fit naître un incident qui mit pour la première fois le prince des apôtres en présence d'une hérésie regardée comme la tige funeste de toutes celles qui ont plus tard désolé l'Église. Il y avait à Samarie, jouissant déjà d'une certaine célébrité, un magicien, nommé Simon, natif de Gitta, petite ville du voisinage. Profitant de la croyance, assez répandue parmi ses compatriotes, que le réparateur d'Israël devait sortir de la population établie au pied du mont Garizim, cet imposteur avait réussi, au moyen d'adroits artifices, à se faire passer pour un personnage divin. Il poussa même l'audace jusqu'à se proclamer la grande puissance de Dieu : « De telle sorte, disent les Actes des apôtres, que tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'écriaient en

l'entendant : « Celui-ci est la vertu de Dieu ! la grande « vertu de Dieu ! » Il variait, d'ailleurs, ses titres selon les lieux et les circonstances. Aux Juifs, il se proposait comme celui qui leur avait dicté la loi du Sinaï. Aux païens, il se donnait comme le Dieu souverain, prêtant le nom de Minerve ou de sagesse incarnée à une femme perdue qu'il avait trouvée à Tyr et qu'il appelait Hélène. Quand le christianisme parut, il ne le répudia point. Il voulut même être chrétien, et se fit baptiser. Mais des leçons du diacre Philippe il ne prit que ce qui s'accommodait à ses vues ¹.

A l'arrivée de Pierre et de Jean, il fut témoin des grâces miraculeuses que l'imposition de leurs mains produisait dans les néophytes de Samarie. Ces dons extérieurs de l'Esprit-Saint, qui le ravissaient d'admiration, n'excitèrent pas moins son envie. Ne voyant là que l'effet de prestiges employés par des concurrents plus habiles, il vint trouver les deux apôtres, et leur proposa d'en acheter le secret. « Donnez-moi, leur dit-il en leur « présentant une somme d'argent, donnez-moi aussi le « même pouvoir, que toute personne à qui j'imposerai « les mains reçoive le Saint-Esprit. »

A la proposition de ce trafic sacrilège, Pierre, indigné, s'écria : « Misérable, que ton argent périsse avec toi ! « Crois-tu donc que ce qui est le don de Dieu puisse « s'acheter avec de l'argent ? Tu ne saurais avoir part « à ce ministère, car ton cœur n'est pas droit devant « Dieu. » Acheter ou livrer le don de Dieu à prix d'argent est un des crimes que l'Église regarde avec le plus d'horreur. D'illustres pontifes se sont acquis une gloire

¹ *L'Apôtre S. Jean*, par M. Baunard, p. 196.

immortelle en le poursuivant de leur temps avec la plus rigoureuse fermeté, malgré l'appui des rois et des empereurs. Cet odieux trafic des choses saintes portera éternellement la flétrissure de son origine. On l'appelle « simonie », du nom de Simon, qui le premier s'en est rendu coupable.

Après cette parole de répulsion prophétique à l'égard de Simon et des simoniaques ses futurs imitateurs, Pierre, se souvenant que Jésus-Christ lui avait confié le ministère de la réconciliation, et qu'il ne devait pas exclure de la miséricorde divine un homme baptisé qui venait de commettre un péché aussi énorme, ajouta : « Fais « pénitence de ton péché. Prie Dieu qu'il daigne te par-
« donner, si c'est possible, cette pensée criminelle de
« ton cœur; car je le vois rempli d'un fiel d'amertume,
« et tu es engagé dans les liens de l'iniquité. »

Pierre, pénétrant le dessein pervers de Simon, vit d'un coup d'œil profond les horribles conséquences qu'il pouvait avoir un jour pour l'Église. Voilà pourquoi, jugeant nécessaire d'extirper le mal à son origine, il parla au coupable avec tant de force, tout en cherchant à ne pas le désespérer. Mais se repliant en lui-même comme un serpent, Simon cacha le venin qui le dévorait sous l'apparence d'un repentir hypocrite. « Priez vous-même le Seigneur pour moi, dit-il, afin qu'aucun de ces maux
« dont vous me menacez ne tombe sur moi pour m'ac-
« cabler ¹. » Dans cette prière, où la crainte domine, on voit que le péché touche peu son cœur. Les maux dont Pierre le menace l'épouvantent; mais le péché ne le terrifie pas : tel est le caractère d'un repentir apparent et

¹ Act. VIII, 9-24.

sans valeur. Loin de faire pénitence d'après le conseil de l'apôtre, Simon, dans son orgueil, se révolta à l'idée d'une pareille humiliation. Il continua à dogmatiser dans le pays de Samarie. La Syrie, la Phénicie, Rome, le verront plus tard étonner et séduire les multitudes par ses prestiges. S'attribuant, au rapport de saint Jérôme, le nom de Verbe divin, il disait : « Je suis le « Verbe, le Beau, le Paraclet, le Tout-Puissant, le « Tout de Dieu. » Il devint ainsi, dans l'Église chrétienne où il s'était furtivement glissé par le baptême, le premier des hérésiarques et le père de l'hérésie ¹.

Son système d'erreurs, immoral et impie autant qu'extravagant et monstrueux, donna naissance à la secte impure des Gnostiques, qui ne tarda pas elle-même à en enfanter beaucoup d'autres.

C'est à Simon et à ses sectateurs que le prince des apôtres fait allusion dans sa seconde Épître : « De même « qu'autrefois, dit-il, on vit de faux prophètes parmi « le peuple, ainsi on verra parmi vous de faux docteurs, « qui introduiront de pernicieuses hérésies, et qui, re- « nonçant au Seigneur qui les a rachetés, attireront sur « eux-mêmes une soudaine ruine. Leurs débauches se- « ront imitées de plusieurs, qui exposeront la voie de la « vérité aux blasphèmes, et, vous séduisant par des « paroles artificieuses, trafiqueront de vos âmes pour « satisfaire leur avarice. Mais leur condamnation, qui « est résolue il y a longtemps, s'avance à grands pas, « et la main qui doit les perdre n'est pas endormie ². »

Nous verrons, en effet, la justice de Dieu ne pas

¹ *Saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 49.

² II Petr. II, 1-3.

laisser les crimes de Simon impunis ; elle ne permettra son élévation que pour le précipiter d'une manière plus terrible. Quant au caractère des hérétiques ses adhérents, on en peut juger par le portrait que Pierre a tracé d'eux dans la même Épître : « Ils mettent la félicité, dit-il, à passer chaque jour dans les délices ; ils s'abandonnent à toutes sortes de dissolutions. Ils ont les yeux pleins d'adultère et d'un péché qui ne cesse jamais ; ils attirent à eux, par des amorces trompeuses, les âmes légères et inconstantes ; ils ont dans le cœur toutes les adresses que l'avarice peut suggérer. Ce sont des fontaines sans eau, des nuées agitées par le vent. De noires et profondes ténèbres leur sont réservées. Tenant des discours pleins d'insolence et de folie, ils amorcent par les passions de la chair et les voluptés sensuelles ceux qui d'abord s'étaient retirés de l'erreur¹. »

Ces traits, qui peignent avec tant d'énergie les hérésiarques de tous les siècles, ne conviennent que trop à Simon, à la fois corrompu et corrupteur, artificieux et superbe, cupide et sacrilège. Dès son premier rapport avec le chef des apôtres, le père de l'hérésie se montra ce que nous le verrons dans la suite, et ce qu'il continuera malheureusement d'être jusqu'à la fin.

¹ II Petr. II, 13-18.

CHAPITRE VI

Paul vient à Jérusalem pour voir Pierre. — Visite pastorale de Pierre. — Guérison du paralytique Énée. — Situation de Joppé. — Résurrection de Tabitha.

« Tabitha, lève-toi. » Et il la leur rendit vivante.

Act. XIX, 40, 41.

Pierre et Jean, après avoir fortifié par leurs exhortations les fidèles de Samarie, reprirent le chemin de Jérusalem, prêchant la foi à travers le pays avec le plus grand succès.

Pendant ce temps-là, sur un autre point, aux environs de Damas, s'était opérée l'admirable conversion de ce jeune juif de Tarse, disciple de Gamaliel, qui de persécuteur allait devenir apôtre, et que le Christ voulait former lui-même comme un vase d'élection, pour l'associer aux travaux de Pierre dans la formation de son Église. Depuis ce jour, Saul, que le monde entier connaîtra bientôt sous le nom de Paul, avait vécu pendant trois ans retiré dans un désert de l'Arabie, se préparant à sa mission par le recueillement et la prière. Maintenant il se dirigeait, lui aussi, vers Jérusalem. Il y venait, non pour exercer un ministère quelconque, mais pour

se présenter à l'autorité compétente, et lui soumettre la mission spéciale qu'il avait reçue de Jésus-Christ, avant de s'y livrer avec toute l'ardeur dont il se sentait embrasé. Il venait pour voir le prince des apôtres. Jacques était alors à Jérusalem; mais ce n'est point Jacques que Paul allait voir. « Il alla, dit-il lui-même, voir Pierre. » — « Le voir, remarque saint Chrysostome, comme on vient admirer solennellement une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée, le contempler, l'étudier; le voir, ajoute le même Père, comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui¹; » le voir, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et pour qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre².

Une fois son apostolat reconnu et autorisé par le chef des apôtres, Paul se trouvera agrégé au collège apostolique. Et en renouvelant, quatorze ans plus tard, par un avertissement céleste, cette démarche de déférence et de soumission, celui que nous nommons le grand Apôtre enseignera au monde que les missions extraordinaires, quand elles tirent leur origine de Dieu et qu'elles sont reconnues par l'autorité légitime, ne troublent jamais l'ordre établi, mais le maintiennent au contraire avec plus de force.

Rien, d'ailleurs, ne prouve mieux combien il était essentiel pour le succès de la prédication future de Paul, qu'il se fit reconnaître par Pierre comme apôtre de

¹ S. Chrys. cap. 11 Comment. in Epist. ad Galatas.

² Bossuet, Sermon sur l'unité de l'Église.

Jésus-Christ, que l'extrême difficulté qu'il éprouva en arrivant à s'introduire au sein des fidèles de Jérusalem. Jusque-là Paul était inconnu des apôtres. Ils avaient seulement autrefois entendu parler de sa haine fanatique contre les disciples de Jésus. Les fidèles n'avaient point oublié les mauvais traitements dont il était l'instigateur, et la terreur que son nom jadis inspirait. Aussi, à son arrivée dans la ville sainte, ne fut-il pas accueilli par eux sans quelque défiance¹.

Ce nuage se dissipa bientôt. Barnabé, comme lui ancien disciple de Gamaliel, se chargea de conduire vers les apôtres celui qu'il avait connu à l'école de l'illustre pharisien. Il savait sa conversion miraculeuse. Il n'ignorait pas le zèle dont il brûlait maintenant pour répandre la foi en Jésus-Christ, sa retraite austère et prolongée dans l'Arabie, sa préparation au ministère évangélique. Est-il difficile de supposer la joie avec laquelle fut admis le nouveau disciple, dont la vocation extraordinaire faisait assez entrevoir les hautes destinées ? Ce qui l'indique manifestement, c'est que Pierre reçut Paul dans sa propre maison. Paul lui-même s'en glorifie. Racontant le fait aux Galates ses disciples, il insiste sur la longueur du séjour qu'il fit auprès du prince des apôtres. « Je restai, dit-il, quinze jours chez lui². » On pense que pendant ce temps Pierre lui conféra, par l'imposition des mains, le caractère du sacerdoce et la dignité de l'épiscopat.

Quand le moment fut jugé opportun, Paul voulut réparer publiquement, à Jérusalem, le scandale qu'il

¹ *Saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 49.

² Epist. ad Gal., I, 18.

avait donné, et manifester avec éclat le changement opéré en lui. Plein du feu de l'Esprit-Saint, il se mit à prêcher l'Évangile, affirmant hautement aux Juifs de Jérusalem, comme il avait déjà fait à ceux de Damas, que Jésus était le Messie promis à leurs pères, et qu'il n'y avait pas d'autre nom en qui on pût espérer le salut. Aux accents de cette parole embrasée, l'impression générale fut profonde; mais les pharisiens et les chefs du peuple, témoins de l'étonnante transformation de celui qui naguère partageait leurs haines et semblait personnifier en lui toutes les rancunes judaïques, étaient exaspérés. Impuissants à lui imposer silence par la parole, ils résolurent de le faire mourir. Paul s'aperçut de leurs mauvais desseins à son égard. Il se retira à Tarse, sa ville natale, attendant le moment marqué par la Providence ¹.

Durant tout le temps de ce danger, Pierre ne songea pas à quitter Jérusalem. Sa présence était nécessaire pour fortifier les néophytes dans la foi. Quand l'orage fut dissipé, il y eut un moment de paix, durant lequel « l'Église s'établissait et s'affermissait de plus en plus, « marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était « remplie de la consolation du Saint-Esprit ². »

Ce temps d'arrêt dans la persécution venait de ce que les Juifs se trouvaient eux-mêmes, à cette époque, vivement préoccupés de leurs propres affaires. L'empereur Caius Caligula avait envoyé de Rome l'ordre de placer sa statue dans le temple de Jérusalem pour y être adorée, et d'user de force ouverte en cas de résistance de la part

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 88.

² Act. ix, 31.

du peuple. Cet ordre sacrilège, qui excitait autant d'horreur que d'inquiétude, fit quelque temps perdre de vue aux Juifs les fidèles de l'Église. Pierre, profitant de ce calme relatif, résolut de visiter les disciples déjà si nombreux répandus dans la Judée, la Samarie et la Galilée : « semblable en cela, dit saint Chrysostome, à un général d'armée qui fait la ronde pour voir si tout est dans l'ordre. » Il était juste, observe Bossuet, que la visite des Églises, qui est le nerf du gouvernement ecclésiastique, fût commencée par lui et consacrée en sa personne ¹.

Nous ne savons ni la durée ni les circonstances de cette première excursion du prince des pasteurs. L'historien sacré qui en parle ne fait que l'indiquer par occasion et comme en passant. Son dessein principal est de nous apprendre la manière dont, vers la fin de ce voyage, entrepris pour visiter les néophytes juifs, la porte de la foi fut ouverte aux gentils. C'est dans cette vue qu'il nous montre d'abord le chef des apôtres à Lydda ou Diospolis, qui n'était qu'à dix lieues de Jérusalem, vers l'ouest, du côté de la Méditerranée.

En y arrivant, un des premiers soins de Pierre, après avoir réuni les « saints » qui habitaient la ville, et leur avoir communiqué ses instructions, fut de se rendre personnellement auprès de ceux que des obstacles avaient empêchés d'assister à l'assemblée, visitant ainsi chacune de ses ouailles avec la charité du divin Maître, de ce « bon Pasteur » par excellence, dont il était le plus haut représentant. Or, dans ces visites à domicile, il se trouva tout à coup en face d'un paralytique que

¹ Bossuet, *Médit. sur l'Év.*, 48^e journée.

son mal retenait au lit depuis huit ans. Pierre, à sa vue, ému de compassion, excité en même temps par un mouvement céleste, lui dit aussitôt, en l'appelant par son nom : « Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit, lève-toi. » Puis, comme preuve d'une guérison assurée et complète, il ajouta : « Fais toi-même ton lit. » A la parole puissante de l'apôtre, la maladie soudain disparut. L'infirmes se leva librement, ne gardant pas la moindre trace du mal affreux qui le tenait cloué sur son lit de douleur depuis tant d'années ¹.

Ce prodige frappa d'admiration tous ceux qui en furent témoins ou qui en entendirent parler. La plupart des habitants de la ville et beaucoup parmi ceux de la plaine de Saron se convertirent. Cette plaine de Saron, qui s'étend jusqu'au rivage de la Méditerranée, est aujourd'hui déserte. En été, elle est brûlée par les ardeurs du soleil ; au printemps, elle reverdit et ressemble à une immense prairie ; mais elle ne porte aucune trace de culture. Il en était autrement à l'époque où Pierre visitait les chrétiens. Elle était admirablement cultivée, et d'une richesse proverbiale : de nombreux villages la parsemaient dans toute son étendue. Ce qui explique comment, par suite des rapports fréquents que les fidèles avaient entre eux, la nouvelle du miracle opéré sur Énée se répandit de proche en proche dans tout le pays d'alentour. La présence de l'apôtre à Lydda fut bientôt connue jusqu'à Joppé, sur les bords de la Méditerranée.

Joppé, actuellement Jaffa, est une des plus anciennes et des plus illustres villes du monde. C'est dans son

¹ Act. ix, 32-34.

port que se rendaient, au temps de Salomon, les navires chargés des cèdres du Liban et des matériaux que le roi Hiram fournissait pour la construction du temple. Jonas s'y embarqua lorsque, rebelle à l'ordre de Dieu, il refusait la mission d'aller prêcher la pénitence à Ninive. Judas Machabée y remporta une victoire éclatante, et vengea la mort de ses frères, tués en trahison. A l'époque des croisades, elle fut prise et reprise sur les infidèles. Saint Louis en rebâtit les fortifications, et, afin de stimuler l'ardeur des ouvriers, travailla lui-même à cet important ouvrage. « Me souviens, raconte le sire « de Joinville, que le roy venait souvent voir les ouvriers, et, pour donner courage de bien diligenter, leur « disait que plusieurs fois il avait porté la hotte pour « gagner des pardons. »

Retombée entre les mains des infidèles, Jaffa décrut considérablement. Au xvi^e siècle, ce n'était plus qu'un village et qu'un amas de décombres. Aujourd'hui elle est en voie de prospérité. Les paquebots à vapeur d'Occident y abondent régulièrement, et, malgré les rochers à fleur d'eau qui en rendent l'accès difficile, le commerce y attire des étrangers de tous les pays¹. Pour nous, Jaffa est surtout célèbre par le séjour qu'y fit saint Pierre, et par les deux événements miraculeux que nous allons raconter.

Comme, à l'époque de ce premier voyage de l'apôtre dans la contrée, il y avait déjà à Joppé une communauté chrétienne assez nombreuse, les fidèles de cette ville attendaient sans doute avec impatience la visite pastorale du chef de l'Église, qu'ils savaient n'être pas éloi-

¹ *La Terre-Sainte*, par M. l'abbé Bourassé, p. 303.

gné. Une douloureuse circonstance les engagea encore à presser son arrivée chez eux.

Une jeune femme, comme on en vit toujours dans les chrétientés naissantes, comme on en voit encore en grand nombre aujourd'hui dans l'Église, et qui sont, pour ainsi dire, la vivante personnification de la charité divine, venait de rendre le dernier soupir. Elle se nommait Tabitha. Ce nom syro-chaldaïque se traduit en grec par Dorcas, et signifie « gazelle ». Sa vie était entièrement consacrée aux bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Sa mort causa un deuil général dans la ville. Suivant un usage des Israélites, son corps fut lavé, embaumé, enveloppé de linges, et déposé sur un lit funèbre dans la chambre mortuaire. Il devait y rester exposé durant trois jours. Les premiers chrétiens ne se contentaient pas de garder le corps pendant cet espace de temps : ils veillaient auprès et récitaient continuellement des prières. Ces signes de respect pour la dépouille des morts indiquaient l'espérance de la résurrection ¹.

Sur ces entrefaites, les fidèles de Joppé apprirent la présence de Pierre à Lydda. Pleins d'espérance qu'il ne refuserait pas de se rendre à leurs vœux, ils lui députèrent à la hâte deux hommes pour le prier de venir jusque chez eux. Il s'y décida, et partit sur-le-champ avec les deux messagers qu'on lui avait envoyés. Lorsqu'il fut arrivé, on le conduisit à la chambre mortuaire où étaient les restes mortels de Tabitha. Il trouva son lit funèbre entouré de toutes les pauvres veuves de la ville, plongées dans la désolation et les larmes. La scène fut déchirante. Ces malheureuses femmes, à qui la mort venait de ravir

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 90.

leur protectrice, jetaient des cris de douleur, entouraient l'apôtre; et pour lui montrer dans un langage muet, mais expressif, ce qu'elles attendaient de sa puissante intervention auprès de Dieu, elles étalaient sous ses yeux les tuniques et les robes dont Tabitha, de son vivant, les avait revêtues, celle qu'elle était encore occupée à faire de ses propres mains au moment où la mort l'avait frappée. Pierre, attendri, comprit le sujet de leurs désirs. Il fait sortir tout le monde de la chambre, et se met à genoux en prière au pied du lit. Quand il eut prié, sentant que sa prière était exaucée, il se tourne tout à coup vers le corps de la défunte, et lui dit à haute voix : « Tabitha, lève-toi. » Celle-ci, au même instant, comme une personne qu'on arrache à un profond sommeil, ouvre les yeux, regarde Pierre et s'assied sur son séant. L'apôtre lui présente la main et la fait lever. Puis, ayant rappelé les saints et les veuves, il leur rend vivante celle dont ils pleuraient la mort. Leur joie fut au comble. Comme il s'agissait d'une personne connue de toute la ville par les bienfaits que son inépuisable charité versait dans le sein des pauvres, le bruit de ce miracle se répandit avec rapidité parmi les habitants. Le nom de Jésus-Christ fut glorifié; beaucoup de Juifs embrassèrent la foi, et Pierre dut rester longtemps à Joppé pour les exhorter et les instruire.

Le Christ avait dit à ses disciples : « Celui qui croira « en moi fera les œuvres que je fais, et de plus grandes « encore. » Les miracles de Pierre vérifient cette parole. Ananie et Saphire tombent foudroyés à ses pieds; le magicien Simon tremble d'épouvante à ses menaces; Jérusalem et Samarie sont ébranlées par ses discours. Sa puissance éclate, surtout, pour guérir et pour vivifier.

Plus grand que Moïse, le législateur du nouveau peuple passe, comme son divin Maître, en faisant du bien à tous et en délivrant ceux qui souffrent. L'ombre seule de son corps rend la force aux infirmes et la santé aux malades; le son de sa voix relève les paralytiques et ressuscite les morts. — Sensible et touchante image de l'influence et de l'action de la sainte Église, que l'Écriture appelle « le corps du Christ ! » A son ombre tutélaire, aux accents de la parole de son chef, les nations, les familles, les âmes, même les plus malades et les plus désespérées, peuvent toujours guérir et se relever avec une vie et des forces nouvelles.

CHAPITRE VII

Vision mystérieuse de Pierre à Joppé. — Vision du centurion Corneille à Césarée. — Visite de Pierre à Corneille. — Baptême de Corneille. — Pierre explique sa conduite aux fidèles juifs.

Lève-toi, Pierre, tue et mange.

Act. x, 13.

Une autre merveille de la grâce allait éclater à Joppé.

Jusque-là les Juifs seuls avaient été appelés à la foi : aucun païen ne s'était encore converti au christianisme. Le divin Pasteur avait dit premièrement d'aller aux brebis perdues de sa maison d'Israël : les Israélites devaient donc avoir les prémices de l'Évangile. Mais l'heure de la bénédiction approchait pour la gentilité. Dieu, par un dessein de sa sagesse, allait manifester au prince des apôtres ses intentions à cet égard dans une vision pleine de mystères, dont les moindres détails ont été fidèlement relatés par l'historien sacré.

Après la résurrection de la riche et bienfaisante Tabitha, Pierre, durant son séjour à Joppé, logeait près de la mer, dans la demeure d'un homme du peuple, corroyeur de son métier, nommé comme lui Simon. L'apôtre avait accepté ce logement de préférence à tout autre,

sans doute parce que la maison était solitaire, un peu écartée de la ville, comme l'étaient ordinairement à cette époque les ateliers des corroyeurs, et qu'elle lui était offerte par un artisan pauvre et obscur, mais généreux et hospitalier. Plus tard, transformée en église, cette modeste habitation fut réduite en ruines dans les bouleversements dont Joppé devint successivement le théâtre. Mais on a lieu de croire qu'elle occupait l'endroit où s'élève aujourd'hui le couvent des Pères franciscains de Terre-Sainte¹.

Un jour donc, vers la sixième heure, c'est-à-dire vers midi, Pierre étant en prière au haut de la maison, sur la terrasse ou plate-forme qui tient lieu de toit en Orient, se sentit pressé par la faim et songea à prendre quelque nourriture. Mais, tandis qu'on lui préparait à manger, son esprit eut un ravissement. Il vit le ciel ouvert; puis il distingua une nappe immense, liée et suspendue par les quatre coins, laquelle descendait du ciel vers la terre. Sur cette nappe il y avait, comme aliments, des animaux de toute espèce, quadrupèdes, reptiles, poissons, oiseaux, même de ceux que la loi défendait de manger et qui étaient réputés impurs. En même temps une voix se fit entendre : « Lève-toi, Pierre, tue et « mange. » Pierre répondit : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! Je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et « souillé. » Jamais, en effet, les Israélites zélés ne se souillaient en mangeant certaines viandes défendues ; et telle était la cause de leur répugnance à communiquer avec les étrangers, attendu que ces rapports les exposaient d'une manière à peu près certaine à contracter

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 91.

quelque souillure légale. Manger avec un incirconcis passait même aux yeux des Juifs pour un acte coupable, parce qu'on s'y exposait, malgré toutes les précautions, à contrevenir en quelque chose à la loi. Ces prescriptions mosaïques avaient une incontestable utilité : elles protégeaient les Israélites contre le grave danger de l'idolâtrie. Ici, elles nous expliquent la réponse de Pierre.

Mais la voix qu'il avait entendue se fit entendre de nouveau et ajouta : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » La vision parut ainsi jusqu'à trois fois ; après quoi, la nappe fut retirée dans le ciel.

Pierre, surpris d'abord, et réfléchissant à ce que signifiait cette vision, comprit bientôt que le législateur suprême abrogeait sous la loi de l'Évangile cette observance mosaïque relative à la distinction des aliments : les disciples du Christ ne devaient plus être tenus de l'observer. Mais la vision avait une autre signification, d'une portée plus haute et plus étendue. Le chef des apôtres ne tarda pas à en avoir l'intelligence.

A Césarée de Palestine, résidait un centurion romain, nommé Corneille, commandant de la cohorte dite Italique. C'était un de ces gentils qui, ne s'étant pas laissé envahir par les dégradations du paganisme, s'élevaient à Dieu, « qui veut le salut de tous les hommes », et a ouvert à chacun une voie qui, s'il ne la méprise pas, doit le conduire au bonheur éternel. Son séjour dans un pays et au milieu d'un peuple où régnait la vérité religieuse, l'occasion d'entendre parler sans cesse du Dieu unique et des Écritures inspirées, ouvrirent de plus en plus son cœur à la piété. Ses prières étaient fréquentes, il répandait d'abondantes aumônes, et s'était acquis par ses bienfaits l'estime et la reconnaissance des Juifs de Césarée. Sa

bonté et ses vertus avaient amené les gens de sa maison à suivre ses exemples; et même, parmi ses soldats, il s'en trouvait qui subissaient son influence et partageaient sa foi et ses pratiques religieuses. Plusieurs pensent qu'il n'est autre que ce centenier qui assistait au crucifiement de Notre-Seigneur, et qui s'en alla en disant : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Cette opinion paraît vraisemblable, car on avait coutume, aux principales fêtes, de faire venir à Jérusalem des troupes de Césarée, où résidait le gouverneur romain.

Quoi qu'il en soit, par son nom, Corneille appartenait à l'antique famille Cornelia, une des plus illustres de Rome, et se rattachait à celle des Scipions par la célèbre Cornélie, mère des Gracques. La cohorte italique qu'il commandait comme simple centurion, était un corps d'élite de six cents hommes, formé en dehors des légions ordinaires, et composé de citoyens enrôlés volontairement. Elle s'était recrutée parmi les descendants des grandes familles romaines.

« On sait que, dès le temps d'Auguste, l'inertie et le dégoût des camps s'étaient déjà emparés à tel point des Romains dégénérés, que ce prince, après des efforts inouïs, se vit contraint d'exempter Rome et l'Italie du service militaire; en sorte que désormais les légions romaines ne se recrutèrent plus que dans les provinces. Les rares citoyens de Rome que l'honneur de leur nom sollicitait encore à ne pas décliner la gloire des armes, et qui dédaignèrent cette immunité honteuse, formèrent, en dehors des légions, des cohortes de volontaires commandées par un ou deux centurions. Ces cohortes, qui furent lentes à se compléter, et dont la première fondée

paraît avoir été celle qui résidait à ce moment à Césarée de Palestine, finirent par s'élever au nombre de trente-deux. Composées de ce que Rome possédait encore de citoyens qui n'acceptaient pas les mœurs de la décadence, il n'y a pas lieu de s'étonner d'y rencontrer un Cornelius ¹. »

La Providence l'avait choisi dans ce haut rang pour montrer avec plus d'éclat que le mur de séparation entre les gentils et les enfants d'Abraham allait être désormais renversé, et que toutes les familles et les nations seraient appelées en Jésus-Christ à un rapprochement de fraternité qui durerait jusqu'à la fin des siècles. Césarée, où il résidait avec sa cohorte, était une ville considérable, la plus grande alors de toute la Judée, et peuplée principalement de Grecs. Elle était située sur les bords de la Méditerranée, avec un port, à la distance d'environ quinze lieues de Joppé.

Étant en prière vers la neuvième heure du jour, c'est-à-dire à trois heures après midi, c'était une des heures de prière, Corneille eut une vision. Il vit clairement un ange de Dieu qui, se présentant à lui, l'appela par son nom. « Corneille, » lui dit-il. A ce mot, à la vue subite de l'ange, Corneille se sent pénétré de frayeur, et s'écrie : « Qu'y a-t-il, Seigneur ? — Vos prières, répondit l'envoyé céleste, et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu. Envoyez à Joppé, et faites venir un homme appelé Simon et surnommé Pierre. C'est lui qui vous apprendra ce que vous avez à faire. Il loge en ce moment chez un certain Simon, corroyeur, dont la demeure est proche de la mer. »

¹ D. Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 9.

Dès que l'ange qui lui parlait se fut retiré, Corneille appela deux des gens de sa maison et un soldat romain qui conformait sa vie aux exemples de son chef. Il leur raconta ce qui venait de lui arriver, et les députa aussitôt à Joppé. Ceux-ci firent diligence, et ils étaient le lendemain aux portes de la ville. A l'heure où ils y entraient, Pierre, sur la terrasse de la maison, recevait l'avertissement symbolique dont nous avons parlé. Il n'était pas encore revenu de son extase, quand les envoyés, s'enquérant de la maison de Simon le corroyeur, se présentèrent à la porte. Ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si c'était bien là que logeait Simon surnommé Pierre. En même temps le Saint-Esprit avertissait Pierre lui-même, et lui disait : « Voilà trois hommes
« qui vous demandent ; levez-vous, descendez ; ne faites
« pas de difficultés d'aller avec eux ; car c'est moi qui les
« ai envoyés. »

Sur cet ordre divin, Pierre descend du lieu où il était, va droit aux envoyés de Corneille, et leur dit : « Me
« voici ; je suis celui que vous cherchez. Quel est le
« sujet qui vous fait venir ici ? » Ils lui répondirent :
« Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu,
« selon le témoignage que lui rend toute la nation juive,
« a reçu d'un saint ange l'ordre de vous faire venir chez
« lui, et d'écouter les paroles que vous aurez à lui
« dire. »

Pierre comprit alors toute la portée de la vision mystérieuse dont il avait été favorisé. Il admira en lui-même les desseins de la divine miséricorde, fit entrer les messagers de Corneille, leur donna l'hospitalité, et le lendemain partit avec eux pour Césarée, accompagné de six des frères de la ville de Joppé. Ces derniers étaient des-

tinés à servir de témoins aux actes merveilleux qui allaient se passer.

Corneille attendait l'arrivée de l'apôtre dans le recueillement et la prière, entouré de ses proches, de ses amis, de tous ceux qui composaient sa maison. Lorsqu'il apprit que Pierre approchait, il courut à sa rencontre, et se prosterna comme pour l'adorer. Jérusalem et Rome étaient en présence : un instinct supérieur précipitait aux pieds du Juif l'héritier des Scipion et des Corneille. Pierre lui tendit doucement la main et le releva : « Levez-
« vous, lui dit-il, je ne suis qu'un homme, aussi bien
« que vous. » Et s'entretenant familièrement avec lui, il entra dans sa maison.

Un grand nombre de personnes s'y trouvaient réunies. Pierre leur dit : « Vous savez combien les Juifs ont en
« horreur de contracter une liaison quelconque avec un
« étranger, ou d'aller le visiter chez lui. Mais Dieu m'a
« fait voir que je ne devais traiter aucun homme d'im-
« pur et de souillé. Voilà pourquoi, sur votre demande,
« je suis venu sans hésiter. Dites-moi donc maintenant
« pourquoi vous m'avez fait venir. » Corneille prit la parole, et raconta avec une noble simplicité que, tandis qu'il était en prière, un homme vêtu d'une robe blanche s'était tout à coup présenté devant lui, et lui avait dit que sa prière était exaucée, que Dieu s'était souvenu de ses aumônes, et qu'il eût à envoyer à Joppé pour faire venir de là Simon surnommé Pierre. « J'ai
« envoyé vers vous, ajouta-t-il, et vous m'avez fait la
« grâce de venir aussitôt. Maintenant nous voilà tous
« réunis devant vous, disposés à entendre de votre
« bouche tout ce que le Seigneur vous a ordonné de
« nous dire. »

La scène devenait de plus en plus solennelle. Émerveillé de cette touchante conduite de la Providence, Pierre ne fit pas attendre sa réponse. De sa bouche inspirée sortirent ces paroles : « C'est une vérité aujourd'hui « évidente pour moi, Dieu ne fait nulle acception des « personnes ; mais, dans toutes les nations, quiconque « le craint et vit selon la justice, lui est agréable. » C'était assez dire qu'il n'y avait plus devant Dieu ni Juifs ni gentils, et que s'il avait montré, sous l'ancienne loi, sa prédilection pour Israël, cette prédilection passait, en ce moment même, à tous les peuples de la terre.

Une chose essentielle manquait à Corneille et à sa famille : la connaissance de Jésus-Christ, en qui seul la paix est promise aux hommes. L'apôtre dans son discours se mit à leur exposer le mystère de l'adoption divine. Il rappela comment Jésus de Nazareth, que « Dieu avait oint de l'Esprit-Saint et de sa vertu toute-« puissante », avait, ainsi qu'ils le savaient parfaitement, parcouru la Judée, « faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du démon » ; et comment, malgré tant de miracles et de bienfaits, les Juifs l'avaient fait mourir en le suspendant à une croix. « Dieu, ajouta-t-il, l'a ressuscité le troisième jour, et il « a voulu qu'il se montrât plein de vie, non à tout le « peuple, mais à des témoins choisis, à nous qui depuis « sa résurrection avons mangé et bu avec lui. Et il « nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester « que c'est lui qui a été établi juge des vivants et des « morts. Tous les prophètes lui rendent témoignage, et « ont annoncé que ceux qui croiraient en lui recevraient « par son nom la rémission de leurs péchés. »

Pierre parlait encore, quand soudain se renouvela

le prodige de la Pentecôte : le Saint-Esprit descendit sur les assistants, et ils se mirent à parler diverses langues, louant et glorifiant Dieu. Les chrétiens sortis du judaïsme que l'apôtre avait amenés de Joppé, étaient dans la stupeur. Car cette effusion miraculeuse de l'Esprit-Saint était accordée aux gentils, avant même qu'ils eussent reçu le baptême d'eau et l'imposition des mains. Ainsi les prémices de la gentilité se trouvaient-elles honorées des mêmes privilèges que les prémices d'Israël. Pierre, à cette vue, rempli lui-même d'un feu divin, s'écria : « Ces hommes qui viennent de recevoir le Saint-Esprit comme nous l'avons reçu nous-mêmes, qui donc s'opposerait à ce qu'ils soient baptisés ? » Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ¹. Aussitôt l'eau régénératrice est versée, Corneille en sort purifié ; Rome est devenue chrétienne dans la personne d'un de ses plus illustres représentants ; et un jour, suivant une respectable tradition, ce centurion de Césarée qui, le premier des gentils, reçoit le baptême par les ordres de Pierre, sera institué par lui premier évêque de cette ville.

Il n'appartenait qu'au chef des apôtres de consommer une si mystérieuse alliance. A Jérusalem, le jour de la Pentecôte, il avait harangué la foule des Juifs réunis autour du Cénacle, et, par sa parole, il en avait conquis trois mille, fondant ainsi sur Israël fidèle l'Église du Christ. Mais la masse de ce peuple rejetant avec fureur le nom de celui qu'elle avait crucifié, l'heure était venue où « la plénitude des nations devait prendre part à l'héritage des promesses ». Il convenait que Pierre, pas-

¹ Act. x, 1-48.

teur universel, après avoir ouvert la porte de la bergerie aux Juifs, l'ouvrit aussi aux gentils, afin que, sous sa main, l'unité du troupeau se manifestât dans toute sa grandeur ¹.

Mais ce mystère touchait à un sentiment trop enraciné dans le cœur de tout ce qui était né Juif, pour être admis du premier coup et sans difficulté par les Juifs même devenus chrétiens, en qui persistait l'idée fausse que le Christ était venu pour eux seuls. Apprenant ce que Pierre avait fait pour Corneille et pour sa famille, ils s'en inquiétaient et se laissaient aller au trouble. Lorsque le chef des apôtres fut de retour à Jérusalem, beaucoup osèrent discuter contre lui. « Pourquoi, « lui disaient-ils, êtes-vous entré chez des incirconcis, « et avez-vous mangé à leur table? » Pierre crut devoir expliquer sa conduite à ces fidèles, issus du judaïsme, qui ne comprenaient pas que les bienfaits du christianisme pussent être communiqués à d'autres qu'à des Juifs. Pour éclairer leurs esprits et calmer leurs scrupules, il se mit à raconter par ordre et en détail tout ce qui s'était passé : sa vision mystérieuse, cette nappe qu'il avait vue descendre du ciel, ces animaux de toutes sortes, purs et impurs, dont elle était remplie, cette voix d'en haut qui lui avait dit : « Lève-toi, Pierre, « tue et mange; » comment, fidèle aux observances de la loi, il avait d'abord refusé de le faire, et que la même voix lui avait dit : « N'appelle pas impur ce que « Dieu a purifié. » Il raconta aussi l'apparition de l'ange à Corneille, l'ordre que ce centurion romain en avait reçu de l'envoyer chercher à Joppé; comment l'Esprit-

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 11.

Saint lui avait ordonné de suivre les trois messagers, et comment enfin Dieu, mettant le sceau à tant de grâces miraculeuses, avait fait descendre le Saint-Esprit sur les gentils de la même manière qu'il était descendu sur les apôtres au Cénacle. « Voyant cela, ajouta-t-il, je « me souvins de la parole du Seigneur, qui nous avait « dit : Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez « baptisés dans le Saint-Esprit. Dès lors que Dieu a « daigné accorder aux gentils la même grâce qu'à nous « qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je « donc, moi, pour m'opposer à ses desseins ? » Ayant entendu ce discours, ils s'apaisèrent, et se mirent à glorifier Dieu, en disant : « Le Seigneur a donc aussi fait « part aux gentils du don de la pénitence, qui mène à « la vie ¹ ! »

A dater de cette heure, toute barrière est rompue. La ligne de démarcation qui séparait les gentils du peuple de Dieu est effacée. La foi, faite pour tous les hommes, ne sera plus captive dans un coin du monde. Elle va s'étendre jusqu'aux contrées les plus lointaines, au midi, au septentrion, à l'aurore, au couchant, jusqu'à ce que toute la terre, réunie dans le sein d'une même Église, ne fasse plus sous la loi de Jésus-Christ qu'un peuple de frères. Pierre, chef de cette Église, avait eu le premier l'intelligence d'un mystère si nouveau et si consolant ; le premier, il avait mis la main au grand œuvre qui a pour but de le réaliser un jour.

¹ Act. xi, 1-18.

CHAPITRE VIII

Barnabé à Antioche. — Dispersion des apôtres. — Importance et situation d'Antioche. — Pierre y établit son premier siège. — Ses pérégrinations apostoliques en Asie. — Il est mis en prison par Hérode. — Un ange le délivre. — Punition d'Hérode.

L'ange l'éveilla et lui dit : « Levez-vous promptement. »

Act. xii, 7.

La nouvelle du baptême de Corneille et de la décision rendue à ce sujet par le chef des apôtres se répandit rapidement parmi les fidèles. Le bruit en parvint jusqu'à des chrétiens qui habitaient l'île de Chypre et la Cyrénaïque, où ils s'étaient réfugiés durant la persécution juive dont le martyre de saint Étienne avait été le sanglant épisode. Ces disciples, s'étant rendus à Antioche, se mirent à prêcher la foi aux gentils ; et Dieu bénit leur parole. Ils arrivèrent en peu de temps à former un noyau de fidèles sortis du paganisme, dans cette ville où jusqu'alors on n'avait encore annoncé l'Évangile qu'à des Juifs. Ce succès d'un genre nouveau, qui venait faire suite au baptême de Césarée, ne tarda pas à être connu à Jérusalem. Pierre et les apôtres suivirent ce mouvement avec une vive sollicitude, et s'attachèrent à le favoriser de tous leurs efforts. Afin de confirmer

dans la foi les néophytes, ils firent partir pour Antioche Barnabé, chrétien juif, jouissant d'une haute estime, versé dans la langue grecque qu'on parlait dans cette ville, et qui mieux qu'un autre pouvait travailler à la conversion des habitants. Arrivé à Antioche, Barnabé fut rempli de joie en voyant cette Église déjà florissante que Dieu avait suscitée en face du monde païen, au sein même de la corruption grecque et romaine. Il ne tarda pas à s'adjoindre comme collaborateur dans l'apostolat Paul, son ancien condisciple et son ami. La parole de ces deux hommes apostoliques fit de nouvelles recrues au milieu de la gentilité, et il fut aisé de prévoir que bientôt le centre de la religion du Christ ne serait plus Jérusalem, mais Antioche, l'Évangile passant ainsi aux gentils, et la grâce du Seigneur délaissant la ville ingrate qui « n'avait pas connu le temps de sa visite¹ ».

Cette époque est celle que nous croyons pouvoir assigner à l'événement que les écrivains ecclésiastiques ont appelé la dispersion des apôtres. La gentilité se ralliant à la foi et la porte du salut étant ouverte à tous les peuples, l'heure était venue pour les messagers de la bonne nouvelle de se répandre sur la face de la terre et d'entreprendre d'accomplir l'ordre du Maître : « Allez, » « prêchez, enseignez toutes les nations. »

Avant qu'ils se soient séparés, la tradition nous les représente tous les douze réunis à Jérusalem, sous la présidence de leur chef, et rédigeant ensemble le symbole qui porte leur nom et qui devait servir de base à la croyance chrétienne. Certains auteurs prétendent qu'il fut composé dans le Cénacle; les autres pensent que le

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 13.

fait eut lieu sur les pentes de la montagne des Oliviers, dans une cavité peu profonde, qu'aujourd'hui encore on visite avec respect, et qu'on montre aux pèlerins de la Terre-Sainte. Douze articles composent le Symbole des apôtres. Pierre, dit-on, par le mouvement du Saint-Esprit, prononça le premier article; et ses collègues, successivement et selon leur rang, prononcèrent les autres dans l'ordre que nous les avons. « Tandis que le monde entier, dit Chateaubriand, adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Créateur de ces astres, à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ces souterrains, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes¹. »

Après ce grand acte, peut-être trop embelli, du moins dans le détail, des couleurs de la légende, les apôtres se séparèrent. André, frère de Pierre, fut envoyé chez les Scythes, d'où il passa en Épire et en Grèce. Jacques le Majeur alla jusqu'en Espagne, revint en Judée, et fut le premier des apôtres à sceller la foi de son sang. Jean, son frère, le disciple bien-aimé de Jésus et l'ami intime de Pierre, parcourut les provinces de l'Asie Mineure, et

¹ *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

se fixa à Éphèse, d'où il gouverna plusieurs Églises fondées par saint Paul ou par lui-même. Thomas alla chez les Parthes et jusque dans les Indes. Jacques le Mineur, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem comme évêque de cette ville. Philippe porta la parole de Dieu dans la haute Asie et dans la Phrygie. Barthélemy passa dans la grande Arménie. Matthieu prêcha dans l'Éthiopie, après avoir, à la prière des fidèles de Judée, écrit son Évangile, qu'il rédigea en langue syro-chaldaïque. Simon alla dans la Lybie, Jude dans la Mésopotamie, et Mathias dans la Colchide.

Quant à Pierre, chef des apôtres et vicaire de Jésus-Christ, bien que « tous les royaumes du monde lui eussent été livrés ¹ », il devait, comme prince des pasteurs, avoir son siège fixe et déterminé. Ce fut à Antioche qu'il l'établit d'abord. Ce changement de lieu, ce déplacement de la chaire de primauté, montrait l'Église avançant dans ses destinées et quittant l'étroite enceinte de Sion pour se diriger vers l'humanité entière. Rome sera bientôt la troisième et définitive station de cette chaire ; la vocation du centurion Corneille en est déjà le gage. Mais auparavant il convenait qu'elle s'arrêtât quelques années à Antioche, dans la capitale du monde oriental.

L'importance de cette grande cité explique le choix qu'en fit le prince des apôtres. Bâtie par Séleucus Nicanor après la bataille d'Ipsus, Antioche occupait une situation tout à la fois riante et avantageuse au milieu d'une vaste plaine que l'Oronte et plusieurs rivières fertilisaient. On évaluait le nombre de ses habitants à plus de cinq cent mille. Portées d'abord à un haut degré de

¹ Offic. Eccles.

splendeur par les rois Séleucides, sa richesse et sa puissance s'étaient considérablement accrues sous l'occupation romaine. Ses palais, ses temples, ses cirques, ses bazars, en faisaient la rivale d'Alexandrie, et en quelque sorte celle de Rome. Elle était en Orient le siège des arts, des sciences et des lettres, et l'un des foyers les plus actifs des religions païennes de toute origine. Sa population comptait un grand nombre de Juifs. Au moment où s'accomplissaient les événements dont nous parlons, Vitellius y résidait en qualité de gouverneur romain. C'était un homme tolérant, et, sous son administration indulgente, le christianisme put se répandre dans la ville sans le moindre obstacle¹. Le nombre des croyants y devint bientôt si considérable, que les fidèles y furent pour la première fois désignés sous le nom de « chrétiens ». D'après une lettre du pape saint Innocent I, une réunion de Pierre et des apôtres, qui résidaient encore à Jérusalem, eut lieu à Antioche sur ce sujet, et c'est à cette assemblée qu'on doit rapporter l'adoption de ce nom significatif de chrétien, qui fut depuis donné à tous les disciples du Christ.

On ignore les détails qui signalèrent l'installation de saint Pierre à Antioche. Mais il n'y a pas à douter qu'il en ait été le premier évêque. La tradition sur ce point est constante et universelle. Saint Jean Chrysostome, natif d'Antioche, et d'abord prêtre de cette Église avant de monter sur le siège de Constantinople, se rend l'écho de cette tradition en ces termes : « Notre cité, dit-il, « possède un privilège et une dignité unique, c'est « d'avoir eu au commencement le prince des apôtres

• ¹ *Saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 94.

« pour l'instruire. » Dans la chronique d'Eusèbe, nous lisons ces mots : « L'apôtre Pierre fonda l'Église d'Antioche et y établit sa chaire. » On pourrait citer beaucoup d'autres témoignages semblables ¹. L'antiquité chrétienne est unanime pour admettre ce fait.

Mais il est difficile d'en assigner la date précise. On croit communément que le prince des apôtres fut sept ans évêque d'Antioche et vingt-cinq ans évêque de Rome. Saint Jérôme nous apprend qu'il fut mis à mort trente-sept ans après le crucifiement du Sauveur, que les plus doctes chronologistes anciens et modernes fixent à l'an 29 de l'ère vulgaire, la naissance de Jésus-Christ étant placée par eux quatre ou cinq ans avant cette ère ². De cette manière, l'épiscopat de saint Pierre à Antioche aurait commencé environ cinq ans et son épiscopat à Rome environ douze ans après la mort de Jésus-Christ. Ces deux épiscopats ont été de tout temps si célèbres dans l'Église, que, dès les premiers siècles, la fondation de la chaire d'Antioche et celle de la chaire de Rome devinrent deux fêtes solennelles : on les célèbre encore, la première le 22 février, et la seconde le 18 janvier.

Bien que Pierre eût fixé son siège à Antioche, il ne résidait pas continuellement dans cette ville. Pour obéir au précepte du Christ, qui avait recommandé aux douze de parcourir la terre afin d'y semer la parole de vie, il voulut continuer à remplir sa mission d'apôtre. Il choisit pour apanage les régions dont se composait la province d'Asie. Le Pont, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, connurent son visage et entendirent sa voix.

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 103.

² *Hist. de l'Église*, par Rorbacher, t. IV, p. 293.

Il est permis d'apprécier les succès qu'il obtint et l'affection qu'il garda pour ces églises qui lui devaient leur existence, par les soins dont il ne cessa de les entourer et par les témoignages de tendresse paternelle que nous le verrons plus tard leur exprimer dans la première de ses Épîtres.

Au retour de ces pérégrinations évangéliques, le prince des apôtres eut le désir de revoir Jérusalem, où il avait laissé Jacques le Mineur occupant le siège épiscopal. C'était au printemps de l'année 41. La ville de David et de Salomon venait de voir arriver dans ses murs, avec toute la pompe royale, Hérode Agrippa, que l'empereur Claude envoyait prendre possession de la couronne de Judée. L'Iduméen, digne petit-fils du vieil Hérode, le meurtrier des enfants de Bethléhem, sentait le besoin de se concilier dès son arrivée la faveur populaire. Il crut qu'en sacrifiant quelques victimes au fanatisme judaïque, surexcité de plus en plus par les progrès de l'Église chrétienne, il s'attacherait davantage la multitude aveugle. Il se saisit donc de l'apôtre saint Jacques le Majeur, qui se trouvait pour le moment à Jérusalem, et lui fit trancher la tête¹.

Le respect dont les Juifs entourèrent longtemps Jacques le Mineur, le saint évêque de la ville, l'empêcha de porter la main sur lui. Mais, informé que Pierre était à Jérusalem, il se persuada que l'attachement des Juifs pour sa personne serait inviolable, s'il leur sacrifiait cette grande victime. Il le fit donc arrêter et mettre en prison, se proposant de le faire mourir devant tout le peuple après les fêtes de Pâques. Car cela se passait durant les jours de l'octave, appelés

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 14.

jours des Azymes parce qu'on ne mangeait que des pains sans levain. La fête se prolongeait huit jours ; et, comme à l'ordinaire, les Juifs étaient de toutes parts accourus en foule pour la solennité.

Pierre fut jeté dans un cachot, chargé de fers et gardé par des soldats. La multitude des étrangers était avertie du spectacle qui lui était réservé avant de quitter la ville, et les intentions du cruel Hérode ne pouvaient manquer de se réaliser au jour marqué. Le prisonnier, selon la coutume romaine, était, pendant la nuit, attaché à deux soldats par une double chaîne de fer. En outre, d'autres soldats, au nombre de seize, distribués en quatre postes, étaient chargés de garder les abords de la prison.

On avait pris des précautions qui semblaient d'autant plus nécessaires que Pierre et ses collègues avaient déjà été miraculeusement délivrés. Il en fut de ces précautions comme de celles que la synagogue avait prises, du consentement de Pilate, au sujet de la résurrection de Jésus-Christ. Les unes et les autres servirent à confondre l'impiété et à faire éclater la providence de Dieu. Le dessein des fidèles n'était pas, certes, de séduire les gardes ni de les forcer. Hérode, qui paraissait le craindre, ne connaissait pas leurs dispositions. Sans doute, ils avaient à cœur la délivrance de celui qui pour eux tenait la place du Christ ; ils n'envisageaient point sans douleur et sans inquiétude le danger qui menaçait cette tête si chère. Mais ils avaient une arme dont Hérode ignorait le pouvoir et contre laquelle les puissances de ce monde ne peuvent se défendre : pendant que Pierre était ainsi gardé, « l'Église tout entière, observe l'historien sacré, « faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. »

Dieu parut durant quelque temps ne pas les écouter ; mais la nuit qui précéda le jour fixé pour le supplice, comme Pierre dormait entre ses deux gardiens, auxquels il était lié par ses chaînes, un ange apparut tout d'un coup dans la prison, et la remplit d'une clarté céleste. Il éveilla Pierre en le poussant par le côté, et lui dit : « Levez-vous promptement. » Au même instant les chaînes de l'apôtre tombèrent d'elles-mêmes, et ses mains se trouvèrent libres. L'ange lui dit : « Mettez « votre ceinture, et attachez vos sandales. » Il le fit. L'envoyé divin ajouta : « Enveloppez-vous de votre « manteau, et suivez-moi. » Pierre obéit, et se mit à le suivre, sans penser que ce qui se passait fût véritable, mais s'imaginant que tout ce qu'il voyait n'était qu'un songe et une douce illusion. Lorsqu'ils eurent franchi le premier et le second poste, ils se trouvèrent devant la porte de fer qui s'ouvrait du côté de la ville ; car la prison était en dehors de l'enceinte. La porte tourna d'elle-même sans bruit sur ses gonds ; ils entrèrent dans Jérusalem.

Quand ils eurent marché ensemble le long d'une rue où Pierre n'avait plus rien à craindre, l'ange disparut. Alors Pierre, revenant à lui, se dit en lui-même : « Maintenant je reconnais, à n'en pouvoir douter, que « Dieu a envoyé son ange ; il m'a délivré des mains « d'Hérode et soustrait à la curiosité cruelle des « Juifs. »

Après avoir réfléchi à ce qu'il devait faire, il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où beaucoup de fidèles étaient réunis en prière. Au premier coup qui retentit à la porte de la cour, une servante, nommée Rhodé ou Rose, alla s'informer avec

précaution : la persécution rendait les chrétiens prudents. Ayant reconnu la voix de Pierre, cette jeune fille fut tellement saisie d'étonnement et de joie, que, sans ouvrir, elle courut, hors d'haleine, annoncer à l'assemblée que Pierre était à la porte. La chose paraissait si peu probable, que tous lui dirent : « Tu as perdu l'esprit. » Mais elle assurait que c'était certainement lui. Et ils disaient : « C'est son ange. » Comme l'apôtre continuait à frapper, ils descendirent tous ensemble, pour ne pas se laisser surprendre. Qui pourrait peindre l'allégresse de cette pieuse assemblée, en contemplant son chef si miraculeusement rendu à sa filiale tendresse ? Il paraît que, dans la vivacité de leurs transports, ils manifestaient leur joie par des exclamations qui pouvaient les trahir. Pierre, d'un signe, imposa silence : il n'était pas temps encore de donner un libre cours à leurs sentiments.

Le glorieux prisonnier de Jésus-Christ raconta les détails de sa délivrance : « Annoncez ces choses, ajouta-t-il, à Jacques et à nos frères. » Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, était en ce moment le seul des apôtres présent dans la ville, et la communauté chrétienne devait être promptement instruite de l'admirable intervention du Ciel dans la mise en liberté de son chef.

Pour lui, il sortit aussitôt, et, à la faveur de la nuit, s'en alla dans un autre lieu chercher un asile, persuadé sans doute que Dieu, qui venait de le délivrer d'une manière si miraculeuse, le réservait pour des desseins ultérieurs, et que, s'il y a faiblesse à craindre la mort quand elle nous menace, il y a témérité à la braver inutilement. Jugeant même que Jérusalem n'était plus un séjour sûr pour lui, et ne voulant pas s'exposer da-

vantage à la colère d'Hérode, il se hâta de quitter cette ville.

Au point du jour, il y eut un grand trouble parmi les soldats pour savoir ce qu'était devenu le prisonnier. A la nouvelle de son évasion, le tyran fut transporté de fureur. Voyant absolument vaines toutes les perquisitions faites pour le retrouver, il fit donner la question aux gardes, puis il ordonna de les conduire au supplice.

Après ce digne exploit, le prince impie quitta brusquement Jérusalem pour se rendre à Césarée, où, à partir de ce moment, il fixa son séjour. C'est là que la justice de Dieu l'attendait. Il n'avait reculé devant aucun crime pour capter la faveur populaire : il mourut au milieu même des applaudissements de la flatterie. Un jour que, revêtu de la pourpre royale, assis sur son trône, entouré d'un pompeux cortège de courtisans, il haranguait le peuple de Césarée dans un discours emphatique, la multitude se mit à l'acclamer. « Ce n'est pas la parole d'un homme, s'écriaient mille voix adulatrices, c'est celle d'un dieu. » Enivré de ces hommages qui flattaient sa vanité, le tyran se complaisait dans ces acclamations sacrilèges. La punition ne tarda pas à éclater. Les cris de la foule retentissaient encore, quand la main d'un ange, invisiblement, le frappa soudain d'un mal étrange et terrible. En proie à des douleurs intolérables, il dit lui-même à ses flatteurs : « Voilà votre dieu qui va rendre le dernier soupir. » On l'emporta dans son palais. Le mal fit des progrès rapides. Les vers, engendrés de sa propre chair, le rongeaient tout vivant. Après cinq jours de tourments atroces, il expira, chargé, comme son aïeul, de la malédiction de Dieu et des hommes.

Telle fut la fin du premier d'entre les princes qui aient persécuté l'Église. Sa mort était un avertissement adressé par avance à tous ceux qui tenteraient, dans la suite des âges, d'user de leur pouvoir pour entraver le règne de la vérité. Dieu sait, d'ailleurs, faire admirablement servir toutes choses au bien de ses élus qu'on persécute et à la gloire de son Église qu'on outrage. La persécution d'Hérode donna à saint Pierre le signal de son départ pour la grande Rome. Nous allons le voir, à peine arraché à la prison et aux fers, entreprendre de nouveaux travaux, aspirer à de nouveaux périls, s'élancer avec une nouvelle ardeur dans l'héroïque carrière qui lui est tracée. Devenu évêque de Rome, il sera toujours à nos yeux l'infatigable apôtre de l'Évangile; mais, de plus, nous aurons à admirer en lui la hauteur de vues, la sagesse de conduite et la fermeté de caractère propres au prince des pasteurs. Par sa première captivité dans la prison de Jérusalem, Pierre a mérité de voir s'ouvrir devant lui les portes de la ville, centre de l'empire qu'il doit fonder. Sa seconde captivité dans la prison Mamertine lui ouvrira à la suite « du Roi de gloire les portes « éternelles » de la cité triomphante.

LIVRE III

L'ÉVÊQUE DE ROME

CHAPITRE I

Départ de Pierre pour Rome. — Dessein providentiel de Dieu dans la formation de l'empire romain. — Premier logement de Pierre à Rome.

Le bienheureux Pierre, chef de l'ordre apostolique, est destiné à la capitale de l'empire romain.

Saint Léon, *Serm. I de SS. Apost. Petr. et Paul.*

Une nouvelle phase commence dans la vie du prince des apôtres. A son zèle s'offre un vaste champ qu'il défriche et cultive, où il sème, plante et édifie, et qu'à la fin il arrosera de son sang. De plus en plus va se dérouler à nos yeux la suite des desseins du Sauveur sur ce disciple privilégié. Pierre n'est plus seulement l'homme apostolique par excellence, le puissant thaumaturge de la loi nouvelle; il dirige, il gouverne, il administre, il

organise; il fonde l'Église principale de laquelle doivent dépendre toutes les églises particulières. Il se montre vraiment vicaire du Christ, évêque des âmes, pasteur suprême de tout le troupeau.

Forcé de quitter Jérusalem afin de se soustraire au courroux d'Hérode, Pierre avait compris que l'heure était arrivée de partir pour sa destination finale et d'aller prendre possession de l'Occident. Ce départ dut être aussi secret qu'il fut rapide, à raison des périls qui menaçaient sa vie; car Hérode Agrippa, alors tout-puissant en Judée, était également en pleine faveur à Rome auprès de la cour impériale et du sénat. L'auteur des Actes, qui décrit avec tant de précision et de détails les voyages de saint Paul, n'a rien fait de semblable pour l'itinéraire du chef de l'Église. Sa réserve même, en cet endroit de son récit, est significative, et semble indiquer qu'on ait voulu, dès le principe, jeter un voile sur le départ de l'apôtre et sur le terme de son voyage: « Étant parti, dit-il, il se dirigea vers un autre lieu. » Ce silence de prudence et de convention entre les fidèles fut si bien gardé, qu'aujourd'hui, malgré beaucoup de traditions locales, nous ignorons en réalité quelle route suivit Pierre pour se rendre à Rome. De quel côté et par quelle porte entra-t-il dans cette grande cité? Quels furent le nombre et la qualité des disciples qui l'accompagnèrent? Nous ne pouvons rien dire de positif. Il paraît seulement certain qu'il avait avec lui Marc, qui déjà l'avait suivi dans ses pérégrinations d'Asie et dont il avait eu l'occasion d'éprouver le dévouement.

En choisissant Rome pour y poser définitivement son siège épiscopal, et en faire par là le centre de l'unité religieuse, le prince des apôtres fut évidemment inspiré

d'en haut. Depuis dix-huit siècles, les nations catholiques ont admiré dans cet acte considérable la direction de la divine Providence. Fondée l'an 753 avant Jésus-Christ, devenue, par le génie et la valeur de ses armes, la maîtresse et la capitale de l'univers alors connu, la cité de Romulus était sans contredit le lieu le plus propre à la propagation de la vraie et unique religion dont Pierre était le premier ministre. Nulle part la pierre angulaire, fondement de l'Église du Christ, ne pouvait mieux s'établir que dans la ville aux sept collines, destinée à rayonner ainsi de tous les genres de gloire.

Assise sur le Tibre, au centre de l'Italie, à proximité de cette mer intérieure qu'on nomme la Méditerranée et qui baigne de ses flots les trois parties de l'ancien monde, Rome avait peu à peu réuni sous sa main de fer cent peuples différents de religion, de mœurs, de caractère et de langage. De ce vaste assemblage, l'habileté de sa politique, la sagesse de ses lois, la vigueur de son gouvernement autant que la puissance de ses légions, avaient su faire la plus étonnante unité matérielle qu'on eût encore vue et qu'on verra peut-être jamais. Tandis que ses flottes sillonnaient la mer en tous sens pour se prêter aux besoins divers de la guerre et du commerce, ses routes sur terre pénétraient, à travers les forêts, les fleuves et les montagnes, jusqu'aux régions les plus sauvages et les plus lointaines. Au point de vue de la conquête et de l'unité politique, ces fameuses voies romaines, d'une construction si colossale et si dispendieuse, étaient certainement les plus merveilleux de tous les ouvrages du peuple-roi. Nerfs et artères de ce grand corps, rayonnant du centre à la circonférence, elles reliaient entre

elles toutes les parties de l'empire et les rattachaient à la ville capitale. Rome sans elles n'aurait jamais pu assujettir à ses armes ni retenir sous son autorité tant de provinces et de royaumes. Semblables à des rues faciles à parcourir, elles avaient, par suite de la domination d'un seul prince, changé cet immense empire en une seule cité, rendez-vous et point de départ de tout ce qui agitait ou dirigeait le monde ¹.

C'étaient là autant d'éléments avec lesquels la Providence préparait l'unité spirituelle des peuples. Ces voies de transport allaient maintenant servir à la diffusion de l'Évangile, en facilitant les voyages si fréquents des apôtres et leur correspondance avec les églises particulières. Aussi les saints docteurs n'ont-ils pas fait de difficulté de reconnaître dans l'existence de Rome et dans la formation de son empire des vues mystérieuses et particulièrement providentielles. Un historien païen célèbre, Polybe, n'a pu s'empêcher de remarquer lui-même « qu'à cette époque la Providence avait ramené de force à l'unité toutes les choses humaines, et que l'histoire devenait une. » Les rois, les consuls et les Césars avaient fait leur œuvre : par la main de Pierre et de ses successeurs, le Christ allait faire la sienne.

Quand Pierre entra dans Rome, Claude, successeur de Caligula, commençait la deuxième année de son règne; c'était au début de l'an 42. Nul doute qu'à cette époque, Rome ne renfermât déjà des chrétiens. Les Juifs y étaient depuis longtemps établis, et avec la force d'expansion et le mouvement d'activité qui caractérisent leur race, ils y avaient formé une colonie considérable et florissante. Par

¹ *V. Rome et la Judée*, par M. de Champagny.

suite, plusieurs des Israélites habitant cette ville se trouvèrent à Jérusalem le jour de la Pentecôte : ce sont ceux que le texte sacré appelle *advenæ Romani*. Ces « Juifs Romains » furent témoins de l'explosion de la grâce divine, lorsque le Saint-Esprit descendit sur le Cénacle et que Pierre inaugura la prédication évangélique. Parmi eux il y eut des néophytes, entre autres Andronic et Junias, que saint Paul appelle des apôtres et qui avaient été chrétiens avant lui. Si donc l'immense majorité des Juifs à Rome, comme ailleurs, repoussait Jésus de Nazareth, la minorité courageuse qui l'acceptait ne pouvait manquer d'y être déjà représentée. Avant son arrivée, Pierre, chef du christianisme, connaissait certainement la situation : il devait même posséder sur les personnes des renseignements particuliers et précis¹.

Son premier soin fut de visiter ceux de sa nation et de travailler à étendre parmi eux la foi en Jésus-Christ. Il établit le centre de ses prédications sur la rive gauche du Tibre, dans le quartier juif devenu depuis si célèbre sous le nom de Transtévère. On sait que dans les villes idolâtres les Juifs avaient toujours un quartier particulier où ils se groupaient. D'après divers documents, il paraît que la colonie juive de Rome avait été, de la part d'Auguste, l'objet d'une tolérance et même d'une bienveillance marquées. Il avait consenti à lui laisser occuper une partie considérable de la région transtibérine, approuvant qu'on y exerçât le culte mosaïque avec une entière liberté. Un cimetière juif, récemment découvert sur le Janicule, avec des monuments et des inscriptions remontant à la plus haute antiquité, est venu confirmer cette donnée

¹ V. *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 18 et suiv.

historique, et démontrer quelle était jadis l'importance de l'établissement juif dans ce quartier.

Ce fut là que le nouvel étranger vint d'abord se fixer : sur une des collines du Janicule, la belle basilique de Saint-Pierre-in-Montorio atteste encore l'emplacement de la maison qu'il occupa. De là il alla peu après, à ce qu'on croit, s'établir au mont Aventin ; et l'on conjecture que ce dut être dans la maison d'Aquila et de Priscille, deux époux juifs, dont nous sommes à portée de suivre d'intimes relations entretenues avec lui d'abord, et, plus tard, avec saint Paul. Tout donne à croire qu'ils étaient du nombre des Juifs qui avaient déjà embrassé le christianisme avant l'arrivée du prince des apôtres. Aquila, habile industriel, s'employait à la fabrication des tentes pour l'armée et pour les particuliers, et l'on voit par l'ensemble des détails qui nous sont parvenus à son sujet, qu'il devait jouir d'une grande aisance. Sa maison, d'après les traditions, se trouvait située sur l'Aventin, au-dessous de l'église actuelle de Sainte-Prisque.

Mais le séjour de l'apôtre au Transtévère et à l'Aventin ne dut pas être de longue durée. On ne tarde pas à le voir, en troisième et dernier lieu, logé chez le sénateur Pudens, au Viminal, dans le quartier même du patriciat.

Comment des relations purent-elles si promptement s'établir entre le batelier juif et l'une des plus hautes familles sénatoriales et patriciennes de Rome ? C'est un point historique du plus vif intérêt, que de précieuses découvertes et de doctes travaux ont, de nos jours, parfaitement mis en lumière. Nous y admirerons de plus en plus la marche de la Providence dans la fondation de l'Église ¹.

¹ V. *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 20.

CHAPITRE II

Pierre devenu l'hôte du sénateur Pudens. — Aquila et Priscille. —
La vierge Prisque. — Premier oratoire de Pierre à Rome. —
Cimetière Ostrien, où Pierre baptisait. — Cimetière de Priscille.

*Sur la voie Nomentane, cimetière
aux sources d'eau où le bienheureux
Pierre baptisait.*

Extrait des anciens Martyrologes.

On se rappelle les rapports que Pierre avait eus à Césarée avec Corneille, centurion de la cohorte italique. Le grand événement qui s'était accompli en faveur de ce noble officier dut avoir à Rome, parmi ceux de sa condition, quelque retentissement. Les Cornelius, dont le rôle avait été si éclatant sous la république, ne cherchaient plus sous les empereurs à figurer sur la scène politique; mais leurs relations de famille n'en étaient devenues que plus étroites. Il est impossible que le centurion de Césarée, dont nous avons vu l'empressement à communiquer le bienfait de la foi à ceux qui l'entouraient, soit demeuré sans faire connaître aux siens, dans Rome, la faveur dont il venait d'être l'objet. En outre, des monuments incontestables prouvent que le sénateur Pudens, dont Pierre fut l'hôte, appartenait

lui-même à la famille Cornelia. Or saint Luc termine son récit de la conversion de Corneille par un trait qui jette, quand on y réfléchit, une grande lumière sur le fait que nous racontons. On y lit qu'après son baptême, Corneille obtint de Pierre qu'il voulût bien accepter son hospitalité et passer quelques jours sous son toit. Personne n'ignore l'importance que les anciens Romains attachaient aux liens de l'hospitalité. Celui que l'on avait reçu à son foyer était dès lors, quel qu'il fût, regardé comme un membre de la famille. L'alliance contractée avec lui, et représentée par le signe appelé *tessera*, devenait perpétuelle. Elle liait les parents eux-mêmes de celui qui avait ainsi ouvert sa maison à cet étranger, devenu un frère, s'il était jeune encore, un père, s'il était avancé en âge. L'hospitalité de Césarée réclamait donc ses droits et conviait le Galiléen Pierre à l'honneur d'habiter au Viminal chez le sénateur Cornelius Pudens.

Mais en échangeant un quartier méprisé pour celui de l'aristocratie romaine, Pierre ne se séparait pas pour cela de ses deux hôtes israélites, Aquila et Priscille. Ce nom de Priscille, porté par une Juive, semble indiquer, dans celle qui en était décorée, l'affranchie de quelque grande dame romaine. Et précisément nous apprenons des actes de sainte Praxède que la femme de Pudens se nommait Priscille; ce qui explique les relations intimes que nous trouvons établies entre les deux époux juifs et les Pudens.

L'église Sainte-Prisque du mont Aventin retrace aussi toute cette histoire par ses vénérables souvenirs. Dès la plus haute antiquité, elle fut connue dans Rome sous le titre d'Aquila et de Prisque. C'est dans son enceinte que l'on découvrit, au siècle dernier, une plaque

en bronze de l'an 222, qui porte les noms de Pudens Cornelianus ¹. Il est hors de doute que le prince des apôtres y a célébré les saints mystères. La tradition rapporte qu'il y consacra un autel et qu'il y baptisait dans une urne de marbre blanc, qu'on montre encore au fond d'une crypte ². Une des premières Romaines qu'il y baptisa fut la jeune Prisca, âgée de douze ans. Accusée peu d'années après devant l'empereur Claude, la vierge chrétienne fut condamnée à être dévorée par un lion; mais le farouche animal se coucha auprès d'elle et lui lécha les pieds. Ses bourreaux la conduisirent sur la voie d'Ostie et lui tranchèrent la tête ³. La maison qu'elle habitait fut dans la suite changée par les fidèles en un oratoire célèbre, puis en l'église qui porte son nom ⁴.

On voit comment, par suite de ses relations avec le centurion Corneille d'abord, et ensuite avec le Juif Aquila, Pierre fut naturellement amené à recevoir l'hospitalité au *vicus Patricius* dans la maison de Pudens. Ce noble sénateur et Priscille son épouse, encore jeunes à cette époque, abjurèrent tous les deux ensemble, et les premiers des Romains habitant la ville, le culte des idoles entre les mains du prince des apôtres. L'église Sainte-Pudentienne occupe aujourd'hui l'emplacement de leur palais. Derrière l'abside, on montre une très-antique chapelle, où la tradition place l'appartement que Pudens donna dans sa demeure à son hôte pour en

¹ V. *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 20.

² Nous l'avons nous-même vénérée en 1867.

³ V. *Les Curiosités de Rome*, par Robello.

⁴ Le tableau du maître-autel représente le baptême donné par l'apôtre à la vierge martyre.

faire un oratoire. Le pèlerin ne contemple pas sans une émotion profonde ce lieu mémorable. C'est là que le prince des apôtres prêcha, baptisa, fit descendre l'Esprit-Saint sur les premiers néophytes de l'Église romaine; c'est là qu'il consacra et distribua de ses mains la divine Eucharistie. Il y célébrait l'auguste sacrifice sur un simple autel de bois, lequel a été depuis transporté dans la basilique de Latran, où, enchâssé dans le marbre et l'or, il forme actuellement le maître-autel ¹.

Une mosaïque du iv^e siècle confirme ces curieuses traditions, d'ailleurs incontestées. Elle occupait le fond de la chapelle de Sainte-Pudentienne dont nous venons de parler. Elle a péri à la fin du xvi^e siècle; mais le dessin en est conservé dans la bibliothèque Vaticane. On y voit saint Pierre représenté assis dans sa chaire décorée de pourpre. Sa tunique est blanche; blanc est son manteau. Il porte le nimbe ou l'auréole des saints. Il fait des deux mains le geste d'un apôtre qui semble exhorter avec majesté et douceur, et qui tient à la fois du père et de l'*orante*. Deux brebis sont à distance, qui, venant, s'arrêtent et semblent écouter avec simplicité et avec joie la voix bien connue du bon Pasteur ².

Le souvenir de Pierre dans ces premiers temps se rattache à un autre lieu également célèbre. Le succès de sa prédication exigeait qu'il y eût un emplacement déterminé pour la célébration plus solennelle des mystères

¹ Une planche de ce bois sacré a toujours été conservée dans l'autel de ladite chapelle. Comparée récemment avec les planches de l'autel de Latran, la matière a été trouvée identique.

² Ces deux brebis représentaient sans doute les deux fervents époux Pudens et Priscille, aïeuls des deux vierges Pudentienne et Praxède. (V. *Les Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. Davin, publiés dans le *Monde*.)

chrétiens, un centre de réunion où juifs et gentils pussent se rassembler sans pourtant trop éveiller l'attention. D'anciens documents signalent, comme ayant servi à cette destination primitive, un hypogée ou cimetière souterrain situé à la campagne aux lieux où l'on visite maintenant les catacombes de Sainte-Agnès-hors-les-murs; il est désigné sous le nom de « cimetière Ostrien », et les archéologues le regardent comme le plus ancien de la Rome chrétienne.

Ce cimetière dut être le premier asile funéraire de la petite communauté des fidèles qui se multipliaient de jour en jour autour de Pierre; car la mort n'attend pas que les sociétés soient devenues nombreuses pour faire sentir ses droits. Une fontaine y était disposée pour l'administration du baptême. De là le nom populaire qu'on lui donnait jadis et qu'on retrouve en certains martyrologes : « Cimetière aux sources d'eau où Pierre baptisait. » Là fut aussi établie dans son humble majesté la première chaire du vicaire de Jésus-Christ, le siège particulier sur lequel s'asseyait le premier pape pour parler aux prêtres et aux fidèles réunis. On le vénéra jusqu'au temps de Grégoire le Grand, comme un des monuments les plus précieux du premier séjour de l'apôtre à Rome¹.

Près du cimetière Ostrien, se trouve le cimetière de Priscille, d'une antiquité pareille. C'était le cimetière de la famille des hôtes de saint Pierre, de Pudens et de Priscille. Celle-ci lui donna son nom, probablement parce qu'elle y fut déposée la première. On y a retrouvé

¹ Cette chaire, qui a disparu, est différente de celle qu'on vénère à la basilique Vaticane, et dont nous parlerons bientôt.

de nos jours la chambre funéraire de la vierge martyre Prisca, qu'on y transporta de la voie d'Ostie, sans doute en souvenir de Pierre, dont elle était la fille spirituelle, et qui semble rayonner en ces lieux comme un astre fécond. Près d'elle reposaient les deux vierges que l'Église romaine compte parmi ses plus hautes gloires, et en quelque sorte parmi ses pieuses mères, les filles du second Pudens, Pudentienne et Praxède. Elles avaient prié près de la tombe de Prisca; elles l'avaient ornée de fleurs et de lumières, selon l'usage chrétien; elles y avaient reçu les inspirations héroïques de la grâce; toutes deux furent déposées à leur tour auprès d'elle à la suite de leur père, de leur grand-père et de leur aïeule. C'est par excellence le cimetière des vierges, de ces premières fleurs que la foi a fait éclore sous la parole du prince des apôtres ¹.

On y a récemment découvert, entre autres peintures, une fresque représentant l'image de la Vierge Marie. C'est le plus antique monument que Rome chrétienne possède en l'honneur de la Mère de Dieu. Le style primitif la fait remonter, aux yeux des connaisseurs, jusqu'à l'âge des Flaviens, dans le premier siècle. La Vierge Mère est assise, allaitant le Créateur de toutes choses, qui s'est incarné dans son chaste sein. En face d'elle, debout, un personnage tenant à la main le rouleau des prophéties d'Isaïe, la désigne aux gentils; au-dessus, l'étoile des Mages de l'Orient scintille dans le ciel. Marie, mère de Jésus, Pierre, chef des apôtres, Priscille et les deux Pudens, les deux vierges Pudentienne et Praxède : dans le rapprochement de ces noms, quel souvenir tou-

¹ V. *Les Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. l'abbé Davin.

chant pour la piété et glorieux pour le berceau de l'Église romaine ¹!

Tout atteste donc que, dès le début, la parole de Pierre, comme une rosée céleste, avait pénétré en ses diverses couches la profondeur du sol romain, et y avait implanté le germe des plus belles vertus évangéliques. Elles croissaient et s'épanouissaient encore à l'ombre du mystère. Mais bientôt elles allaient embaumer de leurs parfums et ravir de leur éclat la famille, la société de Rome, toutes les classes de l'empire.

¹ V. *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 261.

CHAPITRE III

Première Épître de saint Pierre. — Ce qu'il souhaite aux chrétiens.
— Comment il définit leur situation au milieu de la société païenne.
— Exhortations particulières aux diverses classes des fidèles. —
Exhortation aux époux chrétiens. — Caractère général de l'Épître.

Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis, chargé d'annoncer les vertus de Celui qui vous a appelés à son admirable lumière.

I Petr. II, 9.

Aussitôt que Pierre eut été établi dans la capitale du monde, un de ses premiers soins fut de pourvoir, comme chef de l'Église, à l'éducation morale des nouveaux chrétiens que la gentilité produisait de jour en jour. Il songea à leur adresser, sous forme de lettre, un avertissement dans lequel il retraçait l'attitude que devaient garder les fidèles au milieu de la société hostile et corrompue des païens ¹. Cette Épître de saint Pierre peut être regardée comme la première encyclique du premier des papes. Écrite dans la langue grecque, l'on que parlait partout dans le monde romain autant que la langue

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 22.

latine, elle était dirigée par son envoi aux chrétiens dispersés dans le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, la Galatie et les autres provinces de l'Asie que Pierre avait évangélisées, et où son cœur d'apôtre se reportait toujours avec une sorte de prédilection. Mais il est facile de voir par les leçons qu'elle contient, qu'elle était également destinée à l'Église de Rome elle-même, où elle devait servir de règle aux nouvelles recrues de la foi. L'apôtre a constamment en vue les chrétiens en général sortis de la gentilité. On le reconnaît à certains passages, notamment lorsqu'il dit qu'ils étaient plongés avant leur conversion dans les désordres et le culte des idoles, et qu'ils aimaient Jésus-Christ quoiqu'ils ne l'eussent point vu. Pas un mot qui fasse allusion au judaïsme qu'ils auraient professé antérieurement.

Le style de l'Épître entière est plein de noblesse et de majesté, empreint d'un caractère de vigueur et d'une autorité magistrale, dignes du prince des apôtres. On y admire un sens profond exprimé en peu de mots. Pierre ne prend d'autre titre que celui d'apôtre de Jésus-Christ, et les fidèles à qui il écrit, il les appelle « élus », ayant été, dit-il, « choisis selon la prescience du Père, pour recevoir la sanctification du Saint-Esprit, afin d'obéir à Jésus-Christ et être arrosés de son sang. » Il commence par ce souhait de grâce et de bénédiction qui respire un pieux enthousiasme : « Béni soit Dieu, le « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, dans sa « grande miséricorde, nous a donné à tous une vie nouvelle, nous a régénérés en Jésus-Christ qu'il a ressuscité d'entre les morts, et nous promet le magnifique « héritage tenu en réserve dans les cieux, que rien ne « peut corrompre ni flétrir, et dont la perspective doit

« vous faire tressaillir d'un transport de joie inénarrable ! »

Dès le début, il représente aux chrétiens l'excellence incomparable de leur vocation et le droit qu'elle leur donne d'espérer l'héritage céleste. « Quand même, leur dit-il, vous seriez durant cette vie si courte et qui ne fait que passer, affligés de plusieurs maux, une telle espérance ne doit-elle pas remplir votre cœur de joie ? Le feu éprouve l'or : votre foi, bien plus précieuse que l'or, sera donc éprouvée aussi. Mais qu'elle soit trouvée telle à la fin, qu'elle vous devienne un titre de louange, d'honneur et de gloire, quand apparaîtra Jésus. Ce Jésus, continue-t-il, que vous aimez, quoique vous ne l'ayez pas vu ; en qui vous croyez, quoique vos yeux ne le puissent apercevoir ; mais en qui vous ne croyez point sans ouvrir pour jamais dans vos cœurs la source d'une joie inénarrable et toute glorieuse ; car la fin et le prix assuré de cette foi, c'est le salut de vos âmes. »

Puis il définit en quelques mots énergiques la situation des nouveaux chrétiens au sein de la société païenne qui les entoure : « Vous devez, dit-il, vous considérer comme des étrangers et des voyageurs, et résister aux désirs charnels qui luttent contre l'âme. Que votre manière de vivre au milieu des gentils soit donc conforme au bien ; en sorte que ceux qui maintenant parlent de vous comme si vous étiez des méchants, considèrent à la longue l'excellence de vos œuvres et en rendent gloire à Dieu, au jour où il les visitera eux-mêmes. Approchez-vous de la pierre vivante que les hommes avaient rejetée, mais que Dieu a choisie et mise en honneur : entrez vous-mêmes dans

« la structure de l'édifice divin comme autant de pierres
« précieuses. Car vous êtes une race choisie, un ordre
« de prêtres et de rois, une nation sainte, un peuple
« conquis, chargé de publier les grandeurs de Celui qui
« vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. »

Pour ce qui est de l'ordre politique, il prescrit aux fidèles d'être respectueux et soumis à l'égard du pouvoir social, en tant qu'il vient de Dieu : « Soyez soumis pour
« Dieu à toute créature humaine; au prince, comme à
« celui qui occupe la première place, et ensuite à ceux
« qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font
« le mal et traiter favorablement ceux qui font le bien;
« car la volonté de Dieu est que, par votre bonne vie,
« vous fassiez taire l'ignorance des hommes insensés. »

Quant à la liberté, voici celle des chrétiens : « Soyez
« libres, leur dit-il, non à la manière de ceux qui se
« servent de la liberté comme d'un voile pour couvrir
« leur méchanceté, mais en vous montrant les servi-
« teurs de Dieu. » Le christianisme ne pouvait favoriser
cette liberté sauvage qui pousse l'homme à ne vouloir
relever que de lui-même; mais par cela même que les
chrétiens acceptaient le joug de Dieu, ils étaient affran-
chis du joug de l'homme.

Après ces exhortations générales, l'apôtre descendant
aux conditions particulières, trace à chacune leurs de-
voirs. S'adressant aux serviteurs, aux esclaves si nom-
breux alors dans l'empire romain : « Soyez, leur dit-il,
« soumis à vos maîtres avec respect, non-seulement à
« ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui
« sont rudes et fâcheux. Nous n'avons pas de moyen
« plus sûr d'être agréables à Dieu, que d'endurer pour

« lui plaire les maux et les peines qu'on nous fait injustement souffrir. Quel sujet de gloire auriez-vous, si c'était pour vos fautes que de mauvais traitements vous fussent infligés? Mais si, en faisant le bien, vous les supportez avec patience, c'est là ce qui est méritoire aux yeux de Dieu. Car c'est à la souffrance que vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ a souffert pour nous, exemple divin qu'il vous a laissé afin que vous marchiez sur ses pas. »

Ce langage, on le voit, ne flatte pas les passions du moment. A l'époque où Pierre écrivait ces lignes, il y avait partout prétexte à l'insurrection et à la révolte, et sous le toit domestique contre le maître, et dans la cellule du pauvre contre le riche, et dans le monde entier contre Rome, et dans Rome contre César. Si le christianisme eût été une invention des hommes, il eût, comme l'ont fait tant de prétendus réformateurs, promis la richesse au pauvre, l'affranchissement à l'esclave, l'émancipation aux diverses classes de citoyens. Il aurait cherché son point d'appui dans les passions qui fermentaient au fond de la société romaine. Rien de tout cela ne se produit dans le manifeste apostolique du chef de l'Église. A ceux qui souffrent et qui pleurent, Pierre, pour consolation, présente l'exemple de Jésus-Christ et la gloire de lui ressembler. Il ne discute pas les institutions, il juge les hommes. Il sait que le christianisme n'est pas venu pour remplir une mission révolutionnaire, mais pour reprendre les vices et convertir les âmes. Il entreprend la tâche difficile et singulière de prêcher chacun contre son intérêt et ses passions. Ce qu'il interdit au pauvre et au serviteur d'exiger ou de prétendre, il veut que le riche et le maître le donne ou l'accorde volontaire-

ment. Voilà comment la doctrine évangélique, enseignée par Pierre et les apôtres, parviendra à changer le monde ¹.

Mais le christianisme avait surtout à s'occuper de refaire la famille. Depuis des siècles, chez les nations païennes, chez les Grecs notamment et chez les Romains, la vie domestique n'existait plus; le forum avait tout absorbé. Le mariage, altéré dans son essence par l'abaissement de la femme, avait perdu son caractère. Il fallait créer de nouveau dans l'homme le sentiment du devoir moral, opposer une digue à l'égoïsme, remettre en vigueur les droits imprescriptibles et sacrés sur lesquels la famille repose. C'est à la femme d'abord que Pierre s'adresse; car en la relevant il relèvera la famille avec elle. « Que les femmes, dit-il, soient sou-
« mises à leurs maris, afin que, s'il y en a parmi ceux-ci
« qui ne croient pas à la parole divine, ils soient gagnés
« par la manière de vivre de leurs épouses qui suppléera à la parole, et qu'ils cèdent à la longue aux
« exemples d'une vie chaste et réservée. Qu'elles ne se
« fassent pas remarquer par l'étalage ambitieux de leur
« chevelure; qu'elles évitent de paraître rehaussées par
« l'or et éclatantes par le luxe des vêtements; mais
« qu'elles songent à parer cette nature humaine invincible qui est dans le cœur et qui doit régner dans
« l'incorrupible pureté d'une âme tranquille et modeste;
« c'est là une riche parure pour l'œil de Dieu. Ainsi
« autrefois se paraient les saintes femmes qui espéraient
« en Dieu, demeurant soumises à leurs maris; telle était
« Sara, qui obéissait à Abraham et l'appelait son sei-

¹ *Histoire de saint Pierre*, par Amédée Gabour, p. 234.

« gneur; Sara, dis-je, dont vous êtes devenues les
« filles en imitant ses bonnes mœurs et ne vous laissez
« abattre par aucune crainte. »

La leçon que l'apôtre donne ensuite aux hommes n'est pas moins profonde : « Et vous, maris, leur dit-il, vivez
« avec vos épouses selon les règles de la sagesse, les
« traitant avec honneur et avec discrétion, comme le sexe
« le plus faible et comme étant vos cohéritières à la
« grâce qui produit la vie, de telle sorte qu'il ne se
« trouve en vous aucun obstacle à la prière. »

Il les exhorte tous à la concorde et à l'union par ces ravissantes paroles : « Qu'il y ait entre vous tous une
« parfaite union de sentiments, une bonté compatissante, une amitié de frères. Soyez miséricordieux,
« modestes, humbles. Ayez surtout une charité persévérante les uns pour les autres; car la charité couvre
« beaucoup de péchés. Rendez-vous mutuellement serviteurs selon le don que chacun a reçu, comme de fidèles
« dispensateurs des différentes grâces de Dieu. »

Il ne leur dissimule pas d'ailleurs le sort qui les attend au milieu de la société païenne : « Mes bien-
« aimés, leur dit-il, lorsque le feu de la tribulation
« viendra vous éprouver, ne soyez pas surpris, comme
« si quelque chose d'imprévu vous arrivait; mais réjouissez-vous de participer en cela aux souffrances
« du Christ. Votre allégresse en sera d'autant plus
« grande au jour où sa gloire se manifestera. Si donc
« c'est comme chrétiens et pour le nom du Christ que
« l'on vous injurie, heureux serez-vous! Glorifiez-vous
« de votre nom, car sur vous repose ce qui est l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu, ce qui est son Esprit. »

L'Épître se termine par ce dernier conseil : « Soyez

« sobres et veillez ; car le démon votre ennemi tourne
« autour de vous comme un lion rugissant, cherchant
« qui il pourra dévorer. Résistez-lui en demeurant
« fermes dans la foi, sachant que vos frères qui
« sont répandus dans le monde souffrent les mêmes
« afflictions que vous. Je prie le Dieu de toute grâce
« qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éter-
« nelle gloire, qu'après vous avoir éprouvés un peu de
« temps par la souffrance, il vous perfectionne, vous
« affermisse et vous rende inébranlables. A lui soit la
« gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen. »

Il ajoute ce souhait de dilection qui caractérise les fidèles de l'Église naissante : « Mon fils Marc vous salue.
« Saluez-vous l'un l'autre par un saint baiser. Que la
« grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ.
« Amen. »

Ce sublime manifeste, auquel nous n'avons pu emprunter que quelques traits, nous révèle le mode d'enseignement de Pierre au milieu des gentils, en même temps qu'il nous fournit les preuves les plus touchantes de la modestie et de l'humilité de ce premier monarque de l'Église chrétienne. Si, par exemple, il rappelle aux fidèles avec une éloquence émue le symbole biblique de « la pierre », on sent qu'il veut détourner l'attention de dessus lui-même, et reporter sur son Maître divin tout l'honneur de cette allégorie prophétique, dans laquelle cependant il était personnellement compris. Il en est de même pour le type « du pasteur » que le Christ lui avait appliqué ; il le renvoie humblement au Christ : « C'est lui-même, « dit-il, qui a porté nos péchés en son corps sur la « croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour « la justice. C'est par ses meurtrissures et ses plaies

« que nous avops été guéris; car vous étiez comme des
« brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés
« au pasteur et à l'évêque de vos âmes. » Et s'adres-
sant à ses frères dans l'épiscopat et dans le sacerdoce, il
ajoute modestement et avec une tendresse de père: « Vous
« qui êtes prêtres, je vous conjure, moi, prêtre comme
« vous, témoin des souffrances du Christ et de sa gloire
« qui sera révélée un jour, paissez le troupeau de Dieu
« dont vous avez la garde, veillant à ses besoins, non
« par une nécessité forcée, mais par une affection toute
« volontaire et selon Dieu; faites-vous les modèles de
« vos brebis avec une charité pleine de désintéresse-
« ment et de douceur : et quand le Prince des pasteurs
« apparaîtra, vous recevrez de lui la couronne de gloire
« qui ne se flétrira jamais. »

L'Église toutefois n'y fut pas trompée. En Orient, comme en Occident, elle reconnut constamment dans l'apôtre de Jérusalem et dans l'évêque de Rome le vicaire du Fils de Dieu, la pierre du fondement, le pasteur suprême et universel de l'unique troupeau. Après la consommation de son martyre, les églises particulières se grouperont docilement autour de la chaire romaine sur laquelle il a achevé sa vie; et c'est ainsi que, selon la promesse du Christ, il n'y aura dès le principe, dans le christianisme, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

CHAPITRE IV

Affection de Pierre pour Marc. — Marc écrit son Évangile sous la dictée de Pierre. — Caractère de cet Évangile. — Pierre envoie Marc à Alexandrie. — Importance et situation de cette ville. — Les trois grands patriarchats de l'antiquité.

Mon fils Marc vous salue.

I Petr. v, 13.

La lettre du chef de l'Église avait été portée en Orient par Silvain, le même que Silas, si connu dans les Actes des apôtres. En la terminant, Pierre informe d'une façon mystérieuse ses disciples d'Asie, des progrès de l'Évangile dans Rome : « Je vous envoie, dit-il, le salut « de la part de l'Église qui est dans Babylone, et qui est « élue comme vous. » Ce mot de Babylone appliqué à la Rome de Claude est sévère, autant qu'il est juste. Cette ville, centre de toute erreur et de toute perversité, méritait bien ce nom flétrissant. Saint Jean le lui donne aussi dans l'Apocalypse, et en l'appelant Babylone il la dépeint sous les traits « d'une femme de débauche plongée dans l'ivresse, assise sur ses sept « collines et tenant à la main la coupe des abominations, « à laquelle elle faisait boire toutes les nations de la « terre. »

On a remarqué le mot affectueux de saint Pierre au sujet de Marc. Il l'appelle « son fils », parce qu'il l'avait converti et baptisé, et qu'il lui portait une affection particulière. Quelques-uns prétendent qu'il était neveu de l'apôtre, fils d'une de ses sœurs; mais ce sentiment ne paraît pas suffisamment appuyé. Voici ce que d'autres Pères de l'Église rapportent avec plus de vraisemblance. Marc était d'abord du nombre des soixante-douze disciples; mais il fut un de ceux qui se scandalisèrent avec les Capharnaïtes des paroles que Jésus avait dites : « Si « vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous « n'aurez pas la vie en vous. » Il s'était donc, comme beaucoup d'autres, retiré de la société du Sauveur. Pierre le ramena, et dès lors il ne faiblit plus dans ses convictions. Après l'Ascension, il s'attacha à l'apôtre et l'accompagna dans ses voyages, comme disciple et comme interprète. En qualité d'interprète, il expliquait probablement en grec ou en latin ce que Pierre disait en l'une de ces deux langues. On croit même qu'il donna le tour et le style aux Épîtres de l'apôtre; on dit du moins qu'il les traduisit d'hébreu en grec.

Un fait plus certain que personne ne conteste, c'est la mission que reçut saint Marc, d'écrire, d'après les notions recueillies de la bouche de son maître, l'Évangile qui porte son nom.

Les fidèles de Rome avaient de bonne heure exprimé le désir d'avoir par écrit ce que Pierre leur prêchait de vive voix. L'apôtre avait souvent senti lui-même, dans le cours de ses prédications, le besoin de mettre entre les mains des chrétiens un récit succinct de la vie et de la doctrine du Sauveur. On avait bien l'Évangile de saint Matthieu; mais il était écrit dans la langue syro-chal-

daïque, et spécialement composé en faveur des Juifs convertis.¹ Pierre pensa que la rédaction d'un second Évangile serait d'une utilité spéciale pour les néophytes de la gentilité, et il employa volontiers à ce travail Marc, son disciple chéri, que l'Esprit-Saint favorisa en même temps de son inspiration.

L'œuvre, dans son ensemble, se présente comme l'abrégé du récit de saint Matthieu; mais la touche de Pierre est reconnaissable dans de nombreux passages où la narration du premier évangéliste reparaît avec plus d'ordre, complétée par un témoin oculaire ¹. La généalogie du Sauveur, faite principalement pour les Juifs, a disparu, ainsi que la plupart des citations de l'Ancien Testament. Les paraboles nombreuses dont Jésus se servait pour faire pénétrer ses enseignements dans l'esprit des populations de la Judée et de la Galilée ont été supprimées; il n'en reste que quatre, entre lesquelles une se rapporte à la prédication de la parole de Dieu, deux à l'établissement de l'Église, et la quatrième à la vocation des gentils. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que le second évangéliste omet ce qu'il y a de plus honorable pour son maître, comme le solennel épisode où le Sauveur, ayant changé le nom de Simon en celui de Pierre, attribue à cet apôtre la qualité de fondement de l'Église, avec la promesse des clefs souveraines; tandis que, bien loin d'omettre le récit de sa faiblesse chez Caïphe, sa narration au contraire est à cet endroit plus vive et plus détaillée que celle de saint Mathieu. « Il semble que l'Esprit de Dieu se soit servi de la plume de Marc pour mieux faire res-

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 21.

sortir le touchant mystère par lequel le Sauveur a choisi, comme chef de son Église, précisément celui de ses apôtres qui l'avait renié. Au fond, tout l'esprit de l'Évangile est là. Saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi, il est le père coupable et repentant des nouveaux Israélites. Sa chute nous enseigne que la religion chrétienne est une religion de miséricorde et de pardon, et que Jésus-Christ a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins pour l'innocence que pour le repentir ¹. »

Cet Évangile, bien que composé à Rome, fut écrit en grec; ce qui ne doit pas étonner, car la langue grecque était aussi familière aux Romains de cette époque que la langue latine. Les moindres femmes, selon Juvénal, parlaient le grec à peu près comme le latin. Il porte avec raison le nom de Marc, mais dans l'antiquité il a été quelquefois appelé l'Évangile de Pierre, comme ayant été rédigé sous les yeux du prince des apôtres. Il était appelé, d'ailleurs, non à demeurer renfermé dans Rome, mais à se répandre comme livre sacré dans la chrétienté tout entière. « A cet effet, ainsi que nous l'apprennent « d'anciens auteurs, Pierre l'approuva afin qu'il fût lu « désormais dans les Églises. »

Presque aussitôt après avoir écrit l'Évangile, avant la fin de l'année 42, Marc fut chargé, par le chef des apôtres, d'une autre mission non moins importante.

Pierre, nous l'avons vu, avait au nom du Christ pris possession du monde romain par l'occupation de Rome elle-même, qui était désormais enchaînée à sa principauté spirituelle par un lien indissoluble. Déjà capitale du plus vaste de tous les empires, cette ville devenait ainsi la

¹ *Génie du christianisme*, part. II, l. V, c. II.

capitale de l'Église chrétienne. Mais l'apôtre avait à songer au gouvernement général d'une société qui, depuis le baptême de Corneille, apparaissait comme ne devant avoir d'autres limites que celle de la race humaine. Il s'agissait d'établir des relations entre les diverses régions du globe, de chercher le moyen de ramener tout à l'unité, et de faciliter les rapports en créant plusieurs centres d'action. Pierre, en cela, avait sous les yeux un type préparé comme un moule par la Providence, et selon lequel il jugea à propos de procéder.

Comment Rome exerçait-elle sur le monde son pouvoir central ? Par trois grandes villes, qui étaient, pour ainsi dire, les capitales des trois parties de la terre connue : Rome, Alexandrie, Antioche. Les provinces de l'empire, il est vrai, demeuraient directement soumises à des proconsuls ou à des légats impériaux ; mais la vie administrative du monde romain s'alimentait à ces trois sources. Ce fut la marche que Pierre suivit dans l'organisation hiérarchique de la nouvelle société ¹.

De Rome, où lui-même avait mis le pied comme chef de l'Église, et qui devait être le siège de la monarchie chrétienne, il s'attribua les provinces du monde latin placées sous le ressort immédiat de cette capitale : l'Italie, l'Espagne, le rivage Africain, la Gaule Celtique, la Gaule Belgique, la Germanie, la Bretagne. Il en fit l'apanage direct des évêques de Rome et de ses successeurs. C'est ce que l'on a dans la suite appelé le patriarcat d'Occident.

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 26.

Après Rome, venait Alexandrie. Bâtie par Alexandre le Grand, qui lui avait donné son nom, cette ville dominait l'antique Égypte et les côtes d'Afrique. Son port servait d'entrepôt à tout le commerce d'Orient, et en faisait la reine de la Méditerranée. Les eaux de la mer furent cent fois rougies de sang par les conquérants, qui en avaient remarqué la situation favorable et s'en disputèrent la possession. A cette époque, Alexandrie était la seconde ville du monde, opulente et peuplée autant que pouvait l'être Rome elle-même, cultivée à l'excès sous le rapport de la science, et en même temps en proie à toutes les superstitions païennes. Les Juifs y étaient en nombre considérable ; mais elle n'avait pas encore entendu parler du Christ. Pierre songea tout d'abord à la faire évangéliser, et dès la première année de son séjour à Rome, il la marqua pour être la seconde entre les Églises. Il lui fallut pour cela se séparer de Marc, dont il connaissait le zèle et la capacité, et ce courageux disciple reçut l'ordre de partir pour l'Égypte. Nous n'avons point ici à décrire le glorieux sillon de lumière qu'il y traça. Disons seulement que, prêché par lui, le christianisme fit de rapides progrès dans la cité populeuse d'Alexandrie, et qu'outre le siège de cette ville, qui tire sa dignité suréminente du prince des apôtres, Marc fonda encore dans ces contrées plusieurs autres églises qui se glorifièrent toujours de l'illustre origine qu'elles devaient à l'évangéliste, disciple de saint Pierre.

Après Alexandrie, ce fut Antioche, troisième capitale de l'empire, à laquelle le chef des apôtres voulut assigner aussi un rang supérieur dans l'Église. Il connaissait cette ville, il y avait eu son propre siège ; ce qu'il voulait maintenant, c'était d'en faire le troisième centre de l'ac-

tion chrétienne. Eusèbe, dans sa chronique, où il a recueilli les dates de la fondation des principales Églises, nous apprend que l'élévation d'Antioche à cet honneur eut lieu dès l'année 43. Pierre n'envoya personne d'après de lui pour occuper ce troisième poste de la hiérarchie. Il avait laissé à Antioche un de ses plus fidèles coopérateurs, nommé Évode; ce fut à lui qu'il conféra cette délégation supérieure de l'autorité apostolique.

Ainsi furent fondés tout d'abord, par l'institution directe du prince des apôtres, les trois grands sièges patriarcaux de l'antiquité, Rome d'abord, l'Église mère et maîtresse; puis au-dessous, Alexandrie et Antioche, dans la subordination à l'égard de Rome. Plus tard, Constantinople, la nouvelle capitale de l'empire d'Orient, se prévalut de sa position politique pour réclamer et obtenir le second rang dans l'Église au préjudice d'Alexandrie; mais l'organisation de Pierre n'en subsista pas moins en principe et en droit. Lorsque l'empire romain, qu'il avait jugé utile d'imiter dans sa forme administrative, eut entièrement disparu, Rome continua à garder sa prééminence incontestée sur toutes les églises¹. Les autres sièges, quels qu'ils soient, sauf celui de Pierre, peuvent être élevés, diminués, transférés par la pleine puissance apostolique; seul, le siège qui juge tous les autres et ne dépend de personne, ne peut être déplacé par aucune puissance, de telle sorte que son autorité et ses privilèges soient attachés à un autre siège.

Par là se justifie la belle parole du grand pape saint Léon : « Rome avait, par sa célébrité et sa puissance,

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 27.

répandu ses impures superstitions sur toute la terre : elle devait, dans les desseins de Dieu, devenir l'humble disciple de la vérité, et étendre ensuite sa domination spirituelle au delà des bornes de son ancien empire ¹. » Ce n'était point en vain que cette ville avait eu, dès l'origine, la conscience de son éternité. Seulement, ce qu'elle ne soupçonnait pas au moment où Pierre séjournait dans ses murs, c'est qu'il lui fallait d'abord mourir en tant que cité païenne, pour revivre à jamais comme capitale de l'universelle religion et devenir l'instrument de la civilisation du monde. Il lui fallait abaisser ses faisceaux devant la croix, et courber sa tête orgueilleuse aux pieds du pacifique conquérant que lui envoyait la Judée. En devenant la ville de Pierre et des papes, la cité de Romulus et des Césars devait rester la maîtresse des nations et être véritablement la ville éternelle.

¹ *Saint Léon*, serm. LXXXII.

CHAPITRE V

Conversion de Pomponia Græcina. — Rapports du Juif Philon avec saint Pierre. — Troubles dans le Translèvre. — Édit de Claude qui force Pierre à quitter Rome.

*Des séditions eurent pour instigateur
un certain Chrestus.*

Suétone, *In vita Claudii.*

Pierre avait su mettre à profit les premières années de son séjour à Rome. Déjà une chrétienté nombreuse surgissait autour de lui ; juifs et gentils goûtaient sa parole ; Aquila et Priscille, le sénateur Pudens et sa famille, étaient en mesure de lui ouvrir bien des portes dans les diverses classes de la société romaine, même au sein du patriciat. C'est, en effet, à cette époque qu'il faut, selon toute vraisemblance, rapporter la conversion d'une dame romaine de très-haut rang, nommée Pomponia Græcina, célèbre dans les récits de Tacite par la noble fermeté qu'elle déploya en portant publiquement et avec éclat le deuil de Julie, sa parente, victime de la cruelle Messaline. Le passage de Tacite qui la concerne peint trop bien la situation des chrétiens de Rome à cette époque, pour ne pas trouver ici sa place. « Cette femme illustre, est-il dit, avait épousé Acilius Plautius, sénateur et

homme de guerre, qui avait conduit une expédition contre les Bretons et mérité les honneurs du triomphe. Ayant été accusée de superstition étrangère, elle fut abandonnée au jugement de son mari. Celui-ci, ayant jugé d'après l'usage antique, en présence de ses proches, la réputation de sa femme, qui pouvait encourir la peine capitale, la déclara innocente. Pomponia vécut très-âgée et dans une tristesse continuelle. Après la mort de Julie, fille de Drusus, tué par les embûches de Messaline, elle passa les quarante dernières années de sa vie toujours vêtue d'habits lugubres et avec un esprit toujours triste; elle traversa ainsi impunément l'empire de Claude; plus tard ce devint un titre de gloire pour elle ¹. »

Ainsi parle Tacite. D'après tous les commentateurs de cet historien, ce crime de « superstition étrangère » ne peut s'entendre que du christianisme, que les païens affectaient de regarder comme une superstition étrangère, odieuse et malfaisante. Les calomnies répandues contre les premiers chrétiens expliquent pourquoi la réputation de Pomponia fut attaquée, et comment on fit revivre contre elle ce tribunal domestique dans lequel le mari, érigé en juge sans appel, exerçait le droit exorbitant de vie et de mort sur sa femme. Convaincu de sa vertu, Plautius la déclara innocente.

Quant à ses « habits lugubres » et à « sa tristesse continuelle », l'historien, étranger aux vertus évangéliques, méconnaît dans Pomponia cette modestie de la femme chrétienne, se contentant d'étoffes communes et s'abstenant des riches étoffes de soie venues à grands

¹ Tacite, *Ann.* XIII, 32.

frais de l'Inde et même de la Chine, que portaient les dames païennes de son rang. Il a confondu en elle le sérieux de la vie austère et recueillie, l'éloignement des spectacles de l'amphithéâtre et du cirque, avec le deuil et la tristesse qui viennent du chagrin et de l'ennui¹. Pomponia avait de bien autres pensées.

De récentes découvertes faites dans les catacombes constatent que cette illustre matrone est la même que la riche et pieuse Lucine, dont les actes de l'Église romaine font si souvent mention, qui recueillait les corps des martyrs, prenait soin de leur sépulture, et les faisait déposer avec honneur dans des hypogées ou cimetières souterrains creusés au milieu de ses domaines. On ignore les causes premières et les détails de sa conversion, qui, bien que mystérieuse et voilée, dut en amener beaucoup d'autres. Mais il est permis de croire, d'après ses relations de famille avec la famille patricienne dont Pierre était l'hôte et l'ami, que le nom de Jésus arriva de bonne heure aux oreilles de Pomponia Græcina, et ouvrit ainsi à la grâce ce grand cœur, si bien préparé par les épreuves de l'affliction. En conservant le deuil de Julie jusqu'à sa mort, durant quarante années entières, non-seulement elle conquist aux yeux de la société romaine une rare considération, comme l'atteste Tacite, mais elle se créait à l'égard du public païen une précieuse indépendance, étant par là exempte désormais de paraître en mille occasions où la corruption des mœurs et la superstition idolâtrique auraient donné à sa présence une signification que sa qualité de chrétienne devait repousser². Elle n'ignorait pas, d'ailleurs, la parole du divin

¹ *Vie de saint Paul*, par M. Vidal, t. II, p. 254.

² *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 29.

Maître, qu'elle avait pu recueillir de la bouche de Pierre ou de ses nobles hôtes : « Le monde se réjouira ; vous, « au contraire, vous vous attristerez ; mais votre tristesse se changera en joie ¹. »

D'un autre côté, l'influence du chef des apôtres, s'il faut en croire de graves auteurs, se serait alors étendue jusque sur une des célébrités philosophiques les plus éclatantes de ce siècle, sur le juif Philon. Eusèbe et saint Jérôme racontent de Philon, qu'il entreprit d'Alexandrie un second voyage à Rome pour voir et entendre Pierre. Au fond, il ne serait pas étonnant que le bruit occasionné dans la Synagogue par le christianisme n'eût excité chez un Juif comme Philon, moitié philosophe, moitié grammairien, quelque désir de connaître un homme qui passait pour être le chef d'une nouvelle école d'interprétation des Écritures. On remarque dans ses ouvrages la bienveillance avec laquelle il parle des Thérapeutes d'Alexandrie, sortes de solitaires en qui on a plus d'une raison de reconnaître des chrétiens disciples de saint Marc. Certains auteurs sont allés jusqu'à dire que Philon, non content d'avoir traité familièrement avec Pierre, aurait demandé et reçu le baptême des mains du saint apôtre, mais qu'ensuite son orgueil l'aurait fait tomber dans l'apostasie ².

Quoi qu'il en soit des relations plus ou moins intimes de ce savant Juif avec le prince des apôtres, les progrès de la foi dans Rome étaient rapides, et, par la grâce donnée au zèle de Pierre, se faisaient sentir jusque dans les hauts rangs de la société. C'est un fait désormais acquis à l'histoire, qu'au sein de la grande capitale du

¹ Joan. xvi, 20.

² *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 30.

monde le christianisme, du premier coup, fit des conquêtes non-seulement parmi les artisans, les pauvres et les esclaves, mais encore chez les descendants des Scipions, des Métellus, des Flavius, et dans beaucoup d'autres familles non moins illustres. Ces progrès, s'opérant dans l'ombre, ne paraissent pas avoir éveillé d'abord auprès de l'administration impériale une attention capable d'en compromettre le succès. Pierre pouvait espérer longtemps jouir d'une tranquillité qui lui eût permis de donner par lui-même à sa chère Église de Rome tous les développements que faisaient présager des commencements si heureux. Mais un événement inattendu vint brusquement l'interrompre.

Nous avons vu comment, dès le temps d'Auguste, la colonie juive s'était agglomérée avec une certaine liberté dans le quartier du Transtévère, et que c'était là où Pierre avait d'abord fixé sa demeure. Ses premiers et principaux soins avaient dû être pour les enfants de Jacob, ses compatriotes. Dans cette conduite, qui fut d'ailleurs celle de tous les apôtres, il imitait son divin Maître, qui déclarait « être avant tout venu pour les brebis perdues de la maison d'Israël ». A leur égard, son mode de prêcher et d'enseigner consistait à leur faire reconnaître, les prophéties en main, que Jésus de Nazareth avait réalisé en lui-même le type du Messie promis à leurs pères et attendu par eux. Un partage de sentiments se produisit entre ses auditeurs. Il y eut de la part de la Synagogue une réaction qui ne pouvait manquer d'amener de vives discussions. Insensiblement la lutte devint menaçante pour la tranquillité publique, et finit par attirer les regards du gouvernement impérial.

Un historien païen, Suétone, caractérise d'un seul mot cet incident, en disant que Claude expulsa de Rome tous les Juifs « à la suite des séditions qui avaient pour instigateur un certain *Chrestus* ». Il est facile de reconnaître dans ce nom, légèrement altéré, celui du Christ, qui retentissait sans cesse dans la colonie compacte et populeuse du Transtévère, tour à tour prononcé avec rage ou avec amour, selon l'accueil qu'on avait fait aux prédications de Pierre. Durant plus d'un siècle, les païens employèrent souvent cette fausse prononciation du nom du Sauveur. Quant à la manière dont s'exprime l'historien, il est aisé de voir qu'il a en vue quelqu'un en particulier, et que, par une erreur assez explicable chez lui, il confond Pierre, prédicateur du Christ, avec le Christ lui-même¹.

On vit donc paraître, en l'année 47, un édit de l'empereur Claude qui expulsait de Rome tous les Juifs indistinctement. Pierre dut céder à l'orage et abandonna, après cinq ans de séjour, cette ville dont il avait fait, par un choix inspiré d'en haut, le siège de son pouvoir. Mais les nobles amitiés qu'il avait formées lui demeurèrent fidèles ; les pauvres et les humbles aussi gardèrent chèrement son souvenir. Le progrès de la foi ne se ralentit en rien pendant son absence, et l'Église romaine marcha vers de nouveaux accroissements sous la conduite de ministres zélés qu'il avait eu soin d'établir avant son départ. Pour lui, il se retourna vers l'Orient, et, comme première station, il s'embarqua pour Jérusalem². L'arrivée du prince des apôtres en Palestine fut providentielle. Nous dirons ce qui se passait alors à Antioche.

¹ *Sainte Cécile et la société humaine*, p. 33.

² *Ibid.*, p. 34.

CHAPITRE VI

Troubles dans l'Église d'Antioche. — Assemblée de Jérusalem.
— Décision rendue par Pierre.

*Lorsque Pierre eut parlé, toute
la multitude se tut.*

Act. xv, 12.

Paul, qui d'ardent persécuteur de la foi était, nous l'avons vu, devenu tout à coup le plus zélé des croyants, avait porté la lumière de l'Évangile dans un grand nombre de villes et de contrées. Séleucie, Chypre, Salamine, Paphos, la Pamphylic, la Pisidie, Icone, Lystre, Derbe, avaient tour à tour entendu sa parole. Il était revenu à Antioche, où il avait pu, à une certaine époque, se trouver avec Pierre lui-même. Il en était reparti ensuite avec Barnabé, pour porter plus loin encore la prédication évangélique. Lorsque tous deux furent de retour, ils réjouirent beaucoup les fidèles en racontant les choses éclatantes que Dieu avait opérées par leur entremise, et comment ils avaient ouvert aux gentils la porte de la foi. Mais quelques-uns, venus de la Judée, troublaient les néophytes en leur enseignant que s'ils n'étaient pas circoncis selon la pratique de la loi de Moïse, ils ne pouvaient être sauvés. Paul et Bar-

nabé se prononcèrent fortement contre cette doctrine inspirée par les préjugés judaïques. Les chrétiens sortis de la gentilité répugnaient à une servitude à laquelle Pierre ne les avait pas astreints. La controverse devint si vive que Paul jugea nécessaire d'entreprendre le voyage de Jérusalem, où Pierre, fugitif de Rome, venait d'arriver. En cela il donnait un grand exemple du respect que l'on doit avoir pour les jugements de l'Église, en se soumettant lui-même le premier à cette haute décision. Il aurait pu, sans doute, décider la question par son autorité propre ; mais il sentit que l'appui de Pierre et de l'Église de Jérusalem serait autrement efficace. Les fidèles d'Antioche, d'ailleurs, tenaient beaucoup au jugement de leur pasteur suprême : rien ne dessine mieux l'autorité de Pierre.

Paul partit donc avec Barnabé, apportant la question à résoudre aux représentants de la loi nouvelle réunis dans la ville de David. Outre Jacques, qui résidait habituellement à Jérusalem comme évêque de ce siège, Pierre et Jean qui s'y trouvait, représentaient également le collège apostolique. La question à trancher était de la plus haute portée. Le christianisme se contenterait-il de faire simplement des chrétiens judaïsants courbés sous le joug de deux lois à la fois, ou appellerait-il ses néophytes à une entière liberté à l'égard des préceptes transitoires que Dieu avait jadis imposés à son peuple par le ministère de Moïse ? La cause était déjà décidée par le fait. En conférant le baptême à Corneille, Pierre n'avait exigé de lui aucune soumission aux usages du mosaïsme. Néanmoins, à cette époque où un grand nombre d'églises avaient eu pour premiers membres des Juifs sortis de la Synagogue, il

devenait nécessaire de terminer par une décision solennelle la controverse qui s'était élevée à Antioche, et pouvait, en s'étendant, compromettre le repos de la famille chrétienne¹.

Une assemblée se réunit, présidée par Pierre. Cette assemblée, célèbre dans l'histoire, n'a pourtant en aucune manière le caractère et la forme de concile, qu'on se plaît trop souvent à lui assigner. Il n'y eut ni convocation préalable, ni délibération régulière, ni vote, ni distinction hiérarchique. Ce fut simplement une réunion générale des prêtres et des fidèles de Jérusalem que Pierre présida, et où tout se termina par son autorité. Jacques et Jean y prirent séance, Paul et Barnabé siégèrent après eux. On y appela les anciens et les prêtres de l'Église de Jérusalem, et la multitude des fidèles de cette Église fut admise à entendre les résolutions qui allaient y être portées.

Tous étant présents, Paul et Barnabé rendirent compte d'abord de leurs prédications et des prodiges de grâce que Dieu avait opérés par leur ministère au milieu des gentils. Mais quelques anciens pharisiens convertis au christianisme disputèrent contre eux : ils soutenaient, par zèle pour la loi de Moïse, qu'il fallait circoncire les gentils et leur imposer l'observance des prescriptions légales.

Lorsqu'ils eurent longuement discuté de part et d'autre, Pierre se leva, et avec l'autorité de sa charge il leur dit : « Mes frères, vous savez qu'il y a déjà long-
« temps Dieu m'a choisi d'entre vous pour faire en-
« tendre par ma bouche la parole de l'Évangile aux

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 39.

« gentils, et les amener à croire. Dieu, qui connaît les
« cœurs, a manifesté sa volonté à leur égard en leur
« donnant le Saint-Esprit, comme il nous l'a donné à
« nous-mêmes. Il n'a établi aucune différence entre
« eux et nous, après avoir purifié leurs cœurs par la
« foi. Maintenant pourquoi voulez-vous tenter Dieu en
« imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni
« nous n'avons pu porter ? C'est par la grâce de Notre-
« Seigneur Jésus-Christ seul que nous croyons qu'ils
« seront sauvés, ainsi que nous le serons nous-
« mêmes¹. »

Cette solennelle déclaration fut accueillie par l'assistance dans le silence d'un profond respect. Toute la multitude se « tut », dit le texte sacré. Pierre ayant parlé, la difficulté était résolue, la question tranchée. Le mur de séparation établi jusque-là entre les Juifs et les gentils croulait à jamais. Il devenait établi que « la
« grâce de Jésus-Christ est l'unique source du salut. » Il n'était donc plus nécessaire de pratiquer la circoncision et les autres cérémonies légales, même pour les descendants des patriarches. Les gentils n'avaient pas besoin d'y être astreints. Depuis que la nouvelle alliance avait été scellée par le sang de l'Homme-Dieu, le signe de l'alliance ancienne devenait inutile. En affirmant cette vérité capitale, Pierre ouvrait au monde un nouvel et vaste horizon ; il l'initiait à cette grande idée, que la religion du Christ est la religion universelle, que l'Église est vraiment une et catholique, seule capable d'admettre dans son sein toutes les nations de la terre sur un pied d'égalité si elles acceptent la foi, et conséquemment que

¹ Act. xv, 1-11.

tous les hommes peuvent devenir participants à la grâce de Jésus-Christ, sans que nul en soit exclu¹.

Paul et Barnabé, pour appuyer par des faits la décision de Pierre, se mirent de nouveau à raconter avec détail les miracles de grâce et de conversion que Dieu avait opérés parmi la gentilité dans toute l'Asie Mineure, et combien la moisson déjà mûre promettait d'être abondante. Ces faits consolants, ajoutés à celui de Corneille, confirmaient la vérité et la sagesse du principe posé par le prince des apôtres. Jacques, évêque de Jérusalem, prit ensuite la parole. Dans un discours qui relevait et justifiait la sentence de Pierre, il montra par les oracles prophétiques que la vocation des gentils à la foi avait été depuis longtemps prédite, sans qu'il fût question nulle part des entraves nouvelles que quelques-uns avaient voulu leur imposer.

On finit par régler quelques points de discipline, afin d'arriver à une assimilation complète entre les fidèles sortis de la gentilité et ceux qui étaient issus de la nation juive. Il fut statué que les premiers s'abstiendraient, au moins pour un temps, de tout ce qui blessait justement la susceptibilité religieuse des autres, comme de manger des viandes offertes aux idoles dans les sacrifices païens, et de faire entrer dans leurs aliments le sang et les animaux tués par suffocation. Cette abstention fut exigée des nouveaux convertis, afin d'ôter aux Israélites tout prétexte de reproche contre les chrétiens, comme si ceux-ci eussent consenti à participer aux sacrifices impurs et aux usages cruels des païens. Mais quand le danger de la discorde et de tout souvenir

¹ *Vie de saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 208.

idolâtrique eut disparu, on laissa tomber en désuétude ces prescriptions purement réglementaires et qui tenaient à la circonstance. Entre les choses interdites, l'assemblée nomme les péchés de la chair, que les infidèles, dont le sens moral était perverti, regardaient comme chose indifférente. La pureté évangélique, dès le début, ne devait pas souffrir la moindre atteinte, et il devait être manifeste pour tous que s'engager sous la bannière de la foi chrétienne, c'était faire profession d'une vie pure, chaste, mortifiée, tendant sans cesse, autant que le permet la faiblesse humaine, à la perfection divine¹.

Tout étant ainsi réglé d'un consentement unanime, on convint de notifier les résolutions de l'assemblée à l'Église où les difficultés principales avaient pris naissance. On députa donc à Antioche Paul et Barnabé, auxquels on adjoignit Barsabas et Silas, qui tenaient le premier rang parmi les frères. Ils furent chargés d'une lettre dans laquelle, après les salutations d'usage et l'exposé de la cause, il était dit au nom des apôtres et des prêtres : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de « ne vous imposer aucun autre fardeau que les points « suivants, jugés nécessaires : à savoir, de vous abstenir de ce qui aura été offert aux idoles, du sang des « animaux étouffés, et de la fornication. Abstenez-vous « de ces choses, vous ferez bien². » Ces messagers lurent la lettre devant les fidèles d'Antioche assemblés. Tous furent remplis de joie et de consolation, et la paix, dès lors, régna parmi eux.

Ils s'inclinaient, et toute l'Église s'incline encore avec

¹ *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé.

² Act. xv, 23-29.

eux devant cette formule hardie et magnifique, qu'adopte ici l'assemblée de Jérusalem sous la présidence de Pierre : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » L'Église, dès son berceau, ne doute pas de son infailibilité ni de celle de Pierre et des apôtres, puisqu'elle se proclame inspirée de Dieu, et qu'elle ne craint pas d'associer le Saint-Esprit à ses décisions. Le monde n'avait pas encore assisté à un pareil spectacle. On n'avait jamais vu des hommes réunis pour décider une grave question, affirmer qu'ils agissaient en commun avec la personne du Saint-Esprit et sous l'influence directe de ses lumières.

Or, ce qu'était Jérusalem à cette époque par la présence de Pierre et de ses plus illustres collègues, Rome le deviendra par son titre de siège des successeurs du même Pierre, assistés comme lui d'hommes éminents en doctrine et en dignité. De même que la difficulté concernant les cérémonies judaïques fut portée à Jérusalem, où était Pierre, ce sera une loi invariable dans l'Église de porter à Rome les causes difficiles de la foi et de la discipline. Lorsque Pierre eut parlé, disent les Actes des apôtres, « toute la multitude se tut. » Ainsi, dans la suite des siècles, lorsque, sur une question de dogme ou de morale, l'évêque de Rome élèvera la voix, tous s'écrieront : « Pierre a parlé par la bouche de son successeur, la cause est finie¹. »

¹ *Histoire de saint Pierre*, par Amédée Gabour, p. 188.

CHAPITRE VII

Paul reconnu apôtre des Gentils. — Différend qui s'élève à Antioche entre Pierre et Paul.

*Je me suis fait juif avec les juifs,
gentil avec les gentils, faible avec
les faibles, tout à tous, afin de les
gagner tous.*

I Cor. ix, 20-22.

Ce fut dans l'assemblée de Jérusalem dont nous venons de parler, que Paul, ainsi qu'il le déclare lui-même, fut accueilli et reconnu par les trois grands apôtres Pierre, Jacques et Jean, comme devant exercer spécialement l'apostolat des gentils. En sollicitant d'une manière publique et solennelle cette reconnaissance d'un apostolat spécial en sa personne qu'il avait déjà obtenue du prince des apôtres, Paul voulait, dit-il, s'assurer que, dans son ardeur à évangéliser les gentils, il « n'avait pas couru en vain ». Il désirait, de la part de ceux qu'il appelle les « colonnes », une confirmation de cet apostolat surajouté à celui des douze. D'ailleurs il était bon que ce ministère extraordinaire, qui surgissait au moment même où la moisson des gentils était ouverte, fût authentiquement connu, dans un ancien per-

sécuteur devenu un vase d'élection, comme destiné à seconder l'œuvre de la divine miséricorde en faveur de ceux qui avaient été appelés les derniers. Pour ces motifs, les trois apôtres n'eurent qu'à s'incliner devant la volonté évidente du Ciel; et l'on convint que Paul serait spécialement chargé de l'apostolat des gentils, de même que celui des Juifs, race privilégiée, continuerait d'être l'apanage principal de Pierre, vicaire immédiat de Jésus-Christ.

Mais il n'y eut pour cela ni division ni opposition dans la prédication de l'Évangile. Encore moins y eut-il entre les deux apôtres, comme l'ont prétendu certains exégètes allemands, un antagonisme par suite duquel Pierre aurait été l'adversaire des gentils et Paul le partisan enthousiaste de leur admission dans l'Église. Ce qui prouve la fausseté de cet étrange système, outre l'attitude de Pierre à l'assemblée de Jérusalem, c'est que le titre conféré à Paul n'empêcha pas Pierre d'être toute sa vie le tuteur dévoué de la gentilité, ainsi que son histoire le démontre à chaque page; et que, d'un autre côté, nous voyons Paul, l'apôtre spécial des gentils, n'en pas moins travailler constamment à la conversion des Juifs, au point de commencer toujours par eux son évangélisation dans toutes les villes où ils avaient des synagogues¹.

Peu de temps après survint un incident qui nous révèle le caractère intime des deux apôtres. Le fait a été diversement expliqué par les commentateurs; pour nous, nous ne pouvons qu'y voir une preuve nouvelle de la haute autorité de Pierre et de la prudente délicatesse de sa conduite.

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 40.

A la suite de l'assemblée de Jérusalem, il s'était rendu immédiatement à Antioche, impatient sans doute de visiter cette chère Église, où il avait établi son premier siège et qu'il n'avait pas revue depuis cinq à six ans. Le spectacle d'une chrétienté aussi florissante dut singulièrement le réjouir. Il ne put s'empêcher de la féliciter, d'autant plus qu'elle était principalement composée de fidèles sortis de la gentilité. L'apôtre savait parfaitement, depuis la vocation de Corneille, et plus encore depuis la réunion de Jérusalem dont il avait été l'âme et l'organe, que la loi cérémonielle de Moïse relative à la distinction des aliments n'était plus obligatoire pour personne, et qu'il ne fallait mettre sous ce rapport aucune différence de juifs et de gentils entre les fidèles. Il s'empressa donc, à Antioche, de se mettre en relation avec les gentils convertis de cette ville, et ne fit aucune difficulté de manger avec eux en adoptant leurs usages.

Mais bientôt arrivèrent de Jérusalem quelques Juifs chrétiens d'un esprit pharisaïque, dont l'apôtre crut devoir ménager la susceptibilité. Car, dans l'assemblée de Jérusalem, en prescrivant de ne pas astreindre aux rites mosaïques les convertis de la gentilité, on n'avait pas pour cela prétendu interdire l'usage de ces rites aux chrétiens sortis du judaïsme; on avait même, sur le conseil de saint Jacques, admis en pratique pour une époque de transition certains ménagements pleins de prudence, dans le but de ne point scandaliser les faibles. Pierre crut devoir, dans la circonstance, admettre l'opportunité de ces ménagements charitables. Lui qui d'abord s'asseyait volontiers à la table des chrétiens gentils, usant sans répugnance des aliments proscrits par la loi de Moïse, craignit que cette liberté de sa part

ne fût une épreuve trop forte pour les nouveaux venus , dont l'adhésion au christianisme n'était pas encore très-enracinée.

Profitant donc du droit qu'avaient ces derniers, il les fit manger avec lui, et l'on observa dans le repas l'ancienne distinction des viandes. Rien en cela qui ne fût parfaitement licite de part et d'autre. La chose fut aussitôt connue dans l'Église d'Antioche : les chrétiens juifs de cette ville en prirent occasion de retourner aux usages mosaïques dans leurs repas; Barnabé lui-même se laissa entraîner à leur exemple dans un but de pacification. Mais Paul ne put supporter une telle condescendance. Il craignit les résultats fâcheux qu'elle pourrait avoir pour les gentils dont il venait d'être spécialement chargé. Dans son inquiétude, et par un mouvement de zèle, il osa, comme il le raconte lui-même, aller droit à Pierre et l'interpeller en public. « Comment ! lui dit-il, « vous Juif, d'ordinaire vous vivez comme les gentils, « et non plus à la manière juive; et voici que maintenant vous forcez par votre exemple les gentils à « judaïser¹ ! »

Paul, par cela même, remarquons-le, reconnaissait la haute autorité de Pierre, puisque, selon lui, son exemple aurait suffi pour amener à sa pratique personnelle toute l'Église d'Antioche. Peut-être en cette circonstance s'exagérait-il la portée d'un acte transitoire, qui n'était de la part du prince des apôtres qu'une concession privée faite dans un désir de ménagement². Peut-être aussi, en racontant le fait aux Galates troublés

¹ Epist. ad Galatas, I.

² *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 41.

par des divisions intestines et indisposés contre sa personne, a-t-il cru devoir donner un accent particulier à son expression et à sa pensée, afin de mieux faire ressortir l'indépendance de son ministère et l'énergie de son zèle en faveur des chrétiens de la gentilité. Ce qui est certain, c'est que lui-même plus tard, écrivant aux Corinthiens, se glorifie de suivre dans l'usage des aliments la même conduite que Pierre à Antioche, se faisant, quand il s'agissait de choses licites ou indifférentes, « tout à tous, comme il dit, juif avec les juifs, gentil avec les gentils, faible avec les faibles, afin de les sauver tous et de les gagner à la cause de l'Évangile¹. » C'était aussi, et dans le même sens, ce que se proposait Pierre. Que répondit-il à l'objurgation un peu vive de son ami? Quelle fut la suite de cet incident? Nous l'ignorons. L'Écriture n'en fait mention nulle part. Paul, seul historien du fait, s'arrête brusquement dans son récit, jugeant sans doute que ce qu'il avait dit suffisait pour sa défense personnelle auprès de ses disciples de Galatie. Mais il est à croire que Pierre, dont la conduite, inspirée par des intentions pures, avait été pleine de sagesse et de modération, profita volontiers de cet éclat pour fréquenter les gentils en public avec la même liberté qu'il avait fait d'abord, et en même temps pour amener peu à peu les chrétiens juifs à ne plus craindre autant d'user dans leurs repas du privilège des gentils.

Quant au fond de ce débat, auquel les historiens ont trop souvent prêté à plaisir des couleurs et des proportions exagérées, il est bon d'observer qu'il ne portait nullement sur une question de foi ou de mœurs.

¹ I Cor. ix.

Pierre et Paul étaient d'accord sur la doctrine et sur les principes. La prééminence et l'infailibilité du chef des apôtres ne sont donc point ici en cause, comme quelques-uns l'ont prétendu; il s'agissait simplement de condescendance charitable et de prudence évangélique en matière licite et permise. Pierre, établi pasteur de tout le troupeau, se devant aux uns et aux autres, tenait à conserver intacte son influence partout où les chrétiens de race juive dominaient. S'il avait usé à leur égard d'un ménagement que Paul jugeait excessif, c'était pour ne point s'aliéner des frères, pour être écouté d'eux avec plus d'estime et d'amour, enfin pour avancer avec plus de succès dans sa propre nation la cause de l'Évangile et les intérêts de la foi ¹.

Nous avons dû insister sur ces détails, non-seulement parce qu'ils nous font pénétrer davantage dans les vertus intimes du chef des apôtres, mais parce qu'on y voit se dessiner énergiquement l'opposition des deux peuples qu'il s'efforçait de réunir sous le joug du Christ, le peuple juif et le peuple des gentils, l'antagonisme des deux capitales où son influence tient successivement, et dès le début, une si large place, l'antique Jérusalem et la nouvelle Rome. Qu'on se représente à ce moment-là même la cité de David encore debout, son fameux temple toujours fréquenté et en honneur, ses prêtres offrant matin et soir les victimes prescrites par la loi de Moïse, ses solennités attirant dans ses murs un nombre immense d'Israélites accourus des synagogues du monde entier. De son côté, l'Église chrétienne, que Dieu a substituée à Israël, apparaît dans l'élan de son premier

¹ *Vie de saint Paul*, par M. Vidal, t. I, p. 255.

essor, déjà établie à Rome après avoir occupé Antioche, puis prenant possession d'Alexandrie. La gentilité se précipite en foule dans son sein depuis que la porte lui a été solennellement ouverte et que les barrières sont tombées. Il faut encore, sans doute, ménager le judaïsme en ce qu'il a de respectable; mais il importe que ses dernières traces n'offusquent pas les gentils, et que ces pauvres idolâtres de tout rang et de tous pays qui accourent vers Jésus ne soient plus obligés de passer par Moïse. Voilà ce que comprirent également nos deux saints apôtres, Pierre d'abord et tout le premier, comme le prouvent le baptême de Corneille et l'assemblée de Jérusalem, et Paul ensuite. Le court et léger différend qui surgit entre eux ne portait que sur un point transitoire, sur une question de détail : il n'eut d'autre suite que de rendre plus saillante la pensée commune qui les inspirait.

Il n'est donc point nécessaire, pour la justification de l'un ou de l'autre, de supposer avec certains commentateurs, que le nom de « Céphas » mentionné par saint Paul dans l'Épître aux Galates en parlant de ce fait, est celui d'un personnage tout autre que saint Pierre. L'opinion la plus générale des Pères et des interprètes admet le dissentiment survenu à Antioche entre les deux apôtres, tel que nous l'avons raconté. A leurs yeux, il ne répugne nullement pour le fond au caractère bien connu de l'un et de l'autre. Avec des caractères différents, ces deux grandes âmes ne cherchaient en toutes choses que l'avancement du règne de Dieu. Aussi les voyons-nous sur-le-champ se remettre à l'œuvre.

Tandis que Pierre continue, en pasteur suprême, à visiter les Églises d'Orient qu'il a fondées, Paul, encore dans le premier feu de son zèle, ne songe qu'à courir à

de nouvelles conquêtes évangéliques, au milieu des gentils dont il est spécialement l'apôtre. L'incident d'Antioche, au lieu de refroidir entre eux la charité, resserra le lien d'amitié fraternelle qui les unissait déjà, jusqu'à ce que le martyr lui ait donné une consécration suprême que tous les siècles ont reconnue et honorée.

CHAPITRE VIII

Long séjour de Pierre en Orient. — Ses visites apostoliques aux Églises d'Asie. — Ses premières relations avec saint Clément. — Extraits du livre des *Récognitions* ou *Souvenirs*.

*Celui que tu vois est Pierre, qui n'eut
jamais d'égal dans la connaissance de la
sagesse de Dieu.*

Recognit., lib. I, c. xii.

A la suite des événements que nous venons de raconter, Pierre resta huit années en Orient. Quels faits ont marqué, dans ces régions, ce long espace de sa carrière ? Saint Luc garde à cet égard un silence absolu. Nous en sommes réduits à des traditions vagues et incomplètes ou à des récits apocryphes. Nous allons en recueillir ce qui nous paraîtra plus important et mieux autorisé.

On est porté à croire que le prince des apôtres, après l'assemblée de Jérusalem et son voyage à Antioche, fit de cette dernière ville sa résidence habituelle ; mais ce ne fut pas pour y jouir du repos. De là, comme d'un centre, il paraît avoir rayonné dans les environs. Il parcourut les provinces d'Asie qu'il avait antérieure-

ment évangélisées ; il y fonda de nouvelles Églises ; il visita et affermit les anciennes. Ces visites apostoliques étaient un des principaux devoirs de sa charge. Chef de l'Église universelle, il devait non-seulement étendre, mais fortifier le lien de l'unité en rattachant à son autorité suprême les diverses Églises particulières. Son influence dans ces contrées lointaines eut une efficacité qu'on ne saurait nier. Elle a été constatée par les auteurs païens eux-mêmes. Ainsi Lucien atteste, au II^e siècle, que le Pont, cet antique royaume situé sur les rives du Pont-Euxin et devenu province romaine depuis Mithridate, était déjà, comme il dit, « rempli d'athées et de chrétiens. » Le philosophe confond les chrétiens avec les athées, ne pouvant autrement se rendre compte de l'abstention des fidèles à l'égard du culte des divinités païennes. Pline le Jeune, dans sa célèbre lettre à Trajan, déclarait également que la Bithynie était « pleine de chrétiens ».

Les écrivains et les traditions ecclésiastiques viennent à l'appui de ces témoignages. Une tradition de l'Église d'Amasée, dans le Pont, constatait que saint Pierre était venu dans cette ville, qu'il y avait le premier prêché la foi, que des personnes de diverses conditions s'étaient converties à sa parole, et qu'il avait sanctifié par sa présence un lieu que dès lors, à cause de lui, on appela toujours la « chaire des apôtres ». Il y serait même demeuré quelque temps, et, avant de partir, il aurait ordonné pour évêque un néophyte nommé Nicet, d'une sainteté et d'une perfection angéliques. Les fidèles de Sinope, autre ville du Pont, tenaient pour certain que le prince des apôtres avait longtemps séjourné parmi eux avec saint André son frère, et ils montraient des chaires

en pierre qui auraient, disait-on, servi aux deux apôtres pour annoncer l'Évangile ¹.

D'après d'anciens auteurs, le prince des apôtres aurait établi Prochore évêque à Nicomédie, ville de Bithynie sur la Propontide, et serait passé de là jusqu'à Byzance. Nous savons, en effet, par une lettre du pape saint Agapet, que Pierre fonda des Églises dans la Thrace.

Il ressort également d'un témoignage qui nous vient de saint Denys, évêque de Corinthe au II^e siècle, et que l'historien Eusèbe nous a conservé, que saint Pierre, en allant à Rome, passa par Corinthe, et y déploya une activité de zèle semblable à celle de saint Paul dans la communauté romaine, en sorte qu'on peut considérer Pierre comme un des fondateurs de l'Église de Corinthe, au même titre que Paul peut être regardé comme un des fondateurs de l'Église de Rome. Le fait, d'ailleurs, se conjecture de ces mots que saint Paul, dans une de ses épîtres aux Corinthiens, attribue à un fidèle de Corinthe : « Pour moi, je suis à Céphas, » c'est-à-dire à Pierre... Il fallait bien que le prince des apôtres eût beaucoup prêché dans cette ville, puisqu'il s'y était formé un parti nombreux qui se passionnait pour son nom.

C'est à cette époque, c'est-à-dire durant l'intervalle qui s'écoula entre les deux séjours de Pierre à Rome, qu'il faut, selon toute probabilité, rattacher les premières relations intimes que le chef des apôtres entretenait avec saint Clément, Romain d'illustre origine, et païen de naissance, qui devait être plus tard un de ses premiers successeurs.

¹ Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclés.*, t. I, p. 169.

S'il s'agissait de faire un récit détaillé et exact de ces relations, reconnues d'ailleurs incontestables, il serait peu sûr de prendre pour base les *Recognitions* ou *Souvenirs*, écrit attribué à Clément lui-même, d'une authenticité très-douteuse, et qui porte la trace évidente de l'interpolation des Ébionites et autres hérétiques du temps. Mais de l'existence de cet ouvrage, certainement composé avant la fin du II^e siècle, on est en droit de conclure qu'à cette époque de haute antiquité, le souvenir des pérégrinations entreprises par le jeune patricien à la recherche de la vérité n'était pas encore effacé. Ce livre, d'ailleurs, si on le dégage des passages que l'hérésie a entachés de mensonges, nous apparaît comme un document curieux et plein d'intérêt, une sorte d'Odyssée chrétienne dont Pierre est le héros, et où il se montre toujours vraiment grand et digne de vénération. L'historien qui veut être complet ne saurait négliger un document de cette nature. Sans lui attribuer plus d'importance qu'il ne mérite, et en faisant d'avance nos réserves sur l'exactitude historique des discours et des récits qu'il renferme, nous en citerons volontiers quelques fragments qui ne nous paraissent pas dénués d'instruction et de vraisemblance.

Clément, né d'une famille illustre et patricienne, s'étant épris, jeune encore, d'une ardente passion pour rechercher et découvrir la vérité, avait dans ce noble but quitté Rome, sa patrie, et voyageait en Orient. Il venait d'aborder à Césarée de Palestine, lorsqu'il apprend par la rumeur publique qu'un certain Pierre, premier disciple d'un homme extraordinaire qui avait paru dans la Judée et y avait opéré de grands miracles, était alors dans cette ville, et que le lendemain il devait

soutenir publiquement, avec un certain Simon, une lutte de discussion sur des matières religieuses ; ce récit lui inspira le désir d'assister à ces curieux débats.

Simon le Magicien, c'est lui dont il s'agit, n'était point, comme on pourrait d'abord le croire, un personnage à dédaigner. Ayant été, quelques années auparavant, réprimandé par Pierre pour avoir demandé qu'on lui vendît la faculté de transmettre le Saint-Esprit par l'imposition des mains, loin de faire pénitence et de se convertir, il s'était endurci dans le péché, et se livrait avec plus d'ardeur que jamais aux pratiques de la magie. Il osait se dire le Christ et s'égaliser à Dieu. A l'aide des puissances occultes dont il s'était fait l'esclave, il prétendait opposer ses prestiges diaboliques aux miracles de Jésus-Christ et des apôtres. Pierre était venu à Césarée pour le confondre.

Comme Clément connaissait déjà Barnabé, qui était alors un des compagnons du prince des apôtres, il s'adressa à lui et le pria d'être son introducteur auprès de l'homme célèbre dont le peuple de Césarée était si fortement occupé ; car Clément, encore païen, ne voyait jusque-là dans Pierre qu'un homme ordinaire, quoique de grande célébrité. Sur ses instances, Barnabé l'introduisit lui-même, et, montrant l'apôtre : « Celui que tu vois, « lui dit-il, est Pierre, qui n'eut jamais d'égal dans la « connaissance de la sagesse de Dieu, ainsi que je te « l'ai souvent répété, et à qui j'ai déjà beaucoup parlé « de toi. Entre, comme si tu étais connu de lui. Il « sait d'avance, par tout ce que je lui en ai dit, ce qu'il « y a en toi de bon et de vertueux. » Barnabé, en digne ami, avait trop bien préparé la réception pour qu'elle ne fût pas affectueuse et cordiale. Après des signes non

équivoques d'estime et d'intérêt, Pierre proposa à Clément de s'attacher à lui et de devenir son compagnon de voyage ; car Césarée n'était pas le lieu de son séjour définitif. Il ne s'y trouvait en quelque sorte que par circonstance, pour confondre les artifices de Simon. Clément accepta avec joie.

Le premier soin de Pierre fut de convertir au christianisme son nouveau compagnon.

Dans le récit que nous suivons, l'auteur, quel qu'il soit, semble vouloir initier son lecteur à la manière dont Pierre s'y prenait pour amener à la persuasion ceux auxquels il adressait la parole de l'Évangile. Avant tout, il s'appliquait à résoudre les questions qui occupaient alors les philosophes : l'immortalité de l'âme, la chute de l'homme, la nécessité d'un réparateur, l'impossibilité d'arriver à la vérité sans la lumière d'en haut, et par suite la nécessité d'un docteur divin, du vrai prophète, ainsi que Clément l'appelle, qui vint révéler à l'homme les choses nécessaires au salut. Toutes ces questions sont traitées, dans l'œuvre que nous analysons, avec une supériorité de vues et une abondance de détails remarquables ; et c'est toujours Pierre qui y est mis en scène par l'auteur. Pour donner une idée de ces enseignements philosophiques attribués au prince des apôtres, nous voulons au moins citer le fragment suivant. Pierre, après avoir présenté les passions de l'homme comme la cause de ses erreurs, poursuit en ces termes, qui, à l'heure présente, ne paraîtront pas sans rapport avec l'état des esprits.

« De là d'abord, dit-il, le mépris pour la vérité, puis l'infidélité, puis la perversité, puis l'avarice et le vain orgueil ; de là cette fumée immense qui, semblable à un

nuage épais, s'est répandue dans ce monde comme dans une maison qu'elle remplirait, sans plus laisser distinguer à ceux qui l'habitent la vue de leur Créateur, ni la connaissance de ce qui lui est agréable.

« Dans un tel état de choses, que fallait-il donc aux habitants de cette maison ? Que leur restait-il à faire, sinon d'élever la voix, de pousser un cri de détresse, d'invoquer du fond de leurs cœurs celui qui seul n'était pas enchaîné dans la maison par l'obscurité des ténèbres, afin qu'il vînt, qu'il en ouvrît la porte, et que, cette porte une fois ouverte, elle laissât, d'une part, sortir la fumée qui inondait la maison, et, de l'autre, entrer la lumière du soleil qui brillait au dehors.

« Or, celui que nous cherchons, celui que nous invoquons pour qu'il dissipe les épaisses fumées de l'ignorance dont la maison est toute remplie, c'est celui-là que nous appelons le vrai prophète ; celui qui seul peut éclairer les âmes des hommes, pour que ceux-ci connaissent le chemin du salut. Sans ce vrai prophète, sans cet envoyé du Ciel, impossible à l'homme de rien connaître ni sur la nature de Dieu ni sur les choses de l'éternité.

« Voilà ce qui fait, ajouta-t-il, qu'avant tout il faut s'efforcer d'établir solidement dans son âme la foi au vrai prophète. Mais, aussitôt que nous l'avons reconnu, il est nécessaire de le croire sur parole, sans plus élever la moindre discussion ni le moindre doute sur ce qu'il enseigne. Et quoique, alors, ce que nous croyons paraisse reçu sans examen, il n'est cru cependant que parce que la preuve a précédé. »

On ne peut nier que, dans cette manière de préparer l'âme à la foi, il n'y ait quelque chose de profondément

philosophique, qui rappelle la manière de procéder de Socrate et de Platon.

Après avoir préparé son disciple par ces enseignements, Pierre, qui avait sans doute remarqué en lui de l'intelligence et de la perspicacité, le prie d'assister à la conférence qu'il devait avoir ce jour-là même avec Simon. Clément accepta. Mais, pendant qu'ils prenaient ensemble leur repas, survient Zachée, un des disciples compagnons de Pierre, le même dont il est parlé dans l'Évangile. Il annonce à Pierre que la conférence avec Simon est remise de sept jours. Ce retard afflige Clément. Pierre le console en lui développant la sagesse de la Providence, qui, dans les événements humains, les dirige toujours pour le plus grand bien de l'homme. « Ce retard, ajouta-t-il, cher Clément, est survenu dans votre intérêt, afin que je puisse, durant ces sept jours, vous expliquer plus complètement les bases et les raisons de notre foi dans le silence de la retraite. »

Pierre continua donc l'enseignement du pieux néophyte. Lorsque, dans le cours de leurs doctes entretiens, l'apôtre en fut venu au point décisif, qui était de montrer à Clément non plus seulement que le vrai prophète seul pouvait instruire l'homme, mais que ce prophète était réellement venu, il lui donna cette belle définition de la foi chrétienne :

« De même, mon cher Clément, que sans l'œil personne ne peut voir, sans l'ouïe rien entendre, sans l'odorat rien sentir, sans le palais rien savourer, rien toucher sans les mains ; ainsi, sans le secours du vrai prophète, il nous est impossible de connaître ce qui plaît à Dieu.

— Je comprends, reprit Clément ; et ce vrai prophète, vous m'avez déjà appris que c'était le Christ. »

Le pas qui sépare la philosophie proprement dite de la théologie était franchi. Pierre, alors, explique et déroule dans leur ensemble les sublimes vérités du christianisme : l'existence de Dieu, son unité, la manière de le connaître, la sainteté de sa loi, l'arrivée de Jésus-Christ, l'Évangile, les mystères, les sacrements, le baptême, l'Eucharistie, les hautes questions de hiérarchie et d'administration ecclésiastique. C'est par de tels enseignements que le maître préparait son disciple à être témoin de la lutte qu'il allait engager contre l'imposteur qui osa le premier susciter l'hérésie contre l'Église.

Enfin, les sept jours de sursis demandés par Simon sont expirés. Le magicien se présente plein de jactance et d'audace devant le peuple que la curiosité avait attiré.

« Peuple, disait-il, voulez-vous savoir ce dont je suis capable ? Je vais vous le dire. Je puis me rendre invisible et insaisissable à ceux qui voudraient me prendre, et redevenir ensuite visible comme auparavant. S'il fallait fuir, vous me verriez, au besoin, percer les monts et traverser les rochers comme un rempart de boue. Quand même on me précipiterait du sommet d'une haute montagne, soutenu à travers les airs, je descendrais doucement jusqu'à terre sans me faire aucun mal. Entreprendrait-on de m'enchaîner, je briserais mes chaînes, ou plutôt, après m'en être débarrassé, j'en chargerais ceux qui me les auraient données. Je puis animer des statues, au point que les spectateurs les prendraient pour des hommes. Je sais à mon gré changer les traits de mon visage, me rendre insensible à la chaleur du foyer le plus ardent, prendre la figure de

toutes sortes d'animaux. En un mot, tout ce que je veux, je le puis ¹. »

Si à l'aide de ces prestiges sataniques, ou plus encore de ses audacieux mensonges, Simon avait pu jusque-là faire des dupes et s'attirer des disciples, le moment de ses succès était passé. Pierre va le confondre de toute la force de la vérité. L'apôtre explique d'abord à ses auditeurs comment trois choses portent certains hommes à lutter contre Dieu : l'ignorance, la perversité du cœur et l'orgueil. Il établit cette règle pour distinguer les miracles qui viennent de Dieu de ceux qui n'en viennent pas, et qui, par conséquent, ne sont pas de vrais miracles : « Celui, dit-il, qui agit par la puissance de l'en-
« fer ne fait que des prodiges sans but, et qui ne servent
« à personne. » Puis, apostrophant l'imposteur : « Dis,
« en effet, Simon, dis-nous de quelle utilité il nous se-
« rait que tu nous montrasses des statues que tu ferais
« marcher ? à quoi bon voler dans les airs ? pourquoi
« faire bondir les montagnes, et tant d'autres choses
« dont tu te vanes ? Tous les miracles de Jésus ont été
« des bienfaits : il a fait entendre les sourds, il a rendu
« la vue aux aveugles, il a redressé les boiteux, il a res-
« suscité les morts. Simon, comprends-tu la différence ? »

Confondu sur ce point et sur beaucoup d'autres qui furent la matière de longues discussions, devenu la fable de ce peuple qu'il avait si longtemps abusé, Simon n'eut qu'à quitter Césarée pour se soustraire à la honte de sa défaite. Les conversions ne se firent pas attendre : on vit les disciples du magicien tomber en foule aux pieds de l'apôtre.

¹ *Recognit.* lib. II, c. ix.

Pierre, avant de s'éloigner de la ville, conféra l'épiscopat à Zachée, et le présenta aux fidèles, à qui il adressa ces paroles :

« Peuple de Césarée, je ne puis séjourner plus longtemps parmi vous. Les devoirs de mon apostolat m'appellent ailleurs. Je vous donne Zachée pour premier pasteur. Écoutez-le donc. Recevez de lui la règle de votre foi, recevez des prêtres celle de votre conduite morale, et des diacres l'ordre de la discipline. Ayez un soin religieux des veuves, aidez avec sollicitude les orphelins, faites l'aumône aux pauvres, enseignez la pudeur à la jeunesse; et, pour tout dire en abrégé, honorez Dieu, croyez en Jésus-Christ, aimez-vous les uns les autres ¹. »

Après ces adieux, l'apôtre ne tarda pas à quitter Césarée. Il se rendit à Tripoli de Phénicie, avec l'intention d'y combattre également les impostures de Simon, qui s'y était réfugié; mais il n'en eut pas la peine; car, dès que Simon apprit son arrivée, il s'évada et alla se cacher en Syrie. Pierre n'en adressa pas moins au peuple de la ville un premier discours, où il démontra la vanité des idoles et la nécessité de ne reconnaître qu'un seul Dieu, et un autre sur la vraie connaissance de Dieu par Jésus-Christ, qui lui seul est le vrai prophète, et qui a prouvé sa divinité par ses miracles. A la puissance de la parole il joignit celle des actions : plusieurs malades furent guéris en présence de la foule. Dans un troisième discours, Pierre s'appliqua à prouver aux Tripolitains la nécessité de la renaissance spirituelle par le baptême, qu'il appelle « palingénésie », ou « ré-

¹ *Recognit.* lib. III, c. LXVI.

génération ». Le succès de ce dernier discours fut si complet, que tout le peuple et Clément lui-même demandèrent à être immédiatement baptisés.

De Tripoli, Pierre se transporta à Laodicée, où d'avance il avait envoyé plusieurs de ses disciples pour préparer les voies à la prédication de l'Évangile. Enfin il arriva à Antioche¹.

Nous ne suivrons pas plus loin l'antique auteur que nous analysons, et dont nous sommes loin, nous l'avons dit, de garantir le témoignage. Mais sous ces broderies légendaires, tissus de discours et de détails probablement fictifs, œuvre apocryphe du 11^e siècle, on ne peut s'empêcher de reconnaître au moins un certain fond de vérité. On sait, par exemple, d'après l'historien Nicéphore, que la plupart des voyages apostoliques de saint Pierre en Orient se firent dans la compagnie de Clément. Le jeune Romain, quand il eut embrassé le christianisme, s'attacha également durant quelques années à la suite de saint Paul, dont il fut un des compagnons assidus, et qui parle de lui dans ses épîtres avec la plus haute estime. Plus tard, de retour à Rome, Clément retrouva Pierre, son ancien maître, qui l'accueillit en père. Et nous verrons à quel degré s'élèvera la confiance dont il l'honorait.

¹ *Histoire de saint Pierre*, par M. Vincent, p. 164.

CHAPITRE IX

Retour de Pierre à Rome. — La famille Pudens. — Influence de Pomponia Græcina. — La vierge Pétronille. — Pierre institue Lin son vicaire. — Pierre évangélise les provinces d'Occident. — Tradition sur saint Materne. — Multitude d'Églises fondées par saint Pierre.

*Pierre se choisit Lin pour vicaire
dans la ville de Rome.*

Act. Eccl. Rom.

Après un séjour de huit années en Orient, Pierre dut songer à revoir les contrées de l'Occident¹. Rome en particulier avait besoin de lui. Il apprenait que l'ivraie était semée dans le champ qu'il avait cultivé. Simon le Magicien venait d'y arriver. Ce fait, comme nous le prouverons plus loin, est unanimement constaté par les auteurs profanes et par les écrivains ecclésiastiques. N'ayant pu réussir à répandre dans les chrétientés de l'Asie le poison de ses impies systèmes et de ses pratiques impures, l'hérésiarque essayait de faire des prosélytes au sein de la capitale de l'empire. Il se promettait, en employant quelques termes chrétiens et en flattant la curiosité superstitieuse par l'appât d'initia-

¹ Certains auteurs disent que saint Pierre revint quatre fois à Rome. L'ordre chronologique que nous avons adopté nous paraît le plus vraisemblable.

tions secrètes, d'attirer à sa suite un nombre plus ou moins grand des disciples de Pierre, en face duquel il osait se poser comme rival. Pierre ne voulait être que le vicaire du Christ, Simon se donnait pour la vertu même de Dieu. Pierre venait purifier les mœurs du genre humain en relevant la famille et en rendant à la femme sa dignité première ; Simon traînait après lui une malheureuse qu'il nommait Hélène, et à qui il faisait décerner, comme à lui-même, les honneurs divins. Au reste, il avait plus d'une ressource : indépendamment de l'appel qu'il faisait aux passions honteuses, les sciences occultes lui étaient familières ; dès longtemps les esprits infernaux le trompaient en secondant la perversité de ses désirs. Mais le jour n'était pas éloigné où il allait être trahi par eux sous les yeux mêmes de Pierre¹.

En attendant, l'autorité de l'apôtre, la pureté et la sagesse de ses enseignements, la grâce divine qu'il avait reçue en plénitude pour attirer et gagner les âmes, neutralisèrent les résultats que le faux apostolat de Simon avait essayé de produire. On cite entre autres deux citoyens de Rome, Marcel et Apulée, qui s'étaient d'abord attachés au magicien ; mais ensuite, frappés des prodiges que Pierre opérait, ils se séparèrent hautement de l'imposteur et embrassèrent la doctrine de l'apôtre, pour laquelle ils eurent plus tard la gloire de verser leur sang².

Pierre put se réjouir, en rentrant à Rome, de l'avancement de son œuvre dans cette immense cité. Déjà la renommée de la foi et des vertus romaines avait retenti aux oreilles du monde entier, ainsi que Paul l'écrivait

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 51.

² L'Église les honore comme martyrs le 20 septembre.

dans une de ses lettres ; mais la réalité qui vint s'offrir aux regards de Pierre lui révéla mieux encore la vigueur que l'Esprit-Saint conférait de plus en plus à cette nouvelle Église, appelée à être le centre de toutes les autres. La joie de Pudens et de Priscille, sa noble épouse, dut être au comble lorsqu'ils eurent de nouveau à exercer l'hospitalité envers le vicaire de Jésus-Christ. Il est indubitable qu'à ce second séjour dans Rome, Pierre fixa son domicile au Viminal. Le quartier juif du Transtévère, où s'étaient élevées les agitations qui avaient amené l'édit de Claude, ne lui offrait pas la sécurité qu'il trouvait dans le centre aristocratique de la ville. Durant son absence, la famille du pieux sénateur avait été favorisée de la fécondité, et les parents purent présenter aux bénédictions du prince des apôtres un jeune Pudens, destiné à être l'héritier des vertus et des gloires de son père¹.

C'est ce second Pudens, pupille de Pierre, qui donnera le jour à Pudentielle et à Praxède, si célèbres l'une et l'autre dans l'histoire de l'Église romaine primitive. Mais on ignore l'époque précise de la naissance de ces deux vierges : probablement qu'elles ne virent pas le prince des apôtres. La tradition et leurs Actes nous les montrent, dans le haut rang où le nom et la fortune les avaient placées, donnant l'exemple de la virginité et de la pauvreté évangélique, vendant leur patrimoine pour en distribuer peu à peu le prix aux pauvres, consolant les veuves, visitant les malades, recueillant les corps et le sang des martyrs, et les ensevelissant de leurs propres mains. Pudentielle mourut la première. Elle avait reçu

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 51.

le voile et la consécration des vierges de la main du saint pape Pie I^{er}. Leur palais du Viminal, où leur aïeul avait eu Pierre pour hôte, et qu'elles continuèrent d'habiter, était devenu peu à peu un des centres de réunion pour les fidèles. Sur la demande des deux sœurs, le Pontife romain permit d'y établir une fontaine baptismale, privilège réservé aux principaux sanctuaires. Les Actes disent qu'à la Pâque suivante il n'y eut pas moins de quatre-vingt-seize personnes baptisées dans ce lieu vénérable. C'est aujourd'hui l'église de Sainte-Pudentienne, le plus ancien titre de la ville de Rome.

Praxède survécut longtemps à cette sœur chérie. Retirée dans sa maison de l'Esquilin, aux Thermes de Novat, — c'est actuellement l'église qui porte son nom, — elle y vivait dans la prière et les bonnes œuvres. Sous la persécution de Marc-Aurèle, elle y abrita beaucoup de fidèles et de prêtres qu'on poursuivait. Elle y aurait entre autres recueilli, à ce qu'on croit, l'éloquent apologiste de l'Église, le prêtre saint Justin, dont elle fit enlever le corps après son martyre, pour lui donner la sépulture. Peu après, elle mourut elle-même paisiblement, et fut déposée par le prêtre Pastor près du tombeau de sa sœur, dans le cimetière de Priscille, où reposaient déjà deux générations de cette famille bénie par le prince des apôtres.

En reprenant notre récit aux premières années du retour de Pierre à Rome, nous le voyons en relation directe avec une autre vierge non moins illustre. Elle était de la famille impériale des Flaviens, et se nommait Pétronille.

Ses premiers rapports avec l'apôtre se firent probablement par l'entremise de Pomponia Græcina, dont nous avons déjà parlé, et que les chrétiens du temps,

dans leur langage mystérieux et secret, nommaient Lucine. Celle-ci, toujours protégée par son deuil, auquel elle devait une si heureuse indépendance, avait pu exercer son zèle sur sa propre famille et sur la famille Flavia, à laquelle elle avait récemment été alliée. Car son mari Plautius, revenu victorieux de l'expédition de Bretagne, et ramenant les trois Flavius, fils de Vespasien, qui avaient combattu sous ses ordres, avait donné la main de sa fille Plautia à l'aîné, Titus Flavius Sabinus, jeune homme d'un caractère rempli de douceur, peu porté à l'ambition, et bien différent de ses deux frères, plus tard devenus empereurs, Titus et Domitien. On a toute raison de croire que l'influence de Pomponia Græcina ouvrit tôt ou tard à Plautia sa fille la porte du christianisme : ce qui le prouverait, c'est que sa petite-fille Plautille est comptée au nombre des plus ferventes disciples de saint Paul.

L'action de cette zélée chrétienne peut encore se reconnaître dans la conversion de trois autres membres de la famille des Flaviens. Flavius Clemens, personnage consulaire, proche parent de Domitien, se convertit à la parole de Pierre, ainsi que les deux Flavie Domitille, dont l'une était son épouse et l'autre sa nièce. L'apôtre baptisa dans la même maison les deux eunuques Nérée et Achillée. Plus tard, au temps de la persécution de Domitien, ces cinq fervents chrétiens de condition diverse, mais enfants spirituels du prince des apôtres, furent autant de glorieux martyrs de la foi ¹.

Quant à la jeune Pétronille, qui tenait aussi à la

¹ *Hist. de l'Anc. et Nouv. Test. par les seuls témoignages profanes*, par M. Gaiet, t. V, p. 139.

famille Flavia, elle se trouva comme enveloppée de la même influence. Elle fut l'objet d'un tendre intérêt de la part de Pomponia, et cette pieuse protectrice s'empessa de la mettre en rapport avec Pierre. Au moyen âge, on alla jusqu'à voir en elle la propre fille de l'apôtre, qui, on se le rappelle, était marié lorsque le Sauveur l'appela à sa suite. Le nom de Pétronille, qui dérive tout naturellement de *Flavius Petro*, tige des Flaviens, était regardé par les naïfs légendaires de ce temps comme formé de celui de *Petrus*. Ce qui donna lieu à cette erreur, c'est qu'il paraît, d'après certains documents, que Pétronille, initiée à la foi chrétienne par Pierre lui-même, fut de sa part l'objet de soins particuliers et tout paternels. Une antique et respectable tradition ajoute que Pétronille profita si bien de la direction du prince des apôtres qu'elle eut l'honneur, entre les jeunes filles de l'Eglise de Rome, d'être la première qui se soit vouée à la virginité. Pour rester fidèle au Christ, elle avait refusé l'alliance d'un chevalier romain nommé Flaccus. La noble vierge fut enterrée au cimetière de Domitille, célèbre catacombe de la famille Flavia, dans une salle particulière où son sarcophage reposa jusqu'au VIII^e siècle, avec cette inscription :

A NOTRE CHÈRE FILLE AURÉLIE PÉTRONILLE.

L'importance de cette sépulture fut telle, que la région du cimetière de la voie Ardéatine où elle se trouvait est, sur les anciens documents de Rome souterraine, plusieurs fois appelée *Ad sanctam Petronillam*¹. Vers

¹ Dans les fouilles récentes qu'y a faites le chevalier de Rossi, l'illustre archéologue a eu la bonne fortune de découvrir et de mettre au jour ce que l'antiquité appelait « la Basilique de sainte Pétronille ».

l'an 760, le pape saint Paul I^{er} avait transféré le corps de la vierge et le sarcophage lui-même dans une des chapelles de la basilique Vaticane. Sixte IV, dans un bref à Louis XI, atteste l'existence du sarcophage dans ce sanctuaire, et nous apprend que son couvercle était orné de « quatre dauphins nageant vers leurs îles fortunées. »

L'inscription a été lue encore en 1474, lorsque Louis XI fit restaurer l'autel de la sainte. Car sainte Pétronille était à Rome une des patronnes de la France, fille comme elle de saint Pierre. Longtemps la France eut la propriété et le soin de son mausolée, que tout rendait cher à nos rois, tout, jusqu'à ces dauphins groupés gracieusement autour de son nom, emblème de leurs fils aînés et sorte d'augure d'une fortune heureuse pour la monarchie¹. On ignore trop généralement parmi nous ce fait consolant et glorieux. Puisse la France ne pas laisser s'effacer ces antiques souvenirs ! ce sont pour elle des liens sacrés qui, en l'unissant à l'Église romaine par de si nobles et si pures traditions, l'unissent aussi plus étroitement au prince des apôtres.

Ces rapports de Pierre avec plusieurs familles influentes de Rome devaient, on le comprend, contribuer puissamment à la diffusion et au progrès général de l'Évangile au sein d'une population qui était un composé de l'humanité entière, et qui entretenait d'incessantes relations avec tous les pays du monde. Mais avant de s'asseoir personnellement et d'une manière stable dans ce centre de l'empire et de l'Église, l'apôtre se sentait un devoir à remplir. L'Orient, durant de longues an-

¹ *Les Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. Davin. *Le Monde*, 23 mai 1872.

nées, avait entendu sa voix : n'était-il pas juste que les provinces de l'Occident l'entendissent à leur tour ? Pierre résolut d'entreprendre de ce côté de nouvelles pérégrinations apostoliques. Cette fois, avant de s'éloigner de Rome, il jugea à propos de se constituer dans la ville un évêque résident, qui pût le représenter et le suppléer pendant son absence. Il jeta les yeux sur Lin comme sur le plus digne de ses coopérateurs, sur celui dont les travaux passés et l'influence actuelle méritaient le mieux ce poste de confiance. Il lui imposa les mains et l'établit son vicaire.

Ayant ainsi pourvu au service du troupeau, Pierre commença son apostolat dans les régions d'Occident. Plusieurs villes de l'Italie entendirent d'abord sa parole.

Eusèbe et Rufin disent expressément que Pierre annonça l'Évangile dans toute l'Italie. Le culte du saint apôtre subsistant de temps immémorial dans une infinité de villes italiennes, qui toutes se glorifient d'avoir été honorées de son passage, en est une preuve irréfragable. Naples est remplie de traditions et d'autres monuments qui rappellent l'insigne honneur qu'elle eut d'avoir été visitée par le prince des apôtres. C'est lui qui, sans qu'on puisse en préciser l'époque, revêtit de la dignité épiscopale saint Asprenat, que cette ville reconnaît pour son premier évêque. Le Martyrologe romain (4 septembre) fait mention d'une vierge, nommée Candide, qui la première accourut au-devant de l'apôtre lorsqu'il entra dans Naples, fut baptisée de sa main, et mourut plus tard après une sainte vie. Pise s'attribue la gloire d'une visite semblable : elle montre une chapelle antique où Pierre, selon la tradition, célébra le saint sacrifice de la messe.

S'il faut en croire de respectables auteurs, Pierre aurait franchi les Alpes et pénétré dans les Gaules. Le vénérable Bède, un biographe grec du VIII^e siècle reproduit par les Bollandistes, et un auteur syriaque du VI^e, publié par le cardinal Mai, nous montrent l'apôtre évangélisant jusqu'à la Grande-Bretagne, qui depuis la récente et glorieuse expédition de Plautius était devenue d'un accès aussi facile que toute autre province de l'empire. Les rapports de l'apôtre avec Pomponia Græcina, l'épouse de Plautius, viennent singulièrement à l'appui de ces graves autorités. L'Espagne elle-même l'aurait vu aussi, et, pour ne rien omettre des opinions et des probabilités admises par quelques historiens sur ce sujet, avant de rentrer dans Rome il aurait visité la côte d'Afrique; en sorte que tout ce qui devait former le patriarcat d'Occident aurait été parcouru et sanctifié par les pas de celui qui, comme dit Eusèbe au deuxième livre de son histoire, « étant le vaillant chef de la milice divine, couvert de l'armure céleste, était venu apporter de l'Orient à ceux qui habitaient vers le couchant la lumière précieuse des intelligences ¹. »

Expérimenté dans la carrière apostolique, Pierre dut procéder en ces diverses contrées comme il avait déjà fait en Asie, comme faisait aussi saint Paul, s'arrêtant plus ou moins dans certaines villes, demeurant peu de temps dans quelques-unes, et évangélisant les autres localités par ses disciples. Ce labeur était l'œuvre apostolique par excellence, et sa qualité de chef suprême n'en dispensa point l'apôtre. Il sentait qu'il n'était point venu à Rome pour y jouir d'une résidence tranquille; aussi ne

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, par dom Guéranger, p. 54.

fut-ce qu'après avoir consacré plusieurs années à ces travaux lointains qu'il revit la ville dont il était l'évêque en titre, et où devait se terminer sa glorieuse carrière ¹.

Combien de temps consacra-t-il à l'exercice de cet apostolat ? Il serait difficile de rien préciser avec certitude ; mais on est porté à croire que les excursions de Pierre dans les régions occidentales ne durèrent pas moins de quatre à cinq années. Dans la fondation des nouvelles Églises, Pierre dut employer l'expérience qu'il avait acquise en Orient ; depuis son retour, il ne perdit point de vue ces intéressantes provinces, qui étaient devenues comme l'apanage du premier siège. Les traditions très-respectables de plusieurs Églises, particulièrement dans les Gaules, attestent qu'il donna lui-même, de Rome, la consécration épiscopale ou la mission apostolique à plusieurs des prédicateurs de l'Évangile qu'elles honorent comme leurs fondateurs.

Nous citerons entre autres la tradition relative à saint Materne, telle qu'elle est aujourd'hui acceptée dans les diocèses de Trèves et de Strasbourg, où nous l'avons nous-même recueillie de la bouche des hommes les plus compétents ². Tous les anciens monuments du pays constatent que Materne, disciple de Pierre, fut envoyé par son maître prêcher l'Évangile dans les Gaules avec Euchaïre et Valère. Materne étant mort en chemin, ses compagnons retournèrent à Rome, puis revinrent apportant le bâton de l'apôtre ; ils en touchèrent le corps de Materne, qui fut aussitôt rappelé à la vie. Ces trois serviteurs de Dieu travaillèrent ensemble à la conversion de

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, par dom Guéranger, p. 55.

² En 1874.

plusieurs peuplades de la Germanie et des Gaules. Ils fondèrent les Églises de Trèves, de Tongres et de Cologne. Trèves, cette grande métropole de la seconde Belgique, s'est toujours glorifiée de cette illustre origine. La ville de Strasbourg se glorifie également d'avoir reçu la foi de saint Materne. L'Alsace l'honore comme son apôtre ; il y détruisit l'idolâtrie et y bâtit plusieurs églises sous l'invocation de saint Pierre. On lui attribue en particulier la fondation de Saint-Pierre-le-Vieux de Strasbourg, où de curieux et antiques bas-reliefs reproduisent son histoire. En général, le long des bords de la Moselle et du Rhin, le culte du prince des apôtres est très-populaire, et l'on y trouve une foule d'églises qui portent son nom.

Nous sommes loin de posséder le catalogue complet des ouvriers évangéliques que Pierre envoya dans toutes les directions : la plupart des monuments primitifs ont péri, par l'action du temps ou par la fureur des persécutions. Toutefois il en reste assez pour qu'on puisse se faire une idée des immenses travaux du chef des apôtres et de sa sollicitude pastorale à l'égard des chrétientés d'Occident. Voici ce que le savant Baronius s'est efforcé de recueillir du débris des monuments arrivés jusqu'à nous.

« Pierre, dit-il ¹, institua comme évêques en Sicile, Pancrace, Marcien, Bérille et Philippe ; à Capoue, Priscus ; à Naples, Asprenate ; à Terracine, Épaphrodite ; pour le peuple d'Acquicole, un Marc différent de l'Évangéliste ; à Népé, Ptolémée ; Romulus à Fésula ; Paulin à Lucque ; Apollinaire à Ravenne ; Euprépius à

¹ Baron., t. XLVI, n° 2.

Vérone; Prosdocimus à Padoue; Tycinus à Syrum; à Aquilée, Hermagoras, après Marc; dans les Gaules: Martial pour les peuples de Limoges, de Toulouse et de Bordeaux; Materne et Valère pour ceux de Trèves, de Tongres et de Cologne; Sixte pour Reims; Trophime pour Arles; Sabinien pour Soissons; Julien pour le Mans; Crescent pour Vienne et Mayence; Memmius pour Châlons-sur-Marne; Ursin pour Bourges; Austremoine pour ceux de Clermont; Eutrope pour Saintes; Euchaïre pour la Germanie, avec Égisthe et Marcien; pour l'Espagne: Torquatus, Ctésiphon, Second, Judalitus, Cecilius, Hezychius, Euphratius. Saint Grégoire, évêque des Numides d'Afrique, leur rappelle que leurs premiers évêques ont reçu l'ordination des mains de l'apôtre Pierre. Et Tertullien l'affirmait avant lui: « Vous avez Rome, d'où nous est venue l'autorité. »

« Nous savons, poursuit Baronius, que ce tableau est très-incomplet; il faudrait ajouter bien des noms à ceux que nous avons énumérés; mais le temps nous manque pour faire les recherches nécessaires. »

De nos jours, en France, d'importants travaux se sont faits et se font encore touchant l'origine et l'apostolicité de nos Églises. On peut espérer qu'il en jaillira de nouvelles lumières sur le caractère d'évangélisation que nous attribuons à saint Pierre. Nous avons dû pour le moment n'aborder qu'avec réserve un champ d'exploration où d'ailleurs notre cadre ne nous permet pas de nous étendre davantage.

Mais on voit quelle fut l'activité prodigieuse du chef des apôtres, dans quel vaste cercle s'exerça son zèle, quelle armée de saints missionnaires et d'intrépides auxiliaires il sut créer et organiser autour de lui, dis-

tribuant à chacun son rôle, les envoyant au cœur même des pays qu'il s'agissait de convertir. La merveille d'une telle vie s'explique par le souffle du Saint-Esprit, qui s'était emparé du batelier de Génésareth le jour de la Pentecôte. A partir de ce moment, Pierre ne s'étonne d'aucune entreprise, ne s'effraie d'aucun péril, ne recule devant aucun obstacle. Il parcourt le monde romain, il va et vient de l'Orient et de l'Occident, répandant en tout lieu avec une science inexprimable et une autorité incontestée la connaissance de Jésus-Christ et les lumières de l'Évangile. Il s'adresse aux plus hautes intelligences aussi bien qu'aux plus médiocres et aux plus infimes. Sa parole, sans culture et sans apprêt, est une flamme brûlante qui se communique de proche en proche, une puissance morale qui convainc les esprits et subjugue les cœurs. Malgré le poids des années, il traverse comme en courant des contrées diverses et lointaines, il établit des évêques, il fonde des Églises par lui-même ou par ses disciples; jusqu'à la fin il ne perd pas de vue ces premières chrétientés naissantes. Ce n'était donc pas en vain que l'Homme-Dieu avait eu pendant trois ans ce fidèle disciple à son école, et qu'au Cénacle l'Esprit-Saint l'avait inondé de ses feux. Sous cette double action divine, Pierre était devenu le plus infatigable des ouvriers évangéliques, le plus zélé des pasteurs, le plus puissant des pontifes. Aussi l'Église, dans ses offices, lui adresse-t-elle avec raison cet éloge : « Vous
« êtes le pasteur des brebis, ô prince des apôtres ! Dieu
« vous a livré tous les royaumes du monde : c'est pour-
« quoi les clefs du royaume des cieux vous ont été don-
« nées. »

CHAPITRE X

Pierre choisit Clet pour second vicaire. — Augmentation du nombre des chrétiens de Rome. — Description de la chaire de saint Pierre. — Détermination du jour de la fête de Pâques.

*Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre
parlera toujours dans sa chaire.*

Bossuet, Serm. sur l'unité de l'Église.

Pendant l'absence de Pierre, Paul était venu à Rome, conduit comme prisonnier, sous la garde d'un centurion, et y avait séjourné deux ou trois ans, faisant, lui aussi, des conquêtes jusqu'au sein des grandes familles romaines, et même jusque dans le palais de Néron. Après son acquittement, il n'avait pas tardé à retourner en Orient pour y poursuivre sa vie laborieuse, en sorte que le prince des apôtres ne trouva plus son ami quand il revint de ses courses d'Occident.

Lin, son vicaire, eut à lui présenter les nouvelles recrues que l'Église avait faites depuis son départ, et auxquelles l'apostolat du grand Paul avait eu une si large part. Afin d'accroître encore le progrès des conversions, Pierre jugea à propos de soulager Lin en lui donnant un collègue, revêtu, comme lui, du caractère épiscopal. Il imposa donc les mains à un autre de ses

disciples, Romain de noble naissance, nommé Clet, et il l'appela à partager, conjointement avec Lin, le poids de ses sollicitudes et de ses travaux.

En même temps l'augmentation du nombre des chrétiens de Rome l'engagea à fixer désormais dans la ville le centre des réunions, qui restaient toujours mystérieuses et secrètes. L'hypogée Ostrien était trop éloigné et ne pouvait plus suffire. On fut amené à multiplier peu à peu les lieux d'assemblée et à les distribuer sur certains points qui correspondaient aux différents quartiers. Mais la résidence particulière de Pierre resta fixée au Viminal dans la maison de Pudens, son asile préféré, où il recevait les soins hospitaliers du sénateur et de son épouse Priscille, et où Pudens leur jeune fils croissait, en quelque sorte, à son ombre et sous ses yeux.

C'est là, par conséquent, que sa chaire fut définitivement établie. Celle que l'on vénérât sous les arceaux du cimetière Ostrien ne fut pas cependant déplacée. Pierre visitait encore ce berceau de la chrétienté de Rome, et, plus d'une fois sans doute, il y aura exercé les fonctions saintes. Mais une seconde chaire, symbole de puissance et de vérité comme la première, fut dressée chez le sénateur Pudens, et c'est celle-là qui a traversé les siècles.

Il semble que le Christ ait voulu que ce signe de l'autorité doctrinale de son Vicaire eût aussi sa part d'immortalité. Cet humble siège a toute une histoire. On le suit de siècle en siècle dans les documents de l'Église romaine. On sait, par exemple, que saint Damase le plaça dans le baptistère qu'il construisit pour la basilique Vaticane; que longtemps il servit à l'intronisation des papes; enfin, qu'on l'exposait sur l'autel dans la fête commémorative qui lui était consacrée le 22 février de

chaque année. En 1663, Alexandre VII le renferma dans un colossal et somptueux monument qu'il fit exécuter par le Bernin et qui décore l'abside de la basilique. De nos jours, cette chaire, longtemps cachée, a revu la lumière par l'ordre de Pie IX, qui, dans l'année 1867, centenaire du martyre de saint Pierre, a voulu qu'elle fût exposée aux regards et à la vénération des fidèles ¹.

« Des idées inexactes s'étaient accréditées sur cet antique témoin de la présence du prince des apôtres à Rome. On se souvenait que ce siège était décoré d'ornements en ivoire, et on était incliné à y voir la chaise curule de Pudens, qui en aurait fait hommage à son hôte. L'étude du monument, accomplie avec autant de respect que de précision, a donné les résultats suivants : La chaire de saint Pierre était en bois de chêne, ainsi qu'il est aisé d'en juger aujourd'hui par les pièces principales de la charpente primitive, telles que les quatre gros pieds, qui demeurent conservés à leur place, et portent la trace des pieux larcins que les fidèles y ont faits à plusieurs époques, enlevant des éclats pour les conserver comme reliques. La chaire est munie, sur les côtés, de deux anneaux où l'on passait des bâtons pour la transporter; ce qui se rapporte parfaitement au témoignage de saint Ennodius, qui l'appelle *sedes gestatoria*. Le dossier et les panneaux du siège ont été renouvelés, à une époque postérieure, en bois d'acacia de couleur sombre; une rangée d'arcades à jour forme ce dossier, et est surmontée d'un tympan triangulaire de même bois.

« Des ornements d'ivoire ont été adaptés au devant et

¹ Pèlerin de Rome à cette époque, nous avons pu la contempler et l'étudier à loisir.

au dossier de la chaire, mais seulement dans les parties qui sont en acacia. Ceux qui couvrent le panneau de devant sont divisés en trois rangs superposés, contenant chacun six plaques d'ivoire, sur lesquelles ont été gravés divers sujets, entre autres les travaux d'Hercule. Quelques-unes de ces plaques sont posées à faux, et l'on reconnaît aisément que leur emploi a eu lieu dans un but d'ornementation, à l'époque où l'on adaptait les restes de l'antiquité aux objets que l'on voulait décorer, aux châsses des saints, aux missels, etc., dans les ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles. Les ivoires qui décorent le dossier correspondent à son architecture, et semblent fabriqués exprès. Ce sont de longues bandes sculptées en relief, et représentant des combats d'animaux, de centaures et d'hommes. Le centre de la ligne horizontale du tympan est occupé par la figure d'un prince couronné, ayant le globe et le sceptre. Les traits et la tenue annoncent un empereur carlovingien. C'est ainsi que le monument primitif porte jusque dans ses décorations, plus ou moins intelligentes, les témoignages de la vénération des siècles qu'il a traversés¹ ».

En permettant de l'exposer aux regards de ses contemporains, Pie IX a satisfait de légitimes désirs et réjoui bien des cœurs. Les hommages rendus à ce signe visible de l'autorité de Pierre par tant de milliers de fidèles venus de tous les points du monde, ne pouvaient manquer de raviver dans l'Église universelle la séve de la foi des temps anciens, et de produire peu à peu ces touchantes manifestations d'attachement à la chaire pontificale dont nous sommes aujourd'hui témoins. Tout, en

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 69.

effet, dans l'Église se rattache à la chaire romaine, l'enseignement de la foi aussi bien que le ministère pastoral. « Le bienheureux Pierre n'a jamais abandonné le gouvernail de l'Église, dit le grand pape saint Léon. Si sur cette chaire nous faisons quelque chose de bien, si nous décrétons quelque chose de juste, si nos prières quotidiennes obtiennent quelque grâce de la miséricorde de Dieu, c'est par l'effet des œuvres et des mérites de celui qui vit dans son siège et y éclate par son autorité. » — « Qu'on ne dise point que le ministère de saint Pierre finit avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire ¹. »

Le monument que nous venons de décrire éveille à l'esprit le souvenir d'un acte mémorable de Pierre dans l'ordre hiérarchique. Le pontife qui trônait jadis sur ce siège dans la maison de Pudens avait à exercer sa sollicitude pastorale non-seulement sur Rome, mais sur l'Église universelle. Chargé du soin des agneaux et des brebis de l'immense bergerie qu'il avait ouverte à Jérusalem le jour de la Pentecôte, il lui appartenait d'édicter des lois et de prescrire des règlements nécessaires à la bonne administration de tout le troupeau.

Un de ces règlements de discipline les plus célèbres, et dont la date se rapporte, selon toute probabilité, aux dernières années de l'Apôtre, eut pour objet la célébration de la Pâque : question de la plus haute importance pour le culte divin et pour l'entière émancipation des chrétiens de la gentilité à l'égard des coutumes juives.

Jésus-Christ était ressuscité un dimanche, premier

¹ Bossuet, *Serm. sur l'unité de l'Église.*

jour de la semaine, jour où, Verbe incréé du Père, il avait commencé, quatre mille ans auparavant, l'œuvre de la création, en faisant jaillir la lumière du chaos et en la séparant des ténèbres, inaugurant ainsi le premier des jours. Par sa résurrection opérée ce jour-là, le Christ Rédempteur avait une seconde fois consacré le dimanche. Dès lors le samedi, jour du sabbat pour les juifs, cessa d'être pour les chrétiens le jour sacré. Les apôtres intimèrent à tous les fidèles de sanctifier, comme un jour réservé, le premier jour de la semaine.

Mais, puisque la résurrection de l'Homme-Dieu s'était accomplie le dimanche, la commémoration solennelle qu'on en fait chaque année ne devait pas, ce semble, avoir lieu un autre jour. Jusqu'alors néanmoins la pratique contraire avait régné dans le christianisme naissant.

En considération du grand nombre de Juifs qui formèrent dès le principe le noyau de l'Église chrétienne, afin de ménager leur susceptibilité, on avait voulu n'appliquer qu'avec prudence et successivement la loi relative au jour de la nouvelle Pâque. Il arrivait ainsi qu'une fête, la plus solennelle de toutes, était commune aux juifs et aux chrétiens, quoique l'objet en fût tout à fait distinct. Car les juifs célébraient la sortie d'Israël de l'Égypte, tandis que les chrétiens fêtaient le triomphe du Christ sur la mort. Le même nom désignait cette solennité dans les deux religions, et jusque-là aussi le même jour avait réuni les juifs et les chrétiens dans la célébration des deux anniversaires, néanmoins si différents¹.

Pierre jugea que le moment était arrivé de proclamer

¹ *Année liturgique*, par dom Guéranger. Temps pascal, t. I, p. 3.

la scission profonde qui séparait à jamais l'Église de la Synagogue ¹. Il statua que l'Église de Rome célébrerait désormais la fête de Pâque le dimanche, et que ce dimanche serait toujours celui qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars. Les juifs, au contraire, conformément aux prescriptions mosaïques, avaient toujours célébré et célèbrent encore leur Pâque le propre jour du quatorze de cette lune, lequel tombe successivement à chacun des jours de la semaine. Ce règlement disciplinaire, sanctionné par Pierre avec une si haute prudence, fut observé immédiatement dans toutes les Églises de l'Occident. Il fut même accepté de bonne heure dans la plus grande partie des Églises de l'Orient; mais en quelques autres, au sein desquelles un reste d'esprit ju daïque vivait encore, il rencontra de vives résistances, qui ne purent être vaincues par les pontifes romains qu'à la suite de longs ménagements et de persévérants efforts ².

Ainsi ce fut saint Pierre qui, après avoir, dans l'assemblée de Jérusalem, proclamé la destruction du joug mosaïque, leva plus tard, dans Rome, l'étendard du complet affranchissement. Grâce à lui, l'Église romaine, devenue la mère et la maîtresse de toutes les Églises, ne connut jamais d'autre Pâque que celle du dimanche, lequel unit par là le souvenir du premier jour du monde à la mémoire de la résurrection du Fils de Dieu. C'est donc à saint Pierre que le dimanche des chrétiens est redevable de cette heureuse alliance, qui met le comble à la gloire de ce beau jour; c'est à lui que nous devons

¹ Bède, *Hist. ecclés. angl.*, l. III, ch. xxv.

² *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 71.

l'unité de notre culte sous ce rapport et par suite, l'admirable unanimité des esprits et des cœurs catholiques dans la célébration de la plus grande des fêtes de l'année et dans les pieux transports de joie sainte qui l'accompagnent.

LIVRE IV

LE MARTYR

CHAPITRE I

Persécution de Néron. — Premiers martyrs de la chrétienté romaine.
— Pierre et Paul se trouvent réunis à Rome. — Pierre triomphe
une dernière fois de Simon le Magicien.

*Des témoins sans nombre virent le char
de Simon le magicien et ses chevaux de
feu éteints par le souffle de saint Pierre,
et s'évanouir au nom du Christ.*

Arnobe.

Néron avait succédé à Claude. Ses débuts, on le sait, furent heureux et paisibles ; mais il ne tarda pas à développer un caractère dont tous les vices à la fois se disputaient l'empire. Ce monstre devait être, et fut, en effet, l'auteur de la première persécution générale de l'Église ; sa plus noble victime fut le premier pontife romain. Voici la cause que Lactance assigne à cette persécution qui se

déchaîna tout à coup avec tant de fureur contre les chrétiens, et fit à Rome de si nombreux martyrs.

La renommée d'une religion nouvelle, prêchée par un Juif étranger, et faisant de jour en jour de sensibles progrès, parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur. Néron apprit ainsi que dans beaucoup de cités populeuses, à Rome surtout, et jusque dans son propre palais, des citoyens romains, quelquefois de la plus haute distinction, renonçaient au culte des idoles et en condamnaient les fêtes comme superstitieuses et coupables. L'occasion de répandre leur sang et d'assouvir sur eux ses instincts de cruauté se présenta bientôt. Au mois de juillet de l'an 64, un effroyable incendie, qui dura six jours entiers, dévora la plus grande partie de la ville de Rome. Les esprits étaient dans la consternation. Néron fut accusé d'avoir lui-même fait mettre le feu et attisé les flammes, pour se procurer l'horrible plaisir du spectacle d'un incendie lui rappelant celui de Troie. L'indignation des habitants, auxquels cependant il avait la passion de plaire, était contre lui montée à son comble. Le tyran se demanda comment il s'y prendrait pour apaiser les murmures. Il lui vint en pensée, ou on lui suggéra de rejeter ce crime sur les chrétiens. Ils furent donc accusés.

On en prit d'abord quelques-uns qui avouèrent courageusement qu'ils étaient chrétiens; les arrestations furent bientôt innombrables. Tous furent condamnés sans forme de justice, non comme coupables d'incendie, ils n'auraient pas eu de peine à se justifier, mais comme « odieux au genre humain », accusation inouïe jusqu'alors, grief arbitraire inventé par la haine païenne contre le christianisme naissant. On se fit de leur supplice un amusement ignoble et barbare. Ces malheureux furent amenés

par bandes dans les jardins de Néron, lesquels s'étendaient des bords du Tibre à la place actuelle de Saint-Pierre. On les entassait dans le cirque, comprenant l'espace occupé aujourd'hui par l'église du Vatican; on les couvrait de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par des meutes de chiens furieux. Mais ce n'était pas assez pour assouvir la férocité de Néron. Il lui fallut des flambeaux vivants pour éclairer les jeux qu'il donnait dans son hippodrome. De longues files de martyrs dessinaient l'enceinte et le contour du cirque; chacun d'eux était vêtu d'une tunique de papyrus enduite de poix ou imprégnée d'autres matières inflammables. Un pieu fiché en terre, et se terminant par une pointe aiguë, pénétrait la gorge du martyr et l'obligeait à garder la tenue droite d'un flambeau. Vers la nuit, au signal donné, les bourreaux mettaient le feu à la tunique incendiaire, et l'holocauste commençait. Les martyrs, consumés à petit feu, servaient comme de torches animées pour dissiper les ténèbres. Au milieu de ces étranges flambeaux, Néron passait et repassait, jouissant de cette illumination effroyable, conduisant, impassible, son char, et mendiant, par son adresse de cocher, les applaudissements du peuple. Les païens eux-mêmes avaient peine à dissimuler leur compassion et leur horreur.

Le souvenir de ces fêtes atroces se fait jour dans les écrits contemporains. Sénèque, qui avait pu voir ce spectacle, reproduit fréquemment ce qu'il nomme « les pompes du supplice, le fer, le feu, les bêtes féroces lancées sur des entrailles humaines, le pal qui tra- verse le corps de l'homme et ressort par la bouche, la tunique tissue et frottée de tout ce qui peut servir d'aliment à la flamme; » et, au milieu de ces tortures,

il montre la victime « calme, souriante, et souriant de « bon cœur ¹. » Trente ans après, les poètes idolâtres, Martial, et surtout Juvénal, rappelant le règne de Néron et de ses favoris, peignaient, eux aussi, « cette tunique « douloureuse, faite de résine, de cire et de papyrus, « dans laquelle Néron, en son jour de fête, enfermait des « hommes; ce pal qui traverse le gosier et vient placer « sa pointe sous leur menton; leur gorge d'où la fumée « s'exhale, leurs membres qui flamboient, et le long « sillon de sang qui bouillonne à travers l'arène ². »

La persécution fit un nombre « incalculable » de victimes, c'est le mot de Tacite. D'où l'on peut conclure que les disciples de Pierre se montrèrent dignes de leur maître : ils furent les prémices glorieuses de cette multitude de martyrs que l'Église de Rome envoya au ciel. Toutefois, comme il est d'usage, la fureur première se ralentit, et d'autant plus naturellement que, selon la remarque du même historien, le dégoût et l'horreur s'emparaient de plus en plus des Romains, témoins de si horribles cruautés.

Mais le glaive n'en demeura pas moins suspendu sur la tête de tous les chrétiens. L'Église avait perdu en un instant cette heureuse liberté, parfois mêlée d'épreuves, au sein de laquelle elle avait pris naissance. Rome, dès lors, devint pour Pierre un séjour plein de périls. Il se souvenait que son Maître, en l'établissant pasteur des agneaux et des brebis, lui avait dit : « Tu me suivras, » et il attendait le jour où il mêlerait son sang à celui de tant de milliers de chrétiens, dont il avait été l'initiateur et le père.

¹ Senec. Epist. 14.

² Martial, X. — Juvénal, I, 153; viii, 235.

Mais auparavant il fallait que Rome possédât de nouveau dans ses murs l'Apôtre des gentils, qu'une même immolation devait réunir à Pierre, afin que rien ne manquât à la gloire de l'Église, mère et maîtresse de toutes les autres ¹. Elle allait posséder ensemble ses deux princes, l'un assis sur la chaire éternelle et tenant à la main les clefs du royaume des cieux, l'autre entouré des gerbes qu'il a moissonnées dans le champ de la gentilité. « La mort même, comme le chante l'Église, ne devra
« plus les séparer. »

En effet, tandis que Paul poursuivait ses courses apostoliques dans l'Orient, tout à coup un avertissement céleste, semblable à celui que Pierre recevra bientôt, lui enjoint de se rendre à Rome, où le martyr l'attend. C'est saint Athanase qui nous instruit de ce fait, rapporté aussi par saint Astère d'Amasée. Ce dernier nous dépeint l'Apôtre des gentils entrant de nouveau dans Rome, « afin, dit-il, d'enseigner les maîtres du monde, de s'en
« faire des disciples et, par eux, de lutter avec le reste
« du genre humain. Là, ajoute-t-il, Paul retrouve Pierre
« vaquant au même travail; et avec lui il s'attèle au
« char divin. Ils s'appliquent, de concert, à instruire les
« Juifs dans les synagogues, et à convertir les païens
« sur les places et dans les assemblées publiques. »
D'après Baronius, qui suit en cela Métaphraste et d'autres auteurs, « Pierre et Paul, par un conseil divin, se
« trouvèrent ensemble à Rome, afin de secourir cette
« Église ravagée par le glaive de Néron, et de la res-
« taurer, car elle était sur le penchant de sa ruine. A la
« suite d'une certaine conspiration qu'on avait décou-

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 78.

« verte, Néron, ayant tourné son glaive contre les grands
« de Rome, adoucit un peu sa cruauté à l'égard des
« chrétiens et arrêta l'effusion de leur sang. Profitant
« de ce temps de répit, les deux apôtres prêchèrent de
« nouveau publiquement l'Évangile dans Rome, et de
« grands prodiges accompagnaient leur courageuse pré-
« dication ¹. »

Parmi ces prodiges se place le dernier triomphe que Pierre remporta sur Simon le Magicien. Cet hérésiarque ne se contentait pas de vouloir, comme nous l'avons vu, séduire les âmes par ses doctrines perverses ; son orgueil eût voulu imiter Pierre dans les choses miraculeuses que celui-ci opérait. Les miracles de Pierre avaient pour but d'amener les hommes à la vérité par des bienfaits ; Simon ne cherchait que la popularité et la faveur impériale, au moyen de prodiges équivoques, dus à l'intervention des malins esprits acharnés à la ruine de l'homme. Un jour il annonça aux Romains qu'il volerait dans les airs. Le bruit de cette nouveauté se répandit dans la ville ; le peuple se félicitait d'avance de pouvoir contempler cette ascension merveilleuse. Néron voulut honorer de sa présence un si rare spectacle. On dressa la loge de l'empereur sur la voie sacrée, où la scène devait se passer. La déception fut cruelle pour l'imposteur. A la vue de son audacieuse entreprise, Pierre, caché au milieu de la foule, se mit à genoux en prière, et quand « le nouvel Icare », selon l'expression de Suétone, s'élança dans les airs, porté par les démons, il tomba à terre et se rompit les membres, en sorte que son sang rejaillit jusque sur la tribune impériale.

¹ Baron. ad annum Christi 68, n. 1.

Si étrange que ce fait paraisse, il est appuyé sur l'autorité des plus graves témoignages. D'abord, il est incontestable que Simon s'était acquis un nom fameux dans tout l'empire par ses impostures et ses prestiges, et que le désir de s'opposer à ses succès diaboliques fut, comme nous l'avons rapporté, un des motifs qui déterminèrent saint Pierre à se hâter de revenir une seconde fois à Rome. Eusèbe le dit positivement : « Simon, dit-il, ayant été remarqué en Judée par Pierre, passa la mer et alla en Occident à Rome; on lui éleva une statue comme à un dieu; mais la Providence, qui veille pour le bien des hommes, envoya à l'heure même, contre cet ennemi de leur salut, Pierre, ce grand apôtre, qui surpassait tous les autres en « vertu ». Saint Jérôme dit aussi que saint Pierre vint à Rome « pour y attaquer Simon le Magicien, *ad expugnandum Simonem Magum*. » Les Pères des premiers siècles, tels que saint Justin et saint Irénée, nous fournissent la preuve que cet imposteur avait réussi à séduire un grand nombre de Romains, même du plus haut rang, et qu'il s'était fait honorer comme un dieu par l'empereur et par le sénat.

A l'aide de quels prestiges Simon était-il parvenu à produire une telle illusion au sein même de Rome? Le récit des Actes des Apôtres nous l'a laissé entrevoir, en nous le montrant adonné à la magie. S'étant mis à la recherche de tout ce qui peut séduire et fasciner, il avait sans doute réussi d'abord à découvrir quelques moyens naturels de tromper, par des apparences de prodiges, les yeux d'une foule ignorante et crédule. Il paraîtrait, en outre, avoir eu des notions anticipées de ce qu'on a, dans nos temps modernes, appelé le magnétisme et le spiritisme. Enfin, on ne saurait douter qu'il n'ait eu des relations extranatu-

relles avec les esprits infernaux. Au début du christianisme, les populations étant presque entièrement assujetties au culte des démons, la magie, qui entretenait commerce avec eux, était devenue un pouvoir immense dont l'homme avait peine à s'affranchir. Ajoutons que peut-être aussi entraînait-il dans les calculs politiques de l'empereur et du sénat romain, d'entourer ce magicien, venu d'Orient, d'une sorte d'auréole religieuse, afin d'avoir un rival à opposer au christianisme naissant. Comme c'était surtout par les prodiges que l'Évangile avait subjugué la foi des peuples, c'était aussi par des prodiges qu'ils croyaient pouvoir efficacement l'attaquer, se servant contre lui de ses propres armes. Ce qui expliquerait en même temps l'importance que le chef des apôtres mettait à poursuivre Simon et à déjouer ses artifices.

Quoi qu'il en soit, le fait en question paraît hors de doute. Arnobe affirme que « des témoins sans nombre » virent le char de Simon le magicien et ses chevaux de « feu éteints par le souffle de saint Pierre, et s'évanouir au nom du Christ ¹. » Le récit de cet auteur est conçu dans des termes qui supposent évidemment que de son temps le fait était de notoriété publique. Saint Cyrille de Jérusalem, dans ses Catéchèses, rapporte le même événement à peu près dans les mêmes termes. « Au moment, dit-il, où Simon s'élevait dans les airs, les « serviteurs de Dieu le précipitèrent à terre. » Écrivant à saint Eusèbe de Verceil, les légats du siège apostolique, en cela bien informés, rappellent à propos de Valens la chute et la mort de Simon.

¹ Arnob. lib. II.

Saint Épiphane, habituellement très-bref dans ses récits historiques, parle de la fin misérable de l'auteur de l'hérésie des Simoniens au milieu de la ville de Rome¹. Saint Ambroise est plus explicite. Il nous apprend que Simon, par la vertu de paroles magiques, montait vers le ciel, quand, par la vertu supérieure de la prière de saint Pierre, le charme diabolique fut détruit, et que les attaches magiques de ses ailes furent rompues. L'imposteur tomba lourdement à terre et se brisa les jambes. Il mourut de honte autant que par suite de ses blessures².

Les historiens profanes sont ici d'accord avec les historiens ecclésiastiques. Suétone raconte, dans sa *Vie de Néron*, qu'un homme s'étant, nouvel Icare, élevé dans l'air en présence de l'empereur, tomba à terre et arrosa le sol de son sang. Dion Chrysostome, autre historien païen, en grande considération auprès de Trajan, écrit également que Néron entretenait longtemps à sa cour un homme qui prétendait pouvoir, à l'aide d'un art mystérieux, voler dans les airs. On comprend que Néron, dans sa soif de l'extraordinaire et du surhumain, dût avoir un désir effréné d'assister à une telle expérience : rien n'eût été plus capable à ses yeux d'illustrer son règne³.

La tradition n'est pas moins unanime pour rapporter à l'intervention de Pierre l'humiliante chute infligée au jongleur samaritain. Les plus graves écrivains de l'antiquité chrétienne affirment que la victoire fut due aux prières que Pierre adressa à Dieu pour déjouer les pres-

¹ S. Epiph. Hæres. xxi.

² Ambr. Hexaem. lib. IV, cap. viii.

³ *Vie de saint Paul*, par M. l'abbé Vidal, t. II, ch. xxvi.

tiges dont Satan avait espéré entourer son apôtre. Quelques autres Pères, tels que saint Cyrille de Jérusalem, nous montrent Paul unissant ses prières à celles de Pierre, et obtenant la victoire concurremment avec lui. Il est naturel de penser que l'Apôtre des gentils ne pouvait demeurer indifférent à une pareille lutte; mais Simon était à Rome le rival de Pierre et non celui de Paul; il appartenait donc principalement à Pierre de lui faire sentir la puissance du glaive spirituel.

D'après saint Augustin, quelques Romains rapportaient l'origine du jeûne qui s'observait à Rome le samedi, à ce que saint Pierre, ayant à combattre Simon un dimanche, avait jeûné le jour précédent avec l'Église de Rome; et que, le succès du combat ayant été aussi heureux que nous l'avons dit, on avait toujours conservé l'usage de jeûner ce jour-là dans cette Église¹.

A ces témoignages de monuments écrits, nous ajouterons celui d'une curiosité archéologique, consistant dans une assez large pierre enlevée à la voie publique du Forum, et aujourd'hui déposée dans la charmante église de Sainte-Françoise, où nous avons eu la joie de la vénérer. On y remarque une double dépression, peu profonde, mais qui représente très-visiblement l'empreinte des genoux de saint Pierre au moment où, par sa puissante prière, il triompha des artifices et des prestiges de l'ennemi du Christ.

A Samarie, Pierre avait démasqué Simon; il l'avait repoussé de la communion des fidèles comme contumace et opiniâtre. En Orient et jusqu'en Italie, il ne cesse de le poursuivre. A Rome, enfin, il fait tomber sur lui la

¹ Aug. epist. 86, *ad Casulam*.

foudre de la vengeance divine. Il convenait que le chef de l'Église, premier père des fidèles, terrassât le premier hérésiarque, père de tous les rebelles qui ont déchiré le sein de l'Église. De même on verra, dans le cours des âges, tous les chefs d'hérésie, à la suite de Simon le Magicien, recevoir des papes, successeurs de Pierre, la sentence fulminante de leur condamnation et le juste châtiment de leur orgueil.

CHAPITRE II

Dispositions malveillantes des païens de Rome. — État de la Judée.
— Dangers qui menacent la vie de Pierre. — Jésus lui apparaît
sur la voie Appienne. — Deuxième Épître de saint Pierre. —
Pierre désigne Clément pour son successeur.

*Je sais que dans peu de temps je dois
quitter cette tente, comme Notre-Seigneur
Jésus-Christ me l'a fait connaître.*

II Petr. 1, 14.

La catastrophe de Simon le Magicien, qui avait été une humiliation pour Néron lui-même, dut préoccuper l'opinion publique. Naturellement le nom des chrétiens fut mis en avant, le nom de ces hommes attachés, disait-on, à « une superstition étrangère et malfaisante ». Beaucoup de gens étaient à portée d'apprendre chaque jour que Pierre était le chef de ces chrétiens, que Simon de Samarie avait la prétention de se poser comme son adversaire, et qu'il y avait eu entre eux à diverses fois des controverses plus ou moins publiques. Le malheur arrivé à l'hérésiarque n'était-il point l'effet de quelque maléfice employé par le Galiléen ? Longtemps les païens cherchèrent à expliquer par la magie les prodiges qu'opéraient les martyrs.

On savait aussi qu'un autre Juif, nommé Paul, ar-

dent propagateur du christianisme, était récemment arrivé d'Orient, qu'il avait fait des conquêtes jusque dans le palais de César, que déjà il avait comparu devant l'empereur, et qu'une seconde fois il était retenu dans les fers. La curiosité et la malveillance n'avaient donc qu'à s'unir pour appeler sur la personne même de Pierre une attention qui pouvait devenir funeste. Que l'on ajoute à cela le péril signalé par saint Paul, « le péril des faux frères, » les froissements inévitables dans une société aussi nombreuse que l'était déjà celle des chrétiens : on s'expliquera alors le mot de saint Clément dans sa lettre aux Corinthiens, « que les rivalités et les jalousies » eurent grande part aux derniers événements qui amenèrent la mort des deux apôtres ¹.

En outre, l'état de la Judée soulevait de graves inquiétudes. A voir les mouvements désordonnés des Juifs à Jérusalem, on pouvait juger que les temps de la désolation prédits par le Sauveur étaient proches. Les passions y fermentaient, et les factions devenaient plus que jamais audacieuses et entreprenantes. Ces nouvelles sinistres arrivant de la Palestine à Rome au milieu des dispositions hostiles qu'on nourrissait à l'égard des chrétiens, aigrijaient encore les esprits. On colportait de tous côtés les rumeurs les plus étranges. On annonçait une révolte générale contre l'autorité romaine, et un échec complet des légions aux prises avec les troupes juives, électrisées par des fureurs fanatiques. La populace de Rome manifestait les intentions les plus menaçantes envers les disciples du Christ, qu'elle avait l'habitude de confondre avec les Juifs.

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 85.

Dans de telles conjonctures, tout était à craindre pour le prince des apôtres. Néron, il est vrai, était absent de Rome; il en était parti vers la fin de l'année 66, pour se rendre dans la Grèce, d'où il ne revint que dans les derniers mois de l'an 67. Mais la tyrannie était restée. A son départ, il avait confié le gouvernement de la ville à un de ses affranchis nommé Hélius, homme d'une cupidité et d'une cruauté sans égales, qui fit plus d'une fois regretter l'absence de Néron. Un autre affranchi, nommé Polythètes, fut appelé par Hélius à partager son omnipotence sur la vie et la propriété des citoyens, en sorte qu'on ne voyait dans Rome que violences, proscriptions et supplices.

On comprend dès lors comment la piété filiale des chrétiens était si vivement alarmée au sujet de leur chef. Ils supplièrent le saint vieillard de se soustraire au danger par une fuite momentanée. Pierre savait que l'heure où il aurait à rendre à la vérité le suprême témoignage du sang ne devait pas être éloignée. Il refusa d'abord de suivre le conseil qu'on lui donnait; mais à la fin, cédant à l'importunité des prières et des larmes, il sortit de Rome et se dirigea vers le midi, du côté de la campagne, en suivant la voie Appienne. Il approchait de la porte Capène, lorsqu'une bandelette qui liait une de ses jambes tomba à terre, et fut ramassée avec empressement et respect par un disciple qui l'accompagnait. Ce fait touchant, rapporté dans les Actes des saints Proccesse et Martinien, est d'ailleurs constaté par un monument élevé sur place dès les premiers siècles pour en consacrer la mémoire. C'est aujourd'hui l'église des saints martyrs Nérée et Achillée, appelée dans l'antiquité *Titulus Fasciolæ*, le *Titre de la Bandelette* :

témoignage antique des dernières et précieuses traces du prince des apôtres sur le sol romain, que plus d'une moderne découverte est venue confirmer.

Pierre, après avoir marché environ une heure, avait dépassé la porte Capène, lorsque tout à coup, à une petite distance des remparts, se présenta à lui, marchant sur le pavé de la route en sens opposé, le Christ chargé de sa croix. « Seigneur, où allez-vous ? » s'écrie l'apôtre, tombant humblement à ses pieds. Le Christ, aussitôt, répondit : « Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. » Et il disparut. Le disciple comprit le Maître, il revint sur ses pas, instruit du lieu où serait son martyre, et n'ayant plus qu'à en attendre l'heure.

En sortant de Rome, il n'avait pas voulu, dit saint Ambroise, s'éloigner de la croix, comme jadis il avait fait avec les autres disciples, lorsqu'elle était dressée sur le Calvaire. La recommandation du divin Maître sur la fuite dans les persécutions était présente à sa mémoire. S'il avait consenti à se soustraire pour un temps à la mort, c'était sur la demande des chrétiens, qui l'avaient supplié de vivre encore pour eux ; comme il fuyait par charité, il suivait encore le Sauveur, même en fuyant¹. Voilà pourquoi il s'empressa de lui demander « où il allait », prêt à le suivre partout.

A l'endroit où la rencontre eut lieu, s'élève actuellement une petite église sous le nom de *Domine, quo vadis?* « C'est une station particulièrement chérie de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu et le devoir les

¹ Ambr. contr. Auxent.

rappellent. Qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'accepter la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. « Seigneur, où allez-vous ? » question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faite dans la chapelle qui en garde la mémoire toute vive, a rendu la force à bien des cœurs qui en avaient besoin¹. »

La scène, d'ailleurs, a un parfum tout évangélique, et exprime bien la suite et l'enchaînement des desseins du Sauveur sur son disciple privilégié. Afin de fonder l'unité dans l'Église chrétienne, il avait voulu étendre à ce disciple son propre nom, le nom prophétique de « Pierre angulaire, » de « Fondement ». Il l'avait prévenu qu'il le ferait un jour participant de sa croix. Maintenant il l'avertit du lieu même où cette croix lui est préparée. C'est à Rome que Pierre sera crucifié. Rome doit avoir son Calvaire, comme Jérusalem qu'elle remplace.

Pierre rentra donc dans Rome, plein de joie d'avoir vu le Seigneur et d'être appelé à le suivre jusqu'à la croix. Il disposa toutes choses en vue de sa fin prochaine. Ce fut alors qu'il écrivit sa seconde Épître², qu'on peut regarder comme le testament du prince des apôtres et ses adieux à l'Église. Elle est adressée à tous les chrétiens en général : « Simon-Pierre, serviteur et apôtre de « Jésus-Christ, à tous ceux qui, comme nous, sont participants du don précieux de la foi dans la justice de

¹ *Esquisse de Rome chrét.*, t. I, p. 191.

² *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 89.

« notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Que la grâce et la
« paix s'accroissent de jour en jour dans vos cœurs par
« la connaissance de Dieu et du Christ Jésus Notre-Sei-
« gneur ! » Pierre représente d'abord aux fidèles les
biens ineffables que Dieu leur a communiqués par la
connaissance de son Fils. Il affirme que ces dons de la
grâce sont d'une telle grandeur et d'un si haut prix,
qu'ils ont la vertu de nous « rendre participants de la
« nature divine » : expression hardie et magnifique
qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les Écritures,
et qui semble avoir été réservée à la plume du prince
des apôtres écrivant quelques jours avant sa mort.

Mais il ne veut pas que ces dons restent stériles et
sans fruit. « Efforcez-vous de plus en plus, dit-il, d'as-
« surer votre vocation et votre élection par les bonnes
« œuvres : par ce moyen vous mériterez de Dieu une
« entrée facile dans le royaume éternel de notre Sei-
« gneur et Sauveur Jésus-Christ. »

Il commence alors à leur annoncer que le terme de sa
vie est arrivé, et il compare son corps à un abri passa-
ger que l'on démonte pour émigrer ailleurs. « Bientôt,
« dit-il, ma tente sera détendue, ainsi que me l'a signifié
« Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. » L'allusion à
l'apparition sur la voie Appienne est ici évidente. Mais
comme, avant de sortir de ce monde, il avait à se préoc-
cuper de pourvoir aux besoins de l'Église en se dési-
gnant un successeur, il ajoute pour les consoler :
« J'aurai soin qu'après ma mort vous soyez toujours en
« mesure de vous rappeler mes enseignements. »

Il les exhorte à s'appuyer sur la saine doctrine,
laquelle est solide et inébranlable, parce qu'elle est
fondée sur les saintes Écritures, qui doivent être accep-

tées comme l'œuvre de l'inspiration du Saint-Esprit, et non jugées, comme une œuvre humaine, par l'examen de la raison privée. Il rappelle à ce sujet le grand fait de la Transfiguration, auquel il avait pris part :

« Nous entendîmes nous-mêmes, dit-il, cette voix qui
« venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Mais nous avons entre les mains les
« oracles des prophètes, dont la certitude est plus affermie dans votre esprit, et auxquels vous faites bien de
« prêter attention comme à une lampe qui luit dans un
« lieu d'obscurité, jusqu'à ce que le jour commence à
« paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos
« cœurs ; bien persuadés que les diverses prophéties de
« l'Écriture ne s'expliquent point par des interprétations
« privées. Car c'est par le mouvement et l'inspiration
« du Saint-Esprit que des hommes de Dieu et des saints
« ont parlé. »

On voit que l'apôtre avait pour but de prémunir les fidèles contre les artifices et les scandales de certains hérétiques, tels que les Simonien, les Nicolaïtes, et autres encore, qui se montraient déjà dans l'Église, et qui devaient pulluler bientôt. « Il surgira du milieu de
« vous, dit-il, des docteurs de mensonge qui introdui-
« ront de pernicieuses doctrines et chercheront à vous
« séduire par d'artificieuses paroles. Si Dieu n'a point
« épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités
« dans l'abîme où les ténèbres leur servent de chaînes,
« pour être tourmentés et tenus en réserve jusqu'au
« jugement ; eux aussi recevront la récompense que
« mérite leur iniquité. Méprisant l'autorité, audacieux,
« amateurs d'eux-mêmes, semblables aux animaux
« sans raison qui ne suivent que le mouvement de la

« nature, blasphémant ce qu'ils ignorent, ils périront
« dans leur propre corruption. Ils ne parlent que de
« liberté, lorsque eux-mêmes sont esclaves de leurs
« propres vices; car quiconque est vaincu devient es-
« clave de son vainqueur. S'engageant de nouveau dans
« les souillures du siècle, après s'en être retirés, leur
« dernier état est pire que le premier. Il leur eût été
« meilleur de n'avoir point connu la voie de la vérité,
« que de retourner en arrière après l'avoir connue. »

Cette peinture saisissante des hérétiques de l'époque convient si bien aux libres penseurs et aux apostats de nos jours; qu'il semble que l'apôtre, par une vue prophétique, ait voulu leur en faire l'application.

Portant ensuite son regard inspiré vers ces derniers temps où les hommes se feront adorateurs de la nature jusqu'à croire à l'éternité du monde, Pierre ne veut pas quitter cette vie sans avoir encore affirmé le dogme de la création et celui de la résurrection future : « Cette
« lettre, dit-il, est la seconde que je vous écris, mes
« bien-aimés, vous en qui je m'efforce de réveiller un
« esprit droit par mes avertissements. Sachez avant
« tout qu'aux derniers jours il viendra des imposteurs
« et des moqueurs qui suivront leurs passions, et qui
« diront : Qu'est devenue la promesse de son avène-
« ment? car, depuis que les pères sont ensevelis dans le
« sommeil de la mort, tout ne demeure-t-il pas dans le
« même état qu'au commencement du monde? Par une
« ignorance volontaire, ils ne considèrent pas une chose :
« c'est que les cieux furent faits d'abord par la parole
« toute-puissante de Dieu, aussi bien que la terre, qui
« sortit du sein de l'eau, et qui subsiste au milieu de
« cet élément, et que cependant ce fut par ces choses

« mêmes que périt le monde d'alors, puisqu'il fut sub-
« mergé par les eaux du déluge. Or les cieux et la terre
« d'à présent sont conservés par la même parole, et
« sont destinés à être consumés par le feu au jour du
« jugement et de la ruine des impies. » Après combien
de temps aura lieu la catastrophe? Le disciple ne le dit
pas plus que ne l'a dit son Maître. Il se borne à déclarer
« qu'aux yeux du Seigneur mille ans sont comme un
« jour, et un jour comme mille ans. S'il diffère, c'est
« un effet de sa patience miséricordieuse, c'est qu'il
« veut qu'aucun ne périsse, et il donne à tous facilité de
« revenir à lui par la pénitence. » Après cette longue pé-
riode de mansuétude, « le jour du Seigneur, ajoute-t-il,
« viendra subitement comme vient un voleur; et alors,
« dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux
« passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et
« la terre, avec tout ce qu'elle porte, sera brûlée par le
« feu. » C'est ainsi qu'à l'exemple de son divin Maître,
Pierre, près de monter sur la croix, rappelait aux
hommes la fin dernière de ce monde. Et continuant :
« Mes bien-aimés, dit-il, puisque toutes ces choses
« doivent périr, quels devez-vous donc être à leur
« égard? quelle doit être la sainteté, la piété de votre
« vie? Hâtez de vos vœux l'avènement de ce jour du
« Seigneur, du jour terrible où l'ardeur du feu dissou-
« dra les cieux et fera fondre les éléments; car, selon
« sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et
« une nouvelle terre où régnera la justice. »

A cet endroit de sa lettre, se présente à sa pensée le
souvenir de Paul, son frère dans l'apostolat, déjà retenu
dans les fers, et désigné aussi pour un prochain mar-
tyre. Pierre vient de parler de la bonté de Dieu, qui pro-

longe la durée de ce monde pour donner aux pécheurs le temps de se convertir. Il se rappelle alors ce que Paul écrivait autrefois aux Romains : « O homme, méprises-tu donc les richesses de sa bonté? Ignores-tu que c'est son amour qui veut t'amener à pénitence? » Faisant allusion à ces lignes éloquentes, Pierre ajoute : « Notre très-cher frère Paul vous a écrit sur ce sujet selon la sagesse qui lui a été donnée. La même doctrine se retrouve dans toutes ses lettres, dans lesquelles, il est vrai, se rencontrent certains passages difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent du vrai sens pour leur propre perte, comme ils font des autres Écritures. »

Pierre veut ici, avant de quitter ce monde, couvrir de son irréfragable autorité le corps des Épîtres de Paul son frère. Il déclare que toutes ses lettres sont véritablement écriture inspirée, et que l'Église doit les recevoir comme telles. Paul, au début de sa prédication, était allé rendre hommage à Pierre; il avait, comme il dit, conféré son Évangile avec le sien; maintenant Pierre, au moment où sa carrière s'achève, décerne aux Épîtres de son ami ce témoignage de solennelle approbation : preuve touchante que l'apostolat de Paul et celui de Pierre se fondaient dans l'unité d'une même source et d'un même enseignement ¹.

Le saint apôtre avait commencé sa lettre en souhaitant aux chrétiens « la paix et la grâce dans la connaissance de Jésus-Christ ». Tout plein de l'amour de son divin Maître, brûlant du désir de le faire connaître davantage, parce que plus on le connaît, plus on l'aime,

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 89.

il revient encore en finissant sur cette connaissance précieuse.

« Vous, mes frères, dit-il, prenez garde de vous laisser
« emporter aux égarements de ces hommes insensés,
« de peur que vous ne tombiez de l'état ferme et solide
« où vous êtes établis. Mais croissez de plus en plus
« dans la grâce et dans la connaissance de notre Sei-
« gneur et Sauveur Jésus-Christ. A lui gloire, et main-
« tenant, et jusqu'au jour de l'éternité. Amen. »

Cette Épître porte un caractère de modestie et de sainteté touchantes, en même temps qu'elle respire une noblesse et une fermeté pontificales, dignes de celui qui devait à jamais « confirmer ses frères ». Elle a été de tout temps prise pour modèle par les successeurs de Pierre sur la chaire apostolique. L'erreur y est condamnée sans ménagement, et le vice flétri en termes énergiques : c'est le privilège et le droit du représentant de l'éternelle vérité, d'élever la voix avec une autorité souveraine, pour affirmer ce qui est vrai et pour proscrire ce qui est faux et injuste.

Il restait à pourvoir au gouvernement de l'Église, qui bientôt allait être veuve de son chef. En quelles mains passeraient les clefs que Pierre avait reçues du Christ, comme signe de son pouvoir sur le troupeau tout entier ? Lin était, depuis près de douze ans, son auxiliaire au sein de la chrétienté de Rome ; puis l'accroissement du peuple fidèle avait amené l'apôtre à lui donner un collègue dans la personne de Clet. Ce n'était cependant ni sur l'un ni sur l'autre que devait s'arrêter son regard, en ce moment solennel où il allait remplir l'engagement de veiller à la continuation de son ministère. Il pensa à Clément, que son lien avec la famille impériale recommandait à la consi-

dération des Romains, en même temps que son zèle et sa doctrine lui méritaient l'estime des fidèles. Dans les derniers jours qui lui restaient, l'apôtre lui imposa les mains, et l'ayant ainsi revêtu du caractère épiscopal, il l'intronisa comme troisième vicaire dans sa propre chaire, et déclara son intention de l'avoir pour successeur ¹.

Cette intention, il est vrai, ne devait pas être immédiatement réalisée. L'obstacle vint du côté de Clément, dont la modestie surpassait encore le mérite. Après la mort du premier pape, les prêtres et les fidèles de l'Église romaine, à qui appartenait le droit de lui désigner un successeur, se trouvèrent en présence de trois évêques, disciples de Pierre, ses collaborateurs et les vicaires de son autorité. Depuis douze ans, Lin avait reçu l'ordination épiscopale; c'était lui qui, durant l'absence de l'apôtre, l'avait suppléé dans le gouvernement de la chrétienté de Rome. Clément, ordonné évêque récemment, donna l'exemple de l'humilité évangélique en s'effaçant devant un homme aussi vénérable. Mais Lin ne fit que passer sur le saint-siège, ayant été moissonné dès le 23 septembre 67 par le glaive de la persécution. Alors, digne disciple de Pierre, Clément, après avoir été l'imitateur de son humilité, dut imiter sa soumission, et se résigner à occuper sa chaire. Il l'occupa huit ans, au bout desquels il fut exilé par Vespasien et relégué jusque dans la Chersonèse, sur le Pont-Euxin. Sachant qu'il ne devait plus revoir Rome, le pieux pontife, qui avait d'abord décliné la succession de Pierre, voulut, par un nouvel exemple d'humilité, en abdiquer le titre

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 90.

et les honneurs. Clet fut nommé à sa place, et Clément ne souffrit le martyre que vingt-cinq ans plus tard : ce qui fait que souvent, dans la liste des papes, il n'est compté que le troisième après saint Pierre.

Toutefois, de la conduite du prince des apôtres à son égard, il n'en ressort pas moins comme un principe admis dès l'origine, que la qualité d'évêque de Rome entraînait nécessairement celle de Pasteur universel et de Pontife suprême, et que Pierre devait laisser l'héritage des clefs à celui qui occuperait après lui le siège que lui-même aurait occupé à l'heure de sa mort. Aussi, quand, cette heure arrivée, la suprématie de son pouvoir passera à l'un des trois disciples déjà choisis par lui pour vicaires, aucun étonnement ne se manifestera parmi les fidèles. Il n'entrera dans la pensée d'aucun d'eux de chercher le centre de l'autorité soit à Jérusalem, soit à Alexandrie, soit à Antioche, soit ailleurs. On savait que la primauté devait être un héritage local et indivisible, et on n'ignorait pas que la localité dont Pierre avait fait choix depuis de longues années déjà, était Rome elle-même. Toutes les Églises chrétiennes auront donc, dès le commencement, les yeux fixés sur celle de Rome. Et ce sera avec un filial et religieux respect qu'elles suivront de siècle en siècle la succession de ses évêques, destinée à maintenir l'unité de ministère et d'enseignement dans le corps du christianisme tout entier.

CHAPITRE III

Tendresse paternelle de Pierre pour les fidèles de Rome. — Il exhorte sa femme au martyre. — Trait cité par Clément d'Alexandrie. — Causes de l'emprisonnement de Pierre. — Prison Marmertine. — Conversion de Proesse et de Martinien.

*Il fut renfermé dans la prison
Marmertine.*

Tradit. Eccles. rom.

Entre Pierre et la chrétienté de Rome il s'était peu à peu formé des liens de tendresse spirituelle et de sainte affection. Les fidèles de cette ville tenaient compte au chef de l'Église du dévouement paternel dont il n'avait cessé de se montrer particulièrement prodigue envers eux. De là, de leur côté, ces alarmes filiales auxquelles nous avons vu que l'apôtre avait consenti un jour à céder. Saint Ambroise a, d'un mot, peint le cœur de saint Pierre, en disant de lui que le Sauveur l'avait laissé sur la terre pour être « le vicaire de son amour ». Ses deux épîtres, dont nous avons admiré la doctrine, rendent à chaque page témoignage de cette tendresse d'âme et de cette cordiale charité qu'il avait reçues du cœur de Jésus à un si haut degré. Il s'y montre bien sous les plus aimables traits du bon pasteur, affectueusement dévoué

aux intérêts des brebis, redoutant par-dessus tout les airs de domination, aimant à s'effacer, pour ne laisser apercevoir dans sa personne que la grandeur et les droits du Pasteur suprême qu'il représente.

Cette ineffable modestie était encore accrue chez Pierre par le perpétuel souvenir de la faute qu'il avait commise, et qu'il pleura jusque dans les derniers jours de sa vie. La tradition nous montre le visage du saint vieillard portant l'empreinte visible et profonde des deux sillons qu'avaient tracés sur ses joues les larmes qui ne cessaient de couler de ses yeux. Fidèle à cet amour supérieur dont Jésus avait exigé de sa part une triple affirmation, il supporta jusqu'à la fin, sans fléchir, les immenses labeurs de sa charge pastorale. Une circonstance qui paraît se rapporter à cette dernière période, révèle d'une manière touchante l'humble et tendre dévouement que son cœur gardait toujours à celui qui avait si généreusement pardonné à sa faiblesse. Voici ce trait, tel que nous l'a conservé Clément d'Alexandrie.

Avant d'être appelé à l'apostolat, Pierre, nous l'avons dit, avait vécu dans la vie conjugale. Une fois qu'il se fut donné au Sauveur, et qu'entre ses mains, comme les autres apôtres, il eut fait vœu de chasteté perpétuelle, avec le consentement exprès de son épouse, celle-ci ne fut plus pour lui qu'une sœur; mais plus tard, après la Pentecôte, elle s'attacha à ses pas et se mit à sa suite dans ses pérégrinations apostoliques, pour le servir, ainsi qu'avaient fait les saintes femmes à l'égard de Jésus-Christ, et que le firent également d'autres femmes pieuses pour saint Paul et quelques prédicateurs de l'Évangile. Or elle se trouvait à Rome lorsque sévissait la persécution de Néron, et l'honneur du martyr vint la chercher. Pierre

la vit marcher au triomphe, et à ce moment sa sollicitude pour elle se traduisit par cette seule exclamation : « Oh ! souviens-toi du Seigneur ! » Ces deux habitants de Bethsaïde avaient vu « le Seigneur », ils l'avaient reçu dans leur maison, ils l'avaient fait asseoir à leur table ; puis ce Seigneur avait souffert la croix, il était ressuscité, il était monté au ciel, laissant, lui, le Pasteur des âmes, le soin de sa bergerie au pêcheur du lac de Génésareth ! Qu'avait à faire en ce moment l'épouse de Pierre, si ce n'est de repasser de tels souvenirs, et de s'élancer, confiante et joyeuse, vers Celui qu'elle avait connu et honoré sous les traits de l'humanité, et qui s'appêtait à couronner sa vie obscure d'une gloire immortelle ¹ ?

Puisque nous avons cité Clément d'Alexandrie, rappelons en passant, sur la foi de ce pieux docteur, un autre trait que, selon lui, racontait souvent saint Marc, lequel le tenait de la bouche de saint Pierre. Il servira à nous faire de plus en plus comprendre quelle vive et profonde impression la tendresse de Jésus pour ses apôtres avait dû produire autrefois sur leurs cœurs, et en particulier sur le cœur de Pierre lui-même.

Cet apôtre racontait donc à Marc, son disciple, qu'un jour les douze apôtres, parcourant, selon leur coutume, les campagnes de la Judée avec leur divin Maître, se trouvèrent surpris par les ténèbres de la nuit avant de pouvoir arriver à la ville voisine. Ils durent passer cette nuit-là en rase campagne, et coucher sur la terre nue. Chacun d'eux, alors, s'enveloppa du mieux qu'il put de son manteau et se mit à dormir. Seul Jésus ne dormait pas ; retiré à l'écart, il employa la nuit à faire oraison. Mais

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 92.

de temps en temps, interrompant sa prière, il revenait avec sollicitude vers ses disciples, pour s'assurer que tous reposaient paisiblement. Si quelqu'un se trouvait éveillé, il lui disait un mot d'amitié; si un autre s'était découvert en dormant, il ramenait doucement son manteau sur lui, afin de le prémunir contre les fraîcheurs de la nuit, qui sont dangereuses en Palestine. Et, ayant remarqué qu'un d'eux n'avait pas de manteau, il se dépouilla du sien et l'en couvrit sans qu'il s'en aperçût, s'exposant lui-même au froid et à l'intempérie de l'air. Le lendemain, grande fut la surprise de ce disciple, lorsque, se réveillant, il se trouva couvert du manteau de Jésus!

Quel gracieux et ravissant tableau! Comme il peint bien le cœur du bon Maître, prodiguant en toutes manières à ses disciples les soins d'un ami et les tendresses d'une mère! Est-il étonnant qu'ils fussent si profondément attachés à sa présence sensible, et qu'entendant Jésus leur dire : « Je vous quitte, vous ne pouvez venir où je vais, » Pierre lui ait répondu au nom de tous : « Pourquoi ne pouvons-nous vous suivre? nous sommes prêts à aller avec vous en prison et à la mort! »

Le moment était venu où le chemin de la prison et de la mort allait conduire le disciple à la gloire du Maître. Jésus avait dit à Pierre, dans le langage figuré de l'Orient : « Lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras tes mains; un autre alors te ceindra et te conduira là où tu ne veux pas. »

L'apôtre devait donc atteindre un âge avancé; comme son Maître, il étendrait ses deux bras sur une croix, il connaîtrait la captivité et le poids des chaînes dont une main étrangère le garrotterait, il subirait violemment

cette mort que la nature repousse, et boirait ce calice dont son Maître lui-même avait demandé d'être délivré. Mais, comme son Maître aussi, il se relèverait fort du secours divin, et marcherait avec ardeur vers la croix. La prédiction de Jésus allait s'accomplir à la lettre.

Au jour marqué par les desseins de Dieu, la puissance païenne donna l'ordre de mettre la main sur l'apôtre. Cette puissance était représentée, en l'absence de Néron, par les deux tyrans subalternes dont nous avons parlé, Hélius et Polythètes. Le témoignage de saint Clément, disciple de Pierre, est formel : ce sont « ceux qui gouvernaient Rome » qui agirent en cette circonstance, et l'arrêt de mort ne fut pas lancé sur Pierre seulement, il comprenait aussi Paul, qui déjà était en prison.

Quel fut le mobile qui porta les ignobles affranchis de Néron à sévir tout d'un coup contre ces deux Juifs célèbres, dont l'un avait pu échapper aux premières fureurs de la persécution, et dont l'autre semblait presque en sûreté dans ses fers ? D'abord un motif personnel avait précédemment indisposé Néron contre le chef des apôtres : la conversion de deux femmes que le tyran aimait éperdûment et qu'il avait attirées à sa cour. L'histoire ne nous fait pas connaître leurs noms. Éclairées par Pierre des lumières de la foi, et devenues chrétiennes, toutes deux embrassèrent aussitôt la vie chaste et pure de la nouvelle religion, et se refusèrent avec une héroïque obstination aux infâmes désirs du monstre couronné. Celui-ci, en ayant connu ou soupçonné la cause, déchaîna sa colère sur le chef des chrétiens. Avant de partir pour la Grèce, où il voulait faire admirer sa belle voix, le tyran avait donné l'ordre

de faire saisir l'apôtre et de le conduire au supplice. Hélius, digne ministre de Néron, crut le moment opportun pour exécuter les intentions de son maître.

En outre, d'après certaines expressions voilées de saint Clément, on est en droit de conclure que l'ambition et la jalousie de certains clercs n'auraient pas été étrangères à ce tragique événement. Avec des hommes tels qu'Hélius et son digne assesseur, une simple délation de la part d'un faux frère suffisait. La trahison inspirée, non par la cupidité, comme celle de Judas, mais par le dépit de n'avoir pas été préféré, aurait ainsi été cause de l'homicide du chef de l'Eglise, et le Christ aurait permis, dans la passion de son Vicaire, un rapport de plus avec la sienne ¹.

Quoi qu'il en soit, Pierre étant frappé, Paul, son illustre compagnon, devait l'être en même temps. Les détails nous manquent touchant les procédures judiciaires qui suivirent l'arrestation du prince des apôtres ; mais la tradition de l'Eglise romaine constate comme un fait certain qu'il fut enfermé dans la prison Mamertine. Rien au contraire ne prouve que saint Paul, déjà captif, y ait été conduit.

Cette affreuse prison, située au pied du Capitole, avait été construite dès les premiers temps de Rome, sous le roi Ancus Martius, et ensuite complétée par Servius Tullius.

Elle se composait de deux cachots creusés dans le rocher Capitolin au-dessus du Forum, et superposés de manière à se correspondre l'un à l'autre. Le cachot supérieur, appelé proprement « prison Mamertine », du nom

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 93.

d'Ancus Martius, se trouvait à vingt-cinq pieds sous terre ; le second, surnommé *carcer Tullianus*, était plus profond encore et totalement privé de lumière¹. Les abords de ce lieu propre à inspirer l'effroi aux mal-fauteurs, étaient assurés par des murs formés d'énormes blocs de pierre d'une épaisseur et d'une solidité à toute épreuve, tels que les Romains savaient les construire. Tout en rendait le séjour horrible, ses ténèbres, ses basses-fosses boueuses, son affreuse puanteur, qui lui venait du voisinage des cloaques, ses murailles humides et froides construites à l'intérieur en forme de chambres de four. Dans les couloirs obscurs s'ouvrait un précipice où l'on jetait quelquefois les criminels ; d'autres fois on les étranglait dans les parties supérieures, et leurs cadavres restaient exposés sur les marches de l'escalier dit des « Gémonies ».

L'emprisonnement du chef des chrétiens ne se fit pas probablement sans que le cruel Néron, dont l'absence se prolongeait, en eût été prévenu par Hélius. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pierre fut traité comme un prisonnier de marque, le second cachot (le *carcer Tullianus*), où il fut plongé, ne servant que pour des condamnés coupables de délits qui intéressaient l'État. Ils n'y demeuraient que le temps nécessaire pour terminer les informations de leur cause, et préparer l'appareil de leur supplice. Pour les introduire dans ce cachot, qui n'avait ni escalier, ni porte, ni autre accès que celui du cachot supérieur, il fallait les descendre à l'aide de cordes par une ouverture pratiquée dans la voûte, et qui servait aussi à les remonter, quel que fût leur sort.

¹ *Les Curiosités de Rome*, par Robello, p. 125.

La voûte étant assez élevée, et les ténèbres complètes, la garde d'un prisonnier, chargé d'ailleurs de lourdes chaînes, était facile. C'est là qu'aux diverses époques de son histoire, Rome avait enfermé les rois et les généraux vaincus, coupables d'avoir défendu vaillamment l'indépendance de leur patrie. Là gémirent, et souvent subirent le dernier supplice, les proscrits et les tristes victimes des guerres civiles. Jugurtha y était mort de faim et de soif. Les complices de Catilina y avaient été étranglés. Si quelquefois des princes captifs en sortaient, c'était pour aller orner un moment le triomphe du vainqueur, servir de pâture à la curiosité moqueuse de la populace et de la soldatesque, et ensuite subir publiquement un supplice ignominieux ¹.

La détention de Pierre en un pareil lieu attestait donc, en dépit de ses ennemis, l'importance de son rôle dans la capitale du monde. Combien de temps y resta-t-il enchaîné ? On l'ignore. Certains auteurs parlent d'un espace de neuf mois. Mais il est à croire que la justice de Néron ou de ses satellites fut plus expéditive, et que la captivité de l'apôtre se prolongea beaucoup moins. Elle dura assez cependant pour qu'il ait eu à subir tous les genres de souffrances qu'on peut imaginer dans cet horrible lieu. Souffrir pour la gloire de son divin Maître faisait sa joie. Sur ses lèvres, d'ailleurs, la parole évangélique n'était pas enchaînée. Elle retentit jusque dans les profondeurs de son ténébreux cachot, et y fit briller le rayon de la grâce et du salut.

La miséricorde divine avait amené à ses côtés, pour

¹ *Les Curiosités de Rome*, par Robello, p. 125. — *Les Apôtres*, par M. l'abbé Bourassé, p. 412.

remplir l'office de geôliers, deux tribuns romains, dont les noms sont devenus impérissables dans la mémoire de l'Église. L'un se nommait Processe, et l'autre Martinien. Ils furent frappés de la dignité de ce vieillard confié à leur garde, et qui ne devait remonter à la lumière du jour que pour périr comme un scélérat sur un odieux gibet. Pierre leur prêcha la « bonne nouvelle » ; il leur parla de la vie future et de l'amour du Fils de Dieu, qui a aimé les hommes jusqu'à donner son sang pour eux ; il leur promit en son nom le pardon, la paix de la conscience, et une vie meilleure en échange de la foi et du repentir. Processe et Martinien reçurent d'un cœur docile cet enseignement inattendu, et ils demandèrent humblement la grâce de la régénération. Mais l'eau manquait dans le cachot, et Pierre dut faire appel au pouvoir de commander à la nature, que le Sauveur avait donné à ses apôtres. A sa prière, une fontaine jaillit du roc qui formait le sol de la prison, et les deux soldats furent baptisés dans cette eau miraculeuse¹.

Suivant une tradition, elle servit également à conférer la grâce du baptême à quarante-sept captifs de l'un et de l'autre sexe, que Pierre avait pu amener aussi à la foi. La piété chrétienne vénère encore aujourd'hui cette fontaine, qui ne diminue ni ne déborde jamais, et qui, avant le prodige, n'avait aucune raison d'exister au fond de ce cachot souterrain.

Nous l'avons vue nous-même à la suite de tant d'autres pèlerins de tous les pays et de tous les siècles. Nous avons mouillé notre front et nos lèvres de son eau limpide. Actuellement, la prison est convertie en une

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 94.

église très-populaire sous le nom de *San Pietro in Carcere*. On descend au cachot commodément par un escalier taillé dans le roc. Et pourtant, tel qu'il est, l'aspect de ce lieu inspire un effroi involontaire. Cette ténébreuse profondeur, ces murailles épaisses et humides, la forme étrange de cette étroite enceinte, tout éveille dans l'esprit de sombres et émouvants souvenirs. Mais de préférence nous nous reportions au séjour qu'y fit le premier des papes, chargé de chaînes. Nous baisions avec respect ce sol qu'ont foulé ses pieds captifs, ces murs, muets témoins de ses prières et de la puissance de sa parole. Il y avait pour nous un charme particulier à honorer cette dernière étape où s'arrêta notre grand pontife avant d'aller à son glorieux martyre¹.

¹ A un endroit dans la muraille nous vîmes l'empreinte d'un visage humain. La tradition veut que cette empreinte soit celle du profil de saint Pierre imprimé miraculeusement sur la muraille de la prison, un jour qu'il fut jeté brutalement contre elle par un geôlier. Cette empreinte nous parut d'ailleurs s'accorder assez bien avec d'autres monuments qui représentent les traits de l'apôtre.

CHAPITRE IV

Adieux de Pierre et de Paul. — Dernières paroles de Pierre. — Endroit où Pierre fut crucifié. — Son crucifiement la tête en bas. — Paul décapité. — Voile de Plautilla. — Prophétie de Pierre contre Jérusalem. — Malheurs publics regardés comme des châtiments du Ciel. — Portrait de saint Pierre. — Manière de le représenter. — Martyre de saint André. — Saint Jean à la porte Latine.

*Jésus dit à Pierre : « Tu étendras tes
« mains, un autre te ceindra et te con-
« duira là où tu ne veux pas ; » mar-
quant ainsi par quel genre de mort il
devait glorifier Dieu.*

Joan. xxi, 18, 19.

On était au mois de juin de l'année 67. Une sentence fut rendue au nom de l'empereur par l'affranchi Hélius, préfet de la ville, et par les préfets du prétoire, Nymphidius, Sabinus et Tigellinus. Elle portait que Simon-Pierre, Galiléen, chef de la religion proscrire des chrétiens, et Paul, Juif de Tarse et citoyen romain, seraient mis à mort le 3 des kalendes de juillet (29 juin); que le premier serait crucifié dans la plaine Vaticane, et que le second aurait la tête tranchée aux Eaux Salviennes.

Le 29 juin, les deux apôtres furent donc extraits chacun de leur prison respective, et s'acheminèrent vers

l'autel de leur immolation. Une tradition, dont la source malheureusement n'est pas assez autorisée pour qu'on puisse y ajouter une foi entière, nous les montre à ce moment, quoique partis d'une prison différente, réunis néanmoins pour être conduits ensemble au supplice, et ne se séparant que sur la voie d'Ostie, après s'être embrassés et s'être mutuellement adressé des paroles de félicitation et d'adieu. Pierre, ensuite, eût été reconduit dans Rome, qu'il aurait dû, en ce cas, traverser tout entière pour arriver au lieu de son martyre, tandis que Paul se fût acheminé vers les Eaux Salviennes.

« On se rend compte assez difficilement d'une telle condescendance de la part des persécuteurs et de leurs agents. Toutefois, la sentence que l'un et l'autre allaient subir n'en éprouvant que peu de retard, il se pourrait qu'un reste d'humanité eût porté les chefs de la milice à leur permettre de se voir et de s'entretenir une dernière fois. La divine Providence leur aurait ainsi fourni au moment suprême le moyen d'échanger les adieux du martyre ¹. » La tradition, d'ailleurs, est positive, et subsiste de temps immémorial. A l'endroit désigné de cette mémorable séparation, des milliers de pèlerins, dans le cours des siècles, sont venus s'agenouiller. Actuellement une inscription, encadrée entre deux petites colonnes avec un bas-relief, porte ces mots : « En ce lieu se séparèrent saint Pierre et saint Paul allant au martyre ². »

Tandis que Paul continuait à suivre la voie d'Ostie jusqu'aux Eaux Salviennes, où, conformément à son

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 93.

² *Vie de saint Paul*, par M. Vidal, t. II, p. 382.

droit de cité romaine, il devait avoir la tête détachée du corps par le tranchant du glaive, Pierre, qui n'avait pas de titre pour réclamer le même privilège, et qui devait être traité de la manière que le Christ lui avait prédite, fut conduit du côté des jardins de Néron, en dehors des murs de la ville, où, comme le voulait aussi la loi romaine, une croix avait été plantée pour son supplice. Une escorte de soldats conduisait l'apôtre. Il était suivi d'un grand nombre de fidèles que l'affection enchaînait à ses pas, et qui bravaient ainsi tous les périls. « Ce concours des chrétiens autour des martyrs avait lieu ordinairement, ainsi que les actes les plus authentiques nous l'apprennent. Mais la scène de Pierre traîné au supplice fit sur les fidèles de Rome une impression si vive que, dès le iv^e siècle, époque où les sarcophages chrétiens accueillirent avec une pleine liberté les sujets sacrés, on y représenta souvent le prince des apôtres entraîné à la mort par ses bourreaux ¹. »

Un document très-célèbre à cause de son antiquité, quoique figurant parmi les écrits apocryphes, rapporte les dernières paroles que Pierre, au moment où on le conduisait, aurait adressées à Clément, qui devait être son deuxième successeur sur le siège de Rome : « Ne
« crains pas, lui dit-il, à cause de tes propres péchés, de
« prendre le gouvernail de l'Église. Pense plutôt que tu
« pêcherais bien davantage, si tu laisses le peuple de
« Dieu périr au milieu de la tempête et des flots, lors-
« que tu peux le sauver par tes efforts et tes travaux.
« Tu sauveras ton âme en gagnant le ciel pour les
« autres. »

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 93.

Le saint apôtre connaissait la modestie de son disciple, et prévoyait le refus qu'il ferait de la dignité suprême : il l'encourage, il l'exhorte à ne pas trop longtemps repousser une charge que l'amour des âmes doit adoucir et rendre féconde. Nous avons dit de quelle manière Clément profita de cet avis. Les successeurs de Pierre n'ont pas non plus reculé devant ce lourd fardeau des âmes. De siècle en siècle ils n'ont pas cessé et ne cesseront jamais de lutter contre les flots des passions et les envahissements du mal ; beaucoup parmi eux, en se sanctifiant eux-mêmes, « ont gagné le ciel pour les autres. » Pierre prophétise ici en quelques mots l'histoire future de la papauté.

Suivant la même tradition, le noble condamné adressa encore quelques paroles à un certain Nicéas, à l'épouse d'Albinus, et à plusieurs membres de la communauté chrétienne qui étaient présents. Il les exhorta à croire en Jésus-Christ et à rendre courageusement témoignage de sa divinité, accomplissant ainsi jusqu'à la fin sa mission d'apôtre et son devoir de chef de l'Église ¹.

Le cortège, s'avancant toujours, traversa le Tibre sur le pont Triomphal, et se dirigea par le quartier de la Naumachie, le long des jardins de Néron, vers le cirque de Caligula, lieux déjà sanctifiés par le sang des martyrs de la première persécution. « L'emplacement désigné pour le supplice était entre le cirque et les collines de la chaîne Vaticane, près d'un térébinthe célèbre parmi le peuple. La croix de l'apôtre s'élevait en face de la « spina » ou plate-forme centrale de l'arène,

¹ Act. Sanct. Bolland. (29 jun.)

dans l'intervalle compris entre les deux bornes qui étaient placées à chaque extrémité. L'obélisque égyptien qui marquait le milieu de la « spina » devait ainsi correspondre au gibet destiné à Pierre. La basilique Vaticane couvre aujourd'hui cet emplacement, et par la connaissance qu'on a encore de l'endroit où s'élevait l'obélisque avant sa translation par Sixte-Quint sur la place Saint-Pierre, on en conclut que la croix fut plantée à peu près au lieu où l'on vénère dans la basilique, proche du tombeau, la statue de bronze de l'apôtre¹. »

Arrivé au lieu désigné, Pierre fut soumis à la flagellation. C'était le prélude du supplice des criminels condamnés à la peine capitale. Les citoyens romains étaient battus de verges; on fouettait les autres avec des lanières de cuir. Dans l'église Sainte-Marie, « au delà du Tibre, » on vénère une colonne à laquelle, d'après la tradition, l'apôtre fut lié tandis qu'on le flagellait de cette seconde manière.

Joyeux de ces ignominies et de ces douleurs, Pierre s'avança avec transport vers la croix qui lui était préparée. A la vue de cette croix et au moment d'y être suspendu, il demanda comme une faveur à ses bourreaux de l'y établir la tête en bas, et non à la façon ordinaire, afin que « l'on ne vît pas, dit-il, le serviteur mourir dans l'attitude qui avait convenu au Maître ». Sa demande lui fut accordée, et la tradition chrétienne

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, etc., par Dom Guéranger, p. 97. — Nous avons dû, sur l'autorité du savant abbé de Solesmes et d'autres graves auteurs, nous écarter ici de l'opinion assez répandue qui place le crucifiement de saint Pierre au sommet du Janicule, tout près de l'église de « San-Pietro in Montorio ». Le *Liber pontificalis* dit positivement qu'il fut « enseveli près du lieu où il fut crucifié ».

tout entière rend témoignage de ce fait, qui atteste jusqu'à la fin la profonde humilité d'un si grand apôtre, et la soif de plus en plus ardente qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ.

Selon plusieurs saints Pères, on l'attacha à la croix avec des clous ; Tertullien dit qu'il y fut lié avec des cordes : il est à croire qu'on fit l'un et l'autre. Dans cette position humiliante et douloureuse, il réalisait bien la parole que le Seigneur lui avait dite : « Tu étendras les mains, « un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas. » Ayant, en effet, été « ceint », c'est-à-dire lié par les bourreaux et « conduit » au supplice le plus cruel et le plus répugnant pour la nature, victime couchée sur le bois du sacrifice, il « tenait ses mains étendues » en signe d'obéissance et de soumission, épanchant son sang goutte à goutte sur une terre dont il assurait la conquête, la tête tournée vers ce sol romain, comme pour en prendre à jamais possession et y établir le roc immortel où doit s'appuyer l'Église. Il pria ainsi longtemps « pour la Ville et pour le monde », louant et bénissant Dieu au milieu de ses souffrances. Il expira enfin à la vue de beaucoup de fidèles et de pieuses femmes qui entouraient sa croix.

Celles-ci étaient venues pour avoir la consolation d'assister à ses derniers moments, et dans l'espérance de dérober son corps afin de lui rendre les honneurs de la sépulture. Deux de ces intrépides femmes, dont on a conservé les noms, Basilisse et Anastasie, furent surprises par les bourreaux au moment où elles recueillaient le sang de l'apôtre. La constance avec laquelle elles confessèrent la foi leur mérita d'être associées à sa couronne. L'une et l'autre eurent la tête tranchée

après avoir eu les mains et les pieds coupés, et souffert d'horribles tourments qui les font honorer comme martyres.

Pendant ce temps-là, Paul était frappé du glaive, et consommait son martyre aux Eaux-Salviennes. Une circonstance mémorable dut réveiller dans son cœur jusqu'au dernier instant le souvenir de Pierre, son ami. Pendant qu'on l'entraînait le long de la voie d'Ostie, suivi aussi d'un groupe de fidèles qui s'étaient joints à l'escorte, ses regards rencontrèrent tout à coup une jeune dame romaine, patricienne de naissance, qui versait des larmes et se recommandait à ses prières dans de touchants adieux. Paul reconnut Plautilla, petite-fille de Pomponia Græcina, et fille spirituelle de Pierre : c'était le prince des apôtres qui l'avait convertie à la foi, et lui avait administré le saint baptême dans les eaux du Tibre ; car Tertullien fait la remarque que Pierre, à Rome, baptisait dans le Tibre. Paul, sachant la foi profonde de l'illustre Romaine, lui demanda le voile qui couvrait son front afin de se bander les yeux, selon la coutume, au moment d'avoir la tête tranchée, promettant de le lui rendre. Plautilla, digne en tout de son aïeule, détacha aussitôt son voile et le présenta à l'apôtre. Celui-ci, arrivé au lieu désigné pour son supplice, se mit à genoux, adressa à Dieu sa dernière prière ; puis, s'étant bandé les yeux avec le voile de Plautilla, il reçut le coup de la mort. La courageuse femme ne tarda pas à être dédommée par une grande consolation. Paul lui apparut et lui remit, selon sa promesse, le voile trempé de son sang ; ce fut pour Plautilla le plus précieux des trésors.

Ainsi consommèrent leur sacrifice, de chaque côté du

Tibre, le même jour et presque à la même heure, ces deux grands apôtres dont le sang consacrait Rome à jamais, et l'inaugurait pour être la nouvelle Jérusalem.

La Jérusalem ancienne, la Jérusalem infidèle et déicide, déjà maudite et rejetée, ne devait pas tarder à être détruite de fond en comble. Pierre, avant d'être élevé en croix, et à diverses reprises dans les derniers moments de sa vie, avait annoncé aux Juifs chrétiens ses compatriotes le prochain accomplissement des terribles prédictions de Jésus-Christ contre leur malheureuse nation. Inspiré de Dieu, le prince des apôtres y avait ajouté plusieurs détails qui nous ont été conservés par Lactance, un des plus graves écrivains de l'antiquité ecclésiastique ¹. « La Palestine, avait-il dit, devait être traversée par des armées de toutes sortes. Les habitants seraient soumis par la force brutale des armes, les villes saccagées et ruinées. Dieu ferait marcher contre les Juifs un prince qui triompherait d'eux, raserait leur ville, les contraindrait par la longueur du siège à périr de faim et de soif. La famine deviendrait si horrible qu'ils mangeraient la chair les uns des autres. Plus malheureux encore que ceux qui tomberaient sous le glaive, les survivants, avant d'être emmenés en captivité, verraient leurs femmes torturées, leurs filles déshonorées, leurs fils arrachés de leurs bras, les petits enfants écrasés contre la pierre, leurs maisons incendiées, leurs champs ravagés par le fer et le feu. Eux-mêmes, vendus comme esclaves, ne reverraient jamais leur patrie, et mourraient dans une terre étrangère, abreuvés de toutes les amertumes de l'exil, parce qu'ils avaient méconnu le Fils bien-aimé du Seigneur. »

¹ Lact. lib. IV, cap. xxi.

Les fidèles de race juive n'oublièrent point ces paroles du chef de l'Église : ils les gardèrent soigneusement par écrit. Ils savaient qu'il n'avait pas tenu à Pierre et à ses collègues que de si affreux malheurs ne fussent épargnés à leur nation. D'avance, ils gémirent sur l'aveuglement et l'obstination de leurs compatriotes ; ils en attendaient, en tremblant, les conséquences finales. Leur attente ne fut pas de longue durée. Moins de trois ans après le martyre des saints apôtres, en 70, Titus, à la suite d'un siège fameux, entra de vive force dans Jérusalem. Le temple était réduit en cendres, il « n'y restait pas pierre sur pierre », et l'on passait la charrue sur les ruines fumantes de la ville. Les prédictions de Jésus-Christ, renouvelées et complétées par le prince des apôtres, se réalisèrent jusque dans les moindres détails. La cité de David et de Salomon ne devait plus être qu'un froid et silencieux tombeau. A sa place s'élevait dans Rome une autre Jérusalem, dont la gloire spirituelle allait effacer celle de l'ancienne.

Mais auparavant, Rome elle-même, la Rome païenne, devait être châtiée pour le crime énorme commis par elle sur la personne du premier vicaire de Jésus-Christ. On sait quelle fut la chute honteuse et tragique de Néron : le monstre périt l'année 68, en ce même mois de juin où, l'année précédente, le sang des apôtres avait coulé. Peu de temps après, ses infâmes ministres, Hélius et Polyhètes, meurtriers de Pierre, souffraient le dernier supplice par les ordres de l'empereur Galba. En outre, la mort des deux apôtres fut immédiatement suivie de malheurs étranges que les historiens du temps, quoique païens, relatent avec une sorte de religieuse terreur. « Aux maux lamentables qui étaient le fait du

chef de l'État, dit Suétone dans sa vie de Néron ¹, se joignirent des malheurs qui paraissaient particuliers. Je veux dire cette peste qui, à Rome, dans un seul automne, emporta trente mille hommes; la défection des Bretons et la défaite des Romains, la prise et le saccagement des deux plus grandes cités de nos alliés chez ces peuples. On subit des ignominies en Orient; des légions entières passèrent sous le joug en Arménie; c'est à peine si on put retenir la Syrie. »

Pline l'Ancien ² rapporte également dans la dernière année de Néron des phénomènes extraordinaires, qu'il donne comme des signes de la colère du Ciel. A ces calamités, qu'on ajoute la révolte des Gaules et celle de l'Espagne, qui continuent sous Othon, Galba et Vitellius, et qui annoncent déjà les commencements de la désorganisation du vaste empire romain, et l'on ne pourra s'empêcher de voir, dans la coïncidence de ces événements avec l'immolation des deux princes de l'Église, un trait particulier de la divine Providence, vengeant sur Rome païenne le sang de ses serviteurs répandu. Cette Rome homicide et impie, elle aussi, était à jamais condamnée : elle allait s'effacer pour faire place à la Rome chrétienne, dont Pierre était le fondateur, et où, fixé désormais par sa mort, le centre de la vraie foi et de l'unité religieuse devait, malgré les assauts de l'enfer, se maintenir jusqu'à la fin des siècles.

Quand Pierre reçut à Rome la couronne du martyre, le 29 juin 67 de l'ère vulgaire, il y siégeait comme pontife depuis vingt-cinq ans. Il avait gouverné trente-sept ans l'Église universelle, en y comprenant les sept an-

¹ *Nero Claudius*, c. xxxix.

² Pline, l. II, c. ciii.

nées de son épiscopat d'Antioche et les cinq années depuis l'Ascension du Sauveur. Il était, à ce qu'on croit, dans la quatre-vingtième année de son âge.

Quant aux traits du visage, le prince des apôtres ne nous est pas resté entièrement inconnu. L'historien Nicéphore Calliste, parfaitement d'accord en cela avec le bronze conservé au musée du Vatican, lui attribue un visage plutôt rond qu'ovale, un nez long, pas aquilin, mais légèrement écrasé, des sourcils épais et arqués, une chevelure et une barbe courtes et crépues. Il avait les yeux noirs, et qui paraissaient comme parsemés de sang, ce qui venait de ce qu'il avait beaucoup pleuré. En outre, le même historien observe que Pierre était d'une taille droite et haute, quoique sans embonpoint, et d'une carnation claire, blanche, nullement foncée.

Les traits de saint Paul avaient un autre caractère ; lui-même, dans ses épîtres, n'en dissimule pas la vulgarité. Il avait une petite taille, le corps contracté et sensiblement incliné, le front chauve, le visage blanc et pâle, annonçant un âge qui allait au delà des ses années. Mais son regard était étincelant et beau. Il avait les sourcils forts et pendants, un nez aquilin très-prononcé, une barbe longue et assez fournie.

Au rapport d'Eusèbe, qui écrivait sous Constantin, les portraits des deux apôtres étaient alors très-répandus chez les fidèles de Rome, et furent dès le commencement conservés avec vénération et considérés comme authentiques. Dans les catacombes on les trouve fréquemment reproduits dans les peintures murales, sur les sarcophages, les urnes funéraires ou les vases qui servaient aux agapes. D'après l'étude de ces curieux monuments, voici l'idée qu'on peut se faire du genre de costume et d'attitude que

l'art chrétien des premiers siècles donnait aux deux saints apôtres.

Sans parler de la tunique, vêtement qui, couvrant immédiatement le corps, était commun à tous et se portait plus court ou plus long selon les circonstances, Pierre et Paul nous apparaissent tantôt enveloppés du « pallium » ; tantôt revêtus de cette espèce de manteau que les Romains appelaient « lucerna », et qui, étant ouvert par devant, se fixait sur la poitrine par une « fibule » ; tantôt couverts de la « penula », vêtement rond et fermé de toutes parts, excepté pour passer la tête. Le plus souvent, lorsqu'on les représente en pied, debout ou assis, ils ont le costume dit « philosophique », qui se composait « du pallium » seul se drapant par-dessus la tunique.

Quant à leur attitude, toutes les fois qu'ils n'ont pas à la main le *volumen* ou « volume déroulé », on les représente ayant la main droite ou tout à fait étendue, ce qui est dans l'antiquité une marque d'adhésion, ou bien sortant seule sous le manteau qui enveloppe l'avant-bras et disposée comme pour bénir, ce qui fut d'abord un geste oratoire propre à ceux qui se disposaient à parler et réclamaient ainsi le silence.

Si saint Pierre est représenté seul, c'est ordinairement avec les clefs à la main, ou dans l'acte même de les recevoir du divin Maître ; souvent aussi, surtout dans les catacombes, il est peint sous la figure de Moïse tenant la verge et frappant le rocher d'où jaillit une source d'eau. Quelquefois on le voit au moment où Notre-Seigneur lui annonce sa chute et lui promet de prier pour que sa foi n'éprouve pas de défaillance : alors le coq est à ses pieds. S'il est représenté avec saint Paul, l'artiste le distingue par quelque marque particu-

lière destinée à montrer que, bien que collègues dans l'apostolat, Pierre et Paul ne sont pas égaux. Quand ils sont figurés en buste, vêtus l'un et l'autre de la « lucerna », ce vêtement, qui est uni pour Paul, est orné chez Pierre d'une bordure de perles ou de « collicolæ » tout autour du cou. Quand ils sont assis, Pierre occupe une chaise à dossier, tandis que Paul n'a qu'un simple banc ou « subsellium ». Quand ils paraissent s'entretenir ensemble, Pierre fait ordinairement un geste d'allocution, ou présente d'un air magistral un volume à son interlocuteur; celui-ci, au contraire, écoute attentivement, fait un signe d'adhésion avec la main, ou l'appuie sur le livre qu'il tient sur ses genoux.

Si saint Pierre est représenté avec tous les apôtres, outre l'emblème caractéristique des clefs, il est coiffé d'une espèce de tiare, tandis que les autres ont la tête nue. Quand Notre-Seigneur, au milieu d'eux, leur confère ses pouvoirs, c'est invariablement à Pierre qu'il remet le « volumen », symbole du souverain pouvoir d'enseignement et de direction qui lui est donné, non-seulement sur les agneaux, mais encore sur les brebis. D'autres fois le divin Maître, sous la figure du bon Pasteur, entouré de ses douze apôtres et de douze brebis qui les représentent, caresse tendrement de la main une brebis plus grande que les autres et qui correspond exactement au prince du collège apostolique. Quand l'Église est figurée sous l'emblème d'un navire, c'est Pierre qui manie l'aviron¹.

En général, ce que les monuments de la tradition ou de l'histoire nous ont conservé relativement au type de

¹ Martigny *passim*. — *Hist. de l'Anc. et du Nouv. Test.* par M. Gai-net, p. 192.

la figure du prince des apôtres est tout à fait conforme au bronze antique que l'on garde dans le musée du Vatican. Il est d'un style admirable, et il a été souvent reproduit de nos jours pour satisfaire la piété catholique envers saint Pierre, maintenant aussi vive, ce semble, parmi nous, qu'elle l'était à Rome dans les premiers siècles de l'Église.

Quelque chose manquerait à la mémoire du chef des apôtres et au récit que nous avons fait de ses derniers moments, si nous n'y joignons pas le souvenir du sacrifice des deux apôtres André et Jean, qui, dès le principe, lui ont été si étroitement et si amicalement unis.

André, le premier disciple de Jésus et l'heureux frère de Pierre, mourut en Achaïe peu de temps après le martyre de celui qu'il avait eu jadis la joie de conduire au Sauveur. La croix fut aussi son triomphe. Animé de la même humilité que Pierre, André ne voulut pas être crucifié comme le Maître. A la vue de l'instrument qu'on lui préparait, son amour pour la souffrance fit explosion par une hymne d'allégresse que l'Église ne cessera de redire à sa louange; et dans son transport il obtint de ses bourreaux que chacun de ses membres fut attaché sur le bois écarté l'un de l'autre, ce qui valut à cette espèce de croix le nom du saint apôtre, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Jean survécut longtemps à Pierre, son ami intime, non toutefois sans avoir eu part à la gloire de son martyre et tout près des mêmes lieux. Presque centenaire, il fut amené de l'Asie Mineure jusque dans Rome par les ordres de Domitien, et condamné à mourir par un horrible supplice. Le gouverneur romain le fit conduire à la porte Latine. « Là est préparée une chau-

dière d'huile brûlante, que fait bouillonner un ardent brasier. Après la flagellation, qui précédait toujours l'exécution des condamnés, les bourreaux saisissent le vieillard, ils le plongent avec barbarie dans la chaudière homicide. Mais, ô prodige ! l'huile brûlante a perdu tout à coup ses ardeurs ; aucune souffrance ne se fait sentir aux membres épuisés du disciple vierge, et lorsqu'on l'enlève enfin à ce supplice impuissant, il a recouvré la vigueur dont les années l'avaient privé. Ainsi s'accomplit le mystérieux oracle dans lequel Jésus avait prédit que Pierre le suivrait ayant les mains étendues sur la croix, sans vouloir expliquer si Jean mourrait ou ne mourrait pas. Comme Pierre, Jean a été soumis à l'épreuve ; martyr de désir, il a accepté la mort, mais la mort a fui devant lui. Il attendra désormais que le Christ vienne et l'appelle ¹. »

Certes, en amenant alors jusque dans Rome le dernier qui restât des apôtres, le persécuteur Domitien ignorait quel surcroît de gloire il procurait à cette Église fondée par Pierre, évangélisée par Paul, sanctifiée par la présence du disciple que Jésus aimait. Tertullien, plus d'un siècle après, ne pouvait contenir son enthousiasme à la pensée de ce concours des trois apôtres, apportant chacun à l'Église mère le tribut de son autorité, et la rendant auguste et sacrée entre toutes. « Heureuse Église, s'écrie-t-il, dans le sein de laquelle les apôtres ont versé toute leur doctrine avec leur sang, où Pierre a imité la passion du Seigneur par la croix, où Paul a reçu comme Jean-Baptiste la couronne par le glaive, où Jean est sorti de l'huile bouillante plus sain et plus vigoureux qu'il n'y était entré ! »

¹ Dom Guéranger. *Année liturgique*, Temps de Pâques, p. 145.

CHAPITRE V

Cimetière Vatican. — Sépulture de saint Pierre. — Oratoire d'Anacleto. — Tentative d'enlèvement sur les corps des saints apôtres Pierre et Paul. — État du tombeau et du corps de saint Pierre.

*Il fut enseveli tout près du lieu où
il fut crucifié.*

Liber pontificalis.

Le martyre de Pierre était accompli. Il s'agissait maintenant de donner à sa dépouille sacrée une sépulture digne du chef de l'Église.

Voici le lieu que Pudens, son hôte attentif et dévoué, lui avait de longue main préparé.

Lorsque le cimetière Ostrien fut devenu insuffisant pour la population chrétienne, il fallut creuser autour de Rome d'autres catacombes, secrètement destinées à la sépulture des fidèles. Les nobles familles qui avaient embrassé la foi songèrent elles-mêmes de bonne heure à construire, pour leur propre sépulture et pour celle de leurs membres qui leur étaient unis de croyance, des cimetières particuliers qui fussent à l'abri de toute superstition païenne. Là, elles purent offrir asile à la dépouille mortelle de leurs amis, et en même temps pratiquer dans ces lieux funèbres, toujours entourés du respect des Romains, des réunions qui, sans attirer une

attention indiscrète, se transformaient aisément en assemblées religieuses. Telle fut la première origine de la Rome souterraine et de ces cimetières primitifs si célèbres sous le nom de Catacombes.

Le zèle de la famille Pudens ne pouvait faire défaut dans cette œuvre nouvelle. Elle possédait un « prædium » ou domaine de campagne, situé sur les terrains qui avoisinent le pied des monts Vaticans, au delà des jardins de Néron. La pensée de creuser en cet endroit un hypogée ou cimetière chrétien se présenta à l'esprit de Pudens ; car il avait à cœur de continuer envers le prince des apôtres, après son trépas, l'hospitalité qu'il s'honorait de lui offrir durant sa vie. Outre que le sol de la plaine Vaticane, argileux et léger, se prêtait à ce projet, le lieu convenait merveilleusement, ce semble, à une fin si auguste. De tout temps, quelque chose de mystérieux et de fatidique avait plané sur le Vatican. Les Romains y considéraient avec respect un vieux chêne que d'antiques traditions disaient antérieur à Romulus. On parlait d'oracles qui, plusieurs fois, s'y étaient fait entendre. Et, pour le dernier repos du saint vieillard qui était venu conquérir Rome à la foi, quel emplacement était plus convenable qu'un hypogée sous ce sol vénéré, voisin des jardins que les victimes de Néron avaient glorifiés de leur sang, s'ouvrant sur la voie Triomphale et s'étendant jusqu'à la voie Cornelia, unissant ainsi la mémoire des premiers martyrs de la Rome naissante aux souvenirs de victoire de la vieille Rome et au nom des Corneille, désormais inséparable de celui de Pierre ¹ !

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 73.

Le projet de Pudens avait donc été réalisé. La crypte vaticane creusée par ses soins s'étendait sous la vallée du Térébinthe, et avait son centre sous le temple d'Apolon. Elle était déjà ouverte avant l'an 67, et, comme elle se trouvait proche du lieu où Pierre avait consommé son sacrifice, elle put recevoir son corps aussitôt qu'il fut détaché de la croix.

Quelques savants archéologues nous fournissent sur la sépulture du prince des apôtres des détails pleins de piété et d'intérêt. On sait avec quelle facilité la loi romaine accordait les corps des suppliciés à ceux qui les réclamaient pour les ensevelir. A la descente de la croix, après le crucifiement de Pierre, un de ses prêtres nommé Marcel recueillit et emporta le saint corps, qui fut lavé, embaumé et lié de bandelettes, comme faisaient les Juifs et à leur exemple les chrétiens, et comme il avait été fait pour le Christ. Puis il fut déposé dans une chambre mortuaire taillée dans le tuf, sur une simple banquette, comme avait été probablement placé le corps du Christ lui-même. Les catacombes romaines offrent quelques exemples de ce genre de sépulture orientale importé à Rome par les apôtres. Près de l'ouverture étroite on dut, selon l'usage, lire ce simple mot grec Πετρος (*Petrus*, Pierre). Un vestibule, connu depuis sous le nom si fameux de *limen apostoli* (seuil ou vestibule du prince des apôtres), reçut les fidèles qui venaient s'y prosterner et y prier¹.

Un peu plus tard, Anaclet, quatrième successeur de saint Pierre, qu'il ne faut pas confondre avec Clet, jugea

¹ *Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. Davin. *Le Monde*, n° du 5 juin 1872.

qu'un si auguste sanctuaire, où tous les fidèles vénéraient le fondement de l'Église, demandait d'être orné avec une dignité qui témoignât de son importance. Les décorations qu'il y fit donnèrent à cette crypte un caractère monumental, et la rendirent matériellement propre à servir d'oratoire. On y offrait chaque année, et en certaines circonstances, le sacrifice d'actions de grâces. Le chrétien ne peut lire sans intérêt et sans émotion, dans un des plus antiques fragments des fastes de l'Église romaine, cet humble procès-verbal du monument par lequel le christianisme a pris possession du sol de la Rome impériale : « Anaclet, qui était prêtre, et qui « avait été ordonné par le bienheureux Pierre, *construi-* « *sit sa mémoire*, avec d'autres places pour l'inhuma- « tion des évêques ; il y a été lui-même enseveli à côté « du bienheureux Pierre ¹. » Les premiers successeurs de saint Pierre furent, en effet, placés dans sa chambre mortuaire à ses côtés, *juxta corpus*. La grotte devint ainsi tout à la fois un tombeau, un oratoire et une dépendance de la chaire pastorale, puisqu'elle était destinée à la sépulture des pontifes. Les trois foyers de la vie religieuse s'y trouvaient réunis. On y voyait déjà en germe, avec ses linéaments principaux, toute la Rome nouvelle que le christianisme devait bâtir ².

La dépouille de Paul avait été enlevée des Eaux-Salviennes, et déposée par les soins de la pieuse Lucine dans un hypogée qu'elle avait, de son côté, fait construire au bord du Tibre, sur la voie d'Ostie.

Les corps des deux saints apôtres se trouvèrent quel-

¹ Lib. de Rom. Pont.

² M^{sr} Gerbet. *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 231.

que temps réunis dans un même monument, par suite d'un incident que saint Grégoire le Grand rapporte en détail, et qu'on trouve mentionné en substance dans une inscription du pape saint Damase. Voici le fait.

Peu de temps après la sépulture de saint Pierre au Vatican et de saint Paul sur la voie d'Ostie, des chrétiens de race juive, venus d'Orient, et, à ce qu'il paraît, de Bethsaïde, patrie de Pierre, et de Tarse, patrie de Paul, conspirèrent ensemble, et formèrent le hardi projet d'enlever les deux apôtres. C'étaient « leurs compatriotes » ; il fallait enrichir leur pays de si grands trésors, rendre à l'Orient l'honneur qu'on lui avait ravi. A la faveur des ombres, ils vinrent à bout, par la corruption ou par la trahison, de s'emparer simultanément des corps saints. Chargés de ce dépôt, ils se mettent en marche vers la voie Appienne, espérant gagner un des ports de l'Italie méridionale, et partir de là pour l'Orient. Ils s'arrêtent après le deuxième mille, et déposent leur riche capture au lieu où s'éleva plus tard la basilique de Saint-Sébastien.

Cette première station avait été en secret préparée à l'avance. Les Orientaux gardèrent toute la nuit leur trésor, pensant jouir en paix du fruit de leur frauduleuse entreprise ; mais le Ciel se déclara contre eux. Le matin, au moment de repartir, ils furent assaillis de foudres et d'éclairs qui, les châtiant de leur attentat, les empêchèrent de le poursuivre et d'aller plus loin. Les chrétiens de Rome, avertis de l'enlèvement, renseignés par ces indiscretions qui compromettent souvent le succès des complots les mieux ourdis, sortirent en grand nombre de la ville, et vinrent reprendre les corps de leurs glo-

rieux apôtres sous les yeux des conjurés, qui n'osèrent résister, et les emportèrent avec eux ¹.

L'endroit où les saints corps avaient un moment reposé devint célèbre sous le nom spécial de catacombes, et plus tard le pape saint Damase le décora d'une élégante inscription, ainsi conçue : « O toi qu'attirent en ces lieux les noms de Pierre et de Paul, sache qu'ici fut leur premier séjour. C'est l'Orient, nous en convenons, qui nous avait envoyé ces disciples du Christ. Ayant versé leur sang pour lui, ils ont mérité de le suivre dans les cieux ; à travers les airs, ils sont montés au royaume des saints ; mais Rome aussi avait le droit de défendre comme sa propriété ceux qui étaient devenus ses citoyens. Astres nouveaux, c'est Damase qui vous adresse ici ces louanges. »

Divers monuments donnent à entendre que les corps des saints apôtres demeurèrent dix-neuf mois dans les catacombes, pendant qu'on travaillait à leur tailler des sépulcres convenables. « Ils furent dès lors, comme l'ex-
« prime saint Grégoire, établis dans les lieux où ils re-
« posent aujourd'hui. » Ainsi, le corps de saint Pierre fut définitivement et à tout jamais replacé dans les grottes du Vatican. De cette manière, les Juifs chrétiens de Rome purent au moins jouir de la consolation d'avoir au milieu d'eux, dans leur quartier, le corps de celui qu'ils regardaient particulièrement comme leur apôtre. Il ne fut distrait de ce lieu qu'une seule fois, au ^{III}^e siècle. Dans un moment de danger, le tombeau du bienheureux apôtre étant menacé au Vatican, son corps

¹ *Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. Davin. *Le Monde*, 5 juin 1872.

fut reporté dans les catacombes de Saint-Sébastien, où il séjourna pendant quarante ans, de 218 à 258 ; mais le moment du péril passé, il fut rétabli dans sa place primitive par le pape saint Corneille ¹.

Autour de la tombe de Pierre vinrent se ranger ses successeurs jusqu'à la fin du ⁱⁱe siècle. Un labyrinthe de galeries s'étendit progressivement sous les terrains qui longeaient la voie Triomphale et la voie Cornelia ; ce fut le cimetière Vatican, le plus sacré de tous. Le modeste oratoire que saint Anaclet y avait d'abord établi fut, sous Constantin, comme nous le dirons bientôt, remplacé par une magnifique basilique. A cette époque, les restes sacrés du prince des apôtres furent placés par le pape saint Silvestre dans une châsse d'argent, laquelle fut renfermée dans une autre châsse en bronze doré. Au dehors, on mit une croix d'or d'un poids considérable. La crypte au milieu de laquelle allait rester ce précieux dépôt fut couverte intérieurement de plaques de métal. Une voûte solidement construite défendit l'accès de ce vénérable sanctuaire souterrain contre la dévotion indiscrète des pèlerins ou contre la rapacité des barbares.

Du temps de saint Grégoire de Tours, une petite ouverture carrée, pratiquée dans le pavé et garnie d'une porte en bronze, donnait sur la châsse : c'est ce qu'on appelait la « Confession de saint Pierre ». Cette Confession, dès l'origine, fut magnifiquement décorée. Au ^{xvi}e siècle, lorsqu'on eut à creuser de nouvelles fondations pour établir la basilique actuelle, on put circuler de nouveau dans ces antiques galeries, qui n'avaient été visitées par

¹ *Sanctuaires primitifs de Rome*, par M. Davin. *Le Monde*, 5 juin 1872.

personne depuis le iv^e siècle. On y retrouva des oratoires et des *cubicula* ornés de peintures. Mais la disposition primitive du tombeau ne subit alors aucun changement ; on se borna à en refaire les abords. Vers la fin du xvi^e siècle, en travaillant au pavé, on mit à découvert la crypte obscure où reposait le corps même de l'apôtre. Le pape Clément VIII, accompagné de Bellarmin et de deux autres cardinaux, descendit dans la grotte sacrée, et, à la lueur d'une torche, il contempla la croix d'or posée sur la châsse par Constantin. A cette vue, le pontife et les assistants furent saisis d'une émotion profonde. Le pape ordonna ensuite de clore l'ouverture en sa présence.

Ainsi la tombe de Pierre, déposée tout d'abord sous le sol du champ Triomphal, à quelques pas du cirque de Néron, malgré les somptueuses constructions qui l'ont successivement entourée, a toujours gardé depuis Constantin sa mystérieuse immobilité. Des degrés conduisent au niveau du sol même de la crypte primitive creusée par Pudens, et le pèlerin qui les a descendus se trouve en présence de cette Confession immortelle, centre et rendez-vous de l'univers entier. C'est là, comme l'atteste, avec le « livre Pontifical », la tradition de quatorze siècles, que repose, tout près « du lieu où il fut crucifié », le pêcheur galiléen, vainqueur et successeur des Césars, résumant dans le Christ, dont il est le vicaire, les destinées de la Ville éternelle¹.

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 104.

CHAPITRE VI

Culte rendu au tombeau de saint Pierre. — Origine de la fête de saint Pierre. — Linges sanctifiés sur le tombeau de saint Pierre. — Limaille des chaînes de saint Pierre. — Culte immémorial rendu aux chaînes de saint Pierre. — Monuments élevés à Rome en mémoire de saint Pierre. — Saint-Pierre du Vatican. — Statue de bronze de saint Pierre. — Dernier centenaire de saint Pierre. — Concile du Vatican. — Saint Pierre et Pie IX. — Invocation.

*Pierre, bienheureux pasteur, daignez
accueillir nos voix suppliantes; brisez
par votre parole les liens de nos crimes,
vous qui avez reçu le pouvoir d'ouvrir et
de fermer les cieux à la terre.*

Hymne de la Fête.

Personne ne s'étonnera que saint Pierre ait reçu dans l'Église, immédiatement après sa mort, un culte public et universel. Il le méritait autant par son héroïque martyre et ses éminentes vertus que par les incomparables privilèges dont Jésus-Christ l'a honoré, et qui lui assignent pour jamais une place exceptionnelle entre les saints. De temps immémorial, son tombeau a été l'objet d'une dévotion extraordinaire de la part des fidèles, et, après celui de Jésus-Christ, il est devenu le lieu le plus vénérable de la terre. Durant les persécutions, on allait le visiter au péril de sa vie, sans que rien n'arrêtât la piété des peuples. Les Actes des martyrs attestent qu'on

y venait non-seulement des régions occidentales, mais encore du fond de l'Orient et de toutes les contrées du monde. C'est ainsi que de la Perse on y vit arriver Marthe, Marius et Audifax, au temps de Claude le Jeune, sous lequel ils souffrirent le martyre ¹.

Dans les Actes de saint Hermès ² les paroles de sa nourrice révèlent les miracles qui s'opéraient au sépulcre du prince des apôtres. « Si vous l'aviez conduit au tombeau de Pierre, disait-elle à ses parents, et que vous eussiez cru au Christ, vous posséderiez aujourd'hui votre fils plein de santé. »

Dieu semble avoir voulu favoriser ce culte rendu au saint apôtre, en ne permettant pas que son corps ait jamais subi l'atteinte d'une profanation quelconque. Chose remarquable, pendant les trois siècles de persécutions horribles qu'éprouva l'Église naissante, et dont la ville de Rome fut surtout le théâtre sanglant, les persécuteurs, acharnés à faire disparaître jusqu'au nom des disciples du Christ, n'eurent pas la pensée de détruire le corps du chef des chrétiens. Aucune main sacrilège ne le souilla de son contact. Tandis qu'on jetait à la mer ou dans le Tibre les cendres des martyrs qui périssaient par le feu et les restes mutilés de ceux qui expiraient sous le glaive, rien de semblable ne fut tenté à l'égard des dépouilles mortelles de Pierre. Ses glorieuses reliques, demeurées intactes, devinrent immédiatement le centre d'un pèlerinage qui n'a point été interrompu. Incessamment il en sort comme une vertu invisible qui inspire le respect, ranime la foi, réjouit et fortifie les cœurs.

¹ Bar. ann. 69, n° xxi.

² V. Surius.

Combien de rois et d'empereurs sont venus s'agenouiller devant elles, reconnaissant qu'au sein de leur grandeur et de leur puissance, ils n'ont pas de plus grand intercesseur ni de plus grand patron que ce pêcheur de Génézareth, mort depuis des siècles ! « Main-
« tenant, dit saint Augustin, le genou des empereurs
« fléchit à la seule mémoire du pêcheur. Les pierres
« précieuses de leurs couronnes brillent là où le pêcheur
« fait resplendir ses bienfaits ¹. » — « Vous voyez, dit-il
« ailleurs, le chef d'un noble empire déposer sa cou-
« ronne pour venir devant Pierre lui offrir ses humbles
« supplications ². »

Saint Chrysostome parle avec son éloquence ordinaire du concours qui se faisait de son temps à la basilique des saints apôtres. « Dans la ville de Rome, dit-il, cette ville si magnifiquement impériale, les rois, les princes, les chefs de la milice, laissant toutes choses, courent aux tombeaux du « pêcheur » et du « faiseur de tentes » ; et à Constantinople, nos empereurs pensent obtenir une grande faveur, si leurs corps sont ensevelis, non côte à côte ou tout près des apôtres, mais seulement dans le vestibule de leur temple : ainsi les rois sont heureux de devenir les portiers des pêcheurs ³. » — « Non, s'écrie-t-il ailleurs, le ciel, lorsque le soleil l'illumine de tous ses feux, n'a rien de comparable à la splendeur de Rome versant sur le monde entier la lumière de ces deux flambeaux. C'est de là que sera enlevé Paul, que partira Pierre. Réfléchissez et frissonnez déjà à la pensée du spectacle dont Rome sera témoin au jour de la résurrec-

¹ Aug. Serm. 28.

² *Id.*, Epist. 42.

³ Homil. ix, in Epist. II Tim.

tion, lorsqu'on verra Pierre et Paul surgir tout à coup de leurs tombeaux, et prendre leur essor pour être emportés à la rencontre du Seigneur. Quelle rose éclatante Rome présente au Christ ! Quelles couronnes entourent cette cité ! De quelles chaînes d'or elle est ceinte ! Quelles fontaines elle possède ! Cette ville fameuse, je l'admire, non à cause de l'or dont elle abonde, non à cause de ses fastueux portiques, mais parce qu'elle garde dans son enceinte ces deux colonnes de l'Église ¹. »

L'anniversaire de la mort des saints apôtres fut aussi, dès le commencement, honoré dans le monde entier comme un jour de fête. Au temps de saint Augustin, la fête de saint Pierre était déjà célèbre. On la solennisait avec éclat à Rome, et même dans toutes les Églises d'Afrique, bien que ce grand docteur eût voulu l'y voir solennisée plus dignement encore. D'après le récit des écrivains ecclésiastiques, on en faisait également un jour de réjouissances et d'assemblées chrétiennes dans le royaume du Pont, jadis évangélisé par le prince des apôtres, et jusqu'aux extrémités de la Syrie. Ces assemblées, sortes de réunions commémoratives, se terminaient par des festins fraternels et de joyeuses agapes, dans lesquelles dominaient la tempérance et la piété.

En général, dans toutes les régions du monde romain où avaient pénétré les vérités de l'Évangile, le souvenir de saint Pierre et de son glorieux martyre devint aussitôt l'objet d'un culte religieux, et ne cessa pas d'être en honneur. L'empereur Théodose le Jeune ordonna, par un édit de l'année 425, que la commémoration du martyre de saint Pierre et de saint Paul

¹ Homil. xxii, in Epist. ad Rom.

serait célébrée dans toutes les Églises de l'empire ; il prescrivit en outre que, le jour fixé par le souverain pontife pour la fête de ces deux saints apôtres, les spectacles publics seraient suspendus, afin que les chrétiens ne fussent occupés que de la prière et du service de Dieu. Le code de Justinien prohibe pour ce même jour les actes de justice et jusqu'aux arbitrages volontaires. Chez les Francs, les plus anciennes ordonnances des rois, d'accord avec les conciles du royaume, comprenaient la fête des bienheureux apôtres Pierre et Paul au nombre de celles dont l'observance était de rigueur ¹.

Pareillement, les chaînes de saint Pierre ont toujours été l'objet d'honneurs particuliers. A ce sujet, les historiens de l'antiquité ecclésiastique racontent le fait suivant. Sous le règne de Justin I^{er}, le neveu de cet empereur, Justinien, plus tard empereur lui-même, avait fait bâtir à Constantinople une superbe église, la première qu'on ait placée en Orient sous le vocable de saint Pierre. Le prince, voulant rehausser aux yeux des peuples la gloire de ce monument, témoigna aux légats du pape Hormisdas, alors présents à Constantinople, le désir d'avoir quelques ossements du chef des apôtres. Nul assurément ne méritait mieux cette faveur qu'un personnage comme Justinien, qui venait de rendre à la religion un service signalé en réunissant les Églises d'Orient au saint-siège, dont, depuis plus de quarante ans, elles étaient séparées. Les légats, néanmoins, s'excusèrent de ne point accéder à sa pieuse demande, alléguant pour raison la pratique de l'Église romaine, qui était de ne jamais toucher aux corps des saints. On se bornait à

¹ *Histoire de saint Pierre*, par Amédée Gabour, p. 308.

faire descendre dans leurs sépulcres des linges reçus ensuite partout avec respect à titre de reliques.

« Dieu par eux opérait, disent les historiens, les mêmes miracles que si les propres corps des saints eussent été présents ; ils rendaient même quelquefois du sang quand on les coupait. On jeûnait, on veillait, on priait beaucoup, lorsqu'on voulait avoir en cette manière des reliques de saint Pierre ; et quelquefois, lorsque Dieu agréait davantage la disposition de ceux qui en demandaient, les linges qu'on avait ainsi sanctifiés pensaient beaucoup plus qu'auparavant ¹. »

Justinien admit les raisons que faisaient valoir les légats, et Hormisdas lui envoya de ces linges sanctifiés au tombeau du prince des apôtres.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que les légats, pour dédommager Justinien, avaient demandé au pape qu'on lui envoyât en même temps, si c'était possible, quelques parcelles des chaînes de saint Pierre. Malgré le silence de l'histoire à cet égard, il n'y a pas lieu de douter, observent les auteurs les plus compétents, qu'Hormisdas n'ait fait droit à ce genre de demande. Car, disent-ils, il était d'usage que les papes envoyassent aux souverains et aux Églises qui sollicitaient une pareille faveur quelques débris des chaînes du prince des apôtres, que l'on détachait avec une lime, et par lesquels Dieu opérait fréquemment d'éclatants miracles. C'était le pape lui-même qui employait la lime pour enlever quelques légères portions de ces chaînes sacrées. Cette précieuse limaille était enfermée, soit dans des croix, soit dans des clefs d'argent ou d'or que l'on

¹ Tillemont.

déposait ensuite pendant quelque temps sur le tombeau de saint Pierre. Ces clefs, suspendues au cou, pouvaient servir de préservatif contre tous les dangers. C'est ce que manda saint Grégoire au roi Childebert, en lui envoyant une de ces clefs. Le même pape rapporte le châtiment dont fut frappé un général de l'armée des Lombards, qui osa essayer de rompre par mépris un de ces saints reliquaires¹. « Ainsi, dit saint Augustin, de simples parcelles de fer extraites des chaînes de saint Pierre étaient plus estimées par toutes les Églises du monde que des monceaux d'or, parce qu'elles avaient été sanctifiées par les souffrances et les humiliations que le prince des apôtres a endurées sous le poids de ces chaînes². »

On vénéra de bonne heure à Rome, et d'une manière spéciale, les chaînes dont l'apôtre martyr avait été lié dans le cachot de la prison Mamertine, et dont il ne fut déchargé qu'au moment d'être conduit à la mort ou mis en croix. C'est à sainte Balbine que l'Église romaine est redevable de la possession d'un si précieux trésor.

¹ Deux clefs de ce genre, les seules que l'on connaisse aujourd'hui, sont devenues célèbres : celle de saint Servais, conservée à Maëstricht, et une autre dite de saint Hubert, gardée à Liège. Saint Servais, premier évêque et patron du Limbourg, reçut cette clef du pape saint Damase, en 376, dans un pèlerinage qu'il fit au tombeau de saint Pierre, afin de détourner des Gaules les châtimens dont les menaçait la justice divine. Elle est artistement travaillée, en argent doré. Depuis, le saint évêque la porta toujours sur lui. Quand on fit l'élévation de son corps, en 726, on trouva la clef à sa gauche. De tout temps elle a été en grande vénération dans la contrée, et elle est regardée par les historiens et par les poètes comme « l'honneur et la sauvegarde » du Limbourg. A la grande exposition de 1874 dans la belle église de Saint-Servais, elle était l'objet de la curiosité et du pieux respect des pèlerins. Nous l'avons nous-même vue et vénérée le 11 juillet 1874.

² *Histoire de saint Pierre*, par Amédée Gabour, p. 401.

Ces chaînes étaient sans doute scellées à la muraille du cachot, et durent servir à d'autres prisonniers depuis saint Pierre. On comprend facilement le désir qu'éprouvèrent le pontife et les fidèles de Rome de posséder ce glorieux souvenir de la captivité du prince des apôtres. Le père de Balbine, nommé Quirinus, tribun chargé de la garde des prisons, était à portée de satisfaire leur pieux désir. Il remit les chaînes à sa fille, qui les confia à une de ses amies, Théodora, femme d'Hermès, nouvellement converti. Elles passèrent de la sorte aux mains du pape saint Alexandre, par qui tous les membres de ces deux familles avaient été baptisés. Ces renseignements, fournis par les Actes de ce saint pape, n'offrent rien que de naturel, et nous expliquent comment, à la paix de l'Église, Rome chrétienne était déjà dans l'usage d'honorer les chaînes dont nous parlons ¹.

Quant aux autres chaînes qui avaient lié l'apôtre dans la prison de Jérusalem, et qu'un ange avait lui-même détachées, voici comment elles sont venues enrichir la capitale du monde chrétien.

La princesse Eudoxie, non pas celle qui persécuta saint Jean Chrysostome, mais celle qui épousa Théodose le Jeune, empereur de Constantinople au commencement du ^v^e siècle, avait entrepris le voyage de Jérusalem pour accomplir un vœu. L'historien du temps raconte avec complaisance les bonnes œuvres de cette digne impératrice, et les marques qu'elle donna de sa piété en Palestine comme à Constantinople. Juvénal, patriarche de Jérusalem, ne crut pas pouvoir lui faire un présent plus agréable que de lui offrir les deux

¹ *Sainte Cécile et la société romaine*, p. 163.

chaînes qui avaient retenu saint Pierre prisonnier par les ordres d'Hérode.

Comment ces chaînes avaient-elles pu être ainsi mises en lieu sûr et fidèlement conservées ? C'est ce que nous apprennent certains écrits et autres monuments anciens¹. Ces saintes reliques avaient d'abord été recueillies par un serviteur de la maison d'Hérode qui était disciple secret des apôtres, et elles avaient été précieusement conservées dans sa famille, en passant de main en main pendant quatre siècles. Ce fut seulement au temps du patriarche Juvénal qu'on en fit la constatation solennelle, et qu'on leur rendit les honneurs qu'elles méritaient. Ce prélat éclairé, qui était sur les lieux, et qui avait tous les moyens de s'assurer de l'identité de ces chaînes par la vue des objets et par le caractère de ceux qui les lui présentaient, pouvait difficilement se laisser tromper. Il fallait d'ailleurs qu'il fût bien convaincu de leur authenticité pour les offrir avec tant de confiance à une impératrice.

De ces deux chaînes, l'une fut déposée à Constantinople, où Eudoxie fit bâtir une basilique pour la recevoir ; et elle envoya l'autre à Rome à sa fille, épouse de Valentinien III, empereur d'Occident, et nommée comme elle Eudoxie. Le pape saint Sixte ayant reçu des mains de la jeune impératrice cette chaîne à titre de présent, voulut la comparer avec celle qui avait attaché l'apôtre dans la prison Mamertine. Les deux chaînes, à peine mises en contact, se rapprochèrent d'elles-mêmes en présence des assistants, et se fondirent en une seule, comme si la chose eût été laborieusement préparée par

¹ Baronius, ann. 44, vii.

un artiste. Frappée de ce miracle, Eudoxie la jeune fit élever sur le mont Esquilin, pour recevoir dignement les deux chaînes réunies, la superbe église connue sous le titre de Saint-Pierre-ès-liens, où on les conserve encore, et où à certains jours elles sont vénérées avec beaucoup de solennité.

Baronius ¹ remarque à ce sujet que, parmi les instruments des martyrs, il n'y en a pas qui aient attiré la vénération publique comme les chaînes de saint Pierre. On a eu les chaînes de plusieurs martyrs, on a même les chaînes du grand Paul, objet d'un très-haut respect; mais la piété spontanée des Églises s'est toujours portée de préférence à la vénération de celles du prince des apôtres. Aussi a-t-on établi pour cet objet, le 1^{er} août, une fête spéciale, qui paraît remonter au temps des deux impératrices dont nous venons de parler ².

De leur côté, les Grecs honorent, le 16 janvier, la chaîne qui avait été déposée à Constantinople par Eudoxie la mère, et ce jour-là ils célèbrent un office propre et solennel. Cette chaîne ou portion de chaîne fut longtemps conservée avec respect dans l'église de Sainte-Sophie, en une chapelle dédiée sous le vocable de saint Pierre, et on la faisait vénérer très-solennellement au peuple. Elle a dû disparaître lors de la prise de Constantinople par les infidèles, sous Mahomet II.

Pour rehausser le culte rendu au prince des apôtres et à sa mémoire, de tout temps, à Rome, l'art et la foi se sont unis, et des monuments splendides ont été érigés en son honneur aux différents lieux consacrés jadis par

¹ 44, vii.

² Corn. a Lap. in Act., p. 214.

sa présence. Le sommet du Janicule, où il fixa sa première demeure, se couronna de la curieuse église de Saint-Pierre-in-Montorio ; et tout à côté, à l'endroit où, suivant plusieurs, la croix de l'apôtre aurait été plantée, Bramante bâtit un charmant édicule, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance. La prison Mamertine, d'où il sortit pour aller au martyre, fut transformée en oratoire, et devint de bonne heure le centre d'un pieux pèlerinage.

Une petite église, sur la voie Ardéatine, avait été destinée, sous le vocable de « Fasciola », à conserver la bandelette tombée du pied de l'apôtre dans sa fuite de Rome : c'est aujourd'hui la belle basilique des saints martyrs Nérée et Achillée.

La table de bois sur laquelle le Pontife avait coutume de consacrer l'Eucharistie dans la maison du sénateur Pudens, forme aujourd'hui, à Saint-Jean-de-Latran, un autel sur lequel le pape seul, ou un cardinal muni d'un bref spécial, peuvent célébrer les saints mystères.

Les monuments du paganisme eux-mêmes s'inclinent pour rendre hommage à celui que la puissance païenne a jadis opprimé. Ils sont devenus comme autant de marchepieds destinés à porter plus haut le souvenir de son triomphe. Aussi est-ce un curieux spectacle pour l'œil chrétien de voir la statue décrépète d'un empereur romain remplacée par la statue du pêcheur de Galilée, sur cette fameuse colonne Trajane qu'on regarde comme un des plus beaux ouvrages de l'art antique.

Enfin, au-dessus de tous les monuments anciens et modernes de la Ville éternelle, domine la grande coupole dite Dôme de Saint-Pierre, merveille d'architecture jetée dans les airs par le génie de Michel-Ange, pour abriter le tombeau du vicaire de Jésus-Christ, et cou-

ronnant du triple diadème de la tiare la plus riche et la plus vaste église qui soit au monde. La basilique de Saint-Pierre du Vatican a été construite aux frais de l'univers entier. Son existence même et sa richesse sont les preuves de la vénération de l'Église pour la mémoire de son premier chef. L'origine en remonte à Constantin, vers 425. Après sa conversion, cet illustre empereur, voulant rendre au prince des apôtres un hommage éclatant et public, se rendit au cimetière du Vatican, près des grottes où le petit oratoire d'Anaclel s'élevait sur le corps de saint Pierre. Là, dépouillé du diadème et des ornements impériaux, il se prosterna à terre en répandant des larmes. De ses mains victorieuses il marqua la place et commença en quelque sorte à creuser les fondements de la basilique qu'il avait le dessein de construire sur ce sol sanctifié, et, à cet effet, il transporta sur ses épaules, en l'honneur des douze apôtres, douze charges de terre. La basilique s'éleva rapidement, et fut magnifique. Les riches métaux, les pierres précieuses, les marbres, y brillaient de toutes parts, les lampes d'or et d'argent pendaient à ses voûtes, les vases de prix y étaient amoncelés.

Au ^{xv}e siècle, le pape Nicolas V, voyant que cette première basilique tombait en ruine, entreprit de la rebâtir sur de plus vastes proportions. On fit appel à la générosité et à la piété catholiques. Des sommes immenses furent offertes et arrivèrent de tous côtés. Le travail, souvent interrompu, se continua sous plusieurs papes. Sixte-Quint eut enfin la gloire de terminer ce chef-d'œuvre de l'architecture moderne, fruit des aumônes et objet de l'admiration de l'univers chrétien.

La construction de la grande coupole est l'œuvre par-

ticulière de Michel-Ange, qui se chargea de réaliser ce projet gigantesque à la pieuse condition de travailler gratuitement pour la seule gloire de Dieu, de la Vierge Marie et de saint Pierre. Le catholique peut y lire avec une noble fierté cette expression de sa foi, écrite en lettres grandioses : « *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et dabo tibi claves regni cælorum* : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Sous la coupole se trouve directement placé le caveau où repose le corps du prince des apôtres, et qu'on appelle la « Confession de saint Pierre ». L'autel de cette chapelle souterraine est un ancien autel de la basilique primitive. On y dépose et on y conserve avec honneur les « palliums » que le souverain pontife envoie comme marques de haute distinction aux archevêques de la chrétienté. Autour de l'escalier de marbre qui conduit à ce caveau, règne une balustrade magnifique où viennent s'agenouiller les milliers de pèlerins que la foi y attire sans cesse de tous les pays du monde. Cent cinquante lampes d'argent y brûlent jour et nuit.

Au-dessus de la Confession s'élève, sur sept gradins, le grand autel papal avec le riche baldaquin de bronze qui le couvre gracieusement comme un dais gigantesque. A cet autel, tourné vers l'orient à la manière antique, et situé sur le lieu même qu'occupait primitivement l'oratoire d'Anaclet, le pape seul officie, et trois fois l'année seulement, à Noël, à Pâques et le jour de saint Pierre. La basilique renferme quarante-cinq autres autels, la plupart ornés de superbes tableaux en mosaïques, qui reproduisent avec une étonnante fidélité les plus beaux chefs-d'œuvre des grands maîtres. Des

statues d'un admirable effet, au nombre de trois cent soixante-dix-sept, ajoutent encore à la magnificence de ce temple auguste. Le fond de l'abside est occupé par une œuvre colossale qu'on appelle la chaire de Saint-Pierre. C'est une sorte de trône majestueusement soutenu par quatre des principaux Pères de l'Église : saint Ambroise et saint Augustin, représentant l'Église latine ; saint Athanase et saint Jean Chrysostome, représentant l'Église grecque. Dans le siège de ce trône est renfermé le siège même dont nous avons fait précédemment la description, et sur lequel se sont assis jadis le prince des apôtres et ses premiers successeurs.

Au dernier pilier de la grande nef, à droite de la Confession, est adossée une statue en bronze représentant saint Pierre assis sur le siège pontifical. De la main gauche il tient les clefs symboliques, et il étend la main droite pour bénir. Le pied de bronze de l'apôtre est usé par les baisers des pèlerins. On attribue cette statue célèbre au pape saint Léon le Grand, qui l'aurait fait fondre, vers le milieu du v^e siècle, pour l'ancienne basilique, en action de grâces de la délivrance de Rome menacée par Attila. C'est Paul V qui lui a assigné la place où elle est encore. Les fidèles aiment à s'incliner devant cette vieille et imposante image, consacrée à leurs yeux par la religion de leurs pères, qui, durant quatorze siècles, sont venus coller leurs lèvres et appuyer leurs fronts sur ce pied vénéré, comme pour soumettre au prince des apôtres, au père suprême de la foi, toute parole et toute pensée¹. La plupart des antiques romains prétendent que le bronze avec lequel

¹ Louis Veuillot, *Rome et Lorette*.

elle a été fondue est celui de la fameuse statue de Jupiter Capitolin. « Le fait est qu'il ne reste de Jupiter que son antique bronze, qui a passé par la flamme pour être jeté dans un moule chrétien. La statue de ce dieu a été fondue lorsque la croix remplaça dans Rome les idoles vaincues, et, du bronze épuré par la flamme, on a formé l'image de saint Pierre. Le Jupiter qui tonnait à Rome était éminemment l'emblème de Rome guerrière, qui n'avait soumis le monde qu'en le foudroyant : la statue du pêcheur qui a été élevé à la suprématie religieuse après une parole de foi et d'amour, représente bien le pouvoir de cette Rome spirituelle, dont l'empire repose sur les croyances de l'esprit et l'adhésion du cœur. A la toge triomphale de l'ancienne statue a été substituée la robe apostolique ; les clefs ont remplacé le javelot, et, au lieu de la main qui lançait la foudre, il y a une main qui s'étend pour bénir ¹. »

Nous ne terminerons pas ce rapide aperçu sur le culte du prince des apôtres sans faire mention de deux grands événements contemporains dont le souvenir rayonnera à jamais autour du nom de Pierre, et qui feront l'éternel honneur du siècle où nous vivons.

Le 29 juin 1867 était l'époque où se renouvelait, pour la dix-huitième fois, le centenaire du martyre de saint Pierre. Notre bien-aimé pontife Pie IX, avec ce merveilleux coup d'œil de l'à-propos et ce tact surnaturel dont il est doué, jugea qu'il était bon de donner à cette fête séculaire un éclat qu'elle n'avait jamais eu aux siècles précédents. Il convoqua à cet effet les évêques de toutes les parties du monde. La solennité se fit dans la

¹ M^{re} Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*.

grande basilique Vaticane, au milieu d'un concours immense de prêtres et de fidèles, avec une grandeur et une majesté inouïes jusque-là dans les fastes de l'Église romaine.

Pour en rehausser la pompe, Pie IX voulut y faire la promulgation solennelle du décret de canonisation de vingt-cinq bienheureux dont on avait, après les informations voulues, constaté la sainteté héroïque : c'étaient, avec les dix-neuf saints martyrs de Gorcum, saint Pierre d'Arbues, saint Josaphat, saint Paul de la Croix, saint Léonard de Port-Maurice, sainte Marie-Françoise des Cinq-Plaies et sainte Germaine Cousin : nouvelle et radieuse couronne de fleurs célestes posée sur le front de l'Église sous les auspices de son premier chef visible.

Trois ans plus tard, le 6 décembre 1869, Saint-Pierre du Vatican ouvrait ses vastes nefs, également pour la première fois, à une assemblée d'un autre genre et plus imposante encore, convoquée pour la célébration d'un concile œcuménique, qui devait être le dix-neuvième dans l'ordre des conciles généraux, et le premier depuis le célèbre concile de Trente. Là, près du tombeau du prince des apôtres, à quelques pas de l'antique statue de bronze dont nous avons parlé, à la suite de savantes et mûres délibérations, l'Église, par la voix de son chef unie à celle des évêques du monde entier, personnellement présents ou légitimement représentés, proclama comme article de foi catholique l'infailibilité doctrinale du souverain pontife. Jamais plus grand hommage n'avait été rendu à Pierre dans la personne de ses successeurs. C'était, au point de vue du dogme, un écho prolongé et une solennelle affirmation des paroles directement adressées par Jésus-Christ au prince des apôtres

en diverses circonstances de sa vie : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. — Affermis tes frères. — Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Pierre, que le Christ déclara personnellement infaillible, revivait après dix-huit siècles dans Pie IX, son deux cent soixante et unième successeur, en qui l'infaillibilité personnelle était dogmatiquement reconnue et proclamée par l'Église entière.

Et, comme si ce n'était pas assez de ces deux faits éclatants pour raviver de nos jours la mémoire de saint Pierre dans les cœurs catholiques, la Providence semble avoir pris plaisir à renouveler sous nos yeux le spectacle de la verte vieillesse du prince des apôtres et des longues années de son pontificat, par la merveilleuse existence d'un pape qui, à l'heure présente, siège sur la chaire pontificale depuis vingt-neuf ans, et qui, par conséquent, seul entre tous les papes ses prédécesseurs, a non-seulement vu, mais encore dépassé « les années de Pierre », contrairement au vieil adage romain : *Non videbis annos Petri*.

Les actes mémorables de ce grand règne, exceptionnel dans les annales de l'Église, les vertus et les qualités personnelles du pontife, les épreuves de la persécution, de l'exil et de la captivité, qui ne lui ont point été ménagées, et qui répandent sur lui un reflet de l'auréole du martyr, le respectueux et incomparable dévouement que professent à son égard les âmes chrétiennes, tout contribue à faire de Pie IX ce qu'était jadis saint Pierre au milieu des fidèles de l'Église naissante : l'objet des constantes préoccupations et des ardentes prières de l'univers catholique.

Ainsi le premier des papes et le pape actuellement

régnant se trouvent unis et comme identifiés dans nos cœurs. Le culte que nous rendons à l'un accroît et favorise la vénération que nous portons à l'autre, en même temps que nos actes d'obéissance et de filial amour, tant de fois réitérés envers Pie IX, donnent une force toujours croissante aux liens sacrés qui nous attachent à l'Église romaine et à Pierre.

N'est-ce pas là, entre beaucoup d'autres, un signe de consolation et de bon augure, qui doit nous faire espérer les plus heureux triomphes pour la papauté et pour l'Église universelle? En se réveillant parmi nous, conjointement avec le culte de tant de saints trop longtemps oubliés, la dévotion à saint Pierre est tout particulièrement de nature à rendre aux générations présentes ce qui leur manque le plus, et ce qui est pour elles le grand besoin du moment, l'énergie de la foi, l'intrépidité apostolique des premiers âges.

Si jadis, quand il vivait, l'ombre seule de Pierre guérissait les malades et les infirmes qu'on apportait sur son passage, comment de nos jours, après dix-neuf siècles de christianisme, son nom, pieusement invoqué, n'aurait-il pas une égale efficacité pour délivrer cette Église romaine dont il est le fondateur et le père, pour guérir cette chère France qui en est la fille aînée! Son culte, pénétrant dans le cœur de la jeunesse et dans le sein des familles, ne peut-il pas y raviver la foi primitive, remédier aux plaies morales et aux infirmités spirituelles dont les âmes sont atteintes, écarter loin de nous les périls qui nous menacent?

Tel est l'objet de nos espérances.

Faites du haut du ciel, ô Prince des apôtres, ô premier Père des chrétiens, que ces espérances se réalisent parmi nous dans la mesure des miséricordieux desseins de Dieu sur le monde! Que rien de notre côté n'en retarde le prompt et entier accomplissement! Ce serait trop d'honneur à ce petit ouvrage, de pouvoir y contribuer un peu pour sa modeste part. Bénissez-le dans ce but, le seul que nous nous soyons proposé en l'écrivant. Faites que le lecteur qui parcourera ces pages, tout imparfaites et indignes de vous qu'elles lui paraissent, se sente néanmoins éclairé et réjoui autant par le radieux éclat de vos incomparables privilèges que par le suave parfum de vos aimables vertus! Que tant de belles paroles et de sublimes actions émanées de votre grande âme et de votre généreux cœur, nous servent à tous comme de degrés pour remonter plus directement et plus sûrement jusqu'à la haute et primitive source de toute vraie foi et de toute charité parfaite, au Cœur adorable de ce Verbe incarné dont vous avez été successivement et d'une manière si admirable le fervent Disciple, l'intrépide Apôtre, le fidèle Vicaire et l'héroïque Martyr!

Protégez cette ville de Rome que vous avez jadis tirée du sein des ténèbres de l'infidélité et de la corruption païenne pour l'associer à jamais au cours de vos immortelles destinées, et qui, aujourd'hui, a lieu de se glorifier de votre tombeau plus que de tous les monuments

qui lui restent de la grandeur de ses conquêtes et de la puissance de ses Césars. Ne cessez point, par vos invincibles attrait, d'amener à ce tombeau glorieux la foule des pèlerins qui de toutes les parties de la terre et depuis tant de siècles s'y succèdent sans interruption.

Deux fois nous avons eu nous-même la consolation d'être du nombre de ces heureux voyageurs; et jamais nous n'oublierons, ô saint Apôtre, les faveurs spirituelles et les ineffables bénédictions qui, en votre nom et sous vos auspices, nous ont été accordées pendant des jours que nous regardons comme les meilleurs de notre vie. Comment en rappeler ici le souvenir, sans que notre cœur tressaille d'une émotion profonde? Il nous a été donné de parcourir les lieux mémorables sanctifiés par votre présence, de suivre la trace de vos pas, de pénétrer dans l'obscur cachot où vous avez été prisonnier de Jésus-Christ, de toucher et de baiser vos chaînes sacrées, de nous agenouiller à l'endroit traditionnel où s'éleva votre croix et qu'arrosa votre sang, de descendre dans la crypte vénérée qui garde vos précieux restes et d'y offrir l'auguste sacrifice de l'autel! Il nous a été donné, par une faveur unique que nous n'osions espérer et qui a mis le comble aux joies de notre pèlerinage, de nous prosterner, dans une audience privée, aux pieds du majestueux Pontife qui vous représente si dignement, de contempler à loisir ses traits bien-aimés, d'entendre de sa bouche d'affectueuses paroles, de recevoir de sa main des témoignages particuliers de sa munificence pontificale et de sa paternelle bonté! En le voyant, il nous semblait, ô Pierre, vous voir vous-même, en l'entendant vous entendre, en recevant les grâces qu'il nous octroyait avec tant de bienveillance,

recueillir les fruits de la promesse toujours féconde que vous a faite le Christ par ces paroles : « Je te donnerai
« les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras
« sur la terre sera lié dans le ciel , et tout ce que tu dé-
« lieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Aussi, chaque fois qu'ils se retournent vers Pie IX et vers ces illustres sanctuaires de la ville sainte que nous avons visités, notre cœur et nos regards se dirigent en même temps vers vous, ô saint Apôtre, avec le sentiment indicible d'une très-douce reconnaissance et d'une confiance sans bornes. Gardez, nous vous en conjurons, gardez à jamais à vos successeurs cette Rome et ce tombeau qui vous sont également chers. Protégez le grand Pontife qui, depuis plus de vingt-neuf ans, en fait l'ornement, la lumière et la gloire. Assistez, bénissez, récompensez au centuple tous ceux qui par la prière ou par la parole, par la plume ou par l'épée, par quelque manière que ce soit et que Dieu seul connaît, se dévouent au service et à la défense de cette sainte Église catholique, apostolique et romaine, si rudement assaillie de nos jours par les efforts de l'enfer.

O Pierre, faites sentir votre spéciale assistance à la nation française, qui a toujours été et qui est encore le bras droit de vos successeurs et le principal soutien de votre siège ! Obtenez-lui « l'Esprit nouveau » dont elle a besoin ; dirigez vers elle avec effusion le souffle vivifiant et régénérateur, qui la remue jusqu'en ses entrailles, et qui la guérisse, la purifie et la relève ! Dieu, nous le savons, comme toutes les nations en général, et plus qu'aucune autre en particulier, parce qu'elle est par excellence la grande nation catholique, Dieu « a fait » la France « guérissable ». Mais pour elle, comme pour

les autres, l'unique remède et le principe du salut se trouvent dans « la grâce », dans la « connaissance », dans « l'amour » de ce Seigneur Jésus à qui vous disiez si bien : « Maître, à quel autre irions-nous? Vous avez « les paroles de la vie éternelle! »

Ramenez-la donc, ô Prince des Pasteurs, et convertissez-la tout entière à Celui qui est « la voie, la vérité et la vie »! Dites à la génération présente, et ne cessez de le lui redire par toutes les voix et de telle sorte qu'elle l'entende et qu'elle le comprenne, ce mot de sage conseil que vous adressiez avec tant d'autorité et d'affection aux néophytes de la primitive Église : « Croissez, « ô mes bien-aimés, dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! A « lui honneur et gloire, et maintenant et au jour de « l'éternité! Amen! »

¹ II Petr. III, 18.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	vii

LIVRE I. — LE DISCIPLE

CHAPITRE I

Prédication de Jean-Baptiste. — Ses disciples. — Entrevue d'André avec Jésus. — André présente son frère à Jésus. — Signification du nom de Pierre.	1

CHAPITRE II

Situation de Bethsaïde. — Lac de Génésareth. — Famille de saint Pierre. — Sa profession de pêcheur. — Sa première éducation. — Situation de Capharnaüm. — Pierre et André vont s'y établir.	9

CHAPITRE III

Pierre aux noces de Cana. — Jésus fixe son séjour à Capharnaüm. — Il prêche du haut de la barque de Pierre. — Pêche miraculeuse. — Vocation de Pierre et d'André.	20

CHAPITRE IV

Guérison de la belle-mère de Pierre. — Jésus loge dans la maison de Pierre. — Guérison du paralytique de Capharnaüm. — Vocation des douze apôtres. — Pierre nommé le premier. — Jésus baptise Pierre de sa main.	27

CHAPITRE V

Pierre ne quitte plus Jésus. — Guérison de la fille de Jaïre. — Pierre marche sur les flots.	35

CHAPITRE VI

Discours sur l'Eucharistie. — Belle parole de Pierre. — Caractère de Judas	40

CHAPITRE VII

École intime de Jésus. — Interrogation de Pierre sur le scandale des Pharisiens. — Explications de Jésus provoquées par Pierre. 44

CHAPITRE VIII

Situation de Césarée de Philippe. — Interrogation de Jésus sur le Fils de l'homme. — Réponse de Pierre. — Il est établi fondement de l'Eglise. — Il reçoit les clefs du royaume de Dieu. . . . 50

CHAPITRE IX

Jésus prédit sa Passion à ses apôtres. — Zèle indiscret de Pierre. — Réprimande que lui fait Jésus. — Obligation de porter sa croix 57

CHAPITRE X

Montagne du Thabor. — Transfiguration de Jésus. — Exclamation de Pierre. — Il rappelle la vision du Thabor dans sa deuxième Épître 63

CHAPITRE XI

Pierre paie l'impôt des deux drachmes. — Dispute des apôtres sur la prééminence 71

CHAPITRE XII

Jésus recommande la correction fraternelle. — Question de Pierre sur le pardon des offenses. — Autre question sur les serviteurs fidèles. — Figuier desséché. — Pierre rappelle à Jésus qu'il a tout quitté pour le suivre 76

CHAPITRE XIII

Aspect du temple de Jérusalem. — Question de Pierre sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde. — Réponse de Jésus. — Pierre en rappelle le souvenir dans sa deuxième Épître. . . 84

CHAPITRE XIV

Préparatifs de la fête de Pâque. — Pierre et Jean chargés d'amener à Jésus l'ânesse et l'ânon. — Choix du cénacle. — Place de Pierre à la Cène. — Jésus lui lave les pieds. — Paroles de Pierre en cette occasion. — Communion eucharistique. — Allusion de Jésus au crime de Judas. — Pierre veut connaître le traître. — Contraste de Pierre et de Judas à la Cène. 90

CHAPITRE XV

Adieux de Jésus à ses disciples. — Pierre proteste qu'il le suivra. — Jésus lui prédit sa chute. — Promesse de l'infaillibilité faite à Pierre. — Reniement de Pierre prédit jusqu'à trois fois. — Utilité que Pierre doit retirer de sa chute. 101

CHAPITRE XVI

Sommeil de Pierre au jardin des Oliviers. — Pierre veut défendre son maître l'épée à la main. — Pierre dans la cour du grand prêtre. — Son triple reniement. — Chant du coq et regard de Jésus. — Repentir et larmes de Pierre 108

CHAPITRE XVII

Pierre et Jean au tombeau de Jésus. — Jésus ressuscité apparaît à Pierre. 117

CHAPITRE XVIII

Pêche miraculeuse de Pierre après la résurrection. — Apparition de Jésus sur le bord de la mer. — Pierre proteste trois fois de son amour. — Jésus confie à Pierre ses agneaux et ses brebis. — Il lui annonce qu'il mourra en croix. — Dernières paroles de Jésus à Pierre et aux apôtres. 124

LIVRE II. — L'APOTRE

CHAPITRE I

Pierre et les apôtres réunis dans le Cénacle. — Discours de Pierre à l'assemblée. — Election de Matthias. — Descente du Saint-Esprit — Pierre prend la parole. — Fruit de cette première prédication 135

CHAPITRE II

Union de Pierre et de Jean. — Pierre guérit le boiteux du temple. — Portique de Salomon. — Seconde prédication de Pierre. — Cinq mille hommes se convertissent. — Pierre et Jean devant le Sanhédrin. — On les interroge. — Réponse de Pierre. — Embarras des juges. — Joie des fidèles. 147

CHAPITRE III

Réunions des fidèles de l'Église naissante. — Liturgie dite de Saint-Pierre. — Communauté des biens. — Punition d'Ananie et de Saphire 159

CHAPITRE IV

Miracles opérés par l'ombre de Pierre. — Pierre et les apôtres mis en prison. — Un ange les délivre. — Ils comparaissent devant le Sanhédrin. — Discours de Pierre au Sanhédrin. — Conseil de Gamaliel. — Conversion de Gamaliel. 165

CHAPITRE V

Élection des sept diacres. — Martyre d'Étienne. — Jacques le Mineur institué premier évêque de Jérusalem. — Le diacre Philippe à Samarie. — Importance de Samarie. — Pierre se rend dans cette ville. — Il y rencontre Simon le Magicien. — Simon devient le père de l'hérésie. — Flétrissure que Pierre inflige à ses sectateurs. 172

CHAPITRE VI

Paul vient à Jérusalem pour voir Pierre. — Visite pastorale de Pierre. — Guérison du paralytique Énée. — Situation de Joppé. — Résurrection de Tabitha. 182

CHAPITRE VII

Vision mystérieuse de Pierre à Joppé. — Vision du centurion Corneille à Césarée. — Visite de Pierre à Corneille. — Baptême de Corneille. — Pierre explique sa conduite aux fidèles juifs. . . 192

CHAPITRE VIII

Barnabé à Antioche. — Dispersion des apôtres. — Importance et situation d'Antioche. — Pierre y établit son premier siège. — Ses pérégrinations apostoliques en Asie. — Il est mis en prison par Hérode. — Un ange le délivre. — Punition d'Hérode. . . . 203

LIVRE III. — L'ÈVÊQUE DE ROME

CHAPITRE I

Départ de Pierre pour Rome. — Dessein providentiel de Dieu dans la formation de l'empire romain. — Premier logement de Pierre à Rome 215

CHAPITRE II

Pierre devenu l'hôte du sénateur Pudens. — Aquila et Priscille. — La vierge Prisque. — Premier oratoire de Pierre à Rome. — Cimetière Ostrien, où Pierre baptisait. — Cimetière de Priscille. 221

CHAPITRE III

Première Épître de saint Pierre. — Ce qu'il souhaite aux chrétiens. — Comment il définit leur situation au milieu de la société païenne. — Exhortations particulières aux diverses classes des fidèles. — Exhortation aux époux chrétiens. — Caractère général de l'Épître. 228

CHAPITRE IV

- Affection de Pierre pour Marc. — Marc écrit son Évangile sous la dictée de Pierre. — Caractère de cet Évangile. — Pierre envoie Marc à Alexandrie. — Importance et situation de cette ville. — Les trois grands patriarchats de l'antiquité. 237

CHAPITRE V

- Conversion de Pomponia Græcina. — Rapports du Juif Philon avec saint Pierre. — Troubles dans le Transtévère. — Édit de Claude qui force Pierre à quitter Rome. 245

CHAPITRE VI

- Troubles dans l'Église d'Antioche. — Assemblée de Jérusalem. — Décision rendue par Pierre. 251

CHAPITRE VII

- Paul reconnu apôtre des Gentils. — Différend qui s'élève à Antioche entre Pierre et Paul. 258

CHAPITRE VIII

- Long séjour de Pierre en Orient. — Ses visites apostoliques aux Églises d'Asie. — Ses premières relations avec saint Clément. — Extraits du livre des *Réconitions* ou *Souvenirs*. 266

CHAPITRE IX

- Retour de Pierre à Rome. — La famille Pudens. — Influence de Pomponia Græcina. — La vierge Pétronille. — Pierre institue Lin son vicaire. — Pierre évangélise les provinces d'Occident. — Tradition sur saint Maternus. — Multitude d'Églises fondées par saint Pierre 278

CHAPITRE X

- Pierre choisit Clet pour second vicaire. — Augmentation du nombre des chrétiens de Rome. — Description de la chaire de saint Pierre. — Détermination du jour de la fête de Pâques. 291

LIVRE IV. — LE MARTYR

CHAPITRE I

- Persécution de Néron. — Premiers martyrs de la chrétienté romaine. — Pierre et Paul se trouvent réunis à Rome. — Pierre triomphe une dernière fois de Simon le Magicien. 299

CHAPITRE II

Dispositions malveillantes des païens de Rome. — État de la Judée. — Dangers qui menacent la vie de Pierre. — Jésus lui apparaît sur la voie Appienne. — Deuxième Épître de saint Pierre. — Pierre désigne Clément pour son successeur. 310

CHAPITRE III

Tendresse paternelle de Pierre pour les fidèles de Rome. — Il exhorte sa femme au martyre. — Trait cité par Clément d'Alexandrie. — Causes de l'emprisonnement de Pierre. — Prison Mamertine. — Conversion de Proesse et de Martinien. 323

CHAPITRE IV

Adieux de Pierre et de Paul. — Dernières paroles de Pierre. — Endroit où Pierre fut crucifié. — Son crucifiement la tête en bas. — Paul décapité. — Voile de Plautilla. — Prophétie de Pierre contre Jérusalem. — Malheurs publics regardés comme des châtiments du Ciel. — Portrait de saint Pierre. — Manière de le représenter. — Martyre de saint André. — Saint Jean à la porte Latine. 333

CHAPITRE V

Cimetière Vatican. — Sépulture de saint Pierre. — Oratoire d'Anacleto. — Tentative d'enlèvement sur les corps des saints apôtres Pierre et Paul. — État du tombeau et du corps de saint Pierre. 348

CHAPITRE VI

Culte rendu au tombeau de saint Pierre. — Origine de la fête de saint Pierre. — Linges sanctifiés sur le tombeau de saint Pierre. — Limaille des chaînes de saint Pierre. — Culte immémorial rendu aux chaînes de saint Pierre. — Monuments élevés à Rome en mémoire de saint Pierre. — Saint-Pierre du Vatican. — Statue de bronze de saint Pierre. — Dernier centenaire de saint Pierre. — Concile du Vatican. — Saint Pierre et Pie IX. — Invocation. 356

MSB

